

JOHN KING

ANARCHY IN THE U.S.E.

Roman traduit
de l'anglais
par Diniz Galhos



AU DIABLE VAUVERT

UNITED STATE OF EUROPE : UNE SOCIÉTÉ SOUS CONTRÔLE –
ENTREPRISES, PRESSE, ÉDITION, COMMUNICATION – OÙ SEULS
LES BONS CITOYENS SONT RÉCOMPENSÉS. MAIS DERRIÈRE LES
TERMINAUX, LA RÉSISTANCE S'ORGANISE.

Un hommage au *1984* de George Orwell, au *Meilleur des mondes*
d'Aldous Huxley ou *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury par le champion du
roman social anglais !

Né en 1960 en Angleterre, John King est l'auteur du roman culte *Football
Factory* adapté au cinéma par Nick Love en 2004 et premier tome d'une
trilogie, grande fresque de la culture prolétaire britannique composée de *La
Meute* et *England Away* . Tous ses romans sont publiés en France aux
éditions Au diable vauvert

OceanofPDF.com

John King

Anarchy in the USE

Traduit de l'anglais (Angleterre)
par DINIZ GALHOS



OceanofPDF.com

CE ROMAN EST DÉDIÉ À MA MÈRE

EDDY KING

Pour son amour, sa foi, son humour et son
courage tout au long des ans, et pour avoir cru à
« l'India Book ».

OceanofPDF.com

Rupert Ronsberger secoua le doigt et attendit que Himmler ait scanné le fichier. Il écoutait le dernier tube d' ABBA , le nouveau groupe romain à succès, pendant que le programme tournait. Malgré le visage rouge aux sourcils froncés attaché à cette nouvelle enquête, il la traiterait en gardant l'esprit ouvert. Pour le Crate – Bureau (B+) dévoué qu'il était, la plus parfaite équité était le minimum requis. Rupert était un professionnel. Contrôles et contrepoids faisaient partie intégrante du système, chaque dossier était méticuleusement étudié avant d'aboutir à la seule conclusion possible. Positif, dévoué, débordant d'empathie, Rupert était la preuve vivante du bienfondé de l'USE, *United State of Europe* , l'État-Uni d'Europe. Il façonnait l'histoire en apportant vérité, justice et une forme de démocratie jubilatoire à l'une des régions les plus arriérées de l'USE.

La zone dans laquelle Rupert travaillait était depuis longtemps une épine dans le flanc de l'USE. Aujourd'hui encore, après ces années d'investissement et d'éducation, il subsistait des niveaux alarmants tant d'anglicité que de britannicité. Il fallait prendre ce problème à bras-le-corps, raison pour laquelle Bruxelles continuait d'y envoyer des Crates idéalistes. Rupert faisait partie de cette joyeuse bande, c'était un loyaliste capable de vider son esprit et de rester parfaitement concentré pendant de très longues périodes, plus longues encore que la plupart des Crates, et cette faculté n'était pas passée inaperçue. Il absorbait facilement les informations, mais plus important encore, il *croyait* . Ce talent avait été également identifié, et une fois son diplôme de l'Institut Bech en poche, il avait été invité à poursuivre ses études dans le prestigieux Centre Hallstein, à Luxembourg. Là, il avait été l'un des étudiants qui avaient eu le privilège de suivre une série de conférences données par le légendaire penseur, Horace Starski.

Le Contrôleur Horace était un visionnaire. Dans les ténèbres qui avaient précédé l'institution de l'État, il avait eu l'honnêteté de soutenir que la véritable démocratie relevait plus du souci de conformité que du débat, que

l'Europe n'avait pas encore été totalement décapée de toutes ses cultures, et que la société n'était pas encore pleinement homogénéisée. Il était temps de faire fi des vaines disputes. Quel était l'intérêt de remettre en question des lois conçues à la sueur de leur front par d'honnêtes Technos ? L'USE ne pouvait progresser sans un certain niveau de confiance. Depuis, un nouvel ordre avait été établi, mais il devait encore être ajusté pour atteindre son plein potentiel. Bien que le jeune Rupert acceptât d'emblée ce raisonnement, le fait de l'entendre de la bouche d'un personnage si respectable l'avait empli de soulagement. La vie était donc aussi simple que cela. Ses yeux s'étaient emplis de larmes. Son amour pour ce Contrôleur était tel qu'il s'était demandé s'il serait un jour en mesure d'égaler les exploits de son gourou. Le Contrôleur Horace était le meilleur modèle dont un jeune Crate pouvait rêver. Et l'ambition de Rupert était sans limites.

Positif par nature, il savait que tout Bon Européen était intrinsèquement honnête et correct, mais depuis son arrivée à Londres, il lui était clairement apparu que trop de communs avaient encore l'esprit pollué par des pensées incorrectes. Les aider à entendre raison était une tâche monumentale. Beaucoup d'autochtones étaient parfaitement intégrés au système, et Rupert respectait leur passion pour l'Européisation qui se doublait très souvent d'une haine de tout ce qui était britannique, mais au niveau des communs subsistait un rejet massif de toute politique progressiste. Les travailleurs n'étaient pas assez intelligents pour comprendre que Bruxelles entendait mieux ces choses qu'eux, et travaillait dur pour Berlin et le bien de tous.

L'existence de l'USE étant intimement liée au bien-être de ses citoyens, il était primordial que les échanges commerciaux soient libres et faciles et strictement managés, conditions *sine qua non* du florissement des affaires, dont les fruits nourrissaient les masses. Le profit tirait la société vers le haut et la prospérité engendrait la confiance. Le leadership des entreprises présentait les garanties de contrôles et contrepoids requises. C'était un échange de compétences fondé sur le respect mutuel. L'amour abondait lorsque le crédit était facilité et que les profits augmentaient. Rupert se souvenait de l'hommage rendu par le Contrôleur Horace aux efforts des légions de Crates qui les avaient précédés. Les anciennes générations de Bureaus et de hauts cadres Technos avaient rendu possible l'actuelle richesse de la société. Le Contrôleur Horace avait remis entre les mains des jeunes étudiants la responsabilité de poursuivre la croisade. Ceux qui

répandaient le mécontentement devaient être encadrés. Le rôle de Rupert était vital.

Le nouveau dossier clignait toujours lorsque survint le refrain du hit d'ABBA . Une danseuse disco surgit des images et se mit à guincher, tandis que Himmler creusait jusqu'au cœur du fichier. Rupert se rappela la pause qu'avait alors observée le Contrôleur Horace, son profond soupir alors qu'il sortait de sa veste un mouchoir étoilé pour éponger la sueur sur son front plissé, avant de poursuivre en expliquant que les plus grosses menaces pour l'USE pouvaient prendre les plus infimes, les plus innocentes apparences. Les terroristes étaient à l'affût des plus petits instants d'inattention. Ils se tenaient constamment prêts à frapper. On ne pouvait faire preuve de la moindre complaisance, et Rupert ne put qu'opiner du chef à ce souvenir : il n'était pas sans connaître toutes ces infections idéologiques qui menaçaient à tout moment de contaminer la société pour y semer le chaos. Les émotions devaient être bridées. On ne pouvait laisser place au moindre relâchement lorsqu'il en allait de la Nouvelle Démocratie elle-même. Toute contagion devait être évitée. Rupert sentit ses poings se serrer d'eux-mêmes. Il était déterminé, fort et important.

La pensée progressiste était l'un des secrets du succès de l'État. La planification de temps long avait remplacé l'ancienne approche dite de blitzkrieg, qui pour idéaliste qu'elle eût été, avait tout à fait échoué. Mollo-mollo, c'était plus durable : les bonnes façons de penser s'inculquaient mieux sur plusieurs générations. Le temps atténuait les effets de l'attachement. Le changement, c'était bon et bien. Qui disait changement disait progrès. Et pourtant, malgré les doux efforts de l'USE et les milliards d'eurodollars investis dans le développement, les préjugés avaient la vie dure. La fausse histoire gangrénait par exemple cette zone arriérée où Rupert exerçait. Les racistes remettaient en question la centralisation du pouvoir et l'équité du gouvernement garantie par les entreprises. Les plus bruyants de ces extrémistes avaient la faculté d'attiser la colère des communs, et c'était la fonction de Rupert d'évaluer de tels bugs. Lorsque la décision qui s'imposait était trouvée, il en avertissait le Cool. Puis il passait au dossier suivant sans regarder derrière lui. C'est un process ouvert, fondé sur l'égalité, la justice et un profond amour du peuple.

Rupert était d'excellente humeur. Son ascension professionnelle était plus rapide qu'il n'aurait osé l'espérer. Il était d'ores et déjà B+, à deux doigts de devenir A-, puis ce serait le statut plein de A, et enfin A+. Il n'avait pas

encore trente ans, et la vie lui souriait. Il était brillant pour ce qui était de déployer les structures de croyances, tout en prenant en compte le plus petit changement de politique générale ou particulière. Grâce à ces qualités et aux récompenses qu'il recevait, il éprouvait constamment une félicité infinie, des bouffées de fierté et de bonheur incommensurables, sans véritable baisse de moral ou abattement physique. Il dormait profondément la nuit et se réveillait avec le désir impérieux de se doucher, de s'habiller, et de se précipiter au bureau. Cela lui faisait de la peine de le penser, mais c'était vrai : le gros de la population était lente d'esprit, et n'était bien souvent capable d'accepter certaines suggestions que par apathie ou habitude. Mais ses collègues étaient différents, et lui était exceptionnel. Les Bons Euros ne se fixaient pour seule limite que le ciel et ses étoiles, drapés dans la bannière azur et or de l'État.

Le scan s'acheva. ABBA se tut et Himmler claironna. Le fichier commença à se recharger et Rupert releva légèrement la tête alors que l'hymne de l'USE retentissait. Il était le seul Bureau déjà présent, et cela l'emplissait de joie, de pouvoir se plonger ainsi dans la 9^e symphonie de Beethoven, chanter les paroles de l' *Ode à la joie* , fier d'honorer par son action quotidienne les sacrifices des générations qui l'avaient précédé, ainsi que les y avait exhortés le Contrôleur Horace. Les traits de Konrad Adenauer et de Joseph Bech flottèrent au-dessus de son écran fixe... Alcide de Gasperi et Altiero Spinelli suivirent... Et d'autres unificateurs encore émergèrent en arrière-plan, créant un effet de collage. César et Charlemagne... Napoléon Bonaparte... Joseph Staline et Adolf Hitler... Jean-Claude Juncker et Angela Merkel. Ils flottèrent quelques secondes dans l'air avant de s'évanouir : l'attention de Rupert se fixa instantanément sur un étrange visage, extrêmement frappant.

L'intensité du regard le repoussa au fond de son siège, mais il refusa de se laisser intimider. Après avoir repris son sang-froid, il consulta le nom – Hannah Adams – et s'empressa de consulter son profil. Le flou de celui-ci était suspicieux. La quasi-absence de détails piqua sa curiosité, la possibilité d'une chasse aiguïsa son intérêt. Par définition, les faits se devaient d'être exposés au grand jour. Vérité, justice, transparence... Hannah avait quarante-deux ans, mais paraissait bien plus jeune, ses cheveux blonds étaient coiffés en arrière et solidement attachés, plaqués contre son crâne, révélant l'ossature propre à son ascendance. Son profil la présentait comme aide-soignante dans un hospice et musicienne à temps partiel. L'instinct

professionnel de Rupert lui disait que quelque chose n'allait pas. Il poussa ses recherches plus loin, et découvrit qu'elle était musicienne *folk*. Le genre exact de musique folk n'était pas précisé. C'était en soi un problème. Ses soupçons s'épaissirent. Il lui fallait aller plus loin encore dans le détail... telle était la voie qu'il se devait de suivre.

Rupert bougea les doigts, manipulant ses baguettes afin de siffler Limier. Il y eut un flash et il ferma les yeux. Secoua la tête. Il aurait dû en principe consulter la totalité des données d'Adams avant de passer à l'étape suivante, mais il éprouvait le besoin de la localiser au plus vite, de savoir exactement où elle se trouvait, à cet instant précis. D'habitude, il gardait ce morceau du puzzle pour plus tard, préférant évaluer son client hors de son contexte physique, puis l'isoler en braquant sur lui la poursuite. Mais pour une raison inconnue, il viola le protocole. C'était excitant en soi : bien qu'il eût été entraîné à suivre la procédure à la lettre, les éclairs de génie faisaient également partie de l'arsenal des Crates. La gueule joyeuse de Limier apparut, haletant doucement, langue orange pendouillant entre ses babines. Le canidé numérique avait hâte de servir son maître.

Rupert s'interrompit pour admirer sa création. Les options structurelles étaient fournies par le concepteur, mais les réglages étaient son œuvre à lui. Il entra le code d'Hannah. Elle vivait par-delà la Ligne Reading, dans ce que les autochtones se plaisaient à appeler un Free English Town, un village anglais libre, malgré le fait que ce type d'agglomérations ne devaient leur survie qu'à la clémence de l'USE. Si les Contrôleurs avaient voulu écraser les communs et imposer leur volonté, ils auraient pu le faire depuis longtemps déjà, mais le consentement était essentiel, et ils n'étaient pas franchement pressés. L'État finirait bien par les persuader. L'État finissait toujours par convaincre.

Un joyeux aboiement retentit. Un cœur violet battait dans le béton gris. Par le truchement d'un zoom, la vue aérienne de Rupert plongea dans les rues, et il ressentit aussitôt la menace que représentaient celles et ceux qui choisissaient de vivre hors du système. Le cœur battait, s'emplissant et se vidant de sang, et Rupert fonça vers une fenêtre. Sa vision virtuelle était ultra-acérée et Rupert put observer Hannah assise à la table de sa cuisine, en train de manger un bol de céréales. Un tourne-disque diffusait une musique agressive, le petit vinyle tournoyait en cercles concentriques qui donnaient la nausée. C'était là une infraction flagrante à la numérisation, une raison suffisante pour demander au Cool de lui rendre visite, même si c'était tout à

fait impossible en ce lieu précis. C'était peut-être le même genre de musique folk qu'elle jouait. Peut-être était-ce du *punk*. Il n'en était pas sûr. Le fait d'écouter ce bruit était assez incriminant, mais si elle jouait de ce style *live*, son cas était encore plus grave. Ces erreurs figuraient à présent dans son profil. Elle devrait tôt ou tard les assumer.

Il devait bien admettre que c'était une femme séduisante, son expression *in vivo* était plus détendue, mais Rupert n'était pas le genre de Crate à se laisser abuser. Hannah Adams essaierait peut-être de se présenter sous son meilleur jour sans même savoir qu'il était lancé sur sa piste, mais Rupert resterait professionnel. Il n'aurait de repos avant d'obtenir toutes les réponses aux questions soulevées par ce dossier, et il était prêt pour ce faire à attendre des heures, des jours, des semaines, des mois et même si nécessaire des années. Il n'abandonnait jamais. Peut-être aurait-il mieux valu reprendre son protocole habituel, mais quelque chose l'en empêchait malgré lui. Quelque chose clochait.

Rupert remarqua une silhouette dans l'ombre, derrière Hannah, et il tressaillit. Un homme l'épiait du couloir. Mari, amant, ami ? Il s'avança et subitement, lui passa autour du cou un fil de fer dont il serra le nœud coulant. Un sexeur contracté pour du *gameplay* ? L'acier du fil s'enfonçait dans la peau. Ça ne semblait avoir rien de ludique, et Rupert en resta pétrifié. Hannah haleta, les yeux écarquillés, portant ses mains à son cou, tandis que du sang perlait le long du fil. Les grosses mains serrèrent encore, les plis des gants de cuir noir se creusant plus, et le regard de Rupert passait d'Hannah au visage du meurtrier, dissimulé derrière un masque de Captain Euro. Il fut pris de nausée. Le sang coula abondamment lorsque le câble trancha dans la chair, et lorsqu'il mordit dans la jugulaire, il éclaboussa la table de jets épais. Elle bleussait. Rupert parvenait tout juste à respirer. Il voulut se lever, mais ses jambes refusèrent de le porter. Il ignorait ce qu'il fallait faire.

Il y eut un « pop » et Hannah disparut. ABBA reprit sa chanson. Malgré lui, Rupert se mit à tapoter du doigt en cadence. Être interrompu de la sorte au cours d'une tâche aussi sensible avait quelque chose de profondément choquant, mais c'était surtout la nature de ce qu'il venait de voir qui l'inquiétait. Il avait brisé sa routine et avait été témoin d'un crime atroce. Il venait de scruter les ténèbres de ceux qui se considéraient comme des rebelles. Il était évident qu'Hannah Adams méritait d'être sous surveillance. Quel genre de folk jouait-elle ? Pourquoi mangeait-elle seule ? Qu'avait-

elle fait pour pousser un inconnu à une telle violence ? Pourquoi n'avait-elle pas numérisé ? Quelle était cette chanson qu'elle entendait ? Tout cela n'avait aucun sens. Il rechercha son fichier mais celui-ci avait disparu. Himmler avait pris part au process. Comment cela avait-il pu arriver ?

Ruper sentit une pression amicale sur son épaule droite, il se retourna et aperçut le visage souriant de sa Super. Kat Romero était un sacré numéro, portée par une éternelle sollicitude et un intérêt absolu envers l'existence de celles et ceux dont elle avait la charge. Elle dirigeait sa section en y faisant régner ordre et discipline, mais n'était pas rétive aux blagues – du moment que la correction la plus élémentaire était respectée. Pour certains, cette observance pouvait s'avérer difficile, le poids des mots changeant perpétuellement. Des experts scannaient sans répit la langue européenne, l'étudiaient et la disséquaient, à la recherche de tout préjugé, de toute malhonnêteté, de toute haine subliminale susceptible de se terrer dans les recoins sombres de la bonne société. Il ne suffisait pas d'être superficiellement correct. Un Crate se devait d'être pur à un niveau bien plus profond. Des Supers tels que Kat étaient constamment actifs, sur le pont, à épier et écouter, à étudier les directives, toujours au sommet de la crête du process évolutif. Le Cool était chargé de discuter avec tout Crate manifestant une quelconque déviance vis-à-vis de la norme sans cesse changeante, mais Rupert était un maître dans l'art de la correction comportementale. Il vivait avec son temps.

Rupert entrouvrit la bouche, il s'apprêtait à parler à Super Kat de l'intensité d'Hannah Adams, de son regard fou et de ses cheveux cruellement tirés en arrière, lui dire qu'il avait eu recours à Limier, qu'il avait sifflé son fidèle ami, inspecté le village depuis le ciel avant de plonger dans les rues sans couleurs pour se retrouver dans un paysage étranger où l'ingratitude régnait, de toute évidence un endroit violent où un Crate n'aurait pu mettre les pieds. Il serait difficile d'éduquer les résidents d'une telle localité. Cela lui faisait penser aux eurodollars prodigement injectés dans des plans conçus par les esprits les plus brillants de Bruxelles. Il était sur le point de parler à Kat Romero de la suspecte Adams, lui dire qu'elle était assise à la table de sa cuisine, en train de manger, qu'il s'était demandé quel *genre* précis de musique folk elle jouait, qu'il redoutait qu'il s'agisse d'une variété intrinsèquement *primitive* , *anglaise* peut-être, voire *irlandaise* , avec des banjos et des mandolines, des analogues proscrits, des non-numériques, et puis il avait remarqué le tourne-disque et le vinyle,

avant d'apercevoir une silhouette dans le couloir obscur, un homme qui s'était avancé, avait glissé un nœud coulant autour de la gorge d'Adams, serrant et serrant encore tel un assassin entraîné, un tueur professionnel, jusqu'à ce que ses yeux froids s'écarquillent et pleurent, et juste au moment où ils semblaient sur le point de s'exorbiter tout à fait, une artère s'était rompue et le sang avait giclé et éclaboussé, cœur battant noyé dans les flots, mais le meurtrier ne pouvait pas avoir été formé, il ne pouvait être guidé que par son instinct, parce que le Cool n'aurait jamais fait une chose pareille, le Hardcore non plus, ce qui signifiait qu'il s'agissait là d'un comportement normal chez les communs. Et puis Limier s'était éteint. Les images avaient été perdues. Rupert avait du mal à y croire. Leur technologie ne faillissait jamais. Tout ceci le perturbait. Il ne comprenait pas. Il s'app préparait à dire tout cela mais n'en fit rien, la pression sur son épaule s'accroissait, et il se rappela qu'il s'était détourné de son mode opératoire, qu'il avait remis en question le processus appris durant sa formation, qu'il avait fait preuve d'impatience en sifflant son traqueur personnalisé.

— Tout va bien, Rupert ?

— Au top, répondit-il en relevant la tête. Méga bien...

— Ce dernier fichier...

— Hannah Adams ?

— Je m'occuperai moi-même de son cas. L'affaire comporte un élément fictionnel, une fixation sur le statut d'actrice qui inquiète passablement ses voisins. La réalité est tout à fait bénigne, mais les scènes qui ont sa préférence présentent des aspects dangereux. La pauvre Hannah est convaincue qu'elle devrait tourner dans des films. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter, Rupert. Pour une amatrice, c'était une très bonne performance. Très réaliste. Créative, même. Tu es sûr de te sentir au top, à présent ?

— Tout à fait.

Il afficha un large sourire.

— Je me sens giga bien.

La poigne ferme et les paroles sages le soulagèrent. Il n'aimait pas voir les autres souffrir. Il était logique qu'une femme un peu perdue, résidant dans un village de communs dans l'une des zones les plus réactionnaires de l'USE aspire à faire carrière à Hollywood. Sur ces îles, la désolation augmentait à mesure qu'on s'éloignait des grandes villes européennes de Londres, Cardiff, Dublin, Belfast, Birmingham, Sheffield, Manchester,

Newcastle, Glasgow et Édimbourg, où la culture continentale était solidement ancrée : ce désir de fuite était tout à fait naturel.

Rupert acceptait le fait que les racistes qui avaient l'unification en horreur étaient ce qui s'approchait le plus du mal incarné, le fait que les supports physiques qu'il avait vus dans la vidéo n'étaient pas d'innocents accessoires. Dans le monde d'Hannah Adams, on s'échangeait quasi ouvertement des exemplaires matériels de chansons, de livres et de films. C'était inacceptable, mais il savait que Kat Romero accomplirait son devoir. De tels formats ne pouvaient être ni édités, ni remixés, ni retirés de la circulation pour la protection du public. Ils ne comprenaient aucun dispositif de sécurité. Tout effacement était irréalisable, ce qui tarissait le flot des fonds en rendant tout abonnement impossible. C'était tout à fait insensé.

L'incident Adams était déjà derrière lui, ainsi que ses questions. D'un coup de baguette, un nouveau fichier apparut. Le doux son d' ABBA revint et il demanda à Himmler de débiter le scan. Comme tous les Crates, Rupert avait été entraîné à se tourner vers l'avenir. Il n'y avait aucun profit à tirer du passé, et Super Kat avait maintenant traversé la moitié de la pièce. Il tourna la tête afin de la voir prendre la porte, chaque balancement de ses bras et de ses jambes empreint d'assurance. Il admirait les talents de manageuse de cette Techno. C'était une Crate joyeuse et efficace, et pourtant il savait que son plan de carrière le conduirait à la dépasser. Il était vrai qu'il était plus jeune et que son expérience était moindre, mais il était plus fort mentalement. Rapprochant sa chaise de son bureau, Rupert avait hâte de se pencher sur ce nouveau dossier.

Horace Starski sentait l'amour l'imprégner alors qu'il contemplait Bruxelles en contrebas. Cette métropole était la vitrine de la Nouvelle Démocratie, le lieu où les rêves de l'élite européenne devenaient réalité. La vue de son appartement de la Tour Monnet était l'une des plus belles, et la nuit, elle était véritablement sublime. Les éclairages du dernier cri étaient époustouflants, et chargés de souvenirs. Du verre spécial recouvrait les parois des gratte-dômes saturés de lumière, dont les teintes étaient subtilement modulées par des mixeurs résidents afin d'amplifier et d'inhiber les humeurs. Ces milliards d'écailles qui pulsaient comme si elles étaient encore attachées à leurs propriétaires marins étaient une véritable merveille de la nature. Bruxelles était bien plus qu'un des centres névralgiques de la politique et des affaires : c'était également l'une des plus grandes villes culturelles à la surface de la planète.

La tour la plus proche de celle du Contrôleur Horace était coiffée d'un logo Tenderburger, entreprise bienfaitrice dont le dernier film était diffusé sur une série d'écrans au niveau de la rue, des scènes qui se répétaient en boucle, silencieuses, les taureaux filmés imitant *Le Cri*, chef-d'œuvre de l'eurohéros Ted Munch. Les autres grosses EB marquaient également leur présence par des publicités éblouissantes, figées ou en mouvement. Ce quartier de Bruxelles était une véritable fantasia de lumières, de couleurs et de formes, dont l'allégresse témoignait de l'inventivité des plus grandes multinationales. Le Contrôleur Horace ne se lassait pas de ce spectacle. Comme cela lui arrivait fréquemment, il passa un peu plus d'une heure assis dans un fauteuil inclinable en peau de panda, à regarder çà et là, s'émerveillant des nuances sans cesse changeantes. Il était propriétaire de cet appartement de plain-pied au dernier étage de la Tour Monnet, ainsi que des onze logements qui se trouvaient en dessous et qu'il louait tous. La fierté qu'il tirait de ces considérables revenus ne faisait qu'exacerber son bonheur euphorique de vivre au cœur même de l'USE.

Si la perfection était de ce monde, alors ce penthouse en était un exemple. La résidence qui occupait la totalité du dernier étage de la tour comptait cinq chambres à coucher, six salles de bain, un énorme vestibule, deux bureaux, un gigantesque salon en open-space avec cuisine ouverte, trois salles de relaxation et une salle de stockage. Le salon donnait sur une terrasse faite du plus beau marbre de l'Acropole, partie d'un accord à l'amiable avec l'un de ses amis Contrôleurs d'Athènes. Il avait fallu des décennies aux régions autrefois connues sous le nom de Grèce pour se remettre des conséquences funestes de la stupidité de leur peuple. Les prêts accordés par la Troïka et un transfert d'actifs du domaine national obsolète au domaine privé avaient permis de sauver les communs malgré lui. Contrôleurs, Crates et Cool avaient été blessés par l'ingratitude des autochtones : la livraison de ce marbre si merveilleux faisait figure de récompense bien méritée. L'été, le Contrôleur Horace passait de nombreuses heures dehors, tantôt nageant dans la piscine, tantôt profitant des vitamines de la lumière du soleil filtrée par le dôme. Malgré toutes les incroyables victoires qu'il avait accumulées durant son existence, il demeurait profondément humble, le genre d'homme qui...

Un toussotement poli brisa ses réflexions.

Il soupira, fronça les sourcils, se retourna, et se dirigea vers l'ascenseur. Il était plus que dommage de devoir partir ainsi, mais le devoir l'attendait. Il recouvra enfin la positivité qui faisait sa marque de fabrique dès qu'il fut entré dans son cube privé. Il adorait cette sensation d'apesanteur, les vibrations sous ses pieds générées par l'air en mouvement en début de descente, l'énergie qui gagnait ses jambes à mesure que le cube prenait de la vitesse, l'excitation qui gagnait son ventre, sa poitrine. Bien qu'il se trouvât au cœur de la tour, les parois diffusaient des images de Bruxelles en temps réel. Il aurait préféré rester au sommet, au plus près des étoiles, mais il était important de rester en phase avec les masses, d'entendre, de voir, de sentir et de toucher la réalité de la rue. Il restait encore tant à faire.

De part et d'autre du Contrôleur Horace se tenaient ses fidèles copains Bob Terks et Baby. L'ex-agent américain Terks avait rejoint Bruxelles après vingt ans de service à la CIA : sa carrière avait connu son apogée lors du nettoyage des bidonvilles de Los Angeles qui s'était soldé par la libération de Compton, dont les terrains étaient urgemment requis pour des projets de réhabilitation. L'opération avait tourné au conflit sanglant et Terks avait été décoré pour sa bravoure, ce qui lui avait facilité l'obtention d'un poste de

confiance au service de l'USE. Un blockbuster avait parfaitement saisi l'essence des émeutes de Los Angeles, l'opposition entre des autochtones malavisés et ceux qui défendaient le droit des entrepreneurs à générer du profit et créer de nouvelles communautés de quartier. La gentrification avait eu raison de l'égoïsme. L'USE et les USA étaient liés depuis très longtemps par le libre-échange, la monnaie et le droit des affaires : l'association informelle étant déjà en place, le partage des ressources humaines entre services secrets était fortement encouragé.

Baby quant à elle était une Bonne Euro, une carriériste qui fonçait sur la superautoroute du succès. Dès ses débuts, le fait qu'elle soit originaire de la Côte d'Azur lui avait valu l'a priori positif des Technos, qui raffolaient des installations vacancières de la région. Fille de rustiques hôteliers viticulteurs à temps partiel, elle avait pris la ferme résolution de servir l'USE à l'âge de onze ans, profondément marquée par la série originale *EuroGendFor*. Avec comme star principale la célèbre actrice niçoise Liz Bergman, la série s'articulait entre Paris et Rome, toutes les scènes Hardcore ayant lieu dans les franges de la Méd. Les intrigues reprenaient les réécritures des batailles historiques ayant opposé l'embryon de cette unité commando d'élite au service de l'État, et les groupes racistes qui s'opposaient à l'unification. Baby adorait plus que tout son Contrôleur. Il avait lutté contre l'ignorance et les préjugés, et méritait sa place parmi les étoiles. À l'instar de Bob Terks, elle se serait fait une joie de sacrifier son existence pour cet homme.

L'ascenseur s'arrêta. La porte s'ouvrit et Baby s'avança dans le hall, agile, ses senseurs incorporés repérant les employés de la Tour Monnet et les résidents, à l'affût du moindre inconnu. Aucune présence suspicieuse, ce qui n'avait rien d'étonnant. Starski était en sécurité ici, ainsi que dans la majorité des villes, mais cette visite à Londres la rendait nerveuse. Tout le monde savait à quoi s'en tenir quant au terrorisme britannique. Les rebelles gallois, écossais et irlandais étaient en soi une plaie, mais les Anglais surpassaient ces dégénérés dans la pensée incorrecte et leur amour commun pour l'ultraviolence. Baby ne pouvait cependant pas se permettre de laisser son esprit vagabonder ainsi, elle devait rester dans l'instant : un accident pouvait survenir à tout moment, à n'importe quel endroit. Il était tout aussi important de *paraître* aux aguets. Le Contrôleur Horace était très à cheval sur la concentration, exigeant de quiconque désirait l'aider le même niveau

d'acuité mentale. C'était bien ainsi. Bob Terks, tout comme Baby, était ambitieux. Lui aussi s'inquiétait de ce voyage à Londres.

Bobby emboîta le pas à Baby, faisant au Contrôleur un rempart de son corps, la main légèrement tournée, les scanners de sa Paume palpitant, complétant les mesures de sécurité de Baby, à l'affût du moindre faux ami et de la moindre vulgarité. Le Centre de Bruxelles bruissait de rumeurs qui faisaient état de l'imminence d'un accès d'inconvenance, et cela ne faisait qu'ajouter à leur circonspection habituelle. Les suspects étaient supposément anglais, sans guère plus de détails. Pour rien au monde Bob Terks et Baby n'auraient voulu perdre le Contrôleur Horace à cause d'un simple coup d'éclat partisan. Toute faille dans sa sécurité était inenvisageable. Tous deux redoutaient la disparition de leur mentor à titre personnel, leur relation ayant évolué au point qu'il était véritablement devenu à leurs yeux un père de substitution. Toutes leurs précautions étaient sans doute inutiles à Bruxelles, mais leur formation leur avait appris à envisager toute éventualité. Il en allait de même tant pour les Bureaux que pour les Technos, tant pour les Agents que pour les Contrôleurs : le succès et l'échec ne dépendaient que des menus détails.

Horace Starski fut le dernier à sortir de la cabine. Il se déplaçait posément, manifestement détendu, auréolé comme à son habitude de son charisme, ses expressions faciales savamment étudiées reflétant son intelligence. Il était large d'épaules, grand et puissant, aux gestes impérieux, il aurait été impressionnant même s'il avait été un commun : fort de ses responsabilités politiques et de ses intérêts financiers, il était dans tous les sens du terme hors du commun. Les années qui passaient l'avaient rendu plus fort encore, à mesure que sa prééminence se consolidait. Il était adulé par ceux qui travaillaient et s'amusaient sous les vastes dômes de l'USE, inconnu de presque tous ceux qui vivaient en dehors. Et c'était bien ainsi. Les grands leaders se mêlaient rarement aux masses.

— Comment allez-vous ? demanda-t-il à Francis Doyle, concierge originaire de Dublin qui travaillait à la Tour Monnet depuis son ouverture.

Francis eut l'impression de se retrouver sous les projecteurs, ébloui sur une plateforme de l'InterZone, sa gorge se serrant alors que les têtes se retournaient, dans l'expectative d'une réponse digne de celui qui l'interrogeait. En l'espace de quelques secondes, un attroupement de Crates se forma. Tout enregistrement était bloqué en ces lieux, ce qui était fort frustrant, mais un échange verbal semblait imminent. Le concierge figea sa

Paume et agrandit l'image d'une brute au crâne rasé. Derrière celui-ci se dressait la Mosquée d'East London. Consacrée en tant que symbole de l'amour transculturel promu par l'USE durant l'ère de la religion raisonnée, elle avait été attaquée par des racistes autochtones, ce qui avait entraîné des Injonctions de Bienveillance Préventive. Les croyants avaient aussitôt bénéficié d'un transfèrement sécurisé vers le Moyen-Orient, et le bâtiment avait été réinvesti par Mango Services, géant de la technologie. Tout le quartier avait été rapidement revalorisé afin d'empêcher tout nouveau débordement, avant d'être absorbé par le projet urbanistique de la Porte d'East Side. Par cette image éloquente, Francis entendait rendre hommage à l'œuvre du Contrôleur Horace de l'autre côté de la Manche. Il finit tout de même par répondre à sa question.

— Pourrait pas aller mieux. Merci à vous.

Francis Doyle adorait Horace Starski. Toujours prêt à étayer ses opinions par des actes, ce dernier avait pris le Dublinois sous son aile après un malheureux incident sur un boulevard, il y avait treize ans de cela. Le Cool avait mis Francis sous supervision sécurisée, et s'appropriait à le transférer dans un lieu où sa santé ne pourrait que s'améliorer, mais le Contrôleur avait eu vent de sa situation et lui avait proposé une promotion au sein de la Tour Monnet, lui permettant ainsi de rester à Bruxelles. La vie de Francis était à présent clean, avec une loge moderne, un excellent salaire et tout un éventail d'avantages. Sa loyauté était totale. Tout le monde avait droit à une seconde chance. Sans l'aide d'Horace Starski, il serait sans doute mort à cette heure.

— Ravi de l'entendre, Francis. Je crois qu'il va bientôt pleuvoir. Comme c'est souvent le cas dans votre région.

Francis fit flotter son doigt au-dessus de sa main, faisant apparaître le visage souriant de Pam Andersen, pour le bulletin météo actualisé en continu. Il sourit en hochant la tête.

— Vous avez raison...

Mais le Contrôleur Horace avait déjà repris sa marche, traversant le hall dans ses mouvements de bras et de jambes qui témoignaient de sa légendaire détermination. Cet homme de soixante-douze ans, qui malgré ses innumérables succès continuait à croquer la vie à belles dents, était un exemple pour tous. Il veillait bien entendu à sa forme physique, rappelant assez souvent à Bob Terks et Baby qu'il ne fallait pas séparer corps et esprit, qu'une pensée claire était impossible si les muscles étaient fatigués

et si le flot d'endorphines se tarissait. Les stimulants avaient leur rôle à jouer, mais la vigueur était bien plus importante. Ses deux copains le savaient bien, eux dont la condition physique était supérieure à ce qui était requis par leur fonction. En outre, Bobby avait jadis été décoré pour ses services rendus en tant que coach de fitness, et l'une de ses attributions consistait à maintenir son Contrôleur dans une forme optimale. Baby était versée dans les massages et l'art ancestral de l'acupuncture, originaire d'Europe. Tous les trois, ils formaient une équipe du tonnerre.

— Vous voyez... il commence à crachiner.

Horace Starski avait atteint l'entrée de la Tour Monnet. Il s'arrêta un moment, protégé par la voûte-baleine qui reliait intérieur et extérieur. Des vagues d'air chaud et salé s'échappaient de panneaux conçus pour assurer une transition en douceur. Deux agents Cool étaient de faction de part et d'autre, des filtres relevaient chaque battement cardiaque et chaque mouvement oculaire. On accédait à la route privative qui menait à la Tour Monnet par un portail de marbre – là encore, une partie de l'accord d'Athènes – gardé par un Cool et de nombreux Gendarmes. L'isolement était essentiel pour que l'esprit de l'homme qui veillait au bien-être du peuple puisse fonctionner à son niveau optimal. C'était là le dispositif habituel dont bénéficiait chaque Contrôleur. Toute interruption du dur taf de l'élite lésait l'ensemble de la société. La pollution sonore était contre-productive.

Régulièrement, des fanatiques tentaient d'approcher des Contrôleurs : c'était l'un des aléas de la vie. Fort malheureusement, il fallait les convaincre de les laisser en paix, avec un sourire et une tape amicale dans le dos. Généralement, café et muffins leur étaient servis. Deux mois auparavant, après une tchatche avec la Gendarmerie, un vilain Bureau avait escaladé l'un des murs chauffants qui assurait la survie des tropicaux des jardins de la Tour Monnet, armé d'un gun pour faciliter son intrusion. Le Cool l'avait repéré, et avait été contraint de le zapper avant qu'il puisse endommager quoi que ce soit. C'était un regrettable incident, qui n'avait absolument rien à voir avec une quelconque Résistance Belge fantasmée par certains.

La logique voulait qu'il existât une chance qu'un adorateur parvienne à pénétrer dans la Tour en profitant que le Cool soit occupé à relever un résident ayant fait une mauvaise chute, qu'il réussisse à traverser le hall vide alors qu'un technicien de surface échangeait deux mots avec le

concierge, à s'introduire dans l'ascenseur pour se rendre au dernier étage, et sortir de la cabine au moment précis où Bob Terks et Baby faisaient du café et réchauffaient des croissants dans la cuisine, laissant malgré eux tout loisir au fanatique importun de féliciter Horace Starski en personne. De tels accidents pouvaient si facilement arriver. Tout naturellement, l'intrus se sentirait submergé par son amour pour le brillant Contrôleur, se précipiterait vers son héros les yeux pleins de larmes de joie, avec l'intention tout innocente de l'embrasser sur les joues et de remercier Herr Starski pour tout ce qu'il avait amené à la société. Mais il n'en demeurerait pas moins que ces larmes pouvaient tout à fait brouiller sa vue, le faire trébucher et, par réflexe, le pousser à tenter de se rattraper : le fanatique pouvait très bien entraîner Horace Starski dans sa chute, cogner sans le vouloir la tête de celui-ci sur un coin de meuble, tuant ainsi l'un des plus grands défenseurs de l'État. Ç'aurait alors été une vraie tragédie. La mort d'un fan était regrettable, mais l'agent Cool présent lors des faits, le Contrôleur Horace et ses copains Bob Terks et Baby seraient les seuls à savoir ce qui se serait réellement passé.

— Bonsoir, monsieur, dit un Gendarme qui se dirigeait vers l'entrée de la Tour alors que le Contrôleur et son binôme en sortaient.

Toujours enjoués, ces Gendarmes freelance étaient méticuleusement encadrés par le Cool. La vie d'un Cool était autrement plus exigeante, mais requérait la même faculté à rester joyeux en toute circonstance, même des plus délicates. En retour, ils étaient fort bien payés, exemptés d'impôts, et avaient droit à des congés conséquents.

— Comment allez-vous ? demanda le Contrôleur Horace, se retournant afin de jauger le Gendarme.

— Au top, monsieur... Au top. Merci à vous.

Horace Starski sourit et opina, tête légèrement penchée, yeux plissés pour observer une ondulation qui parcourait au ralenti le flanc de la tour, une lueur bleutée frémissant sous les écailles comme si un énorme banc de poissons filait sous le verre. Le gratte-dôme se transformait en océan foisonnant de vie, et ce n'était là qu'un bien faible compliment : le spectacle était encore plus sophistiqué, finement manufacturé et d'un mimétisme flamboyant, la fusion parfaite du plagiat et de la domination de la nature. Cela eut un effet étrange sur le Contrôleur Horace : ses bras et ses jambes se raidirent, et il se crut un bref instant victime d'une attaque cérébrale. Mais il savait tout à fait à quoi s'en tenir. Ces jeux de lumière

avaient éclairé certains recoins de sa mémoire. Il se retrouva jeune homme, debout sur la promenade d'une ville côtière. Dans une Angleterre qu'il avait contribué à détruire. Des images reléguées à l'oubli refaisaient surface. Il éprouva une incroyable tristesse, une douleur au cœur, et il fut pris de l'envie de retourner dans son appartement pour contempler Bruxelles à ses pieds jusqu'à la fin de ses jours. Il ne voulait pas se rendre à Londres. Il détestait cette île fruste où les singes buvaient et chantaient.

Il prit conscience qu'un silence inconfortable s'était installé, et reporta son regard sur le Gendarme qui attendait sa réaction.

— Regardez comme les lumières du show se réfléchissent sur les traits de Jean Monnet.

L'homme plissa à son tour les yeux et scruta la statue qui se dressait devant l'entrée de la Tour. Son visage s'illumina alors.

— Je vois, Contrôleur Horace. On dirait que le Contrôleur Jean est en train de pleurer.

C'était là une interprétation très intéressante, qu'Horace Starski n'avait pas du tout envisagée.

— Vous avez d'excellents visuels. Vraiment excellents.

Le Contrôleur respectait tout Bon Euro, n'éprouvait que de l'amour pour ce Gendarme, mais secrètement, ses préfs étaient les jeunes Crates qui commençaient à gravir les échelons, les étudiants qui étaient devenus Bureaus et visaient à présent un poste de Techno. Il admirait leur ambition, lui-même avait débuté tout en bas de l'échelle, était passé par l'université où il avait étudié l'histoire européenne non-corrigée, avant modification des programmes. Il avait pleinement adhéré au plan de temps-long pour la création d'un super-État, avait été nommé Crate à son plus grand plaisir, était vite passé de Bureau à Techno, avec pour principal moteur de son ascension sa faculté hors du commun à croire. Il était devenu Contrôleur à trente-six ans à peine, un record que personne n'avait battu depuis, et ne s'était pas pour autant reposé sur ses lauriers, car il existait d'autres niveaux supérieurs, des différences de statut liées au lieu de résidence et aux sphères d'influence.

— La Mustang est prête, fit remarquer Baby.

— Merci, répondit le Contrôleur Horace en pressant le pas vers la voiture.

— Bonsoir, monsieur, dit le Chauffeur Christian.

Le Contrôleur Horace leva la main et s'assit sur la banquette de peau de mustang, ajustant sa position afin d'être le plus à son aise. Baby prit place à côté de lui, Bob Terks en face d'eux, sur la droite, afin de pouvoir surveiller les trottoirs. La portière se referma dans un tintement discret et la température s'égalisa, la fine équipe ne sentant qu'à peine les mouvements du véhicule tandis qu'ils s'écartaient de la Tour Monnet pour glisser sur la route, passant devant les statues qui ponctuaient la pelouse de fibre, les bambous parfaits et autres xénophytes. Un silence plus confortable que le précédent s'instaura, et tous les passagers savaient qu'il convenait de ne pas interrompre un moment si précieux.

Les Contrôleurs innovaient sans cesse. Le durcissement et l'assouplissement des lois et des directives étaient une tâche qui ne pouvait souffrir aucun ralentissement. Les grands États dépendaient moins de leurs armées et de leur arsenal que de leur administration. L'ajustement minutieux des régulations en place ne devait jamais cesser, et en même temps, de nouvelles suggestions devaient tirer la société vers le haut. Les Comités discutaient et débattaient, les Contrôleurs décidaient, les Crates préparaient les projets de loi, les corrigeaient, rédigeaient des documents, puis les appliquaient et veillaient. De plus en plus d'idéalistes aspiraient à œuvrer pour cette grande cause, et l'État se faisait un plaisir de les occuper. Et puis on ne pouvait laisser les communs livrés à eux-mêmes. Le changement était important, mais la vitesse à laquelle il était appliqué l'était tout autant. Les altérations les plus difficiles prenaient des décennies, les modifications mineures quelques jours à peine. Le flux pouvait être bon. Le flux pouvait être mauvais. Le Contrôleur Horace ferma les yeux. Son esprit dérivait loin de ces considérations. Il sentait l'odeur de la bière et des frites sorties de l'huile, entendait une femme chanter.

Dès qu'ils furent sortis de l'enceinte, une escorte Cool rejoignit la Mustang. Un transport devant, un autre derrière. Pannes et collisions devaient être évitées : ils emprunteraient une autoroute d'État dès qu'ils auraient quitté le Centre. Alors qu'ils prenaient de la vitesse, d'autres tours se dressaient de part et d'autre, leurs écailles illuminées d'une débauche de mode et d'éthique. Dix minutes plus tard, ils traversaient les confins de la ville, dont les bâtiments semblaient mornes et délabrés comparés à ceux du Centre, mais le Contrôleur les regardait sans les voir, absorbé par ses inquiétudes quant à la nouvelle génération de Crates, ceux qui parmi eux étaient guidés par le même zèle qui l'avait porté dans sa jeunesse, et sur

lequel il avait été contraint de transiger afin de prendre de difficiles décisions. Mais la fin ne justifiait-elle pas les moyens ? La vérité était un process. Elle changeait, mutait, émergeait sous des formes régénérées. Horace Starski n'oublierait jamais le jour où il avait eu cette révélation. Il la portait toujours en lui, et c'est à elle qu'il s'en remettrait lorsqu'il arriverait à Londres. Cela, il en était sûr.

OceanofPDF.com

Hors de ses heures de service, quand il était prêt à rock'n'roller, Rupert Ronsberger se transformait en Rocket Ron – charmeur prodigue qui aimait prendre du bon temps. Il travaillait à fond et *s'amusait* à fond. Les longues heures de travail et les œillères que tout Crate volontaire devait s'imposer conféraient un sens profond à leur existence, mais il était tout aussi important de récolter les avantages qui allaient de pair. Les plaisirs honnêtes permettaient de nettoyer l'esprit, qui bénéficiait ensuite d'un plus grand pouvoir de concentration, d'une plus grande productivité, et aspirait à nouveau à la routine et aux menus détails. La face officielle de l'USE était complétée par l'expérience Euroland. Accès spécial au meilleur du R'n'R.

Régulièrement, des mémorandums crates évoquaient en interne le cas de Jacques, un Bureau (B) prometteur, qui à force de taffer trop dur et de refuser d'aller s'amuser, avait fini par devenir un ronchon à la concentration défaillante. Des erreurs étaient survenues. La dépression avait suivi. À présent, il nettoyait les toilettes d'un stade sportif à Marseille. C'était une bien triste histoire, présentée comme une mise en garde bienveillante contre ce type de risques santé.

Ce soir, Rupert avait rendez-vous avec Polestar, que son collègue Gio lui avait recommandée. La semaine écoulée avait été très chargée, avec plusieurs affaires compliquées à démêler, et pour couronner le tout, l'incident d'aujourd'hui, à Yeovil, Swindon ou ailleurs. Il fallait qu'il se coupe de tout cela, qu'il goûte aux plaisirs d'Euroland. Polestar était la deyte idéale – éthique, progressiste, durable – et tandis qu'il attendait qu'Himmler ait fini d'éteindre son terminal, il ne put s'empêcher d'ouvrir un écran dans sa Paume pour visionner les clips bipés par le Crate milanais. Gio avait enregistré Polestar lors de leur deuxième et dernier rendez-vous. Rupert apprécia la nudité de son corps huilé et son bâton de danse portatif, le morceau gangsta qui vrombissait au même rythme que ses mouvements. Gio ne tardait pas à distiller sa magie, et elle laissait l'extase déformer son visage pour l'objectif. Le plan traditionnel concluait leur accouplement. Il

en avait encore dans sa Paume, mais Himmler avait accompli sa tâche. À Rocket de prendre le relais.

Leur rendez-vous avait été fixé via Cop's, l'une des meilleures agences de rencontres. Il avait proposé un dîner chez Ribs, mais il se trouvait que Polestar était une aficionada de Kangouwraps, de succulents filets panés de bébés kangourous, des piments jalapeño et de la mayonnaise arôme poule, le tout roulé dans une tortilla : une marque déposée Tenderburger. La mégacorp gardait secret le mode de préparation de la viande, et c'était cette recette qui faisait tourner la tête de la communauté Kango. En véritable gentleman, Rocket avait accepté, considérant ce souci de flexibilité comme un habile investissement.

Il se leva et s'étira, quitta son bureau et emprunta le couloir qui menait à l'ascenseur, saluant de la main les autres Crates qui travaillaient dans les espaces contigus. Il s'arrêta devant la salle chill-out de l'étage, entra et s'engagea dans l'unité de soins. Il prit une douche, se parfuma et enfila les vêtements de ville qu'il gardait dans son casier : baskets Saviles, pantalon Rebel, Lacoste rose, et sa fidèle veste Friends. Il se contempla dans le miroir en pied le plus proche, et dut admettre qu'il était au top. Se souvenant de sa casquette, il la fourra dans l'une de ses poches.

Le Surmétro était à quelques minutes de marche. Au bout d'une allée pédestre parfum vanille, il emprunta l'escalator, et en mettant le pied sur le quai, il était sûr d'arriver à l'heure au Tenderburger. Les fonctionnaires prenaient rarement le Soumétro, sombre, sale et bondé de communs, bien conscients qu'ils se devaient d'éviter tout trouble afin de pouvoir se concentrer pleinement sur leur taf. C'était pour le bien des usagers qu'ils les évitaient. Le Surmétro était réservé aux Crates et autres Bons Euros. Le nouveau tube des Rubettes, *Sugar Baby Love*, faisait vibrer la station. Rocket avait été si ému par ce morceau qu'il avait investi dans une réplique conforme du couvre-chef que portaient presque tous les membres du groupe. Plongeant sa main dans sa poche, il en ressortit sa casquette blanche, conscient qu'elle se distinguait de la norme, et la posa sur sa tête, légèrement de biais. Rocket se sentait incroyablement bien – stylé, moderne et un brin hardi. Il remarqua qu'une Crate l'observait, et lorsque leurs regards se croisèrent, elle lui signifia son approbation par un hochement de tête.

Les quais étaient enclos dans des parois de plastique, la température était parfaite, aux antipodes du froid qui régnait dans le reste de la ville, à

l'extérieur des dômes. Londres était sale et bruyante, et bien que Rocket fût libre de toute attache, et qu'à ce titre il n'eût jamais éprouvé le mal du pays, s'il n'avait pas occupé le présent poste, véritable tremplin pour sa carrière, il aurait préféré vivre dans une ville continentale. Même Athènes était préférable à Londres. Comme n'importe quel Crate, il aspirait à monter à Bruxelles. La capitale était le lieu où toutes les ambitions se réalisaient. Les hommes et femmes importants s'y rendaient afin de gagner encore en crédit. Ils y façonnaient les lois, accroissaient les profits et satisfaisaient leurs besoins. Il était convaincu qu'il s'y installerait un jour. Certain qu'il atteindrait le summum de la civilisation.

Du quai, il voyait en contrebas les Crates traverser la Parliament Plaza en formations spontanées. Grâce au dôme qui les protégeait de la météo, la plupart étaient en manches courtes, au moins la moitié arborait des T-shirts de Rockeur estampillés de slogans tels que *Just Do It* et *Live On The Edge*. Hors du Centre et des Portes, il faisait froid et humide : à l'intérieur, il faisait toujours chaud et sec. Une statue de vingt mètres de Jeanne d'Arc dominait la place, des commerces de bouche avec terrasses occupaient les côtés nord et sud. Le Parlement avait été reconverti en bureaux, la Banque centrale européenne ayant investi des sommes conséquentes dans ces travaux de modernisation plus que nécessaires. Big Ben affichait l'heure, les étoiles d'or du drapeau de l'USE faisant le tour du cadran. On n'avait conservé que les murs de l'abbaye de Westminster, qui accueillait à présent des bureaux de Crates. C'était là que travaillait Rupert.

Son train arriva si silencieusement qu'il ne le remarqua qu'à la baisse de volume de *Sugar Baby Love*. Il monta à bord, se campa en face de la paroi transparente opposée aux portes. Au bout du wagon, un serveur se tenait à disposition, prêt à servir café et viennoiseries à qui le souhaiterait. Le tube des Rubettes jouait en sourdine, le raccord entre le quai et la rame avait été parfait. Lorsqu'ils s'ébranlèrent, Rocket Ron constata que les Crates qui n'utilisaient pas leur Paume articulaient les paroles de la chanson. Il ajusta sa casquette, et regarda dehors alors qu'ils passaient devant Whitehall, la position surélevée de la ligne lui permettant de voir clairement l'intérieur de ces salles où œuvraient diverses agences de renseignement. C'était là l'une des vitrines les plus classes de l'USE : démocratique et responsable. Rien n'était caché. Le Quartier Politique était peuplé de penseurs à l'esprit ouvert, tous évalués et validés pour leur pureté de pensée, un généreux dixième de leurs effectifs constitués d'individus originaires de la région.

Une ruelle menait aux Churchill War Rooms, centre de commandement souterrain conservé tel quel à titre de témoin historique des périls de l'anglicité, du fanatisme d'une Grande-Bretagne qui pendant longtemps avait rejeté toute idée d'intégration. Les tunnels du bunker étaient sombres et étouffants, mais c'était dans les pièces cavernueuses que les pires crimes avaient été perpétrés. C'était là que Winston Churchill et ses copains meurtriers avaient déclaré la guerre aux démocraties allemande et française dans les années 1940, tirant profit de leur puissance militaire au détriment des pacifistes continentaux. Churchill avait ordonné des raids aériens et la diffusion d'une propagande malhonnête, le tout couronné par une terrible invasion terrestre. C'était là qu'il avait eu l'idée de la Solution Finale. Porté par une haine démente des non-Britanniques, il avait planifié l'extermination de millions d'hommes, de femmes et d'enfants.

Le Surmétro avançait suavement et Rupert se redressa, parcouru d'un frisson de fierté historique tandis qu'ils passaient devant le Cénotaphe, monument en l'honneur de tous ces idéalistes européens assassinés par des terroristes britanniques durant le conflit de 1914-1918, et des progressistes qui au cours de la guerre de 1939-1945 furent visés par une autre génération de bulldogs enragés. Des coquelicots ornaient le pied du monument, déposés là par le Hans & Michele Trust, afin de saluer la mémoire de ceux qui avaient donné leur vie en luttant contre la tyrannie, du temps où les missions de paix de la Luftwaffe survolaient entre autres Londres et Coventry, lâchant des millions de fleurs en papier sur les docks et les quartiers les plus pauvres, encourageant le peuple à tenir bon jusqu'à la libération. Cela n'avait pourtant pas été possible : la RAF l'avait emporté par le nombre sur les escadrons allemands et français, la machine de guerre de Churchill alimentée par le travail forcé d'esclaves importés de Pologne. Des Crates tels que Rupert avaient contribué à réparer cette liste de crimes sans fin.

Churchill, le plus grand maître-trompeur de l'histoire, avait présenté les grands leaders démocrates Adolf Hitler et Benito Mussolini comme les responsables du carnage, tandis que les forces continentales de Vichy avaient été traînées dans la boue de l'opprobre par le traître De Gaulle. Rectifier ces déformations de la réalité avait nécessité des dizaines d'années, et à ce titre, la numérisation avait été cruciale. Les livres en support physique répandaient la fausseté à travers les siècles, empêchant toute correction et toute suppression. Le système éducatif corrompu avait

également exigé une attention particulière des Crates. Malgré le peu d'enthousiasme que Londres suscitait en lui, Rupert s'émouvait chaque jour de taffer au cœur de ce qui avait jadis été la capitale d'une dictature triomphante. Chaque jour, il foulait du pied les ruines d'un pouvoir maléfique et malhonnête, tel un courageux envahisseur, un soldat de l'esprit.

Puis c'était Trafalgar Plaza, avec ses étoiles d'or qui scintillaient au-dessus de la pierre nimbée de lumière bleue, un lieu de théâtre et de fête. Des saltimbanques marchaient sur des échasses, jonglaient avec des balles, crachaient de longues salves de feu en l'air. Les commerces de bouche étaient bondés. Le pirate Nelson N'A-qu'Un-Œil se dressait au sommet d'une colonne jaune à la surface de laquelle Mango présentait ses nouveaux produits. Devant la National Gallery, des enfants se massaient sur une estrade. De la main, ils faisaient coucou à des agneaux dans un tunnel en verre armé et transparent. Installation du jeune génie Damon Hurst, ce tube était connecté à l'un des tunnels plus conséquents servant à conduire les animaux jusqu'à leur lieu de conditionnement. Les murs des abattoirs étaient du même verre translucide que ces couloirs. Seules les bestioles les plus petites pouvaient accéder au circuit de l'artiste. C'était là un audacieux commentaire sur la nature des aliments et l'importance de l'industrie de la viande et de l'industrie laitière. Sur un panneau flottant, douze chefs stars observaient le défilé. Certains souriaient, d'autres fronçaient les sourcils, selon l'identité de leur marque. Tous approuvaient ce système fondé sur l'amour et le respect.

Le resto Tenderburger choisi par Polestar se trouvait sur le Strand : Rocket descendit à Chandos Corner, au niveau de la rue. Comme la plupart des trendeurs, il possédait un cachou qu'il pouvait s'enfoncer dans l'oreille s'il souhaitait entendre des morceaux en interne, mais il résista à la tentation de dynamiser ainsi son allure, se contentant du bruit des passants et du doux grondement des batteries de taxis. Des rires lui provenaient de Trafalgar Plaza, les paroles inintelligibles d'un des comiques résidents. Il traversa la rue, et fut accueilli sur le trottoir par une nouvelle chanson d' ABBA . Il l'avait entendue plus tôt dans la journée, alors qu'il taffait, mais l'affaire était close, et il prêta l'oreille comme s'il n'avait jamais entendu ce morceau.

Le Tenderburger était plein, ce qui n'avait rien d'étonnant, mais Rocket fut surpris de constater que les tables étaient occupées par des centaines de

mademoiselles et fräulein quasi identiques, la trend Tender étant à présent aux perruques noir de jais, lentilles orange et poudre blanche sur tout le visage, ce qui rendait presque impossible toute identification individuelle. Traits, couleurs et volumes se trouvaient aplanis, conformisés par la poudre. Cette uniformisation avait beau être admirable, Polestar et lui n'avaient convenu d'aucun signe pour s'identifier, et si elle suivait cette mode, il se verrait dans l'incapacité de savoir qui elle était. N'ayant qu'une vague idée de sa véritable apparence, Rocket leva sa Paume et fit une recherche de reconnaissance faciale, vit Polestar prise à quatre pattes par Gio, se dit que le plan final ne l'aiderait en rien. Il dressa la tête et passa en revue les convives, bien obligé d'admettre qu'il avait péché par manque de préparation. Venant de lui-même, ça le décevait un peu. Ça ne lui ressemblait pas.

Polestar l'avait vu entrer et avait immédiatement vérifié son profil sur sa Paume. Elle se leva, le hucha de loin, et il glissa entre les tables pour venir s'asseoir en face d'elle, un serveur apparaissant aussitôt pour prendre commande de leurs boissons. Polestar fit une remarque sur la rapidité du service, prit la main de Rocket, demanda un shake pomme/banane/poussin d'un jour, et il l'imita, heureux qu'elle lui ait épargné tout embarras. Elle était effectivement stylée comme toutes les femmes qui les entouraient : jamais il n'aurait pu la trouver sans son intervention.

— Tu es un ami de Giovanni ? débuta Polestar.

— Oui, un collègue de travail, répondit-il. Il a pensé que je serais ravi de faire ta connaissance, il t'a très chaudement recommandée.

— Mais pourquoi être passé par Cop's ? Une prise de contact personnelle aurait été plus simple.

— Il a effacé ton profil.

Rocket regretta immédiatement ces paroles. Elles sous-entendaient un manque d'intérêt de Gio ; bien que ce fût vrai, il était impoli de le souligner ainsi : cela ne rendait pas hommage au dur labeur de la mademoiselle. Mais l'attention de Polestar était rivée à l'autre bout de la salle. Rocket suivit son regard, tournant la tête comme des centaines d'autres pour assister à l'arrivée d'une célébrité, rien moins que Joey Porto. Même Rocket était impressionné. Il ne regardait que très rarement l'InterZone grand public, mais il savait que Crates et communs partageaient le même intérêt pour les soap-op, les viréalités et les InterCrochets. L'État considérait cela comme quelque chose de positif. Rocket ne pouvait qu'en convenir. Ce qu'il ne

parvenait pas à comprendre, c'était le niveau d'excitation qui électrisait la salle entière. Hommes et femmes se levaient pour acclamer Joey. Certains se précipitaient vers lui, et se voyaient stoppés par son équipe de sécurité. D'autres s'évanouissaient. Des Crates femmes se mirent à crier. Des deytes les imitèrent. Tout le monde devenait hystérique. Mais en réalité, qu'est-ce que Joey Porto avait fait de si important ?

Soit, il était arrivé deuxième de *Trop De Repos Pour Les Braves*, dont le concept reposait sur la privation de sommeil et ses effets, ce qui, Rocket devait bien en convenir, était un sacré motif de fierté. Ses collègues lui avaient tant parlé de cette émission qu'il avait regardé les deux derniers épisodes. Le propos était en apparence très simple, mais il suffisait de creuser un peu pour y déceler une réflexion très profonde sur la notion de vie privée. Dix concurrents sur une petite île voyaient leur sommeil amputé d'une heure supplémentaire chaque semaine. Dès qu'ils dormaient une seconde de trop, des soniques incorporés retentissaient. Il y avait eu des disputes, des relations intimes, une agression sexuelle, plusieurs combats physiques et enfin un suicide. Dès le début, il était évident que Joey avait quelque chose de spécial, son comportement changeant à peine au fil des semaines. Après trois nuits de quatre heures de sommeil, il avait fini par craquer. Ce fut un dénouement très touchant. Des larmes furent versées et des erreurs avouées. Le grand classique de la rédemption. Joey Porto avait devant lui un brillant avenir. Rocket n'avait aucun mal à admettre que Joey était plus malin qu'il ne le paraissait, mais *croyait* -il vraiment en quoi que ce soit ? C'était peu probable.

— C'est d'un commun, fit remarquer Polestar en voyant une deyte qui hurlait être repoussée par un serveur. Elle vient du Tchad, tu sais. Elle crie ainsi uniquement pour se donner un genre, pour se conformer aux us. Ça ne vient pas du cœur.

Un bref instant, Rocket craignit que les propos de Polestar aient été racistes. Leur soirée se serait alors achevée là. Les clients d'une table voisine auraient pu l'entendre, et saisir le crime en audio et/ou visuel. En ce cas, il aurait dû la signaler toute affaire cessante, mais ce raisonnement sous-tendait, atroce cauchemar, qu'il était capable d'ignorer des remarques racistes, et qu'il ne les dénonçait que pour sauver sa peau, plus intéressé en réalité par les relations sexuelles de ce soir que par le bien de la communauté. Il sentit l'adrénaline lui poignarder la poitrine, et s'apprêtait à parler de sa deyte au Cool, lorsqu'il se fit la réflexion que le Tchad était un

pays et que sa remarque ne se voulait pas nécessairement insultante, qu'elle pouvait n'être qu'une simple observation, sans intention cachée. Au même titre, « commun » n'était pas une injure. Pas vraiment.

Les clients reportèrent leur attention sur leur dîner dès que Joey eut disparu dans la section VIP. Tenderburger continuait de rocker et roller. Le Girl Power exigeait que chaque femme puisse faire ce qu'elle voulait, et la sexeuse du Tchad était autant dans son bon droit que n'importe quel Crate. Rocket ne supportait ni le sexisme, ni le racisme, ni tout préjugé localiste, véganiste ou pédophobe, et se félicita de ne pas avoir eu de réaction déplacée. Il était soulagé de constater que Polestar n'avait pas pensé à mal. Elle était rayonnante, ses lentilles jaunes étaient impressionnantes, le haut moulant qu'elle portait dévoilait son ample poitrine. C'était une ravissante deyte, et il était clair qu'elle adorait fucky-fucky.

— Alors, parle-moi un peu de toi, fit-il, désireux de tourner la page.

Ce début de conversation visant à connaître l'intimité de Polestar fut aussitôt suspendu par la réapparition du serveur qui déposa leurs shakes sur la table, et leur demanda ce qu'ils souhaitaient manger. Des wraps frais, des frites et une bouteille de rouge furent dûment commandés, et les bientôt-amants levèrent leurs verres en l'honneur de ce moment. Rocket se sentait bien en présence de Polestar. L'exploitation était immorale, et cet accouplement serait fondé sur le respect.

— Je disais donc, dit-il en riant. Parle-moi un peu de toi, si tu le veux bien.

— Eh bien, je travaille pour Cop's, comme tu le sais, et mon studio se trouve à Holloway. J'aime danser et écouter de la musique, et j'adore aller au restaurant, mon préféré étant Tenderburger. Mais surtout, je préfère écouter, plutôt que parler. J'ai toujours à cœur d'apprendre et de progresser, de développer mon esprit plutôt que mon apparence, même s'il est vrai que j'aime les jolis vêtements et être traitée chaleureusement.

L'expression de Rocket dut trahir sa surprise.

— Ça te semble curieux ?

Elle passait sa langue sur ses lèvres peintes d'une couleur assortie à ses lentilles. Sur le bout de sa langue était tatoué un serpent, qui parut prendre vie pour ramper comme sur du sable. Rocket trouva cela extrêmement érotique, et il supposa que c'était l'effet recherché.

— Ça ne me semble absolument pas curieux, répondit-il.

— Et toi ?

Rocket se rengorgea.

— Je suis un Crate et je travaille à Westminster. En ce moment, je suis noté B+, mais mes niveaux de concentration sont excellents. J'adore disséquer les plus petits détails et je crois que cela me vaudra un jour d'atteindre les plus hauts rangs Techno et même au-delà. J'ai...

Polestar leva une main, le jaune de ses yeux s'opacifia presque en orange.

— Non, parle-moi du vrai Rocket Ron. D'où viens-tu ?

— J'habite à Londres, répondit-il, légèrement décontenancé.

— Avant Londres... Où es-tu né ? Qui sont tes parents ? Quels étaient tes rêves d'enfance ?

Rocket trouva les deux premières questions déconcertantes, et cela faisait bien longtemps qu'il avait abandonné tout souvenir de son enfance. Son ancienne vie ne l'intéressait absolument pas. Il était tout dévoué à son travail. En tant que Crate, il avait la faculté de se réinventer et de repartir à zéro. Il croyait au changement et à la nouveauté. Et pour ce qui était des rêves, cela faisait des années qu'il n'en avait pas fait, son sommeil était si profond, mais si elle voulait parler de ses ambitions, eh bien...

— Depuis toujours je rêve d'être Crate.

Cette réponse parut ne pas émouvoir Polestar. Rocket s'enhardit.

— Un jour, je serai Contrôleur. J'en suis sûr et certain.

L'expression de Polestar changea. Elle était clairement impressionnée. Les Contrôleurs menaient des existences d'une importance considérable, et leurs succès financiers étaient à l'aune du respect qu'on leur vouait. Ses yeux passèrent à un orange clair et son serpent se contorsionna d'un bout à l'autre de sa bouche entrouverte. Il avait été trop modeste, il se devait d'accepter le fait que les personnes telles que Polestar étaient excitées par l'ambition.

— Je crois que...

À nouveau, ils furent interrompus, mais Rocket ne s'en formalisa pas, car le pied droit de Polestar s'était déchaussé pour se frotter contre sa jambe, sous la table. Rocket avait une roquette entre les cuisses, mais il prêta toute son attention au serveur qui disposa les plats devant eux, avec divers accompagnements, crevettes, olives, et un choix de sauces et de poudres.

— C'est l'un des plus grands plaisirs de la vie, déclara Polestar avant de croquer une petite bouchée de son wrap. J'adore le bébé kangourou, et me concentrer pleinement sur la dégustation, libre de tout échange.

Rocket reçut le message cinq sur cinq, comprenant le besoin qu'elle avait de se concentrer sur son plat afin d'en décupler la saveur. Ils mangèrent lentement et en silence, dans des mastications méthodiques, la chair tendre des petits kangourous superbement cuisinés, leurs frites trempant dans du jus de lapin. C'était un délicieux repas, le bruit que faisaient les autres clients s'atténuait à mesure que leurs plats étaient servis. Le vin était fruité et aromatisé aux sucs de veau, ils finirent rapidement la première bouteille, en commandèrent une deuxième, puis une troisième.

Le repas terminé, Rocket se rappela avec un léger malaise les questions d'ordre personnel de Polestar, qui dans d'autres cercles seraient passées pour grossières. Mais cela n'avait aucune importance. Il était Rupert Ronsberger de l'USE, AKA Rocket Ron, intrépide étalon d'Euroland. Polestar parut sentir sa gêne, son pied posé sur la chaise de Rocket frottant l'intérieur de sa cuisse tandis qu'elle lui parlait de Joey Porto. Le monde des Crates était magnifique et proche de la perfection, les problèmes menaçant la société n'étaient le fait que de l'extérieur, des éléments fanatiques et étroits d'esprit, mais les moments de détente se devaient d'être exempts de tout réel sujet d'inquiétude. Ainsi le voulait l'étiquette. Simple question d'hygiène mentale.

— Allons chez toi, déclara Polestar trente minutes plus tard.

Rocket demanda l'addition, donna un généreux pourboire au serveur en faisant en sorte que Polestar le remarque, et il sortit le premier du restaurant pour héler un taxi. Le couple se laissa conduire en silence malgré la vitesse. La main de Polestar était posée sur la jambe du Crate : elle la fit glisser sur son entrejambe, et se mit à masser ses testicules.

— Étage 24, dit-il lorsqu'ils furent dans l'ascenseur.

Rocket scruta le reflet de Polestar sur le verre, il adorait la texture de la poudre qui recouvrait son visage, les pulsations de ses yeux magnétiques et ses ongles longs, et remarqua que le serpent avait disparu. Sans doute une décalcomanie temporaire.

— Joli appartement, commenta-t-elle en entrant.

D'un coup de baguette, il alluma, et augmenta légèrement la température ambiante, même s'il faisait déjà chaud dans l'appartement préparé en vue de la visite.

— J'adore le paysage, dit-elle en se dirigeant droit vers la fenêtre.

La Porte d'East Side brillait de mille feux. Les dômes rutilaient et les étoiles pulsaient, des motifs prenaient forme et se défaisaient pour

réapparaître.

— Il fait très chaud. Juste comme j’aime.

À la surprise de Rocket, elle se soulagea de ses dehors pour révéler un corps noir, à l’exception du visage et des mains poudrés. La fille que Giovanni lui avait recommandée était bien plus claire de peau. Polestar était vêtue d’un string et d’un sougorgé de cuir, ses mains posées sur la fenêtre, la lumière bleue rebondissant sur ses épaules. Elle se retourna et se dandina jusqu’aux toilettes dont elle devina très facilement l’emplacement, et où elle urina. Peut-être avait-il mal vu. Il fit apparaître son écran, zippa et zooma au plus près, vit les fesses marron clair en l’air que le Milanais chevauchait, l’objectif remontant le long du dos gracile. À n’en pas douter, ce n’était pas la même femme. Rocket n’était pas déçu. Au contraire, il était encore plus excité par ce mystère, et s’efforça de déterminer ce qui s’était passé.

— Tu es bien Polestar, n’est-ce pas ? demanda-t-il lorsque la sexeuse revint.

Elle fit une moue séductrice, se retourna et se pencha en avant, exhibant une belle paire de jambes et un derrière bien galbé, avant de faire à nouveau face au Crate et de lui ouvrir son cœur.

— Le visa de Polestar a expiré alors j’ai saisi cette chance de te rencontrer en personne. Je sais que tu es un homme d’une grande concentration. D’une grande ferveur. Je suis la nouvelle Polestar. La vraie Polestar.

Dès qu’elle eut fini de prononcer ces mots, elle se mit à danser au ralenti. Elle était époustouflante, et malgré ces circonstances inhabituelles, Rocket n’avait pas la moindre envie de se plaindre. Il était sûr de ne pas lui avoir demandé son nom, aussi s’agissait-il d’une tromperie par omission, sans conséquence. S’il lui avait posé la question, elle aurait répondu en toute honnêteté. Il était certain de pouvoir lui faire confiance. Il était naturel qu’elle veuille le rencontrer en personne, mais comment avait-elle eu vent de ses facultés d’expert concentrateur ? Elle jeta un coup d’œil aux ongles acérés de sa main gauche.

— Je suis désolée, mais tu ne m’as pas demandé comment je m’appelais. Si tu l’avais fait, je t’aurais dit qu’ici en Europe mes amis m’appellent Hannah.

Il avait vu juste. Ses capacités de déduction étaient affûtées, comme toujours. Le nom choisi était étrange, mais familier. Il eut de la peine à le replacer. La femme qui avait tenté de prendre Joey Porto dans ses bras ?

Non, c'était le nom de l'actrice dans ce film. C'est à cette occasion qu'il l'avait entendu.

— Je me souviens...

— Oui ?

— Rien. Alors tu as intercepté ma demande ? Je ne savais pas que Cop's procédait de la sorte, en faisant passer les noms et les visages.

Polestar rit et s'approcha, assez pour sentir et toucher.

— Comment dois-je t'appeler ? Hannah ?

— Je ne m'appelle pas Hannah. Je m'appelle Polestar.

— Ça roule sous la langue. Mais je suis impoli. Tu veux boire quelque chose ?

Elle se retourna et se mit à déambuler dans l'appartement, sous le regard de Rocket. Cette deyte était différente des autres, et il était curieux de découvrir la personnalité qui se cachait sous ces airs de coquine. Elle déambula autour de lui, faisant glisser ses mains sur les murs, jusqu'à la fenêtre où elle lui tourna à nouveau le dos.

— J'ai grandi au Congo, dit-elle, comme si elle lisait dans ses pensées. Mais je suis partie pour la Libye Libre à l'âge de onze ans. Je suis entrée au Glitter Center.

— Créé par Glitter Man ?

Ce jeune entrepreneur avait repris le nom de l'un des plus grands libertins que l'Europe ait jamais connus, le célèbre crooner britannique martyrisé et ostracisé en ces temps obscurs de répression sexuelle. L'ère pré-unification était corrompue par les préjugés, la justice elle-même s'opposant à la libre expression sexuelle d'artistes tels que Glitter, à présent garantie par les lois. À une époque plus ancienne encore, Oscar Wilde avait été de ces hérauts de la liberté persécuté pour ses convictions. On avait du mal à croire que certains actes sexuels aient jadis été illégaux. Les pédophiles avaient subi les pires avanies, la prison, et un harcèlement continu même après leur libération. Pour sa part, Rocket n'avait pas la moindre attirance pour les prépubères, mais il avait été formé à accepter ce penchant comme un simple choix personnel.

Le Gazz Glitter contemporain avait fait fortune en accueillant des orphelins issus des régions subsahariennes dans la zone sous contrôle européen de la Libye Libre. Dans ses centres d'excellence, ces garçons et filles miséreux étaient rompus aux arts sexuels, afin qu'ils puissent trouver du travail dans l'USE. On y pratiquait également des altérations de genre

afin de répondre aux attentes du marché européen. Des filières similaires avaient été implantées en Extrême-Orient, mais c'était l'Afrique centrale qui fournissait le gros des deutes désireuses de fuir les conflits. Ce n'était qu'une simple question d'offre et de demande, une forme moderne d'aide humanitaire, grâce à laquelle on donnait une chance aux plus malheureux de s'en sortir par eux-mêmes, tout en profitant des enchantements d'une authentique démocratie.

— Je suis une demoiselle, déclara Polestar. Ne t'inquiète pas. Je suis ce que je semble être.

Rocket fut soulagé. Il n'aurait pas à l'éconduire, au risque d'agir de façon déplacée. Il ne voulait blesser personne. C'était même tout le contraire qu'il avait en tête lorsqu'il se leva pour la rejoindre à la fenêtre.

OceanofPDF.com

La Cadillac glissait sur la voie express réservée aux Bons Européens, sa carrosserie luisant d'un noir brillant sous les éclairages de l'autoroute, vitre sans tain renvoyant son reflet à la banlieue londonienne. Ce trajet avait été sécurisé trente minutes auparavant, sous la supervision du Cool, la Gendarmerie se chargeant de la logistique. Les déplacements d'un Contrôleur basé à Bruxelles se devaient d'être propres et efficaces, sans bazar ni possibilité d'attentat terroriste. Il était important de respecter chaque Contrôleur tant pour leur personne que pour leur rôle au sein de la société. Le statut était intimement lié au lieu de résidence, et le Contrôleur Horace vivait au cœur de la Nouvelle Démocratie.

La voie était parallèle à l'InterRegion 4, séparée du reste du trafic londonien par un tunnel animal, dont les parois transparentes protégeaient la route officielle du vent et d'autres éventuelles menaces. Des maisons et de petits immeubles s'étendaient derrière la paroi, jusqu'à l'horizon nébuleux. L'humour grotesque des quatre-pattes était bien plus intéressant que ces ensembles immobiliers tous semblables, mais au cours de sa vie, Horace Starski avait déjà vu des milliers de tubes. Son regard s'attachait au-delà des bêtes aux voitures et transports serrés les uns contre les autres, avançant à peine, leurs feux stop éclaboussant d'une lueur rouge sang la masse du bétail en mouvement. L'électricité crépitait chaque fois que les cacaprouts s'arrêtaient, les chocs les poussaient en avant. Têtes, pattes et abdomens étaient visuellement fragmentés par les arcs à haute tension, tel un collage de morceaux de choix.

Il était trop loin pour voir les yeux des vaches, mais il savait que leur regard reflétait la peur, exacerbée par une poignée de conducteurs qui ajoutaient leur pincée de chocs électriques, Paume levée et appli ouverte, observant les réactions, augmentant puissance et fréquence, se délectant des petites explosions qui brûlaient les pelages, spectacle particulièrement déstressant. Le Contrôleur Horace savait l'importance de ces petites cruautés dans le bon fonctionnement de la société. Les humains étaient des

sadiques. Il suffisait de leur soumettre une cible facile et un semblant de justification, et ils étaient capables de tout.

Se renfonçant dans la vaste banquette arrière en peau de lion, il se remémorait les années qu'il avait passées en Angleterre, alors qu'il n'était qu'un jeune Crate zélé. Il était mal vu d'user des anciennes dénominations pour se référer à ces régions, mais c'était parfois inévitable, et il y avait vécu des choses si crues que la nouvelle génération n'aurait même pas pu se les figurer. Il en était venu à comprendre la nature profonde des Îles britanniques, et en dépit de toutes les batailles qu'il avait remportées au nom de l'Union européenne, il avait du respect pour l'état d'esprit qu'il avait contribué à écraser. Celui-ci n'était pas tout à fait mort, ce n'était là que la glose officielle, mais les non-croyants étaient forclos, et pourrissaient dans des no man's land, loin des plus grandes villes. La fin de la résistance n'était qu'une simple question de temps.

Il songea à son personnage public, les mots qu'il se devait de choisir afin de ménager la sensibilité d'innocents tels que Baby et Bob Terks. Le Contrôleur purgea son esprit de vilains mots, tâcha de se remettre sur la bonne voie, ne s'attachant qu'aux banalités du quotidien.

L'aéroport d'Heathrow avait été détruit cinq ans auparavant, la terre remodelée afin d'héberger des travailleurs qu'on avait fait venir d'Inde, dans le cadre d'un marché qu'il avait contribué à entériner. Des agents Hardcore vivaient dans le nouvel ensemble immobilier afin de protéger ces individus en situation de vulnérabilité, de s'assurer qu'ils ne sortent pas de leur camp et n'aient maille à partir avec des cockneys. Le terminal de remplacement avait été bâti sur la colline de Windsor, les vestiges du château réutilisés pour les fondations d'une rampe de lancement dernier cri.

C'était la première fois qu'il avait pris la Tête de Cameron pour voyager, et cela l'avait légèrement impressionné. La facilité de circulation était l'un des idéaux primaires de l'USE, et l'afflux d'investisseurs avait permis de s'assurer du soutien plein et entier du Centre de Londres. Les autres vieilles villes britanniques étaient également dominées par des Continentaux, politique démographique appliquée dans toute l'Europe, les communs efficacement mis sur la touche à chaque débat et chaque référendum. Grâce à de très généreux financements, la mascarade du suffrage direct était devenue aussi spectaculaire qu'un jeu télévisé, mais tout cela appartenait au passé. Il n'était nul besoin d'élections, à présent. Ses pensées fusaient dans tous les sens. Il était curieusement excité.

Le Crate Horace avait vingt-deux ans lorsqu'il était arrivé pour la première fois à Londres. Les autochtones étaient plus résistants à l'époque. Après des décennies de somnambulisme politique, à se diriger tout droit vers l'unification, ils s'étaient soudain rendu compte qu'on les dépouillait de leurs droits, mais il était déjà trop tard, la populace avait été efficacement bernée par Bruxelles, et trahie par sa propre classe moyenne supérieure. Du temps des anciennes nations européennes, comme à présent dans toutes les régions de l'USE, ces Europhiles étaient pour la plupart soit des croyants, soit des opportunistes, avec pour point commun d'être assez malins pour reconnaître le meilleur parti et flairer les profits associés. Mais c'était le dur labeur des Crates anonymes qui importait réellement. Horace était fier du taf qu'il avait fait, toutes ces années de service dévoué, même si simultanément, il avait joui des vices d'une culture moribonde. Il lui fallait bien avouer que cela avait été la période la plus excitante de toute son existence. Si on l'avait signalé, il aurait eu droit à un contrôle et un avertissement, et en cas de récidive, c'eût été le licenciement, voire la mise en accusation.

Il repensait aux pubs qu'il avait écumés, pouvait encore sentir le goût de la bière et entendre le vomi couler de sa bouche dans les caniveaux de fin de soirée. Il y avait eu de terribles gueules de bois guéries avec des nourritures frustes, frites, qui violaient toutes les lois de la cuisine continentale. Des aliments grossiers et simples qui pourtant lui remplissaient le ventre et le rendaient heureux. Il n'avait jamais été porté sur la bouteille, et lorsqu'il buvait à présent ce n'était jamais que du bon vin, siroté en petite quantité, modération suivie de tout temps chez lui, et pourtant il en était venu à aimer les ales et les bières, les cidres, les brunes et les lagers. Les Anglais n'avaient qu'un vernis de christianisme, cela il l'avait très vite constaté, et même si cela ne suffisait pas à les qualifier de païens, ils avaient une façon bien à eux d'appréhender la vie, moins regardante, une ouverture qu'il n'avait trouvée nulle part ailleurs.

Ce particularisme gênait clairement l'élite de la société britannique, dévouée pour sa part au respect des traditions de classes et à la vénération du Continent. Ses représentants n'avaient d'yeux que pour les influences venues de France, d'Italie et même d'Espagne. Ces cultures passaient pour exotiques, sophistiquées, nobles. L'élite étudiait le latin et le grec et abhorraient le fatras germanique et scandinave du gros de la population, et Horace Starski s'était mis à exploiter ce point dès lors qu'il avait pris

conscience de son extrême valeur. Le cheminement vers un État européen unifié s'apparentait à un long trajet en train qui n'aurait pas changé de vitesse, lente mais constante, le conducteur sachant pertinemment qu'il finirait par atteindre sa destination. Le tout, c'était d'éviter les déraillements, et d'écraser sans répit tout ce qui se mettait en travers de son chemin. L'USE était une machine, mais il arrivait parfois que le fait de réfléchir hors de son cadre unique permette d'économiser temps et argent.

Sans ses découvertes, il ignorait combien de temps il aurait pu survivre à son poste de Crate. Il admirait les Bureaus de base, capables de traiter des brouilles six jours par semaine durant des décennies, certains n'avancant que d'un ou deux échelons au cours de toute leur carrière. Servir de façon si désintéressée, c'était véritablement fantastique. C'était la preuve que les humains pouvaient se tenir écartés des écueils de l'excès d'imagination. Car c'était bien dans le no man's land des rêves que se terrait le désastre. Les Bureaus avaient la faculté d'accepter tout ce qu'on leur présentait, et de choisir ce qu'il convenait de retenir et ce qu'il convenait de rejeter. Ils façonnaient les vérités capables de les protéger à long terme. De toute l'histoire de l'humanité, c'était les individus les plus aptes en termes de survie, et Horace Starski aimait mettre ces héros de l'ombre à l'épreuve, pousser leur génie jusqu'à ses ultimes retranchements.

Il aimait aussi les Technos, ces Bureaus au service irréprochable promus à des rangs supérieurs. Pour franchir ce pas, il fallait savoir n'éprouver aucune émotion même sous pression, et nourrir une certaine mesure d'émotion, mais même ainsi, ils ne dépassaient que rarement le statut de Crates. De toute évidence, les Technos avaient plus le feu sacré que les simples Bureaus, ce qui du point de vue des Contrôleurs et de leurs assistants guidés par le Soupç, constituait une faiblesse. Les Meilleurs Européens étaient ennuyeux et conventionnels, prêts à obéir à n'importe quel ordre, pour déraisonnable qu'il soit, autant de qualités qui faisaient défaut aux Contrôleurs. Ceux-ci étaient toujours sur la brèche, toujours insatisfaits. Toutes les deux semaines, ce paradoxe lui revenait en tête, et affûtait sa réflexion.

Il était doué de la faculté maîtresse propre aux Crates, cette capacité à se concentrer même sur les menus détails les plus monotones, pourtant son endurance en la matière était bien modeste en comparaison de celle de ses anciens collègues, et encore maintenant, ce défaut suscitait en lui une légère honte. En revanche, il n'avait su se défaire de son ambition, ne se

considérant à aucun moment comme destiné à rester Bureau ou Techno à vie. C'était précisément son manque de discipline qui lui avait permis de saisir la mentalité britannique, et ses intuitions avaient été promptement mises à profit par l'État, lui valant en retour une ascension vertigineuse dans la hiérarchie, et le développement précoce de sa notion toute personnelle de l'élitisme. Il admirait au plus haut point ses homologues Contrôleurs, leurs instincts et leurs lubies intimes, cette alliance d'abnégation têtue et de dévotion à leur fonction qui les rendait capables de réagir à tout impondérable, mais il ne pouvait s'empêcher d'idéaliser les modestes Bureaux. Il s'intéressait tout particulièrement à la nouvelle génération, à ses francs-tireurs, ces futures stars au regard tendu vers Bruxelles. Ces Crates étaient destinés à devenir plus implacables que leurs prédécesseurs, c'était quasiment une nouvelle espèce à part entière, dont le vécu différait du sien du tout au tout. En vérité, ils s'étaient imposés à la toute première place dans ses réflexions.

À l'approche de la fin de la IR 4, la voie se divisait, et la Cadillac s'éleva jusqu'aux toits, à l'abri d'un tube tout spécialement renforcé, des coussins de pression s'adaptant au châssis, donnant ainsi une impression de lévitation. Au volant, Bob Terks coupa la batterie afin que tous trois profitent de cette sensation. D'ici, la vue qu'on avait de la ville était bien modeste, mais les communautés où prédominaient les Bons Euros vibraient de couleurs, quartiers fermés qui incarnaient le formidable rêve de la gentrification. Le Contrôleur Horace n'y attachait qu'un intérêt limité, lui qui avait vu tant de lieux investis par la même énergie à travers l'Europe tout entière : il était bien plus intéressé par le spectacle qui les attendait un peu plus loin.

— Dites-moi ce que vous voyez et ce que vous en pensez, ronronna-t-il, et Bob Terks et Baby tournèrent la tête à droite et à gauche pour observer les modestes tours qui s'élevaient de part et d'autre du tube.

L'immeuble de bureaux le plus proche était recouvert de teintes d'un bleu familier, fluctuantes, et bien que le spectacle fût impressionnant, les copains du Contrôleur avaient déjà vu des installations bien plus grandes et bien plus sophistiquées. Pourtant, plus ils s'en approchaient, plus il devenait évident qu'ils avaient affaire à quelque chose d'éminemment nouveau. Horace Starski considéra leur expression, y lut un léger trouble, et éprouva une bouffée extatique.

— Arrêtons-nous ici, s'il te plaît.

Baby parut s'inquiéter, mais Bob Terks s'exécuta.

La Cadillac s'immobilisa dans les airs.

— On est trop exposés, dit Baby. On ferait mieux de repartir.

— Il n'y a pas de rebelles dans cette zone, et leurs armes n'auraient aucun effet sur le revêtement. Profitez de cet instant pour admirer cette beauté.

L'immeuble présentait une infinité de cellules vivantes, une hybridation chimpanzé-humain qui semblait respirer, conférant au spectacle une intensité jamais atteinte dans l'espace public. Le Mixmaster Marcel était aux commandes, faisant varier la palette conformément aux directives officielles, jouant avec les bleus, instillant ses pulsations aux étoiles. Le Contrôleur était captivé.

— C'est fantastique, déclara Bobby.

— C'est moi qui l'ai spécialement conçu, avoua le Contrôleur Horace.

Il en était fier, mais demeurait modeste, comme toujours.

— Il s'agit d'une fusion exclusive qui sera bientôt diffusée commercialement, mais je tenais avant cela à réaliser une exposition publique, et quel meilleur endroit pour ce faire que cette ville sombre, sale et sordide. C'est un cadeau que je nous fais.

Bob Terks et Baby étaient de toute évidence sidérés, ce qui rendait le Contrôleur encore plus heureux. Il relevait la moindre de leurs réactions, convaincu que son mix serait un hit auprès de ses homologues et de ceux qui parmi la plèbe appréciaient le grand art. Cette technologie avait de grandes chances de toucher le marché international, dépassant ainsi le succès de son Scales ! marin. Les mouvements étaient fins et vibrants, bouleversants de vie, rappelant certains traits de la technologie de Kiev, mais à un niveau de réalisme et de rendu bien supérieur. En tant que propriétaire et principal investisseur, Horace Starski voyait déjà une nouvelle fortune se profiler.

— C'est fait en quoi ? demanda Baby.

Le Contrôleur se tourna vers sa copine, ravi de pouvoir entrer dans le détail.

— Tu prends une femelle chimpanzé originaire du continent africain et un mâle humain d'Indonésie, tu leur demandes gentiment de s'accoupler et optimises le processus de fécondation en faisant appel aux plus grands spécialistes de l'insémination. Quand les embryons commencent à se développer, on ne retient que les plus forts, en procédant à l'avortement des

faibles, puis on supervise leur croissance jusqu'à ce que vienne l'heure de la récolte, où les petits sont transférés dans un laboratoire plus confortable. On choisit le moment idéal pour siphonner les cellules, effectuer les mutations requises et initier le clonage. Les cellules se multiplient et passent par un process industriel visant à les lier les unes aux autres, avec pour objectif premier la solidité alliée à la plus grande flexibilité. Il est essentiel que chaque cellule demeure vivante et individualisée, sans quoi l'effet recherché serait compromis.

— Pourquoi entre un chimpanzé et un humain ? demanda Baby.

— La reproduction transespèce, c'est le futur. Plus important encore, l'odeur est particulièrement intéressante. C'est ce champ que les esprits créatifs souhaitent explorer.

— Les tours de Bruxelles sentent légèrement la mer, fit remarque Bob Terks.

— Exactement. Scales ! est plus qu'apprécié, mais les citoyens finissent toujours par se lasser. Ici, on a la brutalité de la jungle africaine dominée par un humain chétif d'Indonésie. L'exotisme le plus radical. Le plus primal. L'esprit qui l'emporte sur la force physique. Imaginez un peu ce que cela aurait donné avec les cellules de ces vaches que nous avons vues dans le tunnel, il y a quelques minutes.

Bob Terks rit de bon cœur, tandis que Baby, la tête tournée de l'autre côté, scrutait le spectacle.

— Du rosbif, murmura le Contrôleur.

Les trois amis demeurèrent assis en silence plusieurs minutes, tandis que Mixmaster Marcel donnait la pleine mesure de son talent, échafaudant lentement une pulsation, éclaircissant le bleu et ajoutant des visages, un sous-homme simiesque et un soigneur humain, tous deux affichant un large sourire, un effet goutte-à-goutte faisant fondre la scène qui tout à coup se figeait pour aussitôt s'effondrer, et les textures se durcissaient alors en accord avec le beat. Baby avait les larmes aux yeux.

— Nous ferions mieux de reprendre notre route, suggéra le Contrôleur, surpris par l'intensité de son émotion esthétique.

Son regard s'écarta des tours pour se poser sur un hélicoptère en plein vol. L'AirCav, la Cavalerie Aérienne, surveillait très étroitement la Cadillac. Il les avait informés de cette pause, sans préciser pour autant sa durée.

— Autant ne pas faire attendre nos hôtes. Ça pourrait les rendre nerveux.

La Cadillac redémarra, laissant le spectacle derrière eux, et lorsqu'ils se trouvèrent à un kilomètre, Marcel coupa l'alimentation afin que cette avant-première soit la plus discrète possible, ainsi qu'il lui avait été demandé. Le tube parcourait bloc résidentiel après bloc résidentiel, la monochromie de la zone sautait à présent aux yeux. Les trois copains demeuraient silencieux, perdus dans leurs pensées, clairement remués par cette expérience.

— Mon pote..., déclara soudain Horace Starski, dont la Paume vibrail.

D'un coup de baguette il fit apparaître un écran, le visage du Contrôleur Ralph se matérialisant aussitôt en taille réelle dans la voiture.

— Bienvenue à Londres, mon copain.

— Merci, Ralph. Comment vont les choses ?

— Au mieux. Et pour toi, tout est perfect ?

— Au top. On vient de faire escale devant la Tour Tarzan. Ou plutôt le *Bloc Tarzan*.

Ralph Malls éclata d'un rire franc, sa tête en 3 D s'agitant de gauche à droite, l'odeur de son après-rasage se mêlant au subtil fumet de lion qui emplissait l'intérieur de la Cadillac.

— Tarzan. Très bon, ça. L'Homme-singe Deluxe.

Il se redressa alors, l'air dubitatif.

— Qu'est-ce que tu en as vraiment pensé ? Les performances à grande échelle, en public, c'est toujours très différent des versions privées, plus petites.

— Ce sera un succès. J'en suis certain.

— Excellent. Désolé de ne pas avoir pu me libérer, je devais superviser les finitions de la réception. Marcel est en train de m'envoyer un enregistrement.

— Assure-toi que ça ne fuite pas. S'il autorise l'accès... Je le lui ai déjà dit.

— Il n'a pas oublié, ne t'inquiète pas. Moi aussi, j'ai tout à y gagner.

Le Contrôleur Horace était heureux d'avoir assisté à cette avant-première avec Bobby et Baby. Les choses auraient été bien plus compliquées autrement, divers potes auraient pu se vexer s'ils avaient appris que le Contrôleur Ralph y était présent et pas eux. Ce déplacement à Londres avait été l'occasion parfaite. L'approche informelle – bien organisée mais secrète – était souvent plus efficace que l'approche formelle.

— Nous arriverons à 22 : 15. J'ai hâte de retrouver tous mes bons amis autour d'un bon repas.

— Pareillement, mon copain, pareillement...

Ralph Malls disparut et Horace Starski reporta son attention sur le paysage, laissant Bob Terks se concentrer sur la route et Baby s'absorber dans sa Paume. Connaissant Ralph, il ne lésinerait pas sur les dépenses pour la réception. Tout passerait en frais officiels, mais c'était l'intention qui comptait. Ce gaillard était un joyeux luron grand amateur du ramdam d'Euroland. C'était un autochtone, descendant d'une longue lignée de propriétaires terriens, pas très brillant mais bien rigolo. Comment il était devenu Contrôleur, cela, Horace Starski l'ignorait, mais il avait toujours autant de plaisir à le retrouver, et ses vues d'indigène sur l'Angleterre n'étaient pas sans intérêt. Les riches des nations européennes à présent effacées s'étaient vautrés dans tous les excès, certains luttant contre l'unification, la majorité comprenant rapidement que le nouvel ordre n'était en réalité qu'un substitut du système jadis en vigueur parmi les grandes maisons royales. Il admirait Ralph pour son énergie et son désir farouche de solutionner la question anglaise.

— Des hommes et des singes, se dit Baby à voix haute. Et ce sera quoi, après ?

Le Contrôleur Horace releva les yeux, et la vit élargir son écran à l'endroit laissé vacant par Ralph Malls. Des optiques étaient dissimulés dans les briques et le mortier en contrebas, et elle leur diffusa la transmission en direct de leur progression. Les barres d'un quartier délabré disparurent bien vite et ils se virent cernés de nouveaux édifices qui leur indiquaient qu'ils approchaient de la Porte de West Side. Au loin, des tours de verre transperçaient les cieux, fers de lance de la culture. Ces gratte-dôme étaient presque tous oblongs, comme il était d'usage, mais autour du Hub Hammersmith, certains évoquaient des pommes, des carottes et des poires.

Ils ralentirent légèrement à hauteur de leur Porte, très brièvement cependant, la venue du Contrôleur étant attendue, son véhicule tracé depuis son atterrissage. Le Cool était en état d'alerte maximale, et les responsables de l'opération furent soulagés de le voir pénétrer dans West Side. Tout en douceur, Bobby accéléra sur la route surélevée qui, après un coude, longeait les Berges, la Tamise sur leur droite, illuminée par des panneaux tamisés fixés au fond de son lit, les rives bordées de xénophytes de la Méd, d'immeubles pleins de Crates et de Financiers, parois de verre partitionnées à la Gil & Georgie. Des îles parsemaient le milieu du fleuve, colonies

d'artistes accessibles par des escalators, bassins surélevés remplis de poissons. La Cadillac suivit la route qui contournait la City avant de tourner pour reprendre en ligne droite en direction de la Porte d'East Side. Des tours étincelèrent, comme pour souhaiter la bienvenue à Horace Starski qui s'apprêtait à retrouver sa piaule londonienne. Cela faisait bien longtemps.

OceanofPDF.com

Rocket se réveilla tôt, bien qu'il ait désactivé l'alarme puisqu'il s'agissait d'un jour de détente. Il quitta son lit et passa au salon, se dirigeant droit vers sa VoyBox. Il faisait encore nuit et par réflexe il leva les yeux, attiré par la beauté de la Pearly Tower. Mais sa vue était troublée, contrecoup de l'excès de rouge de la veille à Tenderburger puis dans son appartement, post-dîner, à moins qu'il s'agisse des retombées du pilonnage sexuel de cette nuit. Il ferma vigoureusement les yeux, paupières soudées le temps de compter jusqu'à dix, et les rouvrit lentement, s'attendant à y voir plus clair. Mais l'image était toujours déformée. Il leva les mains, enfonçant ses phalanges dans les cavités, fermement contre l'os et délicatement sur les globes, mais cela ne servit à rien. Sa fatigue s'estompa soudainement lorsqu'il prit conscience que ses yeux étaient parfaitement opérationnels : c'était l'air lui-même qui était trouble.

Un épais brouillard s'était introduit dans East Side, peut-être même dans tout le Centre. Il s'interrogea. Peut-être était-ce dû à un problème technique. Une erreur. Cette idée lui donnait des haut-le-cœur, et il frémit comme s'il s'était trouvé du mauvais côté de la paroi de verre, sans défense face à cette catastrophe. C'était comme d'assister à la chute de la civilisation. Il portait un boxer Radical et un T-shirt Whatever, le système de régulation atmosphérique de l'appartement veillait à son bien-être, mais il ne se sentait plus en sécurité. La peur l'étreignit, il se dit que Rocket s'en serait moqué, et comprit qu'il était à cet instant plus Rupert que Ronald. Il éprouvait une sensation de claustrophobie aiguë, se sentait vulnérable comme si au cœur du brouillard, un ennemi invisible l'épiait. Il était vulgaire de prendre peur de la sorte, et il se sentit bête, se dit que cette sensation passerait et que tout redeviendrait simple. Il pensa à Polestar et se félicita qu'elle soit restée, rassuré par sa présence : cela l'aida à comprendre qu'on avait laissé entrer le brouillard sous les dômes dans le cadre d'un happening artistique. Un caprice de Contrôleur, sans aucun doute possible.

Rocket décida qu'il demanderait poliment à sa deyte de partir après un dernier accouplement. Une fois les besoins corporels rassasiés, l'esprit retrouvait un parfait équilibre, et en temps normal, il lui aurait dit au revoir la veille au soir, afin de profiter de sa période d'inactivité à fond, mais il lui avait demandé de rester, et il lui avait fallu un bon moment pour s'expliquer cette entorse à ses propres habitudes. Il s'était souvenu d'un dossier sur lequel il avait travaillé, en s'écartant de son mode opératoire usuel, le prénom « Hannah » lui était revenu, et n'était-ce justement pas ce prénom qu'avait prononcé Polestar, ou était-ce le rouge qui lui avait joué un tour ? Cela n'avait aucune importance. Toute incertitude était vouée aux ténèbres de l'oubli. Il était sexuellement excité, mais cette sexeuse représentait pour lui un nouveau défi à relever.

Polestar avait une conception confuse de la réalité. Peut-être sa très stimulante apparence l'avait-elle induit en erreur, mais il avait eu l'impression qu'elle lui demandait de l'aider, de la guider. Elle vouait très clairement une admiration infinie à l'USE et, sans fausse modestie, à son incarnation en Rocket Ron, AKA Rupert Ronsberger. Par le passé, il avait travaillé de très près avec des ressortissantes de la Libye Libre et d'autres suceuses non européennes – les deytes originaires de Phnom Penh et Hanoï étant ses préfs – et leur formation avait toujours inclus des cours de démocratie, mais Polestar était différente. De toute évidence, elle voulait en apprendre plus. Elle s'intéressait véritablement à ce qu'il avait à dire, il l'avait surprise littéralement suspendue à ses lèvres, et ses questions intelligentes avaient su stimuler l'intellect de Rupert. Sa naïveté avait aussi sa part. Il ne pouvait le nier.

Il s'était surpris à prendre plaisir à son élévation, à lui parler des croyances qui guidaient son existence, à exprimer ses aspirations personnelles, ses désirs, et la fierté qu'il en tirait. C'était pour lui quelque chose de nouveau. Il avait adoré évoquer l'avenir en sa compagnie, la régaler des futurs fruits de son endurance et de sa détermination, de ses rêves d'appartement de plain-pied au sommet d'un gratte-dôme, et comme sa vie *se confondait* avec le système, il mourait d'envie de la bombarder de faits liés à ce grand projet de société, lui soumettre certains détails qui l'enthousiasmaient particulièrement, et ce désir était encore plus impérieux ce matin, malgré l'opacité qui régnait dehors.

Il s'assit sur le sofa et passa une main sur sa peau, les effets des stimulants s'estompaient à mesure qu'il retrouvait son aplomb habituel, et

pourtant l'empressement de Polestar avait allumé en lui l'envie de lui en dire encore plus. Il taffait pour le bien d'autrui, avait la foi et des idéaux, croyait en toute sincérité, mais il ne pouvait impressionner personne avec toutes ces qualités que l'ensemble de ses collègues partageaient. Il n'était pas sain de s'écarter du Bon Européanisme, de se mêler aux communs : il était possible que Polestar réponde à un besoin personnel dont il avait jusque-là ignoré l'existence. Son conformisme se braqua. C'était une simple deyte. Il faisait preuve de faiblesse. Pourtant elle était différente de toutes les sexeuses qu'il avait connues, chez qui le fucky-fucky prédominait : elle avait volontairement engagé la conversation, suggéré de nouvelles perspectives, et il se souvenait de l'enthousiasme de Polestar, de sa soif inextinguible de réponses à ses questions. Il observait le brouillard tourbillonner, presser contre la surface de verre : il fallait bien reconnaître que le fait d'ouvrir la Porte avait été un vrai coup de génie. Rocket était fort, le regard tendu vers l'avenir. Les étoiles d'or qui coiffaient la Pearly Tower étaient toujours là. Il n'éprouvait aucune crainte. Elles finiraient par réapparaître, deux fois plus impressionnantes qu'auparavant.

Dimanche, c'était Jour de Fête. À l'instar de la quasi-totalité de la population, il ne tafferait pas. L'occasion ou jamais de glander et de s'occuper des tâches ménagères, de passer un après-midi shopping au mall, de casser la croûte au restaurant, de regarder le foot, de faire des promenades ou du sport. Rocket décida de passer sa journée avec Polestar, si elle était d'accord, et il n'en doutait pas, car elle semblait tout autant dévouée au dur labeur, à la nécessité de consommer et d'apporter sa contribution à la société. Il faudrait penser à augmenter sa notation au cas où elle souhaiterait acheter un visa pour les USA, afin de travailler dans ce jumeau de l'USE. La majorité des sexeurs et sexeuses qui y exerçaient provenaient d'Amérique centrale et d'Asie, mais son apparence physique pouvait jouer en sa faveur, la nouveauté était toujours prisée. Il prépara du café corsé et des croissants qu'il disposa sur un plateau et porta le petit-déjeuner dans la chambre où Polestar dormait toujours. Il se demanda si elle aurait envie de papoter, ou plutôt d'écouter, puisque jusqu'ici c'était surtout lui qui avait parlé. Tel était le choix de Polestar, et c'était bien ainsi.

— La plus grande menace se trouve sur cette île même..., débuta-t-il en dominant de toute sa taille la jeune femme nue.

Elle ouvrit les yeux, et un bref instant, parut perdue, mais recouvrant aussitôt ses esprits, elle sourit, se redressa et tira la fourrure à elle. Elle prit

le café et en but une gorgée avant de poser le mug sur la table de chevet, posant ensuite sur ses cuisses le plateau tendu et portant le croissant au jambon à sa bouche, le beurre coulant le long de ses doigts. Le Crate s'assit sur le fauteuil face au lit, se demandant s'il était Rocket Ron, fougueux étalon d'Euroland, ou Rupert Ronsberger, brillant intellectuel de l'USE. Il conclut très vite que l'un et l'autre constituaient quasiment une seule et même personne, même s'il se sentait pencher un peu plus du côté de Rupert.

— Le peuple n'avait pas compris que les germes de la démocratie étaient au cœur des vieilles doctrines libertaires, ces systèmes utopiques étiquetés « fascisme » et « communisme ». Bien sûr, il y a eu d'autres tentatives d'unification au cours de millénaires précédents, mais c'est l'histoire moderne que je trouve la plus fascinante. Les singes de ces régions insulaires ont toujours été, pour la plupart, de la racaille. Dès que l'occasion se présentait de tuer et de meurtrir, ils se sont systématiquement battus avec une violence extrême, refusant net tout appel à la paix. Aveuglés par leur fanatisme, ils n'ont jamais compris que la discipline et le leadership étaient nécessaires, vitaux, tout comme la centralisation du pouvoir alliée à un capitalisme décomplexé. Les tribus du sud en particulier se sont toujours distinguées par leur cruauté absolue.

— Tu veux parler des Anglais ? demanda Polestar. On est bien en Angleterre, là, n'est-ce pas ?

Rupert tiqua. Ce terme était de fort mauvais goût – tout spécialement lorsqu'il était prononcé d'un ton aussi désinvolte –, mais elle l'avait utilisé dans un contexte historique, et puis cette femme était *une non-Euro*. Il laisserait passer pour cette fois. Elle était bien plus instruite que Rocket ne se l'était imaginé, et il daignerait se mettre à son niveau, en s'exprimant dans le même registre primaire qu'elle. Il était seul avec sa sexeuse, aucun Crate consciencieux ne pouvait l'entendre et se méprendre sur ses intentions. Il ne faisait absolument rien de mal.

— Nous sommes à Londres, l'une des villes de l'USE.

— Les Anglais sont méchants ? Mais ils n'ont pas gagné les grandes guerres du xx^e siècle ?

Le Crate faillit s'étouffer. Il secoua tristement la tête.

— L'USE a remporté la seule guerre qui importait, murmura-t-il. Et nous l'avons fait pacifiquement, démocratiquement.

Elle se redressa de nouveau et la fourrure de lapin glissa, révélant ses seins : cela déconcentra Rupert, qui se mit à osciller du côté de Rocket. Mais il resta professionnel. Il n'avait qu'une ambition, aider son prochain.

— Les Anglais, comme tu les appelles, ont érigé des usines de mort que nous nommons à présent des camps de concentration. C'est arrivé durant la Deuxième Guerre britannique, due à une offensive de la Grande-Bretagne. Ici même, sur ces deux îles, on a assassiné et fait mourir de faim des millions d'innocents. Les communs ont massacré hommes, femmes et enfants comme de vulgaires animaux. Ils les qualifiaient même de sous-hommes. Les victimes étaient pour la plupart des travailleurs invités, des politiques, des libertins, des libéraux, des sexotiques tels que les uranistes et les pédophiles. Les carnivores étaient également visés dans certaines régions.

— Les pédophiles ne sont pas les bienvenus dans mon pays, avança Polestar. Ce sont des pervers.

Rocket fut choqué. Il avait tout appris sur la pédophobie dès sa première année à l'école, aussi l'idée selon laquelle il fallait interdire toute relation sexuelle entre deux humains consentants lui était totalement étrangère. Mais Polestar elle-même était *étrangère*, issue d'une contrée primitive exempte des droits qu'il considérait comme autant de dus. Par chance, il se souciait assez peu de ce qui pouvait se passer hors des frontières de l'USE, et il poursuivit. Peut-être aurait-il par la suite l'occasion de s'attaquer à ses préjugés, mais, pour l'heure, il laisserait passer.

— Tout cela est arrivé longtemps avant l'unification. À présent, tout le monde aime et soutient la politique progressiste de la Nouvelle Démocratie, mais à l'époque, elle était en butte à un violent rejet. De nos jours, l'USE aide ses entreprises bienfaitrices, et nos EB nous aident en retour. Le gouvernement et le monde des affaires, enfin fédérés. Car vois-tu, la Nouvelle Démocratie est inclusive. Tout cela, ce n'est que le B.A.-BA de l'histoire contemporaine, bien connu de tous. Mais j'imagine que de ton point de vue, tout cela doit sembler neuf et frais, n'est-ce pas ?

Polestar opina, et son expression se fit plus douce encore.

— Un jour je serai une Bonne Européenne, dit-elle. S'il te plaît, dis-m'en plus, Chéri.

Rocket remit en place sa demi-molle. Il se sentait fort. Pleinement maître de lui. Il répandait l'amour autour de lui. Disséminait les germes de la démocratie. Polestar était exactement le genre de deytes dont Euroland avait

besoin. Son activité lui interdirait de devenir résidente permanente, à moins d'être patronnée par un Contrôleur, peut-être même un Techno du plus haut échelon bénéficiant de saines relations. Chaque année, des dizaines de milliers de sexeu·r·se·s étaient aimablement priés de partir, et bien que Rupert compatît à leur sort, la règle, c'était la règle. Il envisagea de monter à nouveau sa deyte, mais son besoin de parler du triomphe de l'État était plus fort que son désir de pénétration.

— La guerre de 1939-1945 a été perdue à cause de l'incroyable brutalité des Britanniques, reprit-il les yeux fermés en abaissant le dossier de son fauteuil. Les esprits britanniques furent incapables d'absorber un tel flot d'idées progressistes, et les grands penseurs berlinois furent brisés en pleine ascension par une violence sans borne. Ce n'étaient que des intellectuels pacifistes, des âmes sensibles et délicates. Vingt d'entre eux se retrouvèrent dans un bunker et burent du café empoisonné.

— C'est tellement triste, chuchota Polestar.

— La GB bombarda nos plus grandes villes et tua des millions de civils, tandis que leur service de propagande répandait des mensonges sans fin. Ils accusèrent ce qu'on appelait alors « le peuple allemand » de s'en prendre à ses voisins. Tu n'as sans doute jamais entendu parler de la Pologne, après tout, il serait assez inutile de t'en parler, mais des histoires absurdes ont circulé sur le traitement que des bataillons de choc allemands réservaient aux Polaks, ainsi que des rumeurs immondes selon lesquelles les juifs auraient été persécutés. C'est l'inverse qui est vrai, mais la machine à mensonges britannique était lancée, et rien ne pouvait l'arrêter. Churchill avait été journaliste dans sa jeunesse, il connaissait toutes les ficelles du métier. Ce que j'essaye de dire, c'est que les années sombres de l'ère pré-USE furent plus atroces que tout ce que pourrait s'imaginer quelqu'un qui, comme toi, n'a pas été éduqué par l'État.

Polestar finit son croissant, posa son assiette vite sur la table basse et saisit son mug de café. Elle le tenait des deux mains, visage penché au-dessus des volutes, plus une brume qu'un brouillard aux yeux de Rupert, une version miniature de ce qui se trouvait dehors, plus éparse, inoffensive. Lorsqu'elle releva la tête, il se rendit compte qu'elle portait encore ses lentilles, qu'elle ne les avait pas enlevées pour dormir. La lumière jaune était intense, et semblait animée d'une pulsation.

— Les Berlinoises avaient mis du poison dans leur café ? C'est romantique, mais tragique. J'espère que tu n'as rien mis dans le mien.

Ils rirent tous les deux.

— J'ai entendu parler du héros Churchill. Son père était anglais, sa mère américaine, c'est ça ?

Rocket eut un sourire indulgent. Il avait sous-estimé Polestar, il le reconnaissait, mais sa perception de l'histoire était faussée, et demandait à être corrigée. Face à un tel fouillis, il saurait rester aimable.

— Ivrogne et voyou, Churchill était farouchement opposé à l'unification. Il a méprisé les mains tendues d'hommes tels que le Contrôleur Adolf et le Contrôleur Joseph.

— J'ai déjà entendu ces noms, mais je ne sais quasiment rien à leur sujet. Je suis désolée.

Il leva la main. Il était inutile de s'excuser pour cela.

— Herr Hitler était respecté de tous. C'était un fier colosse bavarois révolté par l'offensive britannique, un vaillant pilote de chasse qui a activement combattu les terroristes de la RAF.

— La RAF ?

— La Royal Air Force était un ramassis de crapules britanniques. Ils ont mené des attaques ignobles contre les plus grandes villes du Continent, les destructions de Dresde, Treblinka et Varsovie étant les pires exemples de leurs exactions. Des centaines de milliers d'innocents ont succombé à des armes conçues par un petit groupe d'homophobes. Les Lancaster à hélices de la GB faisaient pleuvoir les bombes tout partout. Rien à voir avec les frappes chirurgicales des missions de maintien de la paix de l'USE Les Britanniques raffolaient de ces lâches attaques, et leur haine sans cesse croissante finit par les pousser à envahir d'autres pays et y commettre des crimes atroces.

« Certains intellectuels de GB furent si profondément indignés par ces attaques qu'ils risquèrent le tout pour le tout et se rebellèrent. Oz Moseley, plombier de la classe ouvrière qui enfant avait gagné sa vie en nettoyant les caniveaux, avant d'apprendre par lui-même l'art des tuyaux et des valves, s'est un jour dressé contre les préjugés racistes et contre la pauvreté dont il était lui-même victime, devenant bientôt le porte-parole d'une grande partie de l'opinion publique. Il fut tabassé, torturé et incarcéré par Churchill, puis, une fois la guerre terminée, à l'avènement du totalitarisme britannique, il fut relâché, et dut souffrir le harcèlement des généraux jusqu'à sa mort.

« Tu vois, ces contrées ont également engendré des gens biens, des héros tels que Oz, ou encore Teddy Boy Heath et Mags Thatcher, Big Dave

Cameron et Little Tony Blair. Ils auraient pu enrayer le processus d'unification, mais ils ont préféré jouer la montre, afin de donner à notre rêve une chance de se réaliser. Tout ça, c'était avant l'arrivée de citoyens éclairés issus du Continent. Des équipes de management franco-allemandes vinrent sauver les autochtones des faux prophètes inventeurs du fallacieux « Royaume-Uni », qui avaient créé de toutes pièces le concept de « peuple anglais ». Cette bande de churchilliens étaient des manipulateurs, experts en fausse-pensée. L'Angleterre n'a jamais existé. C'est un mythe. Un mensonge propagé par des esprits sectaires et étriqués.

— Mais toute l'Europe parle anglais. Souvent, une version américanisée de l'anglais.

Rocket ferma les yeux et inspira profondément. Il compta mentalement jusqu'à dix.

— Nous parlons européen. La langue anglaise n'a jamais existé... de même que l'Angleterre. Ce n'est rien d'autre qu'une tromperie. Une tromperie des plus dangereuses. La Grande-Bretagne n'a jamais été unie. Il n'y a jamais eu ni d'Écosse, ni de pays de Galles, ni d'Irlande.

Les paupières toujours closes, il attendit la réponse de Polestar, mais elle attendait la suite en silence. Il poursuivit donc de cette voix apaisante que, il le savait, elle adorait.

— Après cette guerre, qui fit des dizaines de millions de morts et divisa profondément l'Europe, une nouvelle espèce de guerriers vit le jour. Des fonctionnaires, archétypes des Crates de la Nouvelle Démocratie, se mirent à œuvrer d'arrache-pied, dans les coulisses, avec pour objectifs l'avènement d'un mégagiga État et la suppression des élections, vestige idiot d'une autre époque, objectifs qui furent bien entendu atteints. Tout conflit est mauvais. Nous devons tous partager la même pensée unique.

— Ils ont rencontré des obstacles ? demanda Polestar.

— En très grand nombre. La société était gangrénée par les préjugés, des préjugés qui encore maintenant ont la vie dure. Et pas qu'ici, mais dans bien d'autres poches de résistance à travers l'Europe tout entière. Tous les jours, nous les combattons. *Je* les combats constamment. Les Contrôleurs savent ce qui est le mieux pour nous, et tout Crate valant son pesant de crédit sait prendre en compte leurs requêtes. Nous taffons tous ensemble pour le bien de la société. Les libertés dont nous jouissons ne sont pas tombées du ciel. Il faut cultiver la Démocratie, et une fois établie, il faut la maintenir. Et il y a encore tant à faire.

— Comment est-ce que cette Grande-Bretagne imaginaire est entrée dans l'USE ?

— Elle a rejoint la Communauté économique européenne au détriment d'un culte du nom de Commonwealth. Cette sinistre organisation fournissait le gros des troupes opposées à l'unification. Des combattants primitifs. Cette assimilation suivait une politique explicitement formulée par Bruxelles, fondée sur la cupidité des dirigeants britanniques... les dirigeants britanniques *imaginaires*. Les hommes d'affaires y virent rapidement leur intérêt, et ceux qui détestaient sincèrement leur culture y virent l'occasion rêvée de précipiter sa ruine. Eux aussi étaient des idéalistes, des gens bien qui ne se souciaient pas des répercussions sur les nations non-euro du Commonwealth. Le Contrôleur Ted fit entrer cette île dans la CEE, mais il s'ensuivit des décennies de chamailleries, durant lesquelles les Europhiles œuvraient main dans la main avec Bruxelles au transfert de pouvoir. Un grand nombre d'imbéciles étaient convaincus qu'il s'agissait d'un marché commun.

Polestar gloussa.

— Mags Thatcher poursuivit la tâche de Teddy Boy Heath. On l'appelait la Dame de Fer, mais elle n'avait pas la vigueur du Contrôleur Ted. Pourtant, il faut bien saluer sa mémoire à ce titre, elle a su apaiser la populace en ménageant le patriotisme britannique, afin que le transfert de pouvoir puisse se poursuivre. Elle avait des étoiles plein les yeux, mais n'était pas insensible aux vieilles lunes, ce qui explique qu'elle soit historiquement moins importante que Teddy Boy. Cependant, en regard du contexte dans lequel elle a exercé le pouvoir, ses avancées dans le développement de la Nouvelle Démocratie sont remarquables. Il faut bien que tu comprennes que les organisations liberticides avaient acquis un pouvoir disproportionné dans les années 1970, et pas qu'en Grande-Bretagne, mais dans toute l'Europe. Les syndicats de travailleurs nuisaient aux marges de profit, ralentissaient les grands capitalistes dans leur course à l'abondance. Certaines industries étaient même nationalisées.

— Nationalisées ?

— Il s'agit d'une politique totalitaire qui supprime toute notion de profit, et impose à une industrie de ne plus fonctionner comme une entreprise. Les Syndicats s'étaient partagé la Grande-Bretagne, professant l'égalité tout en dénigrant activement les vrais libéraux. Des services vitaux tels que le gaz et l'électricité étaient financés par les impôts, de même que les industries de

l'acier et du charbon. Les patrons de ces syndicats étaient des voyous qui avaient pour modèles Churchill, ce criminel de guerre, et soulevaient d'énormes armées de vauriens qui s'en prenaient aux gentilles forces de police sans raison valable. Cette idéologie perverse sclérosait tout, et c'est la Dame de Fer qui mit fin à cette hégémonie par une application audacieuse de la loi. Elle travailla conjointement avec une longue liste de héros anonymes. Rupert Murdoch était du nombre, bien qu'australien de naissance.

— Ça ne pourrait pas arriver de nos jours, n'est-ce pas ? demanda Polestar.

— Bien sûr que non. L'Australasie a choisi de suivre son petit bonhomme de chemin vers sa disparition totale : fort heureusement, leur renfermement reste cantonné à l'autre bout de la planète. Mais revenons plutôt à l'histoire... John Major succéda à Mags, et continua de faire avancer le projet à petits pas, tandis que le passage de relais de ce qui était alors un Parti conservateur à un Parti travailliste rendait possible la poursuite des tâches entreprises. Tony Blair devait régner durant une décennie, initiant un nouveau culte, *Cool Britannia*, un curieux mouvement positiviste qui alliait l'amour de Bruxelles et des entreprises, et des investissements disproportionnés, malsains, dans la santé et l'éducation nationalisées.

— Les hôpitaux et les écoles n'étaient pas contrôlés par des entreprises bienfaitrices ?

— Eh non. Cette île était sous le joug d'un régime du nom d'État-providence.

— C'est difficile à imaginer, dit Polestar. Comment pouvait-on aspirer à l'excellence dans un système pareil ? Qu'est-ce qui incitait les professionnels à soigner et à enseigner ?

— Je n'en suis pas très sûr, avoua Rocket. Peut-être s'en remettait-on au hasard, en croisant les doigts, ou peut-être les gens croyaient-ils qu'ils avaient le droit de bénéficier gratuitement de ces services, qu'ils n'avaient à payer ni leurs médecins ni leurs professeurs. Ce qui est très probablement vrai, c'est qu'une certaine arrogance a fini par s'installer. Il régnait un manque de dynamisme généralisé, un refus de s'intéresser aux menus détails, de les vérifier et de les revérifier. Cette société manquait d'idéaux. L'Union européenne continuait à promouvoir les privatisations par des directives, avec l'aide des puristes qui appartenaient à ces nations

mourantes. L' UE passa avec les USA des accords qui libérèrent les économies. Le TAFTA , ce traité de libre-échange transatlantique, est un des plus anciens. Le fait que le contrôle n'était alors pas total a provoqué la chute des monnaies les plus fragiles, mais il ne faut pas négliger la lourde responsabilité des régimes de ce qui était alors la Grèce, l'Italie et l'Espagne – avec leurs responsables corrompus, leurs ouvriers paresseux, et leurs cultures stagnantes.

— J'ai horreur de la paresse, commenta Polestar.

— Là encore, le cartel GB provoqua des troubles considérables, et en particulier les « Anglais » dominants, tout comme ils l'avaient fait durant les Guerres britanniques. Leur refus de la monnaie unique s'inscrivait dans la droite ligne de leurs méfaits de 1914 et 1939. Les Britanniques savaient nos élans démocratiques, et le plus grand responsable à ce titre avait pour nom Gordon Brown. Sans Brown, l'eurodollar se serait imposé bien plus tôt, et beaucoup de soucis nous auraient été épargnés. Ce déséquilibre alla même jusqu'à s'opposer à l'indépendance de l'Écosse, qui aurait affaibli la GB et précipité l'achèvement du processus d'unification.

— Je n'ai jamais entendu parler de cette personne, dit Polestar. C'est tellement intéressant, tout ça. Mais est-ce vrai ? Tu n'as pas le moindre doute à ce sujet ?

— Des doutes ? Pourquoi devrais-je remettre en question la vérité ?

Polestar rejeta complètement la fourrure, dévoilant sa nudité. Elle s'allongea, entrouvrit les jambes, passant sa langue sur ses lèvres comme dans une scène de film pornographique. Rocket était en pleine érection, mais à présent qu'il avait commencé, il lui fallait aller jusqu'au bout, répéter machinalement ce qui lui avait été inculqué, porté par le désir d'impressionner et d'exprimer ses sentiments profonds. L'État, c'était lui. Le pouvoir de l'État était le sien.

— Les capitalistes les plus braves étaient tout préparés à assister au démantèlement de la Grande-Bretagne, mais les syndicats, qui avaient tourné casaque dans les années 1980, voyant en nous un moyen sûr de faire fructifier leurs intérêts, trahirent soudain les travailleurs, pour la deuxième fois, en s'opposant à Bruxelles et à ses soutiens multinationaux. C'est complètement inepte, je sais, mais c'est bel et bien ce qui s'est passé. Bien entendu, les élites arrivent toujours à leurs fins, grâce à leur instruction supérieure et à leur faculté d'hériter de l'argent, et grâce à la complicité des principaux groupes politiques, les masses ignorantes furent fort

heureusement écartées de l'équation. Pour leur propre bien. Les classes politiques et médiatiques jouèrent leur rôle, et l'union parfaite fut enfin parachevée. Les communs se rebellèrent aux quatre coins de l'Europe, mais ces soulèvements furent contenus, même si, à cause de ces décennies de pensée incorrecte et des problématiques inhérentes à l'insularité, ces régions-ci représentent toujours notre plus grand défi.

Polestar fit glisser un doigt entre ses jambes, et se mit à se stimuler.

— Les tentatives d'unification ont été légion, déclara Rocket. De nombreux empires ont connu la grandeur, et la décadence. Les Grecs, les Romains, les Ottomans, les Français, les Russes et les Allemands ont échoué pour une myriade de raisons, mais en définitive, tous durent leur perte à l'impatience. L'USE n'a pas fait, et ne fera pas la même erreur. Son empire sera éternel. Il durera un million d'années. Je suis l'un de ses soldats, et *je deviendrai* Contrôleur. Je suis l'incarnation de l'État : calme, fidèle, tolérant, stoïque. Notre autorité est solidement ancrée, et le peuple est heureux des biens et des dettes qui lui appartiennent. Les gens ont pleine confiance en nous. Nous n'avons de cesse de nous développer. *Je n'ai de cesse de me développer.*

Polestar roula sur le lit, se leva et s'approcha langoureusement de son amant. Elle caressa les cheveux du Crate, fit glisser ses ongles acérés sur son front et son nez jusque sur ses lèvres. Il savait que, bien qu'il lui ait appris beaucoup, il faudrait un certain temps pour qu'elle digère toutes ces informations. Le soleil n'était pas encore apparu pour dissoudre le brouillard. La journée ne faisait que commencer et il avait encore tellement de choses à lui dire, mais sa deyte était d'humeur sexuelle. Il était grand temps pour Ron d'ajouter un peu d'Euroland à l'équation. Il enleva son boxer et son T-shirt, vissa la casquette Rubettes sur sa tête. Il se mit au garde-à-vous tandis que Polestar s'agenouillait face à lui, le serpent du bout de sa langue sinuant le long de sa roquette.

Kenny Jackson huma profondément les douces odeurs qui sourdaient du Wheatsheaf, des arômes si puissants qu'il se les imaginait sous la forme de courants chauds se déversant dans une rivière d'eau glacée, faisant fondre la glace comme le houblon avait jadis dissous les peurs de ses ancêtres. Le givre bordait les fenêtres du pub, les cristaux traçaient des arandées psychédéliques, motifs métalliques qui se répandraient sur toute la surface des vitres à mesure que la température chuterait. Il interrompit sa marche et inspecta un moment la rue, vit des briques bleues par le froid, des voitures et des camionnettes saupoudrées de poudre d'argent, des lignes blanches parcourant les trottoirs.

Son père était tout près, cendres éparpillées dans le cimetière, la tour normande du temple All Souls dessinant une silhouette noire et austère derrière les maisons, mais c'était d'éventuels inconnus, bien vivants ceux-ci, que Kenny se méfiait : ils étaient hors système, mais ça ne le dispensait pas d'être prudent. La rue était vide : il se détendit et laissa l'odeur de la bière l'attirer à l'intérieur.

Pour télécharger + d'ebooks gratuitement et légalement veuillez visiter notre site : www.bookys-ebooks.com

Sept marches d'un étroit escalier qui descendait, et il tourna à droite, entrant dans une petite salle de bar, à l'écart de la salle principale, plus animée. Ici, le plafond était bas, scindé en deux par une poutre noire à laquelle étaient accrochées des médailles en laiton, ornements de harnachement de cheval. Un feu brûlait dans la cheminée du mur du fond, allumant des étincelles sur les surfaces métalliques, et Kenny s'imagina le drapeau de l'USE avec ses étoiles d'or, les récompenses que maîtres et maîtresses donnaient aux petits enfants qui faisaient ce qu'on leur disait de faire. Les bulleux adoraient répandre leur logo un peu partout, mais dans ce village, on n'en voyait pas un seul exemplaire. Les drapeaux illicites du Wessex, de l'Angleterre et de la Grande-Bretagne s'étaient sur les murs de Yeovil, graffs et pochoirs de jeunes étiquetés « racistes » par Bruxelles. Ces

gamins s'inspiraient du style de Jonesy, inspirée elle-même par Smithy, qui pour sa part s'inscrivait dans la tradition initiée par le maître Bansky. On était ici dans une zone de la Libre Angleterre, par-delà la Ligne Reading, mais si le Cool ne s'aventurait pas ici, des espions étaient toujours à redouter. Tôt ou tard, les Euros franchiraient la ligne de démarcation. En tant que membre du GB 45, Kenny n'oubliait jamais la menace constante de l'USE.

— Ça va bien, Kenny ? lui lança Fred, tanguant légèrement. Neige pas encore ?

— Sais pas trop si ça va tomber. Ça commence à geler, dehors.

— Il fait plus chaud ici qu'à la maison. On se les pèle. Vais peut-être devoir passer la nuit entre ces murs-ci. Me caler dans un coin avec un bon bouquin. Fait trop froid pour les vieux singes.

Fred pointa les ornements accrochés à la poutre. Beaucoup de chevaux étaient représentés, des croix celtiques et des balles de maïs, un renard et la sorcière Jennie Jones, des entrelacs saxons et une péniche sur le Grand Union Canal, des fractals et un diable, mais pas un seul singe. La sorcière tendait l'oreille, les chevaux se cabraient. Au bout de la poutre il y avait un vol d'oiseaux à la queue leu leu : cinq cygnes, deux oies sauvages, une mouette d'un village du bord de mer, un rouge-gorge à la poitrine dorée. En dessous, des plantes exotiques dans des pots de terre cuite, deux arbres de Jade du côté de la fenêtre, leurs feuilles grasses et vertes produisant un délicieux contraste avec le paysage.

— Va sûrement faire très chaud demain, un temps à mettre des T-shirts et à se dorer sur la pelouse.

— Sûrement, fit Fred, l'air ailleurs. Sait jamais. Je suis resté ici juste parce que je t'attendais, mais maintenant que t'es là, pas franchement envie de partir. Dû boire une pinte de trop. Ou alors pas assez. Dans tous les cas, ça me dirait bien d'en vider une autre.

Kenny avait l'habitude que Fred justifie sa présence au Wheatsheaf, même si cela lui semblait inutile, puisque boire et réfléchir allaient naturellement de pair. La bière rinçait le cerveau. Desserrait les écrous et laissait les idées circuler. Lavait de toute inquiétude et de tout regret. Il n'y avait rien de tel que de passer du temps dans un pub digne de ce nom avec son fatras de personnes et d'opinions, de parler en toute liberté et de discuter de façon civilisée, d'apprendre et de partager ce qu'on savait ou ce qu'on pensait. Fred et Kenny aimaient faire leurs affaires au Wheatsheaf, où

leur passion commune abolissait le concept idiot de fossé des générations. Kenny avait trente-deux ans, Fred en avait presque cinquante de plus.

— C'est le coin où il fait le plus chaud dans toute la ville, dit Kenny à son ami. Il y a toujours un bon feu, ici. Par contre, ça commence à geler dehors, je te raccompagne dès que tu veux.

— T'inquiète pas pour moi. Je ne suis pas saoul à ce point.

— Je sais, répondit Kenny qui s'inquiétait d'une éventuelle chute de Fred.

— Je t'ai ramené tes trucs.

Du pied droit, Fred tapota le sac de toile posé par terre. Sachant le soin avec lequel il traitait ses marchandises, et connaissant le sérieux qu'il apportait à ses transactions, Kenny prit cette nonchalance pour ce qu'elle était, un excellent moyen de passer sous secret la réelle valeur de ce qui se trouvait dans le sac. Fred préférait toujours faire ses livraisons dans un lieu public, même si le sac était renforcé, hermétiquement clos et même verrouillé. Il aimait se rappeler ainsi les libertés d'une époque à présent révolue.

— Tu peux me payer plus tard. Je suis pas pressé.

— Je n'aime pas avoir des dettes.

— Comme tout le monde. En tout cas dans les parages.

Kenny se détendit le cou et les épaules tandis que la chaleur émanant de la cheminée lui léchait les mains, s'immisçant dans le tissu de sa veste afin de faire fondre la fine couche de givre qui l'imprégnait, et qu'il n'avait pas même remarquée. L'odeur de la bière se mêlait à la fumée de bois et de charbon, et ses joues se mirent à chauffer. Il adorait ce pub. Au fil des siècles, des hommes s'y étaient rendus, y avaient parlé, plaisanté et discuté tandis que leur existence partait à vau-l'eau. Ils y venaient pour échapper aux maladies qui décimaient leurs épouses et leurs filles, aux guerres qui tuaient leurs fils, au système de classe basé sur l'appartenance ethnique qui avait opprimé les Anglais les plus modestes, et avait abouti à l'ultime trahison de ceux qui détenaient le pouvoir. Le commun des mortels s'était également battu dans ce pub, avait échangé insultes et coups de poing, dans la colère aussi bien que dans l'amitié.

— Je t'ai rajouté un petit quelque chose, l'informa Fred en baissant la voix. Tu me diras ce que tu en penses.

La plupart des pubs des grandes villes avaient été remplacés depuis longtemps par des bars et des bistrots gastro, une poignée de chaînes sans

âme détenaient les rares qui subsistaient, mais dans le coin, les pubs traditionnels et locaux florissaient. Il y avait des exceptions dans les zones métropolitaines, dans les quartiers excentrés réservés aux vrais travailleurs, mais à l'intérieur des bulles où les Bons Européens se retrouvaient et faisaient du shopping, rien ne différenciait Londres de Lisbonne.

— Toujours pas de Meyrink, j'en ai bien peur. Un jour, peut-être...

Kenny lança un long regard à Fred, qui haussa les épaules et avala une gorgée de Kingdon. Ils n'avaient aucun souci à se faire au Wheatsheaf, où ils étaient protégés de tout enregistrement par le fidèle brouilleur Jammer 3 du patron, et où ne se trouvaient que des visages connus. Mais même s'ils étaient à l'abri de la paranoïa des grandes villes, et hors de portée de l'InterZone, la plus grande prudence restait de mise. Fred afficha un large sourire.

— L'édition Dedalus. Superbe première de couverture. Tirée du film, tout naturellement. La version de 1920. C'est celle qu'il te faut.

Kenny était à la recherche d'un exemplaire du *Golem* de Gustav Meyrink. Il possédait des ouvrages de Hans Fallada et de Heinrich Böll, avait déjà lu une copie de Meyrink, mais n'avait jamais vu d'édition originale. Il adorait la spiritualité sombre de ces romans d'Europe centrale, les expressionnistes allemands avec leurs sublimes gravures sur bois, le génie de Frans Masereel, et jusqu'à Fritz Lang et aux origines du cinéma. Son souvenir de son départ de Londres, alors qu'il était enfant, était à présent en noir et blanc, l'événement lui apparaissait comme un hoquet de l'histoire, la répétition de la sombre terreur de l'entre-deux-guerres qui avait inspiré tant de grands artistes. Les pogroms russes, le bolchévisme, les guerres allemandes, le fascisme, tout était lié à la dictature qui sévissait à présent, et avait jadis suscité une réaction culturelle considérable, riche de leçons pour l'avenir.

— Je vais peut-être pouvoir te dégoter un exemplaire de *May Day*, poursuivit Fred.

Il se pencha vers Kenny, en partie par jeu, pour lui montrer à quel point il pouvait être prudent, mais en partie sérieusement. Il plissait les yeux, en attente d'une réponse. Fred avait ses façons à lui. C'était ce que les gens disaient de cet anticonformiste. Kenny était surexcité.

— Ce serait génial. Où est-ce que...

Fred tangua en arrière, se rattrapa d'une main au comptoir, les yeux pétillants, l'index sur ses lèvres, par mesure de sécurité. L'alcool avait beau

lui délier plus efficacement la langue qu'auparavant, il n'était pas né de la dernière pluie, et il connaissait tout des manies et lubies de tous ceux qui fréquentaient ce pub. La plupart des gens présents avaient fait affaire avec lui par le passé. Kenny, plus jeune, était naturellement plus nerveux. Et il avait lui aussi ses sujets d'inquiétude. Fred s'apprêtait à reprendre, mais il réfléchit, se retourna et s'appuya dos au comptoir, faisant signe à son ami de faire de même, et il s'adressa à lui presque dans un murmure.

— Il faudra aller à Penzance, dit-il. J'aurais besoin d'un conducteur.

— Je serais plus qu'heureux de t'y emmener, se proposa Kenny. Quand est-ce que...

— Le type se fait appeler Trewarden. Je sais pas si c'est son vrai nom, ça sonne trop cornouaillais pour être vrai, enfin c'est pas impossible non plus. Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. En même temps, on s'en fout, c'est pas important. Je l'ai jamais rencontré, mais on m'a dit qu'il était sérieux. Il vit pas précisément à Penzance, mais pas loin, à quelques miles au nord. Sur la côte, je pense. Près d'une ancienne mine d'étain.

Fred s'approcha un peu plus.

— C'est Suzie Vickers qui m'a parlé de lui. Un parcours de santé. Trois heures, à tout casser. On devra passer la nuit sur place. T'es déjà allé à Penzance ?

— Jamais mis un pied en Cornouailles.

— Prépare-toi à tomber amoureux. J'y allais quand j'étais gamin. Ça a changé, mais pas tant que ça. Ceci dit, ça fait bien dix ans que j'y suis pas retourné. Ça m'intéresse bien de faire sa connaissance, à ce Trewarden, apparemment il a plein d'affaires, et puis il y a toujours eu beaucoup de bibliophiles en Cornouailles. Des gens venus d'ailleurs comme des gens du coin. Celles et ceux qui se sont fait expulser de Londres ont traversé la région de West Country, plein ouest, jusqu'à arriver au bout de la Grande-Bretagne. Nulle part où fuir, sur la côte. Mais on attendra que la météo s'améliore. Le printemps. Parfait pour *May Day* . Ou alors juin. Pour le festival de Golowan. C'est Mazey Day, le deuxième jour, qu'ils font défiler Penglaz. Bloquent toutes les rues. C'est le cheval-jupon du coin. Tu veux que je dise à Trewarden de te le garder de côté ? Il croit vraiment en ce qu'on fait. Il aimerait bien procéder à la transaction en mains propres, histoire de nouer contact pour de vrai.

— Carrément, acquiesça Kenny. C'est génial, Fred. N'oublie pas que je pars pour Londres la semaine prochaine.

— Et n’oublie pas ce que tu y emporteras et qui tu retrouveras là-bas.

— Ça ne risque pas d’arriver, répondit Kenny. C’est la principale raison de ce voyage. Ça, et le fait de voir quelques amis. *May Day* ... je ne sais pas comment tu t’y prends. Vraiment pas.

Kenny se redressa et passa un regard sur toute la salle, surprenant deux têtes dressées.

— Ça va, Cliff ? Kev ?

Cliff Stevens était assis à une table avec son fils aîné Kevin. En réponse silencieuse à son salut, ils levèrent leurs pintes, mesure interdite sous la juridiction de l’USE Kenny se dit qu’il fallait bien occuper les légions de Crates d’une façon ou d’une autre, avec des séries sans fin d’ordres formulés en double-discours, présentés comme des directives, et c’était sans compter l’incessant rafistolage et la constante réécriture des régulations existantes, le réinvestissement des mots et le dépeçage des phrases. La création d’emplois était soumise à une perpétuelle révolution édictée par les têtes de bulles. *Changement = Progrès* et *Qui dit Nouveau dit Mieux* faisaient partie de leurs innombrables slogans.

Kenny se demanda pourquoi Pop ne les accompagnait pas, se dit qu’il faisait bien de rester à la maison, plutôt que de se casser une jambe sur le verglas. Ou tout aussi désagréable, d’attraper un rhume carabiné. Il se faisait du souci pour Fred, même s’il lui restait encore un bon nombre d’anniversaires à fêter. Pop, lui, approchait des quatre-vingt-dix ans, et il n’était pas seul. Les Steven étaient une grande famille. À une table de Cliff et de son fils se trouvaient M. et Mme Wu, époux octogénaires qui, comme Pop, avaient raconté une bonne partie de leurs souvenirs à Kenny durant ces deux dernières années. La numérisation de la culture étant devenue obligatoire, et les enregistrements physiques et les livres étant illégaux, les personnes âgées étaient devenues les dépositaires d’une vision de l’histoire libre de toute censure et lourde de sens, celui de leur vécu.

— Je meurs de soif et y a personne pour nous servir, se plaignit Kenny.

— Ronnie travaille ce soir. Elle fait toujours le même effet à Tom.

— Il est pas insensible à ses attentions.

— Et elle est sincère. Adorable, cette petite dame. Je serais beaucoup plus jeune, beaucoup plus riche et un petit peu plus beau, je l’inviterais à passer une soirée en ma compagnie. L’aurait fallu me trouver un autre métier, quelque chose de légal, mais l’argent, pour nous tous, ç’a jamais poussé sur les arbres. Sais pas trop quoi en penser, de tout ça. Tom a l’air

heureux. Du peu qu'on arrive à deviner. Pas du genre extraverti. N'empêche, faudrait pas que tout ça empiète sur son boulot. Pourquoi est-ce qu'il n'y en a pas un des deux qui sert de ce côté ? Y a du relâchement dans l'air. Y'en a qui ont le gosier sec, ici.

— Kid Bale et ses droogs boxeurs sont dans la salle d'à côté. Cinq ans ont passé depuis ce combat contre le gitan près de Cardiff.

Kenny s'en souvenait parfaitement. Deux autocars étaient partis du Wheatsheaf, empruntant des routes de campagne afin d'éviter les péages de l'InterRegion et les patrouilles de la Gendarmerie. Avec les quelques bières qu'ils avaient descendues, il aurait été compliqué de contenir les gars s'ils avaient été interpellés. Ils auraient été impitoyablement zappés : ces forces policières étrangères, déshumanisées par des années d'entraînement, ne rataient jamais une occasion de faire griller les communs anglais.

C'était un match pays de Galles/Angleterre, la garantie d'un beau foutoir lors du face-à-face des deux camps de supporters. Ils avaient beau tous être unis par la même haine de l'USE, les rivalités entre familles ne manquaient jamais de refaire surface après quelques pintes.

— Ç'avait été pas mal agité, hein ?

— Il m'a fallu une semaine pour m'en remettre, dit Fred, grimaçant de douleur à ce souvenir. La faute à cette bière galloise, la Brains. J'étais plus jeune, mais déjà à l'époque, bien plus vieux que vous tous.

— Tu te rappelles quand on est arrivés ?

— J'étais dans le deuxième car.

Kenny secoua la tête, affichant une mine faussement horrifiée. C'était ridicule dans le fond, de se battre comme ça les uns contre les autres, mais la bière était en grande partie responsable. Ce qui avait définitivement mis le feu aux poudres, c'était lorsque Kid Bale avait mis Gypsy Dai au tapis, au cinquième round. Ils s'étaient tous tenus tranquilles quasiment jusqu'à la fin, ce qui n'était déjà pas mal du tout vu le passif de certains. La police locale était intervenue et avait procédé à quelques arrestations, mais dès le lendemain on décida de passer l'éponge, et tous furent libérés sans qu'aucune charge soit retenue. Le résultat aurait été bien différent si la Gendarmerie s'en était mêlée.

— Ça fait des siècles que Kid n'a plus combattu, songea Fred à haute voix.

— J'ai entendu dire qu'il avait pris sa retraite.

— Si c'est vrai, c'est pour le mieux. Certains boulots, on peut les faire indéfiniment, pour d'autres, seulement un temps. Moi, j'arrêterai jamais de bosser.

Fred était l'un des meilleurs ébénistes du Wessex, mais il faisait présentement allusion à son activité secondaire, en rapport avec les livres. C'était ses travaux de menuiserie qui le faisaient vivre, et il avait appris à Kenny à construire lui-même des étagères.

— Finis ça, le pressa Kenny.

Tom, le patron, venait de faire son apparition.

— T'étais passé où ? demanda Kenny. On meurt de soif, là. Je sais bien que tu dois t'occuper de tes xénophytes, pas trop les arroser etc., mais on est pas des chameaux, quand même.

— Ah, commence pas, hein. J'ai Kid Bale et ses potes de l'autre côté.

— Fred m'a dit. Une pinte de Kingdon, s'il te plaît. La même, Fred ?

— Serait grossier de refuser. Merci.

— Kid est venu avec son frère, aussi, dit Tom en tirant la première pinte. Tu connais Ted Bale, hein ?

Kenny le connaissait effectivement, mais pas au même titre que les autres. C'était un autre membre du GB 45, tout comme Kid. Ted était sergent de la branche armée, Kenny était chargé de missions moins dangereuses. En outre, il savait que ce n'était pas le hasard qui les avait amenés à Yeovil.

— Il a pris sa retraite, pas vrai ? demanda Kenny. Kid, je veux dire.

— Oui, mais c'est pas pour autant qu'ils se sont convertis au pacifisme, ceux-là. Enfin, c'est bon pour les affaires. Ça, ils savent boire.

Tom tendit la pinte de Kenny et se mit à tirer celle de Fred. Un tiers de Kingdon disparut presque aussitôt. Le patron baissa les yeux.

— T'as su, pour Chris Hobbs ?

— Non, rétorqua Kenny qui rien qu'à son ton, sut que les nouvelles n'étaient pas bonnes.

Blessé, torturé, massacré, assassiné proprement ? S'était-il tiré d'une embuscade ratée le sourire aux lèvres, l'ennemi l'avait-il enlevé en pleine rue pour le transporter rapidement dans une usine désaffectée où on lui avait brisé les membres à la barre à mine et perforé les articulations à la perceuse, s'était-il fait décapiter à l'épée par un sadique, ou avait-il reçu une balle en plein cœur ?

— Éparpillé en morceaux aux abords de Téhéran.

Tom était direct, n'exprimait que très rarement ses émotions, mais sa voix tremblait.

— Ted vient de me l'apprendre. À ce qu'il paraît, on ne parle que de ça sur l'InterZone. Des replays au ralenti et un morceau remixé en fond sonore. Il était à Birmingham ce matin, et ils arrêtent pas de diffuser ça sur les flotteurs du quartier de Bull Ring, avec des mixeurs qui projettent sa mort en boucle sur les tours. Pour exciter les gens. Bruxelles assure un suivi psychologique pour les Crates et les autres playmobils. Ils sont en train de vendre ça comme une attaque terroriste visant l'ensemble des Européens. Ils en ont rien à foutre, de Chris et de sa famille. T'imagines, si sa mère ou son père voient ça ?

Ils connaissaient tous les parents du jeune homme, et restèrent figés ainsi un moment, silencieux, à se dire la même chose : il n'aurait jamais dû s'enrôler dans l'Armée européenne. Son choix l'avait ostracisé auprès d'un bon nombre de gens des parages, même s'il n'aurait jamais eu à se battre contre les siens. Kenny voyait d'un mauvais œil ce genre de réactions, mais on ne pouvait pas trop en demander aux gens. Il ne connaissait pas très bien Chris, mais cette nouvelle l'affectait profondément.

La pinte de Fred atterrit sur le comptoir. Kenny paya.

— J'arrive pas à croire qu'ils montrent sa mort comme ça, dit-il. Enfin, si. Je comprends, bien sûr. C'est comme pour les abattoirs-shows ou les avortements-shows. Ils prétendent être ouverts et démocratiques, alors que tout ce qu'ils font en réalité, c'est en appeler aux plus bas instincts. Zéro respect. La réalité ? Non. InterZone a désensibilisé les gens sur les choses qui ont le plus d'importance, et les pousse à se focaliser sur des foutaises qui n'en ont pas la moindre.

— C'est une honte, s'écria presque Fred. Une putain de honte.

Des clients tournèrent la tête, qui ignoraient tout de la mort de Chris Hobbs, et ne virent que le visage empourpré de Fred.

— C'est quoi notre problème ? marmonna-t-il. C'est quoi notre problème à nous tous, en tant qu'espèce ?

Le patron semblait sur le point d'exploser.

— L'aurait jamais dû s'engager. Quasiment de la trahison, à se battre comme ça pour les Contrôleurs – pas peur de le dire. C'est ce que je pense. Après, vous méprenez pas, je l'aimais bien en tant que personne. De ce que j'en connaissais...

Kenny et Fred étaient du même avis que Tom, mais il y avait une raison à tout. L'USE prenait pour cible de sa propagande des jeunes gars pauvres débordant d'énergie et d'ambition, et sans exutoire pour les exprimer. Il les attirait en leur faisant miroiter un travail, un salaire et des promesses d'aventure. Ç'avait toujours été la même chose, tout au long de l'histoire humaine, mais à présent que les vieilles traditions et les vieilles identités étaient hors-la-loi, ç'avait tous les dehors de la nouveauté.

— Je me rappelle quand il était plus jeune. Je l'ai servi, ici même, plusieurs fois. J'essayais de lui mettre les points sur les « i ». Mais il écoutait jamais.

Kenny sirota son Kingdon. Son combat l'opposait aux forces de sécurité internes de l'USE, les brutes du Hardcore et les retors du Cool. Il était important de se concentrer sur le véritable ennemi, et non sur un jeune homme dénué de conscience politique qui n'aspirait qu'à une vie meilleure, quelqu'un qui, fondamentalement, était un chouette type, mais qui avait été embrigadé par la propagande et des promesses grandiloquentes. Il n'était pas le seul dans ce cas, loin de là.

— On peut au moins boire à sa mémoire, proposa Fred. Par respect pour sa mère et son père. Son frère et sa sœur. Pour Chris lui-même. C'était un chouette petit gars.

Kenny leva haut sa pinte et laissa le cidre faire son boulot, savourant la sensation qui lui parcourait la langue, et la certitude que cette boisson améliorerait son humeur. Tom buvait un double gin. Il y eut un silence, durant lequel chaque homme resta plongé dans ses pensées. Un silence brisé par l'arrivée fracassante de Clive.

— Salut salut, dit le colosse, tendant la main en direction de Kenny et Fred pour la leur serrer une fois qu'il eut retrouvé son équilibre.

Sa tête touchait presque le plafond, et il devait faire l'effort conscient de se rappeler la poutre.

— Tu veux quoi ? demanda Kenny.

— Pinte de Guinness. Thomas prend encore des plombes à servir ?

Tom releva les yeux sur Clive et un sourire fugace lui parcourut les lèvres.

— Pas besoin qu'on m'apprenne à tenir un pub. Ramène-toi avant de casser cette poutre et de faire tomber tout le plafond.

Clive se tapota le dessus du crâne, encore douloureux après son petit tour de danse alcoolisé, trois nuits auparavant. Il jeta un coup d'œil à la poutre et

fronça les sourcils, persuadé d'avoir aperçu quelques-uns de ses cheveux dans les fissures du bois. Il avait bien failli s'assommer.

— Attends une minute, mes lacets sont encore défaits.

Il s'assit sur la chaise la plus proche du feu, se penchant vers les lacets gris détrempés, sales mais de nouveau d'un blanc cassé après avoir frotté contre le trottoir gelé. Kenny remarqua la traînée par terre, la suivit jusqu'à la porte, s'imagina une limace avec une coquille sur le dos. La pinte de brune apparut sur le comptoir et Kenny désigna la tireuse Kingdon d'un mouvement de tête.

— Je sais pas pourquoi ils se défont toujours, râlait Clive. Tous les jours, c'est pareil. Dix fois par jour. Des fois plus, des fois moins. Ç'a toujours été comme ça, toute ma vie.

— Faut faire un double nœud, remarqua Fred. Je te l'ai déjà dit.

— Oui, mais après impossible de les enlever. Essaie de défaire un double ou un triple nœud. Ça s'emmêle.

— Sûr, ça sert à rien, admit Fred. Avec un nœud simple, c'est plus facile.

Se penchant encore plus en avant, Clive était sur le point de tomber, mais Kenny posa une main sur son épaule afin de le retenir pendant qu'il refaisait ses lacets.

— Merci mon vieux. Pourtant je les serre plutôt bien, mais ils restent jamais en place.

— Une seule boucle, c'est pas assez.

— Et qu'est-ce qui se passe si je tombe dans une mare ?

La conversation suivait un cours connu.

— Pourquoi tu tomberais dans une mare ? rétorqua Kenny.

— Ça peut toujours arriver. Tu peux me garantir que je tomberai jamais dans une mare, toi ? Ou dans un lac ? Ou une rivière ? Franchement, Ken, est-ce que tu peux me jurer que je ne tomberai jamais à l'eau de toute ma vie ?

Kenny secoua la tête, la logique était imparable, mais il se rendit compte que Clive ne le regardait même pas.

— Non, je ne peux pas te le jurer, mais quelle différence ça fait ?

— Si je n'arrive pas à enlever mes chaussures elles me tireront par le fond et je me noierai. J'ai déjà vu ça dans un film. C'est le poids de l'eau qui imbibe les chaussures, et les chaussettes aussi, ça t'alourdit tellement les pieds que tu n'arrives plus à battre des jambes convenablement. C'est là que

tu paniques et que tes poumons se remplissent d'eau. J'ai aucune envie de mourir comme ça.

— Tu achètes toujours des chaussures légères, non ?

— Tout à fait. Toujours prêt à toute éventualité. Tu me connais...

— J'aurais bien envie d'enlever mes chaussures et mes chaussettes, là, avoua Kenny. Me réchauffer les pieds devant le feu. Ça vous rentre dans la moelle, ce froid.

Son cidre apparut sur le comptoir.

— Vous acceptez l'argent confédéré ? demanda-t-il de façon assez prévisible, puisqu'il n'avait pas encore lancé cette réplique.

— J'ai bien cru que tu me poserais jamais la question. Je préfère ça aux dollars yankees.

Deux monnaies avaient cours en Grande-Bretagne : les livres physiques dans les zones libres, les eurodollars numériques dans celles qui se trouvaient sous contrôle de l'USE. Il existait quelques zones grises, puisqu'on ne pouvait travailler pour l'une des plus grandes entreprises sans devenir automatiquement membre de la Troïka, qui gérait tous les revenus, les dettes et crédits ainsi que les achats.

Kenny descendit un tiers de son deuxième Kingdon. Il aurait aimé continuer ainsi jusqu'au bout de la nuit, mais il avait des choses à faire le lendemain matin. Même sans cela, ça n'aurait pas été très correct, quelqu'un de leur connaissance ayant trouvé la mort. Mais les gens oubliaient si facilement ce genre de choses. Lui le premier.

— Eh ben bravo, ce sera de ta faute si on tourne de l'œil, dit Fred à Kenny, qui suivit son regard.

Clive était en train de défaire les lacets qu'il venait de faire, et son autre pied était déjà nu. Il enleva chaussure et chaussette, les posa précautionneusement à sécher près du feu, puis s'adossa à sa chaise en approchant la plante de ses pieds de la source de chaleur.

— C'est divin, éclata-t-il de rire. Tu veux bien me passer ma pinte, Ken ? Kenny prit la Guinness et la lui tendit.

— Merci. Je vais la laisser reposer une minute sur la table.

Clive s'adossa encore plus confortablement et ferma les yeux comme pour faire une sieste. Personne ne s'en formalisa. Il n'y eut pas un clin d'œil, pas un demi-sourire moqueur, mais aux yeux de Kenny, c'était parce que Clive était réputé pour ses excentricités, et il repensa alors à la cour d'école, à cette période durant laquelle Clive avait été un souffre-douleur,

mais le souvenir était vague, et il ne parvenait pas à se rappeler ni quand ni comment cela s'était terminé. Kenny rejoignit Fred au comptoir et jeta instinctivement un coup d'œil au sac afin de s'assurer qu'il était toujours là, se figurant le rembourrage et la doublure réalisés par une tailleur, d'une teinte cramoisie qui semblait vous exploser au visage lorsque vous ouvriez la fermeture éclair. Il tenta de se remémorer le nom de la dame responsable de ce bel ouvrage, mais cela aussi lui échappa.

— On devrait acheter des fleurs pour la famille Hobbs, dit Tom.

Kenny opina de la tête, reposant son verre et ses mains sur le comptoir pour scruter son Kingdon, repoussant dans un coin de son esprit le visage de Chris puis celui de Clive, songeant à la cruauté des humains, à leurs haines et leurs mensonges mesquins, et il sentit son humeur de nouveau s'assombrir, et en vérité rien d'étonnant à cela tant ses préoccupations le taraudaient. Il but une gorgée de cidre et se sentit tout de suite mieux.

— Salut Kenny, dit Ronnie en arrivant précipitamment.

L'expression de Tom changea aussitôt. Ils avaient à peu près le même âge, mais elle était d'un naturel pétillant, et d'une élégance certaine, surtout comparée à Tom. Le visage du patron parut fondre pour se recomposer, soudainement plus jeune et plus heureux.

— Tu nous manques, de l'autre côté, dit-elle à Tom.

Kenny aurait bien aimé se foutre de lui, mais le patron était quelqu'un de fort sensible en dépit de ses dehors bourrus, et puis lui aussi rougissait, aussi préféra-t-il le laisser en paix.

— Je ferais mieux d'y aller, dit Tom en emboîtant le pas à sa serveuse. Les Winstanleys vont pas tarder.

— Quand on parle du loup, releva Fred en regardant par la fenêtre.

La lumière perdit en intensité au passage de trois silhouettes sombres, effaçant la blancheur gelée qui recouvrait le verre. Kenny éprouva comme un coup de poignard en pleine poitrine, mais la lumière revint aussitôt que les trois musiciens furent entrés dans le pub. Celui qui marchait en tête passa devant l'entrée du petit bar où ils se trouvaient, se dirigeant droit vers la grande salle.

— Alors t'en penses quoi ? lui demanda Fred, à présent que Tom n'était plus là. Il est amoureux de Ronnie, ou pas ?

— C'est tout le mal que je lui souhaite. Ça doit être dur, d'être toujours tout seul.

Il regretta aussitôt d'avoir dit cela, mais Fred ne parut pas relever.

— À mon avis, il est amoureux, s'empressa d'ajouter Kenny. Oui, je crois bien qu'il l'est.

Clive bâilla, se releva et se cogna la tête contre la poutre, se la frotta et s'approcha de la table des Steven, père et fils, Kevin l'invitant à se joindre à eux. Kenny se retourna et posa de nouveau ses mains sur le comptoir, scrutant les tireuses, les verres, les bouteilles, les boiseries. Fred lui décrivait en détail le boulot qui l'attendait, lui parlait de la nature du bois, des qualités de plusieurs essences, tandis que Kenny, heureux de l'écouter sans rien dire, considérait le grain sous ses paumes, appréciait la délicatesse de la finition. Le comptoir était parfaitement poli, verni et lustré, et pour la première fois, il releva son odeur, se fit la remarque que les médailles en laiton semblaient briller plus intensément qu'auparavant et se demanda si c'était à cause de Ronnie.

— Il suffit de tout bien préparer, comme je t'ai montré, pour que tout trouve sa place. Comme beaucoup de choses en ce bas monde. Une fois que les étagères sont posées, j'aime bien prendre tout mon temps pour le vernis, faire plusieurs couches très fines en laissant chacune bien sécher et bien durcir avant d'appliquer la suivante. Le résultat final vaut bien le temps que ça prend. Et puis ça vieillit mieux. Il faut se coltiner ce genre de moments ingrats, mon petit Kenny. L'impatience, c'est jamais bon.

C'était ce que Jan lui disait toujours. Ces dernières semaines, son humeur n'avait cessé d'osciller, avant que la tristesse s'impose pour de bon. La vie était courte. L'idée de la laisser seule ne lui plaisait pas du tout, il se demandait ce que devait ressentir la famille Hobbs. Quand il était sorti de chez eux, Jan était assise à ce vieux bureau usé qu'il avait acheté plus de dix ans auparavant. Fred avait réparé les parties les plus abîmées, lui avait dit de poncer le tout et de refaire le vernis, mais il n'y avait pas touché. Des inconnus s'étaient assis à ce bureau longtemps avant qu'il le trouve dans cette boutique de récup, et il aimait l'idée que ce meuble ait sa propre histoire, sa propre vie privée. Fred lui tapota l'épaule afin d'insister sur un point.

— Le père de mon vieux faisait pareil. Mon grand-père. Il arrive que les habitudes sautent une génération. Ou alors c'est que tu recherches quelque chose de différent de tes parents. Mais eux aussi aspiraient à quelque chose de différent des leurs, et puis faut croire qu'il doit pas y avoir tant de possibilités que ça. Ce qui fait que tu peux retomber à la case départ. À mon avis, la vie fait que se répéter. Encore, et encore. On essaye de retenir les

leçons de l'existence, mais on les oublie bien vite. Évidemment, c'est encore pire maintenant.

Fred était lancé, il était saoul mais disait des choses sensées, même si Kenny avait perdu le fil. L'aîné parlait d'un ton intime, un ton de confiance, en tout cas jusqu'à ce que la musique débute à côté et que Kenny prenne le sac pour aller voir le concert de plus près. Les lieux étaient bondés. Ils arrivèrent au début d'une reprise d'un morceau traditionnel de Conflict, les spectateurs entonnant le refrain en chœur.

— T'étais passé où ? cria Kid Bale à l'oreille de Kenny. Tu prends quoi ?

Deux autres pintes de Kingdon suivirent. Les trois hommes se retournèrent pour regarder le groupe.

— Comment tu te sens ? demanda Kid en s'approchant.

— Plutôt bien, répondit Kenny. Plutôt très bien, même.

Et c'était sincère. Kid Bale croisa les bras, satisfait. Trois chansons s'enchaînèrent rapidement avant que la chanteuse, Trina Bowles, annonce une courte pause pour changer une corde.

— Trina est superbe, hein ? lança Clive.

Il venait de les rejoindre, se plantant derrière eux.

— Merveilleuse, répondit Kid Bale en reportant son attention sur lui.

— Alors comme ça c'est l'anniversaire de notre baston ? fit Clive en brandissant un énorme poing.

Kid parut perdu, puis suspicieux, tandis que Kenny et Fred échangeaient des regards nerveux.

— Notre bagarre, à l'école. J'ai entendu quelqu'un dire que c'était aujourd'hui, la date anniversaire. C'est pour ça que t'es là, non ? T'aurais pu m'inviter.

— C'est pour un autre combat. N'empêche, ce jour-là, tu m'as appris comment on donnait de vrais coups de poing.

— C'était toi qui avais commencé, dit Clive, sans animosité, enroulant son bras autour des épaules du gros dur.

— C'est sûr, acquiesça Kid Bale, l'air penaud. Et tu as mis un terme à tout ça. Je n'ai eu que ce que je méritais. C'est grâce à toi que je ne me suis pas transformé en terreur de cour d'école.

Trina tapota le micro.

— Un, deux, trois, quatre..., s'écria-t-elle avant de balancer les premières notes de *Babel Tower Burning*.

Le pub tout entier reprenait les refrains en chœur, les chansons s'enchaînèrent sans véritable pause, puis le rythme s'apaisa avec *The Ballad of Billy Singh*, dédiée au combattant du GB 45 qui, onze ans auparavant, avait attaqué seul une unité du Cool, tuant six de ses membres. L'USE avait baptisé l'événement « Southall Massacre », les représailles avaient été promptes et brutales, et imputées à des rebelles racistes. La véritable tragédie était que Billy avait été capturé vivant, et que selon les informations du Cool qui avaient fuité, il était mort deux ans plus tard dans le tristement célèbre QG Câlines de Prinz-Albrecht-Strasse. Puis ce fut le plus frénétique *Fuck Brussels (And Fuck Berlin Too)*.

Kenny n'aurait eu aucun mal à faire la fermeture du pub, mais la journée du lendemain serait chargée, et il tenait à avoir les idées claires au réveil. Après une dernière pinte, il salua tout le monde et partit, Fred plus enclin à rester et Clive promettant qu'il veillerait à ce que leur aîné rentre chez lui sain et sauf. À peine sorti du Wheatsheaf, le froid frappa Kenny de plein fouet, en particulier ses yeux et ses oreilles. Il s'immobilisa et considéra le décor qui n'avait quasiment pas changé, le gel un peu plus épais et cotonneux. Il se retourna et constata que le givre recouvrait à présent la moitié des fenêtres du pub. Il s'approcha et regarda à l'intérieur. Des silhouettes se tenaient debout au comptoir, leurs mouvements étaient flous, leurs conversations étouffées et ponctuées d'éclats de rire.

Il était seul. Sans protection. Un peu plus tôt, il s'était tenu là, lui aussi, avec Fred, tout à leurs affaires, cette obsession qui comme tant d'autres permettait de tenir le coup, et peut-être que rien de tout cela n'avait d'importance en définitive, comment est-ce que des petits comme eux pouvaient espérer vaincre le système, et puis le sac de livres pesant à son épaule se rappela à son souvenir, et il se sentit fort. Il reprit sa marche. Jan l'attendait. Les rues étaient recouvertes de gel qui crissait bruyamment sous ses semelles.

Kenny ne cessait de remonter l'anse du sac, obnubilé par ce qui se trouvait à l'intérieur, pressé de retrouver sa petite maison douillette, d'ouvrir la fermeture éclair et de sortir les livres. Il prendrait tout son temps, savourerait chaque instant, approcherait chaque ouvrage de son visage et feuilletterait les pages, humerait l'odeur du papier, regarderait les mots passer à toute vitesse sous son nez. Puis il vérifierait l'état général des livres, inquiet comme toujours, mais en l'occurrence, jamais à raison. Fred

était très à cheval sur les principes. Ses états de services étaient irréprochables.

Il passa devant des maisons aux rideaux tirés et des boutiques fermées, s'engagea dans une rue plus grande et suivit un sentier en direction d'un coin plus vert, son trajet retour passant par l'étang, le temple All Souls, et les tentations de Peanut Paul Harrison. Il sentait déjà le fumet de ses spécialités. Débouchant sur un espace dégagé, il aperçut à l'autre bout d'une pelouse blanchie de givre la camionnette de Paul. L'herbe tout autour était verte. Kenny eut soudain très faim. Impossible de ne pas s'arrêter. C'était toujours une escale obligée.

— Ça va bien, Kenny ?

Peanut Paul se tenait dans le fond de son estafette, comptoir baissé. Grâce à la chaleur des feux et de la plaque chauffante, il pouvait arborer l'une de ses fameuses chemises hawaïennes. Le bois qui brûlait dans un tonneau de métal à côté du véhicule contribuait aussi à l'atmosphère estivale. Il y avait en outre deux tables de jardin en métal blanc pour les clients, avec huit chaises assorties. Kenny pénétra dans la bulle tropicale, la peau parcourue de frissons plus puissants encore que lorsqu'il était entré dans le pub. C'était là un autre sanctuaire. Paul avait disposé entre les deux tables un grand bambou planté dans un pot en plastique orange. Des images du Wheatsheaf lui revinrent aussitôt à l'esprit, les saveurs tropicales, un amour commun pour les xénophytes, les succulentes et les plantes alpines. Une douce lumière sourdait de l'intérieur de la camionnette, et chaque table avait sa petite lampe.

— Ce qu'il te faut, c'est un bon chocolat chaud. Tu es en train de te peler les couilles.

— Je viens direct du pub, et ça a suffi pour me congeler.

— Il va faire plus chaud demain.

— Faut espérer.

— Pas de Jan ce soir ?

— Elle est restée à la maison, mais je vais faire une petite pause ici. Peut-être lui ramener quelque chose.

— Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? Un beanburger ? Un petit pâté ? Un curry de champignon ?

— Burger frites, s'il te plaît.

Kenny savait ce qu'il allait à présent lui demander, et s'efforça de ne pas sourire.

— Sauce cacahuète ?

— Bien sûr. Je l'ai sentie à un mile. Ça m'a tout de suite ouvert l'appétit. La meilleure sauce satay au monde. Je peux pas rentrer chez moi sans me faire alpaguer par ta cuisine.

Il resta maître de son expression, tâchant de dissimuler l'éclat dont ses yeux scintillaient lorsque le roi de la cacahuète s'approcha. C'était toujours le même échange. Un rituel commun à tous les clients de Paul, et dont chacun gardait le secret afin d'obtenir une dose généreuse de cette sauce.

— Recette perso, dit Paul Harrison, que les intentions de Kenny satisfaisaient. La meilleure sauce satay de tout le Wessex : pour le reste du monde, je sais pas. Ingrédient spécial. Y a les cacahuètes, la sauce soja, le lait de coco, le piment. Faut bien faire attention aux proportions. C'est essentiel. À chaque cuisinier son dosage. Et puis il y a l'ingrédient-mystère qui rend le plat encore plus magique. C'est mon rêve, ça, partir un jour en Indonésie. Sumatra, Java, Bali – peu importe. Peut-être les trois.

Kenny avait l'eau à la bouche, et les victuailles qu'il avait sous les yeux n'arrangeaient rien. Paul avait rempli ses stocks comme en prévision d'un véritable festin, ce qui semblait assez curieux pour un dimanche.

— Les Winstanleys jouent ce soir, dit-il. Dans une heure, j'aurais au moins vingt clients.

— Bien vu. Je reviens tout juste du pub, c'était plein à craquer.

Paul se frotta les mains.

— La vie est belle. Ces braseros, c'est juste parfait à cette saison. Allez, je m'y colle. Un beanburger pour la douze.

Il lui tourna le dos et se pencha sur un plan de travail dans des mouvements de mains rapides. Kenny savait qu'il convenait de ne pas l'interrompre dans sa tâche. Il se mit à comparer l'impeccable rangée de pots de ketchup, moutarde, sauce curry, piment doux, mayonnaise, sauce brune et canneberges aux verres du Wheatsheaf. Les bocaux de chutney et saumures aux bouteilles de whisky et de gin. C'était le même soin dans le choix et la disposition. C'était bien plus qu'une simple camionnette de restauration : ce Transit de collection avait été customisé par les sœurs Canning, sur la côte sud, le vieux moteur remplacé par un nouveau. C'était l'empire nomade de Paul, avec sa carrosserie recouverte de dauphins et de sirènes. Il s'en servait pour aller surfer en Cornouailles, avait fait installer des couchettes et pouvait retirer la cuisinière s'il le souhaitait. C'était pour cette raison qu'il veillait à une propreté irréprochable lorsqu'il passait

derrière les fourneaux. Peut-être le croiseraient-ils lorsqu'ils iraient prendre livraison de l'exemplaire de *May Day* .

Kenny s'approcha du tonneau pour se réchauffer les mains. À l'intérieur, le bois craquait en brûlant. L'odeur était bien différente du feu au charbon du pub, et il se rappela ces films américains où l'on voyait des sans-abri vivre dans des bidonvilles, à Detroit et Chicago, des hommes à longues barbes vêtus de haillons et des femmes poussant des caddies, perdues dans des monologues sans queue ni tête. En comparaison, il avait bien de la chance, dans ce havre de chaleur et de lumière au cœur d'un village anglais, avec ses amis qu'il retrouvait au pub du coin et Jan qui l'attendait à la maison, et pourtant, lorsque son regard se posa sur le temple All Souls, il se sentit complètement seul au monde.

Lorsque son plat fut prêt, Kenny s'assit à une table. Sous ses doigts, le métal était chaud, vierge de givre et de glace, et il se mit aussitôt à croquer dans son burger, levant le pouce à l'attention de Peanut Paul Harrison qui l'observait, se délectant de cette sauce satay qui en vérité était tout bonnement fantastique. Sans qu'il s'interrompe, son regard revint à la silhouette de All Souls, ce temple qui quelques années auparavant avait été en proie à la ruine et à l'abandon, une poignée de bénévoles s'occupant du cimetière. La grille qui portait une plaque en hommage aux victimes de la Première guerre allemande avait toujours été bien entretenue, de même que le monument aux morts de la Deuxième, jusqu'à ce que des voleurs de la pire espèce dérobent le métal et endommagent le monument. Des Anglais Libres avaient réussi à les retrouver, et les jeunes coupables leur avaient dit que l'opération avait été commanditée par un gros ferrailleur roumain des environs de Swindon. Les plaques n'avaient jamais été retrouvées et les responsables avaient été punis : on leur avait promis de les abattre si jamais ils s'avisait de recommencer. Il était évident que c'était en réalité une manœuvre du Cool. Des incidents similaires étaient survenus dans diverses villes et divers villages sur tout le continent. La politique de l'USE était de nier l'existence même de la guerre qui faisait rage.

L'air était immobile, comme s'il avait gelé lui aussi, tout n'était que silence autour de Kenny Jackson, à l'exception du bourdonnement du groupe électrogène et des craquements du tonneau. Il regarda le ciel. On racontait que parfois, quand les conditions étaient réunies, on pouvait deviner le contour de Michele, l'une des moitiés d'InterZone. Une bizarrerie technologique, un prodige, dans un sens : l'invisible qui

brièvement cessait de l'être. Le spectre de la machine. Hans, l'autre moitié, dominait, caché au plus profond du cyberspace.

Mais toutes ces conneries n'avaient pas la moindre importance. Tout n'était qu'une question de point de vue, et il réfléchissait différemment de ceux qui étaient contraints de vivre sous la férule de l'USE, ces gens ordinaires qui s'efforçaient simplement de survivre. Ceux-là n'avaient pas le moindre pouvoir. Beaucoup semblaient s'en moquer. Peut-être était-ce eux qui avaient raison. Kenny ne voulait pas mourir, et laisser Jan toute seule. Son souhait le plus cher était de vivre aussi longtemps que possible.

OceanofPDF.com

Rupert sentit des doigts grâciles sur ses épaules, le massage des senseurs le préparant pour la journée qui l'attendait. Relevant une baguette, il augmenta légèrement la pression. La lumière ayant atteint le niveau idéal qu'il avait présélectionné, il s'assit dans son lit, les yeux encore fermés, et il lui fallut quelques secondes pour se rendre compte qu'on était lundi. Exténué, il était sur le point de se rendormir, mais les doigts mécaniques lui administrèrent un léger choc, le poussant à se lever de bon pied. Il inspira profondément, repoussa la fourrure qui recouvrait son corps, se leva et enfila sa robe de chambre polaire, pour se diriger vers sa VoyBox. Rupert approcha de la surface de verre sans craindre un seul instant de se retrouver confronté au brouillard de la veille, et son assurance fut récompensée par une vue cristalline de la Pearly Tower. Cette vue le galvanisait toujours autant.

Pearly Tower saluait l'aurore avec panache. Les écailles coulaient en courants orange mêlés d'éclats d'un rouge profond. Un cercle d'étoiles dorées tournait à plusieurs mètres du sommet. Le spectacle lui parut encore plus grandiose que d'habitude. La tour lui sembla presque être une entité vivante : ce n'était évidemment pas le cas, mais à cette simple idée, les yeux de Rupert s'embuèrent de larmes. Il les effaça dans le creux de sa main, s'attardant un instant sur cet accès d'émotion, et concluant qu'il s'agissait d'un signe d'amour et de dévotion. Ceci insuffla un tout nouveau cap à son humeur. Il se sentait incroyablement bien. Mais cela ne suffisait pas à expliquer l'euphorie absolue qu'il éprouvait. Tous les matins, il n'avait qu'une hâte, arriver au bureau et se mettre au travail, et après un jour de pause, ce désir redoublait, voire triplait. Mais cela non plus ne suffisait pas à expliquer son ravissement.

Rupert resta assis plusieurs minutes dans sa VoyBox, concentré sur le dernier étage de la Pearly Tower, main droite dans son boxer, soupesant les couilles douloureuses de Ron, et même si des flashbacks pornos de Polestar

lui revenaient en mémoire, sa physicalité n'était pas responsable de la joie extatique qu'il éprouvait. Il poursuivit sa réflexion.

Elle avait largement dépassé la valeur du transfert de crédit qu'il avait réalisé en échange de ses services et de l'enregistrement du pompage en vue de redifs, mais c'était leurs conversations qui avaient constitué l'élément crucial de leur collaboration. Elle l'avait écouté attentivement, s'était absorbée dans sa connaissance et son ambition d'une façon hautement stimulante, elle était sincèrement convaincue qu'il était destiné à devenir Contrôleur. Il se sentait unique, spécial, s'imaginait au sommet de Pearly Tower, à cet instant précis, récoltant les fruits de son labeur, baissant les yeux sur Bethnal Plaza et observant les Crates suivre leur chemin, une poignée seulement pressant le pas. Des feignants. Des flemmards. Il vit l'heure qu'il était et s'empressa de sortir de sa VoyBox.

En l'espace de trente minutes Rupert se lava et s'habilla, quitta son appartement, traversa Bethnal Plaza, enfila les escalators, surfant sur sa Paume pendant le trajet de Surmétro, admira un T-shirt estampillé de cet encouragement, *Be Yourself*, Sois toi-même, fredonna sur le mix Saviles de *Sugar Baby Love*, et se trouvait sous les dômes de Westminster lorsqu'un flash spécial le stoppa net. Des sous-humains s'étaient infiltrés par la Porte d'East Side. Il élargit l'écran de sa Paume. Six oiseaux semaient la terreur. Les images étaient retransmises live. Il zooma et obtint un gros plan de moineaux. De la sale vermine. Une infection à plumes. Un frisson parcourut son corps tout entier.

Comment étaient-ils entrés ? Il repensa au brouillard. Y avait-il un lien avec les moineaux ? De toute évidence, il y avait eu une brèche dans la sécurité des dômes. Avait-elle été délibérée ou accidentelle ? Personne de sain d'esprit n'aurait fait sciemment entrer des oiseaux. Cela, c'était une certitude. Manifestement, ils avaient vu une ouverture, et s'y étaient engouffrés. Cela posait des questions de santé et de sécurité publiques. Ces sous-hu avaient des becs. Ils adoraient faire pipi et caca sans la moindre retenue. Si on les laissait se reproduire il y aurait bientôt des nids, des œufs, des vols d'oiseaux. L'East Side était menacé, mais le journaliste chargé du sujet déclara que le danger serait éliminé dans l'heure. Un spécialiste avait été contacté. Celui-ci apparut alors dans un spot publicitaire de dix secondes, *Dan Dann, Le Tueur de Piou-pious*. On pouvait souffler. L'invasion serait bien vite endiguée. Rupert était soulagé. Il reprit sa marche.

Il quitta l'ascenseur et alors qu'il se dirigeait vers son bureau, Super Kat sortit du sien et lui emboîta le pas. Elle était encore plus joyeuse que d'habitude, et l'interrogea sur son Rock'n'rollage avec un air très intéressé, comme toujours.

— Chouette Jour de Fête, Rupert ? s'enquit-elle.

— Fantastique. J'ai gravkiffé avec une fille tout droit sortie de Libye Libre.

— Polestar la danseuse ?

— Oui, répondit-il un peu surpris, bien qu'il n'y eût rien de plus naturel à ce qu'elle sache avec qui il avait passé du temps.

InterZone avait pour fonction première de lier la population, et tout attachement excessif à sa vie privée était par définition suspect. Rupert, lui, était au-dessus de tout soupçon.

— Tu la connais ? demanda-t-il.

— J'ai vu des glamours où elle apparaît. Une deyte pour le moins torride.

Les meilleur·e·s sexeu·r·se·s participaient également à des films. Il était très intéressant d'apprendre que Polestar était actrice, et Rupert se demanda quel genre d'arc narratif elle préférait. Peut-être la zieuterait-il plus tard sur l'InterZone. Il pourrait morpher ses numériques amateurs avec ses séquences professionnelles. La surprise qu'il avait éprouvée au tout début de cet échange avait dû se refléter sur son visage.

— Tout va bien, Rupert ? s'enquit sa Super, posant une main sur son bras et le serrant délicatement. Tu te sens vraiment méga bien ?

Il tiqua, mais garda cela en interne, il ne voulait pas paraître nerveux, encore moins l'offenser, mais il était de nouveau surpris, cette fois par ce contact physique qui ne ressemblait pas à sa Super, même s'il signifiait qu'elle le considérait comme l'un de ses meilleurs Crates. C'était du reste très bien vu de la part de Kat Romero. Il avait la méga classe et elle avait de la chance de le compter dans les rangs de son équipe. Elle était pour sa part extrêmement professionnelle et méritait son statut et ses avantages : jamais elle n'aurait atteint sa présente position sans un réel talent pour jauger les caractères. Elle savait repérer les futures légendes. Rupert lui était reconnaissant de le soutenir ainsi, mais il savait qu'un jour il la dépasserait dans son irrésistible ascension vers les étoiles.

— Je me sens vraiment absolument giga bien, dit-il. Il était important pour moi de me laisser aller, de faire le fou-fou, de prendre des risques. Mon énergie est au plus haut.

— Tu es extrêmement dévoué.

Il prit alors conscience qu'ils s'étaient arrêtés. Big Ben se dressait derrière l'épaule gauche de Super Kat, et même si les publicités scintillaient sur toute sa hauteur et que la vie était parfaite sous les dômes, il ne devait jamais oublier que par-delà le Centre et les Portes s'étendait une métropole infecte qui avait grand besoin d'une bonne karchérisation. Il ne s'était jamais rendu dans les régions qui se trouvaient de l'autre côté de la Ligne Reading, en tout cas pas en physique, mais lorsque celle-ci serait repoussée plus avant et qu'on aurait besoin de Bons Européens pour peupler la nouvelle zone, il serait déjà de retour sur le Continent.

— Ton dévouement m'impressionne beaucoup, Rupert. Ton désir de progresser. J'espère que nous continuerons à travailler ensemble pendant de nombreuses années.

Il se demanda si Kat Romero conservait plus de rapports détaillés le concernant qu'il était d'usage d'en garder, si elle s'intéressait personnellement à sa carrière. Il savait que de telles choses arrivaient. Un supérieur pouvait se reconnaître chez un Crate plus jeune, et faisait alors tout son possible pour nourrir les ambitions de celui-ci, mais de façon subtile, invisible. Rupert avait déjà lu des choses au sujet de ces relations très spéciales. Elles illustraient la valeur de la communauté. Le fait de remarquer une future étoile était récompensé et encouragé. Si c'était ce qui motivait Super Kat, alors il était très flatté, mais son aide n'était pas essentielle, car son succès était assuré. À condition qu'il puisse se mettre au travail et cesse de bavasser.

— Je *suis* dévoué, et cela me rend parfois incroyablement heureux.

Kat Romero pencha la tête.

— Parfois ?

Rupert l'imita.

— Le reste du temps, cela me rend euphorique. Ma vie est belle.

Super Kat tendit la main droite vers le visage de Rupert, et il sentit le bout de ses ongles effleurer sa joue gauche, crut se rappeler qu'elle l'avait déjà touché, juste avant, par surprise, un contact sur son bras très différent des senseurs qui le tiraient doucement de son dodo, plus proche de la pression que du massage, et puis ce nouveau geste, rassurant mais ferme, et pour une raison qui lui échappa il se figura Polestar et Super Kat les ongles enfoncés dans sa chair, déchirant son visage.

— Cet incident, l'autre jour...

Rupert était perdu.

— Un incident ?

— L'actrice tout indiquée pour Hollywood.

— Polestar ?

— Polestar aurait bien du mal à percer à Hollywood, Rupert. Parfaite pour le glamour, quelques bonnes scènes de fucky-fucky et de sucky-sucky, mais sans doute pas de la graine de star. L'établissement d'un permis serait problématique.

Super Kat hochait la tête, elle croyait manifestement qu'il avait voulu plaisanter. Il s'efforçait de comprendre où elle voulait en venir. Elle était en train de l'empêcher de tauffer.

— Je veux parler de l'autre actrice. Celle avec le fil autour du cou. Une amatrice brillante. Le potentiel d'une professionnelle.

Rupert tâcha de se concentrer. L'espace de quelques secondes, il se retrouva dans son appartement, inhalant le parfum de sa deyte, faisant glisser ses mains sur la chair, entendant sa voix, et pourtant il n'avait quasiment rien retenu de ce qu'elle avait dit, leurs conversations avaient été une série de questions et de répliques. C'était surtout lui qui avait parlé, il avait éprouvé ce besoin de répéter et de partager. Cela avait été un jour très spécial. Il avait parlé, parlé, et à présent il était muet.

— Tu es sûr d'être en bonne santé ? demanda Super Kat. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Rupert Ronsberger reprit ses esprits.

— Bien sûr, je suis au top du top.

— Tu n'es pas inquiet à cause de quelque chose que tu aurais pu voir ou entendre ?

— Je ne m'inquiète jamais. Je suis plein d'assurance et confiant en l'avenir. Nous convaincrons ceux qui doutent. Nous débusquerons les méchants et leur demanderons de papoter avec le Cool.

Sa Super afficha une mine rayonnante et écarta sa main, recula d'un pas et opina de la tête, signifiant à Rupert qu'il pouvait retrouver son poste, et en la quittant, alors qu'il enfilait le couloir, relevant les bureaux encore vides et les collègues sortant de l'ascenseur pour lui emboîter le pas, il se sentit fort et déterminé et il avait hâte de se pencher sur les dossiers qui l'attendaient. Il ne pouvait s'empêcher de regretter d'avoir perdu cette précieuse minute pour papoter joyeusement, mais il se rappela qu'il ne devait jamais faire preuve d'égoïsme, que si un Bon Euro désirait converser

il devait aménager son emploi du temps en conséquence. Il était positif d’être considéré d’un abord facile.

Assis devant son terminal, Rupert attendait que Himmler ait fini de débroussailler la piste lorsqu’il entendit du bruit. Il se retourna et vit Gio approcher, d’un pas aussi empoté que d’habitude, portant un plateau de la chaîne de l’étage, qu’il posa sur le bureau, à côté de son copain. Café et muffins pour deux. Rupert craignit que lui aussi lui fasse perdre un temps précieux. Au moins Himmler était lancé.

— Voilà pour toi, déclara Gio en dominant Rupert de toute sa taille.

— Merci beaucoup. C’est très gentil. En quel honneur ?

— Je viens d’être promu B+, ce qui fait que nous sommes à présent de vrais frères.

Rupert sentit l’aiguillon de l’agacement, mais il afficha un large sourire. Comment pouvait-on croire que Giovanni et lui étaient au même niveau ? Soit, Gio avait deux ans de plus que lui, ce qui en théorie lui aurait permis d’espérer prochainement un poste de Techno, mais même ainsi...

— Ton cappuccino est celui qui se trouve de ton côté. Je leur ai demandé de saupoudrer un peu plus de chocolat en poudre. Je connais tes goûts. Les muffins sont à la myrtille.

Rupert prit son muffin et son café, espérant que son ami partirait, mais Gio demeura sur place, et il avait du mal à contenir l’irritation qui le gagnait. Il savait que son ami était conformiste et honnête, mais il doutait sérieusement de son engagement : à de nombreuses reprises, ce Bureau fraîchement promu avait quitté le bureau pile à l’heure, tandis que Rupert faisait des heures sup. Son niveau de concentration était inférieur et il y avait eu des signes d’incertitude quant aux changements de langage. Mais Rupert était un collègue généreux. Il sut se maîtriser.

— Alors, dis-moi un peu, lança Gio. Comment ça s’est passé, avec Polestar ?

Rupert revit ses yeux briller alors qu’elle était allongée sur son lit, nue, buvant ses paroles de sagesse tout en se masturbant, partageant activement ses rêves et ses idéaux. L’État disséminait ses plus belles valeurs, luttait au nom du choix et de l’expression, et face à Gio qui lui décochait des clins d’œil salaces, Rupert eut conscience que du simple fait qu’elle était originaire d’une des régions les plus sauvages au monde, l’amour que Polestar portait au projet était bien plus profond que ce qu’il s’était imaginé. C’était une novice en la matière, tout comme il l’avait été dans son enfance,

et pourtant il était déjà protégé à l'époque, alors que Polestar avait longtemps vécu comme une primitive. Le respect qu'il avait pour elle ne fit que croître plus encore. Elle désirait ardemment croire et il était son gourou. C'était là la vérité. Elle saisissait parfaitement la nécessité de l'unité, savait pertinemment que la sécurité et le bien-être avaient un prix, et la compréhension qu'elle avait du système serait toujours plus profonde et plus vibrante que celle de ses collègues Crates. La croyance portée à un tel niveau, c'était peut-être la clef pour accéder au statut de Contrôleur. Il n'avait déjà plus que faire de la promotion de Gio.

— Tu es bien sorti avec elle, pas vrai ?

— Oui, répondit Rupert. Une demoiselle très intéressante.

— Très intéressante, oui... Excellente description. J'espère qu'elle a dansé pour toi, avec cette barre qui relie le sol au plafond, un concept rétro amélioré au goût du jour, un faisceau de lumière à la place de l'acier. On remarque à peine son pack-énergie caché dans son sac à main. D'abord la choré, puis la séance. Très sympa.

Giovanni ricanait. Rupert ignore son cops.

— Je me suis pris une bombe et j'en ai eu pour mon crédit, poursuivit Gio.

Cela dérangeait Rupert de savoir que Rocket Ron réfléchissait aussi en ces termes, à moins que ce soit lui-même qui envisageait les choses de cette manière ? Rupert et Rocket, Ronsberger et Ronald...

— Et puis elle adore le bondage. Son sac à main est grand et profond. Elle transporte tout un tas d'exclusivités. Je tenais une forme exceptionnelle, tu peux me croire. Oh oui. Tu as regardé les pornos que je t'ai bipés ? Patche un bout des tiens avec les miens, on pourra uploader.

Gio riait fort, à deux doigts de renverser le café qui se trouvait dans son mug, et Rupert se sentait vidé, stupéfait d'éprouver quelque chose qui s'apparentait presque à de la jalousie, se demandant pourquoi Polestar n'avait pas emporté sa barre, et soudain il se souvint qu'il s'agissait d'une autre deyte, quelqu'un qui avait saisi sa chance de rencontrer un Crate qu'elle admirait. Gio parlait d'une tout autre personne.

Rupert se joignit à lui, remuant sur son siège, couvrant bientôt de ses éclats de rire ceux de Gio, qui se calma rapidement et éprouva à son tour de l'agacement. Polestar devait être encore plus bonne que dans ses souvenirs pour pouvoir susciter une telle joie chez le plus que sérieux Ronsberger.

Comment une sexeuse si quelconque avait-elle pu lui faire autant d'effet ? Non, ça n'avait ni queue ni tête. Peut-être avait-il sous-estimé cette femme.

— Ferais mieux d'aller travailler, dit Giovanni, heureux de prendre congé.

— Merci pour l'encas, lui lança Rupert dans son dos, avant de pivoter sur son siège juste au moment où Himmler achevait une prospection préliminaire.

La première affaire de la journée impliquait une commune filmée en train d'agresser un pédo dans un train sous-urbain. De toute évidence, c'était là une descendante des cockneys qui avaient régné sur Londres, les vestiges de ces grandes familles survivant à présent en marge de la ville. Cette tribu était jadis réputée pour sa violence, et ce cancer continuait de se transmettre. La plupart du temps, les inférieurs gardaient le silence lorsqu'ils prenaient le Soumétro, tête baissée et yeux fermés, respirant profondément, prenant soin de ne commettre aucune faute qui leur vaudrait d'être entendus. La surveillance permettait de maintenir l'ordre. Ce n'était que lorsque chaque millimètre de l'USE penserait correctement que le silence pourrait laisser place à des conversations en toute liberté.

Cette femme se moquait de tout cela. Elle se moquait ouvertement de lui en agissant ainsi, sans le moindre égard vis-à-vis des yeux et des oreilles de l'État. Cette extrémiste couvait d'un regard hostile l'homme qui se trouvait en face d'elle. Il était élégamment vêtu, civil jusque dans ses gestes, assis au côté d'une petite fille en uniforme d'écolière, sur le genou de laquelle sa main reposait. C'était une pratique connue sous le nom de « Nippon Deal », qui s'inscrivait dans la tradition des hommes d'affaires japonais : un honorable pédophile abordait un enfant pour lui proposer des bonbons en échange d'attouchements modérés. Avec le consentement des deux parties, d'autres échanges s'ensuivaient. Rupert remarqua les hauts talons et le maquillage de la petite fille, zooma et confirma la présence d'un logo Saviles. Les yeux de l'enfant étaient jaunes, mais d'une teinte plus claire que ceux de Polestar. La scène était des plus anodines, mais d'autres passagers laissaient leur colère transparaître sur leur visage, détournant le regard comme le faisaient les communs lorsqu'ils n'étaient pas d'accord mais avaient la présence d'esprit de ne pas s'exposer à l'InterZone. Cette cockney, elle, agissait tout à fait différemment. Peut-être avait-elle bu de l'alcool ou ingéré des narcotiques, deux problèmes systémiques dans les bas-fonds de la banlieue.

Rupert secoua le doigt et revint en arrière, retrouvant le moment où la femme – Sarah Rodgers, selon l'identification d'Himmler – était entrée dans le Soumétro à Gallows Hill, partie intégrante de l'Uxbridge Loop qui comprenait des barrios tels que Iver Heath, Black Park Estate, George's Green, Britwell New Town, Slough Central et Slough East, Langley Manor, West Drayton et Cowley Bricks. Rupert déduisit de la localisation qu'elle était sous speed, estimation d'expert que la rapidité de ses gestes semblait confirmer.

L'agression débuta dès que Rodgers monta à bord de la rame. Rupert se tourna vers Himmler qui identifia le pédo : Christopher Brown, un actif qui s'aventurait ici au-delà de sa Porte. Que faisait cet élégant pédophile en costume si loin de chez lui ? L'enfant était la clef de cette énigme, et H passa aussitôt à l'action : Lucy Bates, érudite d'InterZone originaire de South Ruislip. Où allaient-ils ? Ils devaient forcément se rendre dans un lieu digne d'intérêt. Les bords de la Tamise à Maidenhead ? Mais pourquoi risquer de se faire harceler dans le Soumétro ? Chris était-il à ce point naïf ? Il convenait de procéder avec méthode. Fort de son expérience, Rupert savait déceler les éléments comportementaux les plus significatifs. Il figea l'image lorsque Rodgers, debout, pointa un doigt accusateur sur le pauvre Christopher et Lucy, plutôt gênée. Le Crate saisit son cappu et revint en arrière.

Un vrai délice : Gio avait fait preuve d'une grande générosité. Il lui avait paru triste lorsqu'il l'avait quitté, et Rupert se demandait s'il s'agissait en partie de jalousie. Il tendit la main vers son muffin, en prit un morceau et l'avala : la saveur de myrtille était rehaussée d'un arrière-goût de porc. Il proposerait plus tard à Gio d'aller manger quelque chose. Ils pourraient se faire un ou deux bars du Centre et quelques sushis. Ce « Nippon Deal » lui donnait envie de japonaiseries. Lisle Street regorgeait de deytes. Des dames mûres. Des visages peints. Africaines, Asiatiques, mais pas de Nips.

Après avoir fini son encas, il recycla tout et passa aux toilettes se laver les mains. Il se recoiffa rapidement dans la glace et s'apprêtait à retourner travailler lorsque Super Kat entra, lui tapota l'épaule en passant alors qu'elle se dirigeait vers une cabine. Elle s'arrêta devant la porte et jeta un regard derrière elle, faisant glisser sa langue sur ses lèvres de marque. Rupert eut la certitude d'apercevoir un tatouage de serpent familier, mais se dit que c'était impossible : il l'aurait remarqué bien avant. Il se replongea aussitôt dans le dossier en cours.

Il s'avérait que Chris était un célèbre InterZoneur, membre de plusieurs communautés, et riche de nombreux amis proches. C'était un Bon Euro, heureux en affaires, au blason immaculé. Ses relevés de crédit révélaient qu'il s'était rendu dans un hôtel de Maidenhead spécialisé dans les pédo-scénarios, avec des chambres aux noms tels que Salle de Classe, Cour de Récré et Chambre d'Enfant. Ça correspondait parfaitement à son profil, contrairement au mode de transport choisi. Il avait dû changer à Slough Central afin d'arriver à destination : cela indiquait très probablement une facette masochiste de sa personnalité.

Rupert remonta la piste, découvrant que Chris avait été agressé trois fois par le passé, qu'il faisait partie d'un groupe qui fantasmaient sur les jeunes communs violents et sortait fréquemment pour s'y frotter. Rien que de très légal et tout à fait transparent à tout cela, pas le moindre aspect coercitif. À présent que le contexte était posé, il était temps de s'occuper du crime.

Rupert visionna le reste de l'enregistrement, Rodgers qui pointait un index mauvais sur Chris, tapotait brutalement sur la poitrine de celui-ci avant de refermer la main en une arme bestiale pour lui asséner un coup de poing en plein visage. L'enfant ne dit rien, se contenta de regarder la vitre, comme totalement détachée de la situation. Himmler soumit alors un profil de la petite fille, qui la présentait comme issue d'une famille monoparentale aussi pauvre en crédit qu'en discipline. De toute évidence, l'enfant avait grand besoin de fonds et de reconnaissance, au vu de son niveau scolaire médiocre. Qui était Rodgers pour la priver de cette chance de subvenir elle-même à ses besoins ? Il fit cesser l'enregistrement, retourna en arrière et relança à nouveau la scène afin de tout bien saisir, en ajoutant cette fois-ci le son.

Rodgers crachait son venin, répétant le terme incorrect de « pervers ». Elle criait que Chris était un prédateur, comme si c'était quelque chose d'illégal, que la petite fille était manifestement droguée. Rupert nota cette accusation, mais il devait se montrer prudent. S'il agissait négativement vis-à-vis d'un pédophile, cela pourrait être utilisé contre lui plus tard. Cela pourrait même ruiner sa carrière. Les droits des minorités étaient des plus importants. Il était parfois très difficile de se laver de soupçons de phobie. Il zooma sur l'enfant, qui semblait fatiguée et déconcentrée, mais qui avait clairement veillé à se mettre en valeur. Tout semblait parfaitement normal, et Rupert reporta son attention sur Rodgers. Elle disait que les « Anglais

Libres » l'auraient tué s'ils s'étaient trouvés dans cette rame. Rupert secoua la tête.

La diatribe continua ainsi et d'autres coups de poing suivirent. Chris se recroquevillait au fond de son siège, pleurnichant tout en affichant un large sourire, et le poing de Rodgers, petit et dense, de s'abattre sans cesse. Chris était un homme imposant, surtout en comparaison de l'enfant et de son agresseuse, et lorsque la cockney lui mit un violent coup de pied au tibia, il réagit. Il se leva et la poussa, l'envoyant au fond de son siège à elle. Bien évidemment, ce n'était là qu'un acte de légitime défense, mais d'autres communs se levèrent pour intervenir, un jeune traversant le wagon, à deux doigts de prendre part à l'agression, et se rappelant tout à coup qu'il était observé. Il recula aussitôt, mais aux yeux de Rupert, ses intentions étaient claires, et il en allait de même pour plusieurs autres passagers : lorsqu'il aurait arrêté sa décision quant à Rodgers, il enquêterait sur toutes ces personnes. Ce type de comportement était inacceptable.

Chris s'occupa de ses blessures, son mouchoir blanc rapidement imbibé de sang. Pris d'une soudaine peur panique, il descendit à l'arrêt suivant, les registres indiquant qu'il avait alors appelé la Gendarmerie et était allé voir son docteur. Lucy Bates était restée à sa place, seule et sans protection.

C'était là une affaire aussi limpide que déstabilisante, et il ne faisait aucun doute que Rupert la transmettrait au Cool, mais pour l'instant, il décida de rester aussi ouvert d'esprit que possible. Il siffla Limier : l'heure était venue de s'intéresser de plus près à Sarah Rodgers, de fouiller chez elle et dans sa vie, dans ses crimes passés et ses futures intentions : un individu pareil devait cacher beaucoup de secrets. La mention d'Anglais Libres homicides était très grave. On ne pouvait prendre le terrorisme à la légère, même si Rupert savait qu'elle n'avait dit cela que pour faire peur à sa victime. Les rebelles étaient à peine plus dangereux que la racaille ordinaire.

Les gars et les filles du Cool décideraient de la meilleure façon d'aider cette triste femme, mais avant de lâcher son fidèle compagnon canin, Rupert ouvrit de nouveaux fichiers distincts, se repassa le moment où Chris s'était défendu et où certains passagers avaient réagi. Plusieurs hommes et deux femmes furent épinglés, et il leur apporterait toute l'attention qu'ils méritaient. L'affaire tournait à l'incident grave, et Rupert était sur le pied de guerre. Il s'occuperait de ces criminels dès qu'il en aurait fini avec Rodgers. Leurs intentions étaient claires et toute pensée devait être policée. Les défis

qui l'attendaient l'enthousiasmaient. Sa journée s'embellissait un peu plus à chaque seconde qui passait.

OceanofPDF.com

Horace Starski se tenait face à la baie principale de son penthouse londonien, et observait le monde à ses pieds. Le verre super-fin était également super-résistant, renforcé et avec Peepin intégré, la dernière mise à jour de la série VoyBox. Le pré-accès au dernier cri de la tech était l'un des avantages de la fonction de Contrôleur, et pour un homme de Bruxelles, les possibilités dépassaient l'imagination.

Le Grand Londres avait au moins trois ans de retard sur les grandes villes du Continent, malgré l'arrivée de tous ces Crates qui par leur seule présence relevaient la moyenne. Redressant la tête, il zooma par-delà l'immédiate beauté d'East Side, en direction de la M 25. Peepin comportait des fonctionnalités qui dépassaient de loin celles de Limier, le meilleur renifleur à la portée des Crates. En quelques secondes il pouvait se retrouver sur la jetée de Southend, n'observant pas les promeneurs, mais marchant parmi eux. Cependant, il n'avait pas envie de s'enfoncer dans les bas-fonds du bord de mer anglais. Les lueurs de Blackpool scintillèrent, mais il les occulta.

Les communs de la campagne s'accrochaient à leurs mythes, à leurs routes sinueuses et leurs haies mal taillées, leurs ennuyeux matches de crickets sur des terrains bordés de chaume ranci, heureux de se remplir la panse de bière et de tourtes ignobles, certains allant même jusqu'à cultiver leur petit jardin alors qu'ils pourraient parfaitement acheter des légumes plus propres, quasi identiques, dans un hypermarché. Ce refus du changement avait limité la propagation de valeurs plus progressives, mais ces coins reculés finiraient bien un jour par accéder à la modernité. L'USE maintenait le forcing, gardait la main tendue, jouant comme à son habitude sur le temps long. Le rejet ne serait pas oublié. Les insultes avaient été compilées. La suppression de l'Anglicité était inévitable. Les rebelles gallois, écossais et irlandais disparaîtraient également. Pourtant, malgré les tentatives du Cool pour susciter des dissensions internes, la résistance britannique demeurerait unie. Pour le moment, en tout cas. La victoire était

assurée. L'USE atteignait toujours ses objectifs. Le temps n'avait aucune importance. Il en avait été ainsi dès le début. Londres était d'ores et déjà très différente de la ville qu'il avait jadis connue.

Il avait eu alors la témérité de s'écarter des zones protégées pour s'enfoncer dans les faubourgs malfamés. Le jeune homme qu'il était s'était épris des plans et horaires lors de son exploration du métro. Il avait trouvé les communs anglais frustes, stupides même pour certains, mais il avait toujours eu l'honnêteté de reconnaître qu'ils possédaient une énergie qui faisait défaut à ses collègues. À titre d'expérience, il avait comparé les plaisirs immédiats aux profits à long terme, avait écouté de la musique agressive et goûté à diverses bières dans des pubs douteux. Les femmes avaient un charme sale et crapuleux, qui ne relevait en rien de leur fortune ou de leur statut social, ou d'une quelconque expertise sexuelle acquise dans des centres de réhabilitation de la Libye Libre ou du Bangkok Exchange. Tout en étudiant de près la tentation, il était resté fidèle à certaines vérités fort simples. La discipline menait au succès. L'émotion était une faiblesse. Le Contrôleur Horace eut soudain la nausée.

Des problèmes plus immédiats requéraient son attention. Le cas des six moineaux en liberté dans l'East Side, par exemple. Une équipe-barbecue avait fourni les animaux vivants pour une brochette-partie, mais tout juste arrivé de Bruxelles, Horace Starski avait soudain décidé de les libérer. Ces emplumés n'avaient que peu de chances de survivre, mais il était curieux de savoir s'ils parviendraient à trouver une façon de sortir des dômes. En guise de divertissement, il avait été convenu entre copains Contrôleurs de laisser entrer un peu de brouillard. Les moineaux passèrent du statut de surprise du chef à celui d'info principale dans toute la ville et sur InterZone. Starski tenait à observer les réactions de ceux qui vivaient du bon côté des Portes. Une partie de lui espérait que les oiseaux parviennent à s'échapper loin d'ici, l'autre souhaitait leur mort.

Peepin tinta. Son Crate préféré quittait l'une des tours en contrebas. Avoir un appartement dans un bâtiment d'excellence tel que la Pearly Tower, c'était le rêve de tout Bureau et de tout Techno, la deuxième option, plus réaliste, consistant à résider près des bonnes adresses. Horace Starski remua sa baguette et observa Peepin siphonner la scène, prévoir et prédire, projeter les scénarios virtuels. Il contempla les possibles pendant exactement une minute avant de passer les portes de la terrasse. La plateforme était modulable en intérieur/plein-air, la coquille protectrice

disparaissant quand on le lui demandait gentiment. Elle était présentement en place, ce qui lui permit de s'avancer jusqu'au bord sans courir le moindre risque de chute. Ce mini-dôme pulsait au rythme de ses pas, version miniature des énormes courbes qui protégeaient les Portes. Les moineaux étaient là, quelque part, et il se demanda ce que Scales ! et son odeur salée leur évoqueraient. Peepin tournait à plein régime : Horace Starski se saisit de ses lunettes Toms, les plaça devant ses yeux et se retrouva instantanément en train de marcher au côté du B+, se délectant de la sensation de poids de chaque pas, ravi de la qualité de cette expérience plus qu'immersive.

Horace Starski hésitait à se rendre physiquement dans une zone commune. Son emploi du temps était bien rempli, mais une fois ses menues tâches accomplies, il aurait sans doute le loisir de se balader un peu. Il porta la main à sa poitrine pour sentir la cadence de son cœur, s'imagina des illuminations et des mouettes volant en rond, l'aiguillon de la nostalgie lui signifiant que c'était quelque chose qu'il *devait* faire. Se rendant compte que c'était sa main portant sa Paume, il l'écarta aussitôt, sans véritable raison d'alarme. En tant que Contrôleur, il possédait une Paume différente de celles dont étaient équipés les Crates et tant d'autres Bons Euros. N'ayant pas d'internes, il était au-delà de tout Soupç, et bien qu'il fût l'objet d'une surveillance minimale, il était libre de tout monitoring. Il ne faisait qu'un avec Hans et son âme sœur Michele. Après tout, si on ne pouvait faire confiance à un Contrôleur, à qui aurait-on pu se fier ?

Les Contrôleurs se devaient de répondre, de jauger, de projeter, d'encourager et d'affiner le système, mais ils se devaient également d'inspirer la foi. À cette fin, le pouvoir absolu était une nécessité. Toutes celles et tous ceux qui travaillaient pour l'USE se reposaient sur des règles et aspiraient à suivre des ordres : il revenait donc à des hommes et des femmes plus forts de se sacrifier en acceptant de porter le lourd fardeau du leadership. Certes, des erreurs pouvaient survenir, il y avait eu des excès, et les services de sécurité pouvaient se montrer à l'occasion trop fermes. Mais le système fonctionnait à la perfection. Ce que les masses ignoraient ne pouvait leur faire de mal. Si personne ne savait, il s'ensuivait que personne n'en avait cure. Si personne ne savait et n'en avait cure, il s'ensuivait que l'événement en question n'avait pas eu lieu. La Nouvelle Démocratie valait bien une certaine dose de flexibilité. La réflexion souple, bien que

découragée dans les rangs des Crates, était un droit âprement gagné par tout Contrôleur en exercice.

Horace Starski sentit les arômes de café et de chocolat. Du bacon en train de frire. Il se déplaçait tel un grand timonier invisible, partie intégrante de la machine mais échappant à son contrôle, fixant les caps, libre de ne suivre que son bon vouloir. Le Contrôleur était heureux de se retrouver parmi les siens, de saisir au passage les conversations des Crates – papotages rassurants sur les horaires de train, les mérites d’une promotion Mango Services, une hausse moins élevée que prévu de la taxe InterZone. L’odeur de bacon laissa place à une bouffée de déodorants et de parfums tandis que Bureaus et Technos convergeaient en une colonne de plus en plus dense à l’approche de la gare principale, les jeunes esprits les plus brillants d’Europe se rangeant en une file étroite où divers niveaux se mêlaient sans bousculade, chacun témoignant d’un respect absolu pour ses potes.

Si sa présence avait été physique, le Contrôleur Horace aurait été écrasé par la foule, mais il n’en voulait à personne puisqu’il était invisible, la tête littéralement dans les nuages. Il pouvait ainsi considérer ses camarades avec une ouverture d’esprit absolue, et se concentrer pleinement sur son ascension en escalator. Sur le quai du Surmétro, l’attente de la rame était établie à trois minutes, qu’il mit à profit pour observer les Crates. Ils clignaient des yeux, contractaient les muscles de leur visage, regardaient droit devant eux, jetaient des coups d’œil de côté et affichaient des sourires polis, certains discutant discrètement par groupe de un, de deux ou de trois, tandis que la majorité s’était coupée des flux InterZone afin de se préparer aux tâches importantes qui les attendaient. Ils éveillaient leur concentration. Atteignaient la sérénité intérieure absolue grâce à des exercices de relaxation enseignés par l’État. Au milieu de tous ces jeunes, le Contrôleur entrevoyait un avenir plus que radieux. S’il avait été visible, leurs réactions auraient été bien différentes, l’admiration et même la stupéfaction auraient brisé leur quiétude. Il était heureux de ce parfait anonymat.

Peepin garantissait une intimité sans commune mesure avec les autres technologies, et il eut une pensée pour l’humble Limier et la façon dont les Crates customisaient leur toutou, qui dans certaines situations pouvait se montrer désobéissant. D’ici un an ou plus, tous n’auraient plus d’yeux que pour Peepin, récompensant par transfert de crédit ses concepteurs, ses fabricants et ses investisseurs, tandis que Starski aurait accès à une technologie encore supérieure. L’imminence d’une mise à jour

révolutionnaire était perpétuelle, et lui était toujours à l'extrême pointe du dernier cri. La commercialisation de ces produits devait être approuvée et légalisée, et c'était les Contrôleurs qui s'en chargeaient. Ils étaient bien rémunérés, ce n'était que justice, et par-dessus le marché, Starski avait fait fortune grâce à Scales ! Et si son hybride humain-chimpanzé trouvait son public...

Il se surprit à fredonner la chanson diffusée sur le quai et dont le titre lui échappait, sourit en apercevant des pieds battre silencieusement la mesure, tandis qu'au moins la moitié des hommes présents tiraient des poches de leur veste ou de leur manteau des casquettes blanches, pour les visser aussitôt sur leur crâne. Des femmes et quelques hommes tournèrent la tête pour admirer ces beaux gosses, et le Contrôleur en profita pour jauger les mademoiselles présentes. Elles n'étaient pas aussi frontalement séduisantes qu'une deyte, mais leur modestie n'était pas dénuée de charme, et la plupart devaient avoir un double Euroland.

La rame arriva, tous montèrent à bord en files impeccables, et bien vite le train quitta l'East Side pour glisser en direction du Centre. Les rues en contrebas, moins policées, fourmillaient de livreurs et de petites mains. Le travail manuel était une nécessité, et les communs qui avaient accès aux dômes étaient dûment sélectionnés et monitorés. La sécurité était draconienne, et pourtant le Contrôleur Horace savait que si les Anglais Libres lançaient un jour une attaque sur Londres, ce serait par le biais des techniciens de surface, des coursiers, des ouvriers du bâtiment, des substituts et autres inférieurs. Il en allait de même dans toutes les villes européennes, mais la Grande-Bretagne était l'une des régions les plus dangereuses. Un projet d'esclandre fomenté par les Écossais Libres avait été déjoué à Glasgow deux mois auparavant. Le B+ qu'il filait comme son ombre descendit de la rame, et lui fit emprunter une série d'escalators jusqu'aux jardins de Westminster.

Le Contrôleur Horace entendit quelqu'un l'appeler par son nom. Il eut l'impression d'être un spectre surpris par un médium extralucide, un usurpateur dans l'ombre froide de la tour rouillée de Blackpool. Le Paris du Nord. Il se crispa, attendit, sûrement le fruit de son imagination, mais on l'appela à nouveau et il se demanda s'il était mort. Peepin l'avait arraché à ses copains. Son corps avait été effacé. Il éprouva une brève terreur, la solitude l'étouffa une fois de plus, et il se dit qu'il aurait mieux fait de rester à Pearly Tower, ou mieux encore, dans la Tour Monnet. Il n'aurait jamais dû

quitter Bruxelles. L'assassin était une jeune femme qui chantait comme un moineau. Elle ne ferait preuve d'aucune pitié, et il espérait qu'une fois sa tâche accomplie, elle parviendrait à s'échapper. Il reconnut alors la voix et se rappela qui il était, ce qu'il était, où il était, retira ses lunettes Toms et se retourna vers Baby.

— Ça vous dit, un café ?

Le fait qu'il ait confondu le superbe accent continental de Baby avec le cockney guttural des communs de Londres avait quelque chose de terrifiant. Le Contrôleur Horace avait été considérablement désorienté. Peepin était un outil très puissant : sa capacité à dépasser le virtuel pour entrer dans le visionnaire pourrait s'avérer fatale pour des esprits faibles. Pourtant, cela n'avait rien de physique. Bien sûr que non. Les frontières se brouillaient et le Contrôleur Horace avait travaillé à une vision qui lui était personnelle, et qu'il avait hâte de tester. Il sourit à Baby, qui savait exactement comment il aimait son café. L'heure était toute indiquée pour laisser le Crate à Westminster. Le Contrôleur avait une journée bien chargée devant lui. D'un geste, il indiqua à Baby qu'il allait passer à l'intérieur.

— Muffin à la myrtille ? lui lança-t-elle en se retournant, une fois passé le seuil de la terrasse.

Horace Starski la suivit dans le salon. Bob Terks venait de sortir de sa chambre et s'affairait déjà à la machine à expressos : l'ex-agent de la CIA aimait les cafés forts et courts. Le Contrôleur était plutôt cafetière à piston, du café noir généralement, un latte pour changer de temps en temps, et Baby préférait le thé. Chacun ses goûts. La liberté de choix avant tout. Rien ne les obligeait à le copier en tout.

— Nous avons beaucoup à faire, déclara le Contrôleur Horace, une fois qu'il se fut assis confortablement.

Cette petite promenade l'avait mis en jambes, et il était fin prêt à guincher. Leur séjour à Londres ne durerait pas plus de trois jours. Il prendrait part à des réunions, tapoterait chaleureusement quelques dos et dicterait les choix qui s'imposaient avant de rentrer triomphalement chez lui. Rien de plus simple en vérité, mais il était de coutume de tomber dans l'hyperbole.

— Et voilà pour vous, dit Baby en posant un plateau sur ses cuisses.

— Merci infiniment. Ça sent rudement bon. Les haricots ?

— Ils viennent de Palerme.

— Palerme. Une ville intéressante. Tu y es déjà allée ?

— Jamais.

— Nous irons un jour. Qu'est-ce que tu en dis, Bobby ?

— Pardon ?

— Et si nous allions à Palerme voir comment sont produits les haricots ?

Bob Terks se retourna. Il semblait alarmé.

— Pas aujourd'hui, Bobby. Bien évidemment, pas aujourd'hui. Plus tard. Baby n'est jamais allée à Palerme.

Bob Terks redressa l'échine.

— Moi non plus. Il y a beaucoup d'autres villes européennes où je n'ai jamais mis les pieds. La plupart, en fait.

— Nous nous y rendrons bientôt. Je vous le promets.

Bob Terks était visiblement ravi. Le héros du nettoyage de Los Angeles se reconcentra sur sa tâche, s'appliquant à produire le meilleur expresso, tandis que Baby prenait place sur le siège le plus proche. Celui-ci était en acier, et contre son imposant dossier, elle semblait encore plus menue, vêtue de cette grenouillère à poids qu'elle aimait porter en guise de pyjama. Elle était chaussée de ces pantoufles en crinière de lion qu'Horace Starski lui avait offertes à l'occasion de son dernier anniversaire. Pendant les mois qui avaient suivi, il ne l'avait jamais vue les porter, et lui avait demandé si elles n'étaient pas à son goût : depuis, elle les chaussait tous les matins et tard le soir. Elle leva un pied et frotta la semelle sur le mollet du Contrôleur. C'était là le geste d'une innocente, la marque d'affection d'une enfant envers un parent pétri de sagesse, et Horace Starski réfléchit à la pureté de Baby, au fait qu'elle ne ferait preuve d'aucune pitié s'il était un jour menacé.

— Je vais me préparer un bagel au fromage frais, annonça Bob Terks. Ça vous dit ? J'ai du saveur cabillaud, côtelette d'agneau ou nature.

— Nature pour moi, répondit Horace Starski en donnant de la voix. Tu les as scannés comme il faut ?

— Pourquoi est-ce que je devrais scanner un bagel ?

Cela avait beau être une blague récurrente entre eux, le poison était un sujet très sérieux.

— J'ai commandé ces ingrédients dont je vous ai parlé. Quand on sera de retour à la maison, je vous préparerai une petite spécialité californienne, pur jus. Je n'arrive toujours pas à croire que vous n'ayez jamais goûté à un Tex-Mex Tornado.

— Avec de la purée de haricots ? s'enquit le Contrôleur.

— La totale. Des tacos pour commencer. Accompagnés de margaritas, servies dans des verres gelés, avec du sel sur le bord.

— Ça me met l'eau à la bouche, commenta Horace Starski.

Il avait déjà goûté à la cuisine mexicaine, mais il n'avait pas le cœur à ruiner la joie de Bobby.

— C'est un plat américain traditionnel, se rengorgea Bob Terks. Inventé par les premiers colons européens, l'alliance du génie des boulangers de Cork et, sacrée coïncidence, d'experts en épices originaires de Palerme. Ces gens ont cultivé la terre à la sueur de leur front pour produire bœufs, agneaux, chèvres, poulets, chiens, haricots, piments, poivrons, riz et d'autres ingrédients encore que je déciderai d'utiliser ou non. Je rapporterai enfin ce plat sur son continent d'origine. Je sais qu'il existe des restaurants californiens à Bruxelles, mais ces plats n'ont pas eu le même succès que les currys d'Amsterdam.

— Presse-toi un peu avec ce bagel, dit Baby. Le Contrôleur Horace doit mourir de faim.

Baby regardait Bobby tandis que celui-ci poursuivait sa tirade sur le festin qu'il planifiait. Debout face au plan de travail, leur tournant le dos, Bob parlait de tortillas en préparant ces bagels tout simples, colosse à l'obéissance aveugle, aux habitudes immuables, et à la loyauté indéfectible. Il y avait une légère tension entre Baby et lui, ce qui n'était pas très sympa, mais le Contrôleur avait le sentiment que tout finirait par s'arranger de soi-même. Ils étaient jeunes et idéalistes, le considéraient comme un sage, un ancien, et pourtant, en son for intérieur, il ne se sentait pas vieux du tout.

Il se reconnaissait dans ce jeune Crate avec lequel il avait traversé Bethnal Plaza pour attendre le Surmétro, entouré de tous ces talents prometteurs aux costumes similaires, stricts et conformistes, mais de leur propre point de vue uniques et individuels. Il y avait les lentilles que les filles portaient et les casquettes des garçons, les marques et les griffes, et son Crate était si fier de son statut B+ – ce cher petit Rupert – à première vue, c'était un amoureux des détails et des broutilles que la répétition ne fatiguait jamais, mais c'était ces particularités qui peut-être le feraient sortir du lot. La voix de Bobby résonnait puissamment, mais bien que Horace Starski fût un ex-Crate, un homme dévoué aux sphères des idées et de l'esprit, il demeurerait plus dangereux et mortifère que le soldat qui avait contribué à la libération de Los Angeles.

Le Contrôleur se retrouva jeune homme, debout devant un plan de travail tout comme Bob Terks, passant en revue les ingrédients, débitant le même genre d'inepties, avec pour seul public une jeune Londonienne du nom de Belle. C'était la première fois qu'elle l'invitait chez elle, un simple F 1 dans un petit immeuble de Balham. Les lieux étaient minuscules, mais assez jolis, chaleureux et accueillants. Il aurait voulu mettre un peu d'ordre là-dedans, jeter pas mal de choses, mais il avait assez de jugeote pour ne rien lui dire, à ce sujet tout du moins. L'immeuble était proche de l'hôpital public où elle travaillait, à cette époque où la Sécurité sociale n'avait pas encore été privatisée, où les directives de l' UE s'alignaient sur l'idéologie des capitalistes natifs de Grande-Bretagne, avec le soutien et l'expertise des mégacorps américaines.

Il avait parlé et parlé sans discontinuer, en buvant une bouteille de bière, et il se demandait à présent pourquoi. C'était la première fois qu'il se retrouvait dans un « *flat* », ce terme anglais qu'évitaient soigneusement les agents immobiliers visant une clientèle de riches salariés. « *Apartment* » sonnait plus européen, reflétait à merveille le snobisme des Britanniques britannophobes, cette cinquième colonne qui s'était avérée essentielle à l'unification, mais qu'à cause de Belle il avait un temps méprisée. Il avait à présent l'impression d'être de retour dans cet appartement, de s'écouter à nouveau parler, et il aurait voulu qu'il la ferme. Le fait de repenser à Belle le rendait aussi heureux que triste.

Cela faisait plus de quarante ans qu'il ne lui avait plus parlé. Il se demandait ce qu'elle pouvait bien penser des chansons diffusées dans le Surmétro, mais elle n'utilisait sûrement pas ce mode de transport. C'était une commune, elle vivait dans un monde enténébré. Il se souvint des disques punk qu'elle lui faisait écouter quand il était chez elle. Il sourit, Baby le remarqua et fit de même. Belle avait toujours été d'une force et d'une indépendance hors du commun. Il se demanda si Baby était de la même trempe, mais comment aurait-elle pu l'être ? Malgré le dégoût que cette musique lui inspira au début, il n'avait pas mis longtemps à en saisir l'importance, et en déduire les causes de sa marginalisation. Il se souvenait encore des noms de ces groupes, et de beaucoup de leurs chansons. Tout avait été effacé depuis, et c'était pour le mieux. Il en allait de même pour Belle.

Kenny était exténué, mais c'était une fatigue saine, le résultat d'une grosse journée de travail. Il avait fait tout ce qu'il s'était fixé, et même un peu plus, et avait à présent hâte de se détendre en compagnie de Jan. Elle était passée voir sa sœur, et il préparait le dîner afin de le servir dès son retour. Il avait un curry sur le feu qui mitonnait délicieusement. Il était content de lui, heureux d'avoir quitté le pub de bonne heure, la veille au soir, et d'avoir mangé quelque chose en chemin, ce qui lui avait permis de se réveiller de bon matin sans gueule de bois. Debout à sept heures, l'esprit clair, il avait mis le chauffage et rempli la bouilloire, avait ouvert les rideaux et s'était soudain rappelé que le sac de Fred était dans la chambre, et qu'il ne l'avait toujours pas ouvert. Il était trop tôt pour Jan, aussi l'avait-il laissée dormir, en prenant discrètement le sac pour se poser au salon. Il faisait encore nuit dehors, mais il avait pour s'éclairer sa lampe de lecture, courbée au-dessus du dossier de son fauteuil.

Il s'était fait un café bien corsé, et en le sirotant du bout des lèvres, il avait passé en revue la soirée de la veille : Fred à moitié saoul, Clive et ses lacets, l'arrivée de Tom, Ronnie et l'effet qu'elle faisait sur le patron, les mots échangés avec Kid Bale, et enfin Peanut Paul Harrison et sa sauce satay. Il repensa aux médailles en laiton sur la poutre de la petite salle, le père et le fils assis à la même table. Il adorait le Wheatsheaf. C'était le pub parfait. Et d'autant plus parfait qu'il se trouvait à dix minutes à pied de chez lui. Durant sa jeunesse, il avait passé beaucoup de temps dans les pubs du centre-ville, traîné ses bottes avec les têtes chaudes du coin, mais à présent il vivait avec Jan, et était beaucoup plus discipliné. Cela ne l'empêchait pas d'apprécier une petite beuverie de temps à autre, et d'avoir une certaine nostalgie pour les sorties exceptionnelles, comme cette excursion au pays de Galles, mais l'essentiel de son temps et de son énergie était désormais canalisé à d'autres fins.

Il se revit sur cette pelouse, illuminée par les lampes et le feu qui brûlait dans le tonneau de métal, Paul et sa chemise hawaïenne, toutes les autres

bien repassées et bien pliées attendant l'été au fond de son armoire. Chacun ses rêves. Ce matin aussi, Kenny était dans la lumière, cerné par les ténèbres de son jardin, aussi denses que celles du cimetière d'All Souls. L'annonce de la mort de Chris Hobbs lui revint brutalement en mémoire. La souffrance d'un jeune homme avait été recyclée en propagande. En méprisable divertissement. La cible parfaite. Tout comme Kenny la veille au soir, et encore à présent. Mais ses secrets étaient en sécurité dans son crâne. Il éteignit la lampe et attendit que le soleil se lève. De faibles contours apparurent, se précisèrent en formes plus distinctes, d'abord le haut de la palissade du jardin et les toits des maisons voisines, puis les plantes qu'il faisait pousser dans des pots. Chris disparut dans la brume.

Debout une bière à la main, humant les effluves épicés de son curry, Kenny se sentait aussi bien que ce matin, après qu'il eut fini son café et que le soleil eut inondé le salon. Il avait pris tout son temps pour ouvrir le sac de Fred. Comme s'il s'agissait d'une cérémonie, en faisant durer le plaisir. Paupières closes, il avait retiré les livres du sac, l'un après l'autre, pour ouvrir subitement les yeux, excité par l'expectative de la surprise. Cela faisait partie des meilleurs moments de sa vie : d'abord jauger la première de couverture, puis lire le titre de l'ouvrage et le nom de l'auteur, feuilleter et sentir les pages, et s'imaginer les histoires et les idées qui l'attendaient entre ces lignes.

Le premier livre qu'il sortit s'intitulait *PUSH*, un recueil de nouvelles publié par Joe England. Des noms lui accrochèrent l'œil, Joseph Ridgwell, Dickson Telfer, Michael Keenaghan, et il fut comme happé par le texte, au point qu'il dut se forcer à suspendre sa lecture. Le suivant était *Malayan Swing*, de Pete Haynes, dont il lut la quatrième de couverture. L'histoire d'un exclu de la société. Dans le résumé de l'intrigue, Kenny releva plusieurs occurrences du double-discours qui pullulait à présent. Le livre suivant s'attachait à une autre période de l'histoire de Londres : *Without the Moon*, une sombre histoire de la Reine du Roman Noir. Des prostituées de West End massacrées par deux tueurs en série durant la Deuxième guerre allemande. Le premier des deux n'était autre que l'Éventreur du Couvre-feu, qui étranglait puis mutilait ses victimes.

Il y avait en tout sept romans, mais il avait été interrompu par Jan qui était entrée dans la pièce pour se camper devant lui, les mains sur les hanches, fronçant les sourcils, parodiant ses propres airs d'institutrice. Elle officiait dans une école primaire, et lui disait souvent pour plaisanter qu'il

était resté un petit garçon, avec ses accès d'enthousiasme et ses centres d'intérêt sans cesse changeant. Plus sérieusement et plus intimement, elle trouvait qu'il était trop naïf et qu'il manquait de confiance en lui, raison pour laquelle elle l'avait poussé à arrêter de boire dès les débuts de leur relation. Ce n'était qu'ensuite qu'il s'était concentré sur des sujets plus importants. Dans leur couple, c'était Jan la plus sensée, mais elle savait que leurs tempéraments s'équilibraient.

Ils avaient pris le petit-déjeuner ensemble, les livres étaient retournés dans le sac, et lorsque Jan était partie travailler, Kenny s'était douché et habillé. Le givre avait fondu, et bien qu'il fût froid dehors, c'était une belle journée ensoleillée qui s'annonçait. Il transféra le sac de Fred dans un autre sac, plus gros et plus usé, et sortit de chez lui, traversa la pelouse de Peanut Paul, mais prit la direction opposée au Wheatsheaf et au temple d'All Souls, coupant à travers le domaine Knapp pour déboucher près des vieux cottages. C'était là un grand détour, mais il devait rester prudent. Il arriva au temple par-derrière, cette partie où les chrétiens enterraient jadis les pauvres dans des tombes anonymes, en lisière de cimetière : du mauvais côté reposaient les ossements des pécheurs, des bébés illégitimes, des suicidés et de tous ceux qu'ils s'étaient mis un point d'honneur à martyriser. Le simple fait de penser à cette cruauté le mettait hors de lui. Rien d'étonnant à ce que ces formes de religiosité aient fini par péricliter.

Dans cette partie arborée, Fred avait installé un banc quelques mois après la mort de sa femme Sandra. C'était lors de la dispersion de ses cendres que Kenny avait remarqué quelque chose de curieux sur la façade postérieure de l'église. Un pan de pierre d'une couleur différente débutait à un niveau inférieur. C'était peut-être dû à un affaissement partiel, mais il en doutait : c'était forcément une partie plus ancienne que le reste de l'édifice. Quelques jours plus tard, il était revenu y jeter un coup d'œil. Cette partie du cimetière, bien qu'isolée et oubliée, était chère à Sandra, dont l'arrière-arrière-grand-mère avait été inhumée à cet endroit sans sépulture.

Kenny découvrit ce qui ressemblait assez à une issue comblée dont on devinait tout juste le contour sous la mousse, cachée derrière un mur plus récent qui la dissimulait aux yeux des rares personnes passant par là. Convaincu qu'il s'agissait d'une porte, il alla rendre visite à Pop Stevens, qui possédait plusieurs ouvrages concernant l'histoire de la région. Dans ces pages, il apprit qu'All Souls avait été bâtie sur une ancienne église saxonne, elle-même érigée sur un site païen sacré. Ça n'avait rien d'inhabituel, et si

l'intuition de Kenny était juste, il y avait probablement une crypte et d'autres salles souterraines. Fred l'aida à dégager la porte comblée. Ils durent procéder lentement, au marteau et au burin, s'efforçant de faire le moins de bruit possible. Kenny finit par trouver ce qu'il recherchait, et par chance, il ne restait ni dépouille ni sépulture. Cette découverte le galvanisa. C'était là qu'il fonderait cette bibliothèque dont Fred lui parlait depuis si longtemps, cette idée folle qu'il avait plantée dans l'esprit de Kenny et qu'il avait soigneusement cultivée. Il serait facile de se raccorder à l'installation électrique de l'église décatie qui appartenait à présent à tous, et dont Fred était l'un des gardiens. Personne ne devrait connaître son existence. Cette bibliothèque demeurerait secrète.

Kenny baissa le feu du curry par peur de le gâcher, consulta l'heure et espéra que Jan ne tarderait pas trop. Cela faisait près d'un mois qu'elle n'avait pas vu sa sœur et elles avaient beaucoup de choses à se dire : la dernière fois, elles s'étaient disputées pour une broutille. Toutes deux avaient des caractères très différents. À leur façon, elles illustraient l'une des regrettables dissensions qui divisaient la population locale.

Kenny et ses compagnons – Alan Nash, Kid Bale et son frère Ted, Steve Knowles et Johnny Daniels – croyaient en l'unification des îles britanniques, tandis que les anarchistes qui formaient le bras armé de Conflict s'opposaient à toute forme de nation et de gouvernement. Une certaine concorde régnait à présent, mais un différend les avait opposés par le passé. Les deux camps avaient fini par s'apaiser, et avaient trouvé un terrain d'entente. On avait choisi de tolérer les différences de point de vue afin de faire front face à l'ennemi commun, bien plus puissant et mortifère. Sur les deux îles principales, aussi bien parmi les Gallois Libres et les Écossais Libres que chez les Irlandais Libres, on trouvait des éléments opposés à une renaissance du Royaume-Uni, mais ces dissensions s'étaient effacées lorsque l'USE avait resserré son emprise.

À l'époque déjà, Fred préférait acheter et vendre des livres en petit nombre, créant ainsi de nouveaux contacts et entretenant les anciennes amitiés, mettant en lien les bibliophiles britanniques. Cela avait été un vrai soulagement pour lui de vider son grenier, ainsi qu'un box et deux pièces entières de sa maison, plus le fonds d'un ami qu'il fallait urgemment placer. Ces bibliothèques seraient transmises aux générations futures, c'était de véritables dons à leur pays. Fred souhaitait se débarrasser de ce qui lui appartenait depuis la mort de Sandra, et ne se résolvait pas à l'idée que

lorsqu'il disparaîtrait, ses livres seraient abandonnés chez lui : Kenny était la personne toute trouvée pour poursuivre ce que lui et d'autres avaient initié.

Le jeune homme n'avait pas ménagé ses efforts dans la crypte, installant éclairage, systèmes de ventilation et de chauffage, ainsi qu'une porte blindée habilement dissimulée. Ce n'est qu'une fois les lieux sécurisés qu'il se mit à transférer les livres. Depuis, il avait bétonné le sol, peint les murs, ajouté des étagères, classé l'impressionnante masse d'ouvrages tout en établissant un catalogue. Il adorait ce lieu, aurait aimé y passer toutes ses journées, mais il fallait gagner sa vie. Jan lui demandait simplement d'être prudent. Sa grande passion à elle, c'était l'enseignement, et le programme qu'elle suivait était bien différent de celui qu'imposait Bruxelles.

Ce matin, Kenny était arrivé à la bibliothèque à huit heures et demie : avec toute sa journée devant lui, il avait à nouveau préparé du café et avait allumé sa platine Technics. C'était une antiquité, le diamant avait été fait main par un jeune DJ du coin, les problèmes du mixeur et des haut-parleurs résolus par un associé. Kenny adorait les symphonies de Chostakovitch. Il choisit un vinyle pour se pencher sur les quatre livres de Fred qu'il n'avait pas encore vus. La 5^e retentit, et à l'abri dans son sanctuaire, Kenny se détendit.

Attendant Jan en sirotant sa bière, affamé par les fumets de son propre curry, de sa recette spéciale de bahjis et des autres accompagnements, il se demanda soudain pour la première fois si Fred nourrissait des soupçons quant à l'objet de son prochain voyage à Londres. Ils avaient reparlé de l'exemplaire de *May Day* à 13 heures, lorsqu'ils s'étaient vus au Wheatsheaf. Kenny avait commandé une assiette froide et une pinte, une seule, de Kingdon. L'action de ce roman se déroulait également à Londres, et il ne put s'empêcher de repenser au passé, ce qui était sans doute préférable au fait de penser à l'avenir.

Il se revit enfant, assis sur la banquette arrière d'une voiture avec son frère, sa sœur, et Zola, le chien qu'ils venaient d'adopter. C'était un croisement de colley et de labrador qu'ils avaient tout juste acquis auprès d'une association qui recueillait et plaçait des chiens errants. Ils étaient en train de l'amener chez eux, le chien était nerveux, il jetait des regards à travers le pare-brise arrière, les vitres latérales, ignorant où ces inconnus le conduisaient, et ils le caressaient afin de le rassurer, mais il ne cessait de haleter bruyamment, langue pendante. Il était grand et imposant, très

amaigri. Lors des premières balades, la famille tout entière avait remarqué qu'il avait le dos rond, et le père de Kenny en avait conclu qu'il y avait sûrement un loup dans son arbre généalogique.

Bonne pâte, n'aspirant qu'à être aimé, Zola s'adapta rapidement à sa nouvelle vie, mais son passé demeurait un mystère, et il n'existait aucun moyen de savoir ce qui lui était arrivé. Il semblait aimer les motos, il en avait pourchassé une en pleine rue un mois après son arrivée chez eux, mais cette habitude passa très vite. Il prenait très délicatement les biscuits qu'on lui tendait, et la mère de Kenny voyait dans cette attention la preuve qu'il avait vécu avec une personne âgée, et qu'il s'était sans doute retrouvé seul au décès de celle-ci. Lorsqu'ils le recueillirent, il était si maigre qu'on voyait ses côtes, il marchait d'un pas peu assuré, et s'était mangé les poils au point que son flanc présentait une parcelle de chair à vif. Le rouge se mêlait au noir, et le vétérinaire avait expliqué qu'il s'agissait d'un signe de malnutrition. Les membres de l'association leur avaient dit qu'il avait sept ans, âge rédhibitoire pour la majorité des familles qui préféraient adopter des chiots ou des chiens plus animés. Il devait en réalité avoir neuf ou dix ans, et ils ne partagèrent que quatre ans de son existence, mais ils le gâtèrent et l'aimèrent jusqu'à son dernier souffle.

À présent, les têtes de bulles de l'USE mangeaient des chiens. Cela aurait été unimaginable à l'époque où Kenny était enfant, et pourtant il était tout à fait hypocrite de traiter une espèce d'êtres vivants en tant que meilleure amie, et de torturer et tuer toutes les autres. Tout avait changé avec la vague végane, qui reflétait le fossé séparant ville et campagne, conformistes et communs. Debout dans la cuisine, attendant Jan, Kenny repensait à Zola, et l'image qu'il en gardait était intacte. Sa blessure avait été soignée, le poil avait repoussé, brillant, la mère de Kenny l'avait bien nourri, et il avait cessé de trébucher. L'odeur de ses poils était gravée dans sa mémoire, de même que celle des gaz d'échappement de la voiture. Il se rappela le jour où ils avaient quitté Londres, les mains tremblantes de son père et les pleurs de sa mère, leurs « tout va bien se passer » répétés à leurs trois enfants, et Zola...

Il entendit Jan arriver, les phares de la voiture illuminèrent les rideaux du salon une seconde ou deux durant la manœuvre. Le moteur se tut et Kenny s'approcha des étagères où étaient rangés ses disques. Dans une trentaine de secondes, la porte s'ouvrirait, il entendrait sa voix, « salut... y'a quelqu'un à la maison ? » Et il l'accueillerait avec une chanson. Il avait treize albums

et vingt et un quarante-cinq tours. Les vinyles étaient usés, mais ils avaient été soigneusement entretenus, et bien assez écoutés. À côté se trouvaient une pile de CD ainsi que des DVD de films effacés. Ses disques étaient des bribes de passé qui survivraient aux siècles malgré toute la propagande des bulleux. L'une de leurs histoires les plus ridicules voulait que les sillons cachent de terribles messages subliminaux.

L'USE faisait fréquemment la promotion d'un site InterZone où étaient exposés les crimes de Charlie Manlon, un biker de Wolverhampton aux cheveux longs reconnu coupable du massacre de plusieurs jeunes créatifs dans le sud de Liverpool. Kenny savait à quoi s'en tenir : il possédait un ouvrage sur Charles Manson, dont les meurtres avaient servi de modèles aux foutaises de l'USE. Le site soulignait le fait que Manlon était un syndicaliste jaloux lié de près au GB 45, avant de se concentrer sur le groupe musical Scousers 4, et les appels au meurtre de Bons Euros qu'ils avaient dissimulés dans leur chanson *Helter Skelter*. Ces injonctions subliminales avaient fait basculer Manlon et le Black Country Crew, sa secte raciste, dans la folie sanguinaire la plus sauvage. La position de l'État était on ne peut plus claire : les enregistrements physiques corrompaient la jeunesse. Seule la numérisation totale était à même de protéger les innocents.

Kenny songea au temps et aux efforts consacrés à ce genre de propagande. Malgré les moyens technologiques à leur disposition, une telle réécriture de l'histoire nécessitait une main-d'œuvre considérable. Les Crates devaient détruire et recréer, s'assurer que toute référence ait été effacée avant de lancer leurs nouvelles versions. Les Contrôleurs étaient aux commandes : il fallait pour mener à bien de telles opérations une intelligence qui faisait défaut aux Crates, véritables robots humains. Tout Contrôleur était mû par des pulsions et des désirs bien plus profonds que ceux du baguetteur de base. Il existait d'autres raisons à leur politique de plagiat, à cette façon qu'ils avaient de remanier et de déformer le passé. Kenny s'en était longuement entretenu avec divers rebelles de l'Angleterre Libre. Il était crucial de comprendre comment l'ennemi réfléchissait. D'entrer dans leurs têtes. L'existence même des Contrôleurs était méconnue du grand public, mais dans les rangs des Crates, ils étaient vénérés.

L'année dernière était sorti un nouveau film, *Controller X*. Kenny l'avait regardé avec Jan, et ils s'étaient tordus de rire jusqu'à la fin. Le film n'était pas censé être une comédie, mais il les avait encore plus amusés que cette histoire de Manlon et de messages subliminaux. Malheureusement, ç'avait

été un énorme succès au box-office, et les principaux acteurs avaient récolté de nombreux prix. Peut-être regarderaient-ils un film ce soir. D'abord le curry, puis un petit verre, et plus tard, il ferait du pop-corn.

Controller X avait été réalisé par Johnny Scorsese, avec Rob De Vero dans le rôle-titre. À eux deux, ils formaient une équipe de choc, à l'origine de plusieurs produits-cultes du point de vue des conformistes. Le Contrôleur X était présenté comme un enfant surdoué, jouissant d'une faculté hors du commun à mémoriser et à croire, mais martyrisé par des communs jaloux qui le considéraient comme un nerd. L'année de ses seize ans, son déménagement libérateur de Cologne à Lyon lui avait permis de se plonger dans ses études et de gravir les échelons, d'abord simple Bureau à Thessalonique, puis Techno à Copenhague et Paris, avant son ultime promotion. Ce film d'époque avait pour point d'orgue la victoire du Contrôleur sur un gang de terroristes anti-USE.

On découvrait que le chef des terroristes n'était autre que le plus violent des tortionnaires du Contrôleur durant son enfance. Au terme d'un combat à la régulière, le Contrôleur parvenait à le soumettre, et par pitié, choisissait de l'épargner. Une agente du Cool était chargée de lui servir du café et des muffins, mais le sadique professionnel, rejetant ce geste de compassion, se saisissait de l'arme de la Cool avec l'intention de zapper le Contrôleur qui, le prenant de vitesse, le réduisait en miettes. L'esthétique eurotrash portée à son paroxysme. Au bout d'un silence consterné, Jan avait pris la parole.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi le Contrôleur X ne sait pas voler. Il peut tout faire, sauf voler.

— On le voit se servir d'un jetpack avant qu'il devienne Contrôleur.

— Je suis sérieuse, Kenny. Ces Contrôleurs peuvent tout faire, même se rendre invisibles si ça leur chante. C'est précisément ce que le GB 45 devrait faire. Se fondre dans la masse des bulleux. Regarde un peu les premiers superhéros, Batman, Spiderman, Iron Man...

— Sans oublier Superman.

— Exactement. Pourquoi est-ce que le Contrôleur X ne sait pas voler ? Pourquoi est-ce que Captain Euro ne sait pas voler ?

— Batman ne sait pas voler, il a juste une bat-corde, et Spiderman escalade des bâtiments avec de la toile d'araignée qui lui sort des poignets. Iron Man, je connais pas.

— D'accord, si tu veux, mais qu'est-ce qu'ils ont tous en commun ?

— Je n'en sais rien.

- Allez. Qu'est-ce qui les définit ?
- Leurs masques ?
- Soit, leurs masques, mais quoi encore ?
- Aucune idée.

Ce souvenir le faisait sourire, la faculté de Jan à s'autoparodier, à jouer le rôle de l'institut bienveillante guidant les réponses d'un élève un peu lent, ou l'un de ces péquenauds abrutis de cidre que le film dépeignait. L'accent saxon du sud et de l'est avait été raillé des siècles durant par l'aristocratie latinophile et francophile, les dirigeants européens de l'ère pré-bulleuse avaient exercé une ségrégation sociale et ethnique qui perdurait encore. Le même préjugé s'appliquait à l'accent cockney.

— C'est de la fiction, Kenny. De la pure représentation. Les Contrôleurs ne sont pas tels qu'on se les imagine.

— Je sais pas trop...

— Peut-être que c'est la même chose pour l'USE. Je ne crois pas qu'ils soient aussi forts qu'ils aimeraient nous le faire croire. La majorité des gens ne les soutiennent pas, pas vrai ?

— Jamais été le cas. Mais ils ont l'argent, le pouvoir et InterZone. Des espions, et le Cool, et le Hardcore. Des Crates par millions.

Elle haussa les épaules.

— Nous sommes des exclus, mais c'est justement là que réside notre chance de l'emporter, tu ne penses pas ? Ils ne viennent pas nous chercher ici, pas vrai ? Qu'est-ce qui les en empêche ?

Kenny finit sa bière, se demanda quel disque choisir, et prit conscience qu'il n'avait pas été assez rapide. Jan était déjà rentrée, et traversait la pièce à toute vitesse. Elle sanglotait. Elle se blottit entre ses bras.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il, paniqué. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il s'écarta, les mains posées sur les épaules de Jan. L'expression de sa compagne était décomposée. Elle semblait avoir vieilli de vingt ans en une journée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Dis-moi ce qui ne va pas !

Elle voulut parler, mais c'était impossible. Il la tira à lui, sentit son cœur battre contre sa poitrine. Il attendit que les sanglots cessent d'eux-mêmes.

— Elle est morte, finit par dire Jan. Ma sœur a été assassinée.

Kenny ne comprenait pas.

— J'ai retrouvé son corps. On l'a étranglée. Avec du fil de fer. Au point de lui trancher la gorge. Presque décapitée. J'ai vu l'os. Du sang partout. Ses yeux grands ouverts. On l'a laissée étalée sur la table de la cuisine, sur le dos, nue de la taille aux pieds. Celui qui a fait ça a posé un muffin aux myrtilles entre ses cuisses.

Jan se recula et regarda droit dans les yeux de Kenny. Il était pris de nausée.

— Pourquoi, Kenny ? Qu'est-ce qui a pu pousser quelqu'un à faire une chose pareille ?

OceanofPDF.com

Suite au succès de leur soirée Tenderburger, Rocket Ron invita Polestar à Ouaf !, un club d'avant-garde ouvert par l'artiste-activiste Abattoir Annie. Fille du magnat du porc de Detroit Randy « Cutter » Voss, elle était l'une des principales influenceuses d'InterZone, et tirait moins de fierté des films à succès où elle avait tenu le rôle principal, de Dildo Dawn dans le monument SM *Hillbilly Whores* (« Putains du Bled ») à Norma Bates, la nounou new-yorkaise et virginale de la franchise *Bates Motel*, que de son statut d'artiste rebelle. Annie avait planté des diz de millions d'eurodollars de son père dans Ouaf ! et récoltait à présent de généreux bénéfices. Mais Ouaf ! n'était que la première partie de la soirée organisée par Rocket. Annie était déjà lancée sur une nouvelle piste et il était convaincu qu'elle atteindrait de nouveaux sommets dans l'excellence. Quelque chose de l'ordre de Splash !, peut-être ? Cet autre club constituerait justement le plat de résistance de cette nuit. Sa deyte serait impressionnée. Il ne lui avait rien dit. Ce serait une surprise.

— C'est un hub magnifique, dit Polestar en relevant la tête pour considérer les gratte-dôme de Docklands.

— Centre transactionnel le jour, quartier à la pointe du clubbing la nuit. Travailler dur, s'amuser fort – c'est la vie que j'ai choisi de mener.

Aucun motif abstrait ne glissait sur ces tours, dont les parois étaient constituées d'une toute nouvelle variété de verre réfléchissant, sur lequel se reflétaient les logos des plus grandes institutions financières au monde, selon des angles calculés pour créer un effet kaléidoscopique. L'ambiance était plus osée que dans l'East Side, sans doute à cause des édifices phalliques dressés vers le dôme rose où pulsaient un millier d'étoiles infimes. Entre les promenades et les ponts, dans les eaux des anciens docks, des millions de poissons s'ébattaient. Des crustacés se faufilaient entre eux, des bassins plus petits accueillaient tortues et alligators, et cerise sur le gâteau, un banc de dauphins nageait dans des cuves au pied de la Bilderberg Tower, que les communs surnommaient Junkie's Needle, l'aiguille du

junkie. Les étages de la Bilderberg Tower accueillaienent diverses banques et corporations, et le sous-sol abritait Splash !. La Bilderberg et les tours plus modestes qui la flanquaient, Schuman et Spaak, formaient un gigantesque trident.

— C'est très cher, fit remarquer Polestar alors qu'ils pénétraient dans Ouaf !.

Elle avait lu l'écran au-dessus duquel Rocket avait passé les doigts. Il éprouva une bouffée de fierté.

— Mille eurodollars chacun, poursuivit-elle. Deux mille rien que pour entrer.

Polestar glissa une main sous le bras droit du Crate et se colla à lui, son sein gauche pressant fermement contre son coude. Rocket s'imaginait qu'elle évaluait ses muscles du bout des doigts, sous sa veste, ravie de ses os saillants, preuve qu'il était porté sur les choses de l'esprit. Le crédit, la résidence et la profession avaient le don d'exciter n'importe qui, les suceuses en particulier. Il se souvint de leur première soirée et de l'arrivée de Joey Porto, la façon dont elle avait dégusté son repas et s'était extasiée à haute voix sur la mayonnaise arôme poule. Les petits plaisirs étaient ce qu'il y avait de plus délicieux au monde. Il était tout à fait d'accord avec elle.

— Tu vas adorer, lui promit-il.

Deux portiers s'écartèrent tandis qu'un troisième invitait d'un geste Rocket et Polestar à entrer dans le hall d'une somptuosité absolue, avec ses murs décorés de miroirs de fumée et son sol recouvert d'un patchwork de fourrures solidifiées et odoriférantes. Une serveuse asiatique vint à leur rencontre avant même qu'ils aient atteint le centre de la salle, leur présentant un plateau qu'elle maintint tout à fait immobile tandis que le couple prisait de la Chang à l'aide de pailles en argent. Rocket regarda droit dans les yeux de la serveuse, fasciné par ce qu'il voyait. L'effet des narcotiques était manifeste. Prenant chacun une flûte de Champ', ils présentèrent leurs remerciements et poursuivirent.

— Une bombasse, fit remarquer Rocket.

— Il y a beaucoup de dames très classes, ici, acquiesça Polestar.

Lorsqu'ils atteignirent le seuil qui donnait sur la salle groove du club, Polestar jeta un coup d'œil à la serveuse par-dessus son épaule, la regarda aborder les clients suivants, ses fesses roulant dans du cuir super-moulant, partie intégrante de l'uniforme Ouaf ! que ses collègues et elle portaient.

— Je me demande quelle peau elle parade, fit Polestar, avant de se retourner pour contempler l'intérieur de Ouaf !.

Son attention fut aussitôt attirée par les cages plaquées or qui pendaient au plafond. Elles renfermaient toute une gamme de sous-humains – un orang-outan tête baissée, deux koalas, un kangourou adulte mais plutôt petit, un grand nombre de chiens. Ces spécimens canins avaient été séparés en fonction de leur taille et de leur race, et étaient tous en proie à une très vive agitation. Il y avait des labradors, des colleys et des boxers, mais dans leur écrasante majorité, c'était des bâtards dépenaillés. Des étincelles scintillaient et les chiens étaient saisis de convulsions.

— Abattoir Annie est une vraie radicale, expliqua Rocket en s'approchant afin de se faire entendre par-dessus la musique. Elle a étudié en profondeur notre idéalisme hypocrite et a transmuté ses observations en art. Les aiguillons électriques permettant de guider nos amis à quatre pattes jusqu'à la zone d'abattage sont un élément central de son œuvre, comme tu pourras le voir. La communauté des clubbeurs vénère son génie.

— Mais pourquoi y a-t-il autant de chiens ? Et puis il y a si peu de pedigrees, et tellement de diabolos clochardisés !

— Parti pris d'influenceuse-mode ? Chic trash ? Métacommentaire sur le fétiche canin primitif des communs campagnards ? J'hésite à me prononcer, mais ce que je sais, c'est que leurs voix s'accordent parfaitement aux rythmes du hip-hop classique.

— Comme Snoop Doggy Dog Poo ?

Ils sourirent tous deux en s'imaginant le rappeur actuellement en vogue sur InterZone en train d'aboyer. Snoop Doggy n'avait rien d'un crotte-aucul.

— Plus sérieusement... Abattoir Annie a comparé les tessitures de nombreux sous-hu et a choisi de faire des chiens ses meilleurs compagnons. Ses mixeurs surfent sur leur souffrance, stimulée par le management, ou mieux encore, par la communauté Ouaf !. Il nous est donné la chance de pouvoir travailler en parfaite synergie. Par le biais d'un terminal, on peut ajouter nos touches, mais trop de monde s'y presse maintenant, et bien évidemment, nous n'avons pas le talent et l'expertise d'Annie. Elle est bien plus qu'une simple artiste. À mes yeux, c'est une intellectuelle pétrie des codes de la rue. Elle repousse vraiment toutes les limites. Il ne s'agit pas ici d'un énième show. Il est important de se confronter à la réalité. L'honnêteté, c'est ce qu'il y a de mieux.

Les aigus vibraient et l'électricité crépitait, les chiens chantaient en mesure, ajoutant une pulsation primaire aux morceaux. Il était évident qu'un bon nombre de Crates et de deytes avaient consommé de grandes quantités de Chang et de Champ', l'officier bien-être-animal du club ajustant les niveaux lorsque les chocs dépassaient les limites. Rocket surprit un couple en train de copuler sous la cage de l'orang-outan, un deyte masculin en combinaison de cuir dispensant une Super par-derrière, et une femme au visage vaguement familier qui rendit à Rocket son regard et lui lança un clin d'œil. Il reporta son attention sur Polestar, qui saluait un kangourou de la main.

— Répugnants, ces sous-hu, lança-t-il. J'ai entendu dire qu'un bondisseur avait cogné un humain en plein dans le nez, en Australie. C'est vraiment une région arriérée, et dangereuse.

— Oh non, répliqua Polestar. Ce sont des créatures magnifiques et intelligentes, et leurs sauts sont tellement gentils.

Rocket Ron médita sur l'éthique de Polestar, considéra sa remarque aussi vulgaire que déplacée, mais ils avaient fini leurs consommations et il la guida jusqu'au bar où il commanda deux nouvelles flûtes et deux bombes. Il empocha celles-ci alors qu'ils faisaient tinter le verre, accompagnant la cadence de mouvements de tête, la musique à présent moins intense, les danseurs dans leurs cages observant une pause. La foule de Bons Européens se détendaient tandis que les chiens haletaient, langue pendante entre leurs babines blanchies d'écume. De la fumée planait dans l'air. Les autres animaux se recroquevillaient sur eux-mêmes.

Rocket prit Polestar par la main et l'invita à rejoindre la piste de danse où se pressaient Bureaus, Technos, Bons Euros non-Crates et étrangers en rut. Le magnétique avait laissé place au neuneu, style qui avait émergé ces trois dernières années, entraînant dans son sillage les incroyables Rubettes, ABBA et le jeune prodige Eton John. Rocket secouait le poing en l'air en entonnant un refrain, perdu dans le chaos. Il se sentait méga bien. Au-dessus du commun. La variété des teints et des traits des deytes présentes reflétait la nature cosmopolite d'Euroland. Beaucoup s'étaient peint le visage en blanc, mais on voyait bien qu'il s'agissait d'amies issues de micro-États d'Afrique et d'Asie. Ouaf ! était pour elles une sorte de sanctuaire dément. Il y avait en outre une Thaï Kitchen dans un coin de la salle, où des enfants attendaient de se faire aborder par des adultes

bienveillants. Garçons et filles étaient assis sagement, en train de manger des cookies et de siroter des boissons gazeuses.

— Ouaf ! est l'un des bastions du multiculturalisme, cria Rocket alors que le refrain laissait place à un strident solo de clavier. Ici, il nous est possible de contempler tout ce qu'il est possible d'accomplir dans cette misérable ville. Antisexisme, antiracisme, anti-exploitation, libération sexuelle, sans cruauté ni sadisme... Abattoir Annie a travaillé dur pour remporter un tel succès.

— Ce serait chouette de pouvoir la rencontrer, commença Polestar. Je me demande ce qu'elle...

Le refrain fit son grand retour et les aboyeurs hurlèrent en dansant de plus en plus vite. Rocket sentait les potions bouillonner dans son sang, lut l'abandon le plus complet dans les yeux écarquillés de tant d'individus autour de lui, la communauté Crate, celle qui savait vraiment s'amuser, ses collègues qui buvaient et sniffaient et se prenaient des bombes et s'envoyaient en l'air à leur guise, libres de faire ce qui leur chantait – tout ce que les Contrôleurs exigeaient. Les sexeu·r·euse·s étaient plus conservateurs, et les différences culturelles étaient respectées, mais les Bons Européens étaient de vrais libertins. Il adorait Ouaf ! et sa faune, mais il leur faudrait bientôt partir.

Une demi-heure plus tard, dans l'air nocturne et doux de Docklands, Rocket Ron et Polestar attendirent de reprendre leur souffle avant de se joindre à une file de fêtards qui serpentait en direction de Splash !. Des restaurants bordaient la promenade, toutes les tables étaient occupées par des clients en plein festin, tandis que les buveurs s'agglutinaient autour des comptoirs. Les palmiers fleurissaient grâce aux températures méditerranéennes maintenues sous les dômes.

— Regarde ces dauphins, s'écria Polestar lorsqu'ils pénétrèrent dans Splash !.

Elle frotta l'entrecuisse de Rocket qui gonfla instantanément. Il repensa au fucky-fucky de l'autre nuit, excité rien qu'à l'idée qu'ils allaient remettre ça. La copulation serait plus violente et intense après l'érotisme de Splash !. Le dauphin le plus proche se contorsionnait dans un sens et dans l'autre, s'efforçant de s'enfuir de son bassin trop petit. Il était pris d'une peur frénétique, mais le sourire figé sur son rostre dissimulait ses sentiments. Cela plut tellement à Rocket qu'il pressa le pas sur la gauche pour se retrouver à la première place d'une file de danseurs qu'il guida jusqu'au

centre de la salle. Tous ces Bons Euros se dispersèrent alors, formant de petits cercles, mains sur les épaules, tournant sur eux-mêmes.

Polestar rejoignit Rocket et les deux amants s'embrassèrent au moment où tonna la 9^e symphonie de Beethoven. Les figures de danse se firent soudain plus régimentées. Le sol et le plafond étaient solides, mais les murs étaient en verre, offrant aux clubbeurs un arrangement sans cesse changeant de poissons sous leur forme pré-Scale ! Des tortues erraient dans des tunnels en plastique, amusaient la galerie avec leurs gestes au ralenti et leur lourde carapace, mais c'était les dauphins qui monopolisaient l'attention des spectateurs. Ils représentaient l'élément « positive attitude » qui manquait à Ouaf !. Splash ! était une expérience fluide, douce et subtile, mais Rocket ne pouvait s'empêcher de croire qu'un jour Abattoir Annie irait encore plus loin.

— C'est quoi, le propos de Splash !? demanda Polestar.

— Le souffle. La vie et la mort. L'eau et l'air. La pression, le silence, les battements cardiaques... La façon dont ils se mêlent. Regarde, il y a des robinets sur le flanc de chaque bassin. À certains moments, on peut les ouvrir : l'eau s'écoule alors et la bête concernée est libre de danser à l'air libre. Mais on peut aussi refermer ces robinets, et il en est d'autres qui permettent de remplir à nouveau l'aquarium pour redonner vie aux animaux. La perte d'eau est bien plus lente que l'électrocution d'un instant. La suffocation est un long processus, qui offre aux clubbeurs plus de marge pour l'érotique. Toute la nuit, ça va et ça vient. Les dauphins tournent. Les bassins sont vidés et remplis. Les battements de cœur sont entrelacés dans les compositions de Beethoven, Mozart et Chopin. Chaque dauphin finit par être hissé hors de son bassin dans un filet doré.

— Et qu'est-ce qui se passe alors ?

— Le spectacle varie. Ça dépend de l'humeur des Splasheurs, le degré de satisfaction atteint à ce stade. La plupart du temps les gens nagent avec les dauphins. Les prennent dans leurs bras et les serrent de toutes leurs forces tandis que l'animal bat des nageoires à la recherche de l'océan. Parfois les tempéraments se déchaînent un peu plus.

— On restera pour voir ce qui arrivera ce soir ? demanda Polestar.

— Si tu le souhaites.

— Ça me paraît tellement cruel et brutal. J'ai du mal à croire que ces personnes sont les mêmes Crates nerveux et introvertis qui servent Bruxelles.

Rocket Ron était sous le choc. Il s'était attendu à ce que sa deyte le remercie de l'avoir emmenée en un lieu si couru, à ce que les jeux l'excitent, mais tout ce qu'elle avait à lui offrir en échange, c'était ces divagations. Les Crates étaient braves et téméraires, ils faisaient eux-mêmes leurs propres choix, alors que les dauphins n'existaient que pour servir l'humanité. Ils étaient heureux. Il n'y avait qu'à contempler leur sourire. Malgré cet égarement de sa deyte, l'érection de Rocket était toujours aussi ferme. Tout en Polestar inspirait le fucky-fucky et la consolidation de l'égalité des genres et des races. Il avait beaucoup donné à sa communauté et méritait d'être satisfait. La tension devait être soulagée. Des exceptions aux règles s'imposaient.

Il se rappela son intolérance à l'égard des pédophiles lors de leur première soirée, et bien qu'à titre personnel, il ne s'intéressât pas aux prépubères, jamais il ne lui viendrait à l'esprit de remettre en question le droit des autres à exprimer librement leur sexualité. Si Polestar avait été native de Londres, il aurait réagi d'une tout autre manière. S'il avait taffé sur une affaire la concernant il aurait aussitôt zippé son fichier au Cool. Tout le monde savait que ceux qui prenaient les animaux en pitié avaient tendance à détester les gens. L'anthropomorphisme des sous-humains, c'était l'une des pires malhonnêtetés. Une véritable menace pour le système. Il avait pitié de Polestar, il était incapable de lui en vouloir. C'était une non-Euro, elle n'avait pas reçu son éducation, et elle manquait de tolérance. Il était là pour l'aider. Les différences culturelles *devaient* être respectées.

— Allons danser, murmura Polestar, clairement inquiétée par son silence.

Rocket se détendit. Sa sexeuse avait compris qu'elle l'avait offensé. C'était très important. C'était une première étape. Admiratif face à ses remords, il la suivit dans la mêlée, se battant pour son droit à faire la fête avec les Beastial Boys, exigeant la sodomie immédiate avec Polly Came In Hollywood, combattant féroce l'égoïsme au côté du milliardaire philanthrope Goodie Geldof. Ils ne s'arrêtèrent de guincher que lorsque ces morceaux un peu rudes s'interrompirent pour le grand retour de la 9^e de Ludwig. La version classique, cette fois. Tout Splash ! s'immobilisa. La communauté se mit au garde-à-vous pour écouter l'hymne national. Des larmes coulèrent.

Lorsqu'ils se retirèrent dans un espace chill-out, Rocket et Polestar étaient trempe-trempe et fatigués. Une playmate s'empressa de venir les

aider à se relaxer. Elle avait les cheveux blancs et des lentilles-miroirs qui reflétaient l'image du Crate et de sa deyte face à lui. Il devait bien avouer que le couple qu'ils formaient était visuellement stupéfiant. Un plateau leur fut tendu et des rafraîchissements furent consommés.

Quinze minutes plus tard, ils rejoignirent la troupe sur la piste de danse, ces vieux amis qu'ils n'avaient jamais vus de leur vie mais qu'ils connaissaient si bien, s'efforçant de brider leur cerveau enfiévré et poussant leur corps jusqu'aux limites de ses capacités, perdus dans des vagues de parfum, entonnant des hymnes conçus pour élever leur esprit, et tandis qu'ils remuaient, Ron était heureux, ravi d'avoir su gérer à merveille une situation inconfortable, son regard passant au-dessus des têtes humaines pour contempler les dauphins dans leurs bassins, repensant à Ouaf ! et à ces chiens dégoûtants, se demandant s'il rencontrerait un jour Abattoir Annie. Ce serait sensass. Il adorerait la schtroumpfer, mais si l'occasion ne devait jamais se présenter, peu importait, il était avant tout un soldat, fidèle à son armée. Le Rock'n'Roll le rendait plus fort. Il fallait mettre les bouchées doubles si l'on souhaitait vraiment que chaque millimètre en Europe soit définitivement karchérisé de tout préjugé. Il fallait polir le moindre atome. Se souvenant de sa casquette Rubettes, il la tira de l'intérieur de sa veste et s'en coiffa, l'inclinant selon un angle gentiment canaille, et comme par magie, les premières notes de *Sugar Baby Love* retentirent, et il fut confronté à un océan de casquettes blanches, mais c'était de lui que tout était parti, la piste lui appartenait, et à elle seule, l'expression de Polestar fit de cette soirée un moment mémorable. Il se prit une bombe et en passa une à sa deyte qui fit de même, et après deux autres morceaux ils se retirèrent pour reprendre haleine. Rocket se laissa tomber sur un sofa, s'y installa confortablement, la tête de Polestar reposant sur sa poitrine. Des portes insonorisées les coupaient du noyau frénétique. Il se passa cinq bonnes minutes avant qu'ils reprennent la parole.

— Je suis désolée, pour tout à l'heure, dit Polestar. Est-ce que je t'ai blessé ?

Rocket Ron ne comprenait pas de quoi elle parlait. Ils avaient dansé et recouvert leur corps de plusieurs couches de sueur, il était temps à présent de se détendre.

— Pas du tout.

— Ce que j'ai dit à propos de cet endroit. Tu sais, je ne suis pas habituée à une telle... pas cruauté... non... comment dit-on, déjà ? À une telle

honnêteté. C'est ça que j'ai ressenti. L'honnêteté.

Il essaya de se remémorer ses remarques, mais elles avaient déjà été filtrées et oubliées. Il était très difficile de remanier quoi que ce soit une fois que le process avait abouti et qu'on en avait tiré les conclusions adéquates. Il était inutile de discuter des dossiers classés. Il était satisfait que les choses se soient passées telles qu'elles s'étaient passées. Sa décision avait été la bonne.

— Ç'a été très dur pour moi de voir ces enfants à Ouaf !. Je n'arrive pas à accepter que des hommes aient le droit de monter des filles et des garçons si jeunes. J'adore les Tenderburgers, mais faire du mal à des animaux pour le simple plaisir, comme ça, ça me semble indécent.

Rocket l'écoutait à peine. Il remuait la main à l'attention d'un serveur, lui indiquant qu'il était affamé.

— Je sais la grandeur de cette société libérale, mais comment est-ce que...

Rocket considéra Polestar. Elle ne parvenait pas à comprendre à quel point il était mal de vouloir imposer des limites à l'expression humaine. Et pour ce qui était des animaux, là, on nageait en plein délire. C'était des *sous-humains*. La généralisation des tunnels de verre et des serres-abattoirs découlait d'un désir de transparence quant aux procédés qui valaient des milliards aux producteurs de viande et de produits laitiers. Dans le passé, ces vérités avaient été cachées, et cela avait été une erreur. Les masses populaires s'étaient peu à peu détachées de la réalité et s'en étaient prises à l'industrie. Ouaf ! et Splash ! poussaient cette honnêteté à un niveau encore jamais égalé. Polestar souhaitait-elle vraiment que les Bons Européens deviennent véganes, comme tant de communs, ici, dans cette soi-disant Grande-Bretagne ? Il se dit que l'opinion de Polestar n'avait pas d'importance, pas quand il était en mode sexe. Personne n'était assez proche pour les entendre.

— Peut-être que je ferais mieux de tirer une croix sur mes rêves et de rentrer chez moi.

Le serveur sollicité par Rocket déposa un plateau sur la table, devant eux. C'était un homme d'âge mûr, en smoking. Cette partie du club suivait des codes différents – ni meilleurs ni moins bons, *différents*, simplement – et il était important de faire preuve de la même ouverture d'esprit dans la vie quotidienne. Polestar apprendrait. Il se dévouerait à son élévation personnelle.

Rocket transféra du crédit. Il était mort de faim et lorsque le serveur fut parti, il attendit que Polestar ait pris un muffin pour se servir à son tour. Il croqua dans le sien à belles dents et sentit le goût des myrtilles. Il était satisfait.

— Nous verrons bien ce que l’avenir nous réserve, observa-t-il, fier de l’originalité de sa remarque.

Polestar saisit son café et se mit à le boire lentement. Ils chillaient gentiment, et lorsqu’ils eurent achevé leur en-cas, ils se pelotonnèrent sur le sofa.

— Oui, murmura Polestar. Il faut du temps pour s’adapter. L’Europe est si civilisée. Je dois changer afin de prospérer. Tu ne peux pas imaginer ce que c’est que de vivre sans la Nouvelle Démocratie.

— C’est vrai, j’en suis incapable, admit Rocket.

— Il n’y a pas de Paumes, là-bas, très peu de liberté du travail, quasiment aucun moyen de s’enrichir. Aucun respect pour les deytes. Des filles et des garçons se font tabasser et violer et la police ne fait rien.

Rocket était indigné. Les violences consenties étaient tout à fait saines, dès lors que du crédit était transféré au destinataire volontaire, mais le viol était un crime horrible. Fort heureusement, les tribunaux prononçaient de sévères sentences contre les indigènes qui s’en rendaient coupables, et l’instauration d’un efficace service de travailleurs du sexe avait permis de faire chuter le nombre d’occurrences à zéro parmi les Bons Euros. Ses préférences personnelles étaient tout à fait modestes, mais il respectait le droit d’autrui à vivre pleinement ses fantasmes. Le désir de torturer ne faisait pas de vous quelqu’un de mauvais. Bien au contraire, c’était le signe d’une admirable propension à la libre-pensée. Les individus de cette trempe devaient être admirés, et parmi l’élite on les honorait, on accélérât leur ascension professionnelle et on les récompensait en leur attribuant un statut de créatif.

— Avec de la chance, je pourrai peut-être passer le reste de ma vie à Londres. Je veux laisser le monde du deyting derrière moi, devenir une Crate, gagner un gros salaire et profiter des avantages associés.

Rocket savait que c’était impossible, que Polestar rentrerait un jour chez elle. Il en allait ainsi pour tous les sexeu·r·se·s, mais il ne voulait pas l’attrister. Elle pourrait travailler dur quelques années et se constituer une solide clientèle, passer aux Technos, peut-être même se trouver un Contrôleur, épargner, épargner encore et s’acheter une jolie propriété en

Afrique. C'était préférable, pour elle comme pour l'avenir de ses semblables.

— Et toi, Ronald ? demanda-t-elle. Je sais que tu veux devenir Contrôleur, mais quelle sorte de leader souhaites-tu être ?

Il huma l'odeur de sa sexeuse et perçut les effluves de café qui flottaient dans l'air.

— Je mettrai mon expertise à profit afin d'éduquer les zones de l'USE rétives à la Nouvelle Démocratie. Je serai un Contrôleur patient, mais ferme.

Il leva la main et caressa la tête de Polestar. Ses doigts hypersensibles sentaient chaque cheveu. Sous la perruque, sa véritable chevelure était coupée à ras. Rocket poursuivit.

— Nous vivons dans une société de liberté, aussi la conformité est-elle récompensée. Nos chemins de vie sont similaires, toi et moi, nos expériences et nos ambitions sont liées. Le sentier qui mène au sommet est étroit. Il suffit de s'en écarter un tant soit peu pour qu'il ne soit plus possible de revenir dans le droit chemin. Les œillères sont une force. Quand on se concentre sur son objectif, on finit toujours par l'atteindre. Mais j'apprends tous les jours. Nous devons écouter et tenir compte de ce que nous entendons. Merci pour ton aide.

Polestar soupira. Bientôt ils retourneraient sur la piste de danse. Provoquer des réactions, faire l'histoire. Un grand Contrôleur se devait de suivre un grand projet, et le sien commençait à prendre forme. L'humilité serait son meilleur atout. Il se sentit submergé d'une énergie renouvelée. Il allait faire guincher un dauphin. Lui faire faire la java. Il allait taquiner un de ces souriants, le ranimer et procéder à son abattage sélectif. Les ongles de Polestar glissèrent sur l'intérieur de sa cuisse droite. À Ouaf !, à Splash !, il pouvait faire ce qu'il voulait.

Les funérailles d'Hannah Adams eurent lieu à Cropper's Circle, deux jours après sa mort, selon la coutume. Le temple avait été une église chrétienne, mais il y avait quatre ans de cela, la fréquentation quasi nulle avait poussé le vicaire à faire ses valises. Des ouvriers avaient condamné portes et fenêtres avec des planches de bois avant même qu'il prenne congé. Les Greens avaient investi les lieux dès la semaine suivante. Dans tout le Wessex, le culte judéo-chrétien était arrivé à bout d'arguments, et de leur côté, les impérialistes catholiques s'étaient fondus depuis longtemps dans le système de l'USE. Confrontés au règne du crédit facile et à la marche inexorable du matérialisme, les monothéismes s'étaient éclipsés dans toute la Grande-Bretagne. Depuis longtemps, ils portaient en leur sein le germe de leur propre ruine. Une nouvelle spiritualité prenait peu à peu la place laissée vacante.

Les croyances greenwoodiennes avaient des origines multiples. Les principales valeurs chrétiennes avaient été reprises en main, revigorées par la renaissance du paganisme local et la sagesse des grands penseurs orientaux, tandis que les aspects suprémacistes du christianisme, du judaïsme et de l'islam avaient été majoritairement rejetés. Les concepts bouddhistes et parfois hindouistes s'accordaient mieux aux communs, et avaient fusionné avec d'autres modes de pensée ancestraux. Tout aussi important, l'aspect écologique de ce mouvement spirituel trouvait un écho plus que positif.

— Hannah croyait en la liberté, dit la prêtresse. Elle aimait l'Angleterre, fruit du mélange des tribus originelles. Elle était sensible à l'ouverture d'esprit du peuple, point commun des traditions non sémites. Elle s'intéressait aux croyances des Saxons, des Celtes et des Vikings, aimait voir dans les pubs la survivance des anciennes salles de banquet, et tenait chèrement à cette profonde vérité qui veut que les actes pèsent plus lourd que les mots...

Jan serra fortement la main de Kenny dans la sienne, mais malgré tous ses efforts pour rester concentré sur l'instant, celui-ci était incapable d'endiguer le flot de ses pensées. Si ce meurtre était bien l'œuvre du Hardcore, comme le croyaient le GB 45 et les amis anarchistes d'Hannah, alors cette intrusion dans une ville reculée du Wessex était plus qu'inquiétante. Hannah avait été membre de Conflict, cela était vrai, mais personne n'aurait pu la considérer comme une combattante, au sens littéral du terme. Tout cela n'avait aucun sens.

— Hannah se défiait des mensonges des faux libéraux qui prêchent une chose et font le contraire. Elle abhorrait l'USE, le double-discours qui fait de cette dictature une Nouvelle Démocratie. Mais plus que tout, elle aimait la vie. Elle était généreuse, croyait au pouvoir de la solidarité. C'était une personne profondément humaine, une âme honnête, et, il faut le dire ici, une Anglaise authentiquement non conformiste. Bien des fois, elle...

L'USE était un projet à long terme. Les Contrôleurs étudiaient leurs ennemis, prenaient toutes les précautions et agissaient au ralenti, ils ne frappaient que lorsqu'ils avaient la certitude qu'aucune retombée ne s'ensuivrait : par conséquent, cet assassinat marquait soit un changement de stratégie, soit un regain de confiance en leurs forces. Le muffin n'avait que peu d'importance en regard de la brutalité de la mise à mort, mais le fait qu'ils se soient moqués si cruellement de leur ennemi mettait Kenny dans une colère aussi noire que celle de Jan. Il sentit la main de celle-ci s'écarter. Jan se pencha en avant en s'appuyant contre le dossier du banc de devant.

— ... à Hayes, Hannah était l'aînée de sa fratrie, deux sœurs et un frère. Leur mère et leur père, Keith et Debbie Adams, quittèrent le Grand Londres alors qu'elle avait six ans. De cette fuite, elle garda longtemps le souvenir d'une simple balade à la campagne : leurs parents avaient tout fait pour leur cacher la gravité de la situation. Visée par les autorités à cause de l'engagement syndicaliste de Debbie, la famille aurait très bien pu ne pas leur échapper. Selon sa sœur...

Kenny était de nouveau dans la voiture de ses parents, suivant le même trajet. C'était le même départ précipité de Londres, dont il ne comprenait pas les raisons. Un souvenir commun à bien des personnes qui vivaient ici. Zola était assis sur la banquette arrière avec les enfants. Il faisait chaud dans l'habitacle, leurs effets personnels entassés réduisaient leur espace vital au strict minimum. Ce chien était vraiment futé. Il ne bougea quasiment pas une oreille de tout le voyage. En temps normal, il aurait regardé par toutes

les vitres, se serait mis à l'arrêt à chaque piéton croisé, se serait tiré de sa contemplation pour se gratter les côtes ou se lécher les pattes, exigeant qu'on lui frotte la poitrine en roulant sur l'échine, mais cette fois, il savait qu'il se passait quelque chose de grave, et s'efforçait de se faire oublier : il saisissait mieux que Kenny la portée de la situation. C'était un an avant l'interdiction des animaux de compagnie, et la vague de diabolisation des animaux en général : peut-être l'avait-il également pressenti.

— ... une petite fille heureuse, débordante d'énergie, toujours prête à aider ceux qui l'entouraient, penchant qui des années plus tard joua sans doute dans ses choix professionnels. Elle aimait danser et courir, participa à plusieurs semi-marathons pour des œuvres caritatives. Adolescente, elle...

La vie de Kenny et celle de ses parents en avaient été profondément changées. Zola avait certainement dû se réjouir de cet emménagement forcé dans une petite ville, avec ses champs, son air plus pur, mais Kenny considérait toujours Londres comme sa ville, et elle lui manqua terriblement durant les années qui suivirent. Son père avait été viré après un échange vif avec son patron, et peu de temps après, un homme s'était présenté chez eux pour lui conseiller de quitter la ville au plus vite avec toute sa famille. Quelqu'un l'avait accusé de propager de la propagande anti-USE, ce qui était tout à fait faux, et son dossier avait été transmis au Cool. Sans même attendre le lendemain, ils étaient partis pour Yeovil où vivait la tante de Kenny.

— ... la disparition progressive des plantes, des insectes et des autres animaux, conséquence de la culture d'organismes génétiquement modifiés, la poussa à s'engager plus profondément. Les problèmes qui...

Kenny faisait acte de présence, incapable de se concentrer, l'esprit enfiévré, comme si sa tête était sur le point d'exploser d'un instant à l'autre. Après la cérémonie, il accompagna Jan et sa famille à la crémation privée, pour se rendre une heure plus tard au pub The Traveller's Rest, dont la salle principale avait été réservée. Un inspecteur attendait Jan devant l'établissement afin de lui poser de nouvelles questions, et tandis qu'elle le suivait dans sa voiture, Kenny commanda une pinte de Kingdon au comptoir. Le pub était tenu par ses propriétaires, des gens du coin. Les membres de la bande des Sous-humains y venaient régulièrement boire un verre. Par le passé, il y avait eu quelques accrochages avec les Wessex Boys, beaucoup avaient rejoint par la suite les rangs de Conflict ou du GB 45, parties intégrantes du front de résistance.

Kenny prit sa pinte, sortit et alla s'asseoir sur un muret en attendant Jan. Il faisait froid mais il s'en moquait, il pouvait clairement la voir au côté de l'inspecteur dans la voiture de celui-ci. Il savait que la police ne ménageait pas ses efforts, mais ils ne pouvaient rien faire en dehors des enclaves de l'Angleterre Libre. Le maintien de l'ordre ne pouvait être assuré sans le consentement de la population. Les hommes et les femmes qui s'en chargeaient ici étaient de braves gens, et se retrouveraient d'office en tête de liste du Hardcore lorsque l'USE déciderait d'envahir les lieux. Kenny aurait tellement voulu fuir avec Jan, partir pour l'une de ces destinations évoquées par Peanut Paul Harrison, se prélasser au soleil et laisser tout cela loin derrière lui. Mais il ne pouvait tourner le dos à l'adversité. La reddition n'était pas envisageable.

— Ça va, Kenny ? demanda Sam en s'asseyant à ses côtés.

Ils échangèrent une poignée de main.

Sam était l'un des tout premiers Sous-humains, et Kenny lui vouait un immense respect pour son engagement dans le mouvement en faveur des droits des animaux : il s'était battu contre les autorités et avait subi leurs exactions bien avant que le grand public ne rallie la cause animale. On avait du mal à s'imaginer qu'à peine trente ans auparavant, la majorité des communs consommaient de la viande. À présent, l'écrasante majorité des campagnes était libérée de cette forme de cruauté. Les valeurs véganes étaient intimement liées à la lutte pour l'indépendance. Elles étaient considérées comme l'un des fondements de toute philosophie morale.

De son côté, Bruxelles suivait la direction inverse. Les industries de la viande, du lait et du cuir étaient extrêmement lucratives, et jamais l'État ne s'opposerait aux profits des entreprises du secteur. De faramineuses campagnes de propagande faisaient la part belle aux serres-abattoirs, aux murs de verre et aux tunnels transparents, avançant des notions de nécessité, d'honnêteté et de liberté de choix afin de justifier ces pratiques barbares. Peu à peu, les gens s'étaient endurcis. C'était un système pourri qui reposait sur la tromperie, et résumait parfaitement l'USE. Ceux qui trônaient au sommet n'avaient que mépris pour les plus faibles, mais ils n'étaient pas idiots, et ne se départaient jamais de leurs sourires. Pourtant, il leur arrivait de commettre des erreurs.

— Les fédéraux ont pas le moindre respect, dit Sam. Pas le moindre putain de respect, et pas la moindre putain de classe.

Par inadvertance, l'État avait contribué à la cause des rebelles. L'InterZone n'était qu'un vaste outil de contrôle, ses deux clouds représentés par Hans le beau Berlinoise et Michele la ravissante Parisienne. Les données étaient disséquées, les mots et les images analysés, Soupç réalisait des projections sur les risques potentiels, ses décisions étaient transmises aux Crates qui grâce à des outils tels que Himmler étayaient les choix de Soupç, et passaient le relais au Cool. Michele surveillait toute personne connectée à l'InterZone, mais bientôt, par le truchement de la Paume 7, elle opérerait *de l'intérieur* des individus. GB 45 avait eu vent de cette nouvelle technologie dès le début de son développement grâce à Walter Hope, un agent infiltré de Bristol, mais la transmission des informations était ardue, les moyens de distribution étant sous contrôle ennemi.

— Une sale mort, reprit Sam. J'arrive pas à croire qu'elle soit plus parmi nous. Pauvre Hannah. Je les déteste, ces putains de bulleux, Ken. Je les déteste.

Pour les accros aux Paumes, il était impossible de concevoir que la puce du 7 puisse servir à autre chose que leur divertissement et leur sécurité. La vie moderne était tributaire de l'InterZone, raison pour laquelle, après l'attaque de Heath 4, une base Cool près de Reading, il avait été décidé de couper le réseau dans les régions avoisinantes. Ce black-out temporaire avait pour finalité de retourner l'opinion publique contre les rebelles, mais l'USE avait mal évalué les réactions du peuple, et sous-estimé sa dépendance à la numérisation intégrale, qui était pourtant l'un des objectifs de l'État. Les services de première nécessité furent suspendus. Plus d'électricité, et par conséquent plus d'éclairage ni de chauffage. Plus de Troïka. Sans crédit, les familles ne pouvaient plus s'acheter à manger. La population succomba à la panique. Et les communs accusèrent Bruxelles.

Les premières manifestations furent contenues par la Gendarmerie sous la supervision du Cool, des patrouilles antiémeute furent dépêchées sur des zones circonscrites, mais la foule des mécontents avait déjà atteint sa masse critique, et les autorités furent contraintes de se retirer. Michele maintint le black-out, soutenue par Hans, et les Contrôleurs chargés de l'opération commirent l'erreur, tout aussi grave que la première, de déployer une unité mercenaire sous-traitante du Hardcore. Des autochtones furent abattus, torturés, violés. Certaines rumeurs parlèrent même d'une crucifixion. Les Anglais contre-attaquèrent et il y eut de nombreux morts dans les deux

camps. Ces pertes furent passées sous silence, tout comme le soulèvement de la population. La Brigade Argentine, en dépit de son expérience et de sa haine viscérale de tout ce qui était britannique, se vit repoussée par des troupes non régulières et mal équipées. Elle dut battre en retraite, et son contrat fut jugé caduc. Des unités d'élite du Hardcore furent dépêchées de Berlin, rien de moins, mais une fois sur place, elles ne quittèrent pas leur cantonnement.

Le firmament de la hiérarchie imposa à tous le même mot d'ordre : la retenue. Il fallait enrayer l'escalade de la violence. Chaque victime avait une famille, des proches, et bien qu'un petit nombre de morts pût être dissimulé, bien que la vérité pût être discréditée lorsqu'elle éclatait marginalement, il y avait des limites à ne pas franchir. Bruxelles était indignée par l'attaque du Cool menée par des rebelles, par le soulèvement qui avait suivi et par la déplorable prestation de la Brigade Argentine, mais Berlin s'était interposé afin de faire revenir le calme.

— ... c'est une chouette idée, de disperser ses cendres ici. J'imagine que ça se fera dans une semaine ou...

L'InterZone fut rétabli et une paix précaire s'installa, mais le black-out avait suscité une colère nouvelle chez ses victimes. Le bouche-à-oreille relayait les événements aux comtés voisins, et les combattants rebelles venus prendre part aux affrontements propagèrent l'information dans l'ensemble des îles britanniques. Kenny était encore enfant à l'époque, pourtant il se souvenait clairement de la panique initiale, et de la rapidité avec laquelle le peuple s'était adapté.

Le black-out n'avait duré qu'une semaine, mais cela avait été sept jours de trop. Celles et ceux qu'il avait touchés avaient été confrontés à leur propre impuissance, et à la très sérieuse possibilité de mourir de faim ou de froid. Ils avaient passé leurs nuits dans la plus parfaite obscurité. Constaté que des Contrôleurs puissent réagir de la sorte avait stupéfait jusqu'à ceux qui avaient été tout disposés à accepter le joug de l'USE en échange d'une vie facile. Par ailleurs, le fait de découvrir qu'ils étaient capables de survivre sans InterZone avait été une véritable révélation. Les hypermarchés avaient été mis à sac, et les commerces de proximité s'étaient mis à fleurir. En l'absence d'écrans et de claviers en état de marche, on avait ressorti les ardoises, et la craie avait permis le suivi des prêts à court terme.

Lorsqu'à son rétablissement, des millions de personnes refusèrent de se connecter à l'InterZone, ce fut au tour de l'État de paniquer. On raconta que cinquante Crates, qui n'avaient pourtant qu'obéi aux ordres, avaient été punis en bout de chaîne. Les Contrôleurs responsables de ce fiasco durent en répondre auprès de leurs supérieurs à Bruxelles, qui à son tour dû s'expliquer à Berlin. Ces cinquante boucs émissaires furent conséquemment envoyés en congés, euphémisme en double-discours pour un bannissement de l'USE. On ne pouvait être totalement sûr de la véracité de cette histoire, mais Conflict et le GB 45 s'accordaient à croire qu'elle était tout à fait vraisemblable. Le Cool se fit une joie de laisser la rumeur se répandre, même si elle minait l'importance de l'InterZone.

— ... une fois, on avait même...

On ne lésina pas sur les efforts pour corriger cette erreur. Les indemnités furent distribuées et beaucoup de crédit fut alloué.

— ... vaut mieux en rire, franchement, tu vois...

D'énormes écrans du dernier cri avaient été installés dans les villes qui rejetaient l'InterZone, des publicités et des émissions diffusées dans l'espoir que le peuple réintègre le système, mais les écrans avaient été vite détruits. Les caméras de surveillance avaient subi le même sort. Les rares Bons Européens habitant dans ces zones marginalisées en furent chassés. Kenny avait une petite vingtaine d'années lorsqu'il avait appris les détails de ces événements, et plus récemment, il avait pu profiter des éclaircissements de Pop Stevens à ce sujet.

— ... et puis il y a eu cette fois où on a fini...

Il suffisait de se pencher sur les troubles qui avaient jadis secoué l'Irlande pour constater les dangers encourus lorsqu'on oubliait de considérer la situation dans son ensemble : on peinait à croire que les sectes chrétiennes se soient livré un combat si acharné alors même que l'UE s'ingéniait à démanteler la démocratie irlandaise. La partie qui s'était séparée du Royaume-Uni avait été revendue à Bruxelles, pour incompréhensible que ça puisse paraître. Il en était allé de même pour d'autres pays. Les réactions des politiciens ne cessaient de stupéfier Kenny. Était-ce la naïveté qui avait motivé leurs choix, la peur, la paresse, la cupidité, l'ignorance ? Pourquoi le peuple n'avait-il pas vu ce qui se tramait ?

— ... on a travaillé ensemble pendant sept ans, disait Sam, et d'un coup d'œil, Kenny s'aperçut que des larmes ruisselaient sur son visage.

Peut-être le meurtre d'Hannah était-il lié à son poste à l'hospice. L'État encourageait l'euthanasie volontaire. Il prétendait se conformer à l'opinion publique, offrir à chacun la liberté de choisir, mais avait lancé une campagne de communication sur InterZone, avait fait la promotion de certains comportements qui étaient passés dans l'usage. Bruxelles n'avait eu qu'à entériner la pratique en légiférant. N'importe qui aurait aimé vieillir et jouir de la retraite pour laquelle il avait cotisé toute sa vie active, mais la retraite était à présent un service privatisé, et les entreprises se devaient de maximiser leurs profits. Kenny était convaincu que les hôpitaux, les maisons d'accueil et les prisons – supervisés par Bruxelles, dirigés par des entreprises privées – étaient responsables d'un grand nombre d'homicides involontaires. Le mépris généralisé des personnes âgées véhiculé par les médias, qui les dépeignaient comme des fardeaux et non comme des atouts, était motivé tant par des raisons financières que par la nécessité de couper les derniers liens avec l'histoire prénumérique.

— Tu pourrais passer écouter les enregistrements, si ça te dit. Je sais que ça t'intéresse, ce genre de choses. On s'est bien amusés à les faire, Hannah et moi, et les vieux ont adoré. Je les ai bien planqués.

— Ça me dit carrément, répondit Kenny.

Il savait l'importance qu'avaient l'histoire sociale et la mémoire du peuple aux yeux d'Hannah.

— Elle m'en avait parlé, de ces enregistrements, poursuivit-il. Mais tu sais ce que c'est, il y a toujours quelque chose qui vient s'interposer, et tu remets sans cesse les choses à plus tard. Elle voulait me les faire écouter.

— Elle les a retranscrits aussi, dit Sam. J'ai une copie.

— Je l'ignorais. Mais je préférerais les écouter d'abord. Si ça t'embête pas. Écouter ces voix.

— Tu passes quand tu veux, Kenny. Tu veux boire autre chose ?

Il se demanda si ces enregistrements avaient un quelconque rapport avec son meurtre. Gardait-elle des copies chez elle, et si oui, avaient-elles été volées ?

— Merci Sam, j'y manquerai pas. Une pinte de Kingdon, s'il te plaît. J'attends Jan. C'est sympa, merci.

Sam prit leurs verres et disparut à l'intérieur du pub, laissant Kenny seul, le regard rivé à la voiture de police. Jan et l'inspecteur discutaient toujours, et il essaya de s'imaginer ce qu'ils se disaient. Si le coupable était du coin, la police pourrait intervenir, mais rares étaient ceux qui pensaient que

c'était le cas. Hannah ne mâchait pas ses mots, la haine qu'elle vouait à l'USE n'était un mystère pour personne, et cela aurait suffi à l'étiqueter terroriste, même si ses activités se bornaient à de la logistique, tout au plus. Et puis il y avait les enregistrements. Mais même avec tout cela, cet assassinat était absurde. Il s'inquiétait d'un possible lien avec son prochain voyage à Londres, mais c'était impossible. Là encore, à quoi bon tuer Hannah ?

Il en avait assez d'attendre. La décision avait été prise une semaine avant sa mort, et malgré les inquiétudes qui subsistaient, il refusait de revenir sur son choix. Jan voulait qu'il annule tout et qu'il reste ici, lui avait répété que les livres étaient bien le cadet de ses soucis, mais il devait partir. L'USE n'avait pas besoin des régions libres pour prospérer, et le crédit dévolu à la surveillance de chaque maison, de chaque rue, de chaque route, de chaque bois et de chaque champ aurait été mieux utilisé à d'autres fins, mais Berlin aspirait à l'hégémonie absolue. Bruxelles lui servait d'intermédiaire, les Contrôleurs étaient ses créatifs. Kenny refusait d'attendre sagement chez lui leur prochaine offensive.

La portière s'ouvrit et Jan descendit de voiture. L'inspecteur mit le contact et démarra, allumant son clignotant droit en quittant le parking, et prenant la direction du centre-ville. Kenny observa Jan qui s'avancait vers lui, tête baissée sous le crachin qui avait commencé à tomber au moment même où elle avait reposé le pied par terre. Il se leva et alla à sa rencontre, lut de la résignation sur son visage et passa son bras sur ses épaules. Ils se dirigèrent tous les deux vers le pub, gravirent les quelques marches et entrèrent.

La Gendarmerie klaxonna Rupert Ronsberger sur l' IR 4, moins d'une minute après qu'il eut dépassé la serre-abattoir de la Sortie 4. Après avoir vérifié son identité, un officier super sympa lui avait tendu un chocolat chaud et un muffin à la myrtille. Rupert adorait ce combo classique, et ses préférences avaient beau être librement consultables sur InterZone, ces super copains s'étaient donné la peine de les vérifier et de lui servir cet encas de champion. Il était impressionné, quoiqu'un peu surpris du papotage qui s'ensuivit. Il conduisait rarement et n'avait jamais été invité à se ranger sur le côté, mais parfaitement au fait de l'étiquette autoroutière, se fit un plaisir d'apporter sa contribution à la communauté du voyage. Sa seule inquiétude était de rater le grand match.

La lutte qui allait opposer les Flamboyants du Barca et London United, une équipe résolument défensive, s'annonçait comme l'un des grands moments de cette saison de l'Euroship. Il ne restait plus que trois heures avant le coup d'envoi, et il tenait à savourer la montée en pression. Suivant la suggestion de Polestar, il était allé faire un peu de shopping, profiter de l'atmosphère du Milan Megastore à Windsor, et il était en train de retourner à Soccer City pour une pizza pepperoni avec sa deyte préférée. Il avait d'ores et déjà commandé ses prodérivés afin de s'épargner les bousculades des fanatiques de la dernière minute, mais il était tendu, inquiet à l'idée de rater le tout début de la retransmission live. Il avait tellement envie de voir les Flamboyants écraser Londres en direct sur un écran communautaire. Le différé, c'était bon pour les temps-partiel. Il exposa tout cela aux Gendarmes, qui s'empressèrent de lui proposer de regarder la représentation sur un tout nouveau Kiev 4 D . L'un des officiers leva sa Paume afin de transmettre le contrat aux agents du Cool qui étaient justement en route.

Rupert était surexcité. Seuls les Contrôleurs et les Très Bons Européens pouvaient avoir accès à ce Kiev. La D-tech représentait le fin du fin, et ces dernières semaines, la mise en vente d'un nombre limité de ces aguichants modèles avant la date officielle avait secoué tout InterZone. Rupert avait

investi dans un Kiev 4 C et plusieurs versions précédentes, dont les spécificités surpassaient déjà le plaisir qu'on tirait d'une expérience de spectateur normale, et de loin, mais le 4 D, c'était une toute autre dimension. Il avait déjà fait chauffer ses crédits pour le 4 C et il n'en était encore qu'au stade de simple remboursement des intérêts, il savait qu'il ne pourrait plus investir dans quoi que ce soit tant que ses limites autorisées ne seraient pas étendues. Cependant, Rupert ne se plaignait pas. Il disposait d'options parmi les meilleures sur le marché, mais regarder le match sur un 4 D, c'était une opportunité incroyable. Il ne voyait pas bien ce qui pouvait motiver des agents du Cool à venir se joindre au papotage, mais cela devait forcément avoir un rapport avec l'un des dossiers qu'il avait traités. Ces gars et ces filles étaient vraiment consciencieux.

Comme bon nombre de ses copains, Rupert était un adepte du Barca, un zinzin d'ultra. Le prodige Messi marquerait aujourd'hui son vingtième but de la saison, et grâce au 4 D, Rupert percevrait les vibrations de la balle au fond des filets londoniens, sentirait la transpiration qui recouvrirait la peau de Messi lorsque celui-ci s'apprêterait à faire son numéro habituel. À cet instant précis, sur toute la planète, des fanatiques étaient en train d'acheter des articles spécialement produits pour ce match. Hommes, femmes et enfants exprimeraient leur loyauté de la meilleure manière qui soit, en transférant des millions d'eurodollars aux compagnies chargées de la sauvegarde du jeu du peuple. Sans elles, le foot pro n'existerait pas. Le soccer, c'était avant tout les supporters. Malheureusement, il arrivait que la passion des ultras les pousse à violer la loi. Cela ne s'était jamais produit à l'intérieur des frontières de l'USE, mais cela n'en demeurait pas moins un regrettable aspect, quoique bien compréhensible, de la communauté des fans.

Les désordres de Shanghai, deux ans auparavant, en étaient le plus triste exemple : des bandes de merchandiseurs dévoués avaient provoqué une émeute, saccageant les quatre principaux mégastores, après avoir appris que les stocks de l'édition limitée de la figurine Messi étaient épuisés, près de six heures avant le début du match Barca/Matadors de Madrid. Soixante-trois personnes avaient perdu la vie suite aux mesures défensives prises par l'armée chinoise. Des voyous avaient tiré profit de ce débordement de passion pour dévaliser des centaines de commerces non affiliés. Des émeutes similaires éclatèrent par la suite. Beijing l'affairiste et le centre culturel Han de Lhassa furent le théâtre de troubles, le chaos devint vite

viral et des cinglés prirent d'assaut des malls à New Delhi, Bangkok, Manille, Nairobi et Jo'burg. InterZone multiplia les éditions spéciales sur cette flambée de violence, et les EB concernées réagirent avec une admirable célérité, mettant précipitamment en vente de nouveaux arrivages de Messi afin de répondre à la demande, à un prix premium toutefois, afin d'apaiser les inquiétudes des premiers servis. L'amour universel fut restauré.

Tout le monde savait que les Flamboyants vaincraient Londres, mais le score final demeurerait un mystère. Outre la participation de Messi, le match comportait un autre intérêt non négligeable : l'humiliation ritualisée du défenseur white-trash Terry Johns. L'Euroship respectait des quotas très stricts pour les joueurs non issus de l'USE, mais Messi avait su s'élever au-dessus de sa condition de Mexicain pauvre pour décrocher l'un des postes très convoités que le Barca réservait aux étrangers. Depuis deux semaines, Johns – né et élevé dans la banlieue de Londres – suscitait la haine de tout l'InterZone, après qu'il eut proféré le mot « Angleterre » lors de ce qui semblait être un incident raciste, à l'occasion de la rencontre avec les Ours de Munich. Le terme « britannique » avait également été prononcé. Dans tout l'USE, on répondait à l'ignorance par la tolérance, mais des mots aussi incorrects que ceux-ci n'avaient pas leur place dans une société moderne et démocratique. L'attitude de Johns n'était bien évidemment que le reflet d'un plus vaste problème auquel la Nouvelle Démocratie était confrontée.

L'Union Jack, drapeau du défunt Royaume-Uni, s'était imposé comme symbole de résistance dans toute l'Europe, adopté par des communs qui se réclamaient du culte et de l'héritage de la GB. TJ était un adulte, il occupait un poste à haute responsabilité, et à ce titre, ne pouvait se permettre d'être associé à de tels individus. C'était un modèle pour des millions de jeunes, et l'indignation de la classe politique et médiatique ne tarda pas à se propager dans les rangs des commentateurs sociaux. À la lumière de l'affaire Terry Johns et de la popularité du GB 45 dans les milieux interlopes, une question s'imposait : ces merchandiseurs de Shanghai étaient-ils tous morts en vain ?

Les twits affluèrent par milliards. Johns méritait d'être pris ainsi pour cible, même si certains le soupçonnaient de prendre plaisir à ce rôle de méchant d'opérette, quelques comiques acides allant jusqu'à suggérer que les paroles du footballeur n'avaient pour but que d'augmenter son crédit. À l'instigation même de l'État, les stéréotypes faisaient partie intégrante des plans promotionnels, afin de prouver que la diversité avait sa place dans une culture homogène, mais il y avait des limites à tout. L'insulte « Angleterre »

serait lavée par la rédemption. C'était déjà arrivé. Personne ne pouvait résister au lynchage médiatique, et on parlait d'une suspension à vie, voire d'emprisonnement, mais étant donné la popularité de Johns, et l'adoration que lui vouaient les inférieurs de London United, cela semblait peu probable. La star devrait s'acquitter d'une amende salée, et il devrait s'excuser auprès des Contrôleurs et des Crates qu'il avait injuriés, mais seulement après avoir été humilié par le jeu de jambes hypnotique de Messi. Toute cette histoire fascinait Rupert. Il n'aimait pas du tout Johns, mais pas du tout du tout.

En moins de trois minutes, la Mercedes banalisée du Cool les rejoignit. La portière du conducteur s'ouvrit et une femme en civil remonta tranquillement la bande d'arrêt d'urgence. Les Gendarmes prirent congé de Rupert et réintégrèrent leur véhicule de patrouille : il les vit disparaître dans la circulation du début de soirée au moment où un convoi de camions passait dans le sens opposé, remplis de kangourous destinés à la serre de la Sortie 2.

La publicité qui recouvrait le flanc des camions expliquait tout ce qu'il y avait à savoir, et Rupert se souvint du dernier documentaire réalisé par la star de Tenderburger, Stephen Spieler, qui avait filmé des bébés kangourous terrorisés au fond de ce qu'ils prenaient pour la poche de leur mère, et qui n'était en réalité qu'une imitation. Rupert rit de leur stupidité, et tourna la tête vers la portière passager qui venait de s'ouvrir. La Cool se glissa sur le siège dans des ooh et des aah teintés de cet accent parisien dont raffolaient les Crates masculins. La mademoiselle lui fit un compliment sur sa chemise, avant de tendre la main pour mieux apprécier le tissu.

— Un grain merveilleux, dit-elle. Vous êtes un homme heureux qui rit et sourit. C'est bien et sain. Les travailleurs joyeux font les meilleurs taffeurs.

— J'étais en train de penser à des stupides bébés kangourous dans la poche de leur mère, fit Rupert. Avez-vous vu le nouveau doc de Spieler ?

— Non, j'ai raté ça, j'en ai bien peur. J'ai été très occupée. Mais où avez-vous acheté ce jean ?

Sa main était à présent sur son genou, elle palpait le coton, allumant des étincelles dans l'entre-cuisse de Rupert. Il se représenta Polestar nue, couchée sur le lit de Rocket, se touchant pendant qu'il lui faisait la leçon, et se demanda s'il devait réagir ou s'il devait attendre de voir quel tour prendrait ce papotage. Il baissa les yeux sur les ongles manucurés de l'agente, les vit glisser le long de sa jambe, et il sentit Rupert se transformer

en Ronald, mais il ne fallait pas perdre de vue le fait qu'il était en mode USE, pas en mode Euroland. Sa vitre s'abaissa et une autre main se tendit pour se saisir de la puce de démarrage de la voiture. Les doigts de la mademoiselle étaient à présent sur le tableau de bord, et une tête d'homme imposante apparut à quelques centimètres de celle de Rupert. Le badge qu'il portait à la boutonnière indiquait qu'il s'appelait Andreas.

— Ça vous dérange si nous prenons la Mercedes ? demanda la mademoiselle.

— Je conduirai cette location, ajouta Andreas. Si cela vous convient. Le choix vous revient.

— Et je conduirai la Mercedes, conclut la femme, d'un ton discrètement définitif.

Rupert sentit un fumet de viande dans l'haleine de l'homme, plusieurs couches de crèmes et lotions émanant de ses vêtements, une fusion entre humain et sous-humain, un mélange intéressant où la brutalité des quatre-pattes se mêlait à la noblesse des debouts. Il opina du chef en souriant, heureux de consentir à la proposition. Il allait rouler dans une superbe auto, avec une sublime mademoiselle pour chauffeuse, tel un Contrôleur en route pour une réunion de la première importance. C'était un avant-goût des jours encore plus glorieux qui l'attendaient.

— Ne perdons pas de temps si vous voulez voir le Barca en 4 D . Nos installations vous fourniront en popcorn arôme bœuf ou bacon pendant que vous laisserez libre cours à votre passion.

Andreas ouvrit la portière et fit de son corps un rempart contre les machines qui passaient, sous le regard de la mademoiselle qui se tenait de l'autre côté de la voiture. Elle s'appelait Sophie et était de toute évidence attirée par Rupert, elle avait tout de suite compris qu'il ne resterait pas Bureau toute sa vie. Presque malgré lui, Rupert se demandait quel genre de deytes elle préférait.

— N'oubliez pas votre ceinture, dit-elle lorsqu'ils arrivèrent à hauteur de la Mercedes.

Lorsqu'il fut bien installé, elle se retourna vers l'autre agent, et l'esprit de Rupert se recentra sur le football. Andreas leva une main et parla dans sa Paume. Les sièges étaient super-confortables, l'odeur de peau emplissait l'habitacle, et Rupert se sentit détendu et heureux. Il inspecta des yeux l'intérieur de la Mercedes, remarqua un sigle sur le tableau de bord, distingua la lettre R dans le logo de la compagnie et déduisit qu'il s'agissait

d'une race rare de lapin. Sa sérénité fut soudain brisée. Rupert entendit des coups de klaxon, et son regard se porta au-delà des conifères plantés le long de l'autoroute, en direction du tunnel de verre qui suivait la crête d'une petite colline.

— Ils sont là..., cria quelqu'un.

Des centaines de porcs couraient dans le tube vers la serre de la Sortie 2. La terreur qui se lisait sur leur gueule était rassurante, leur panique et leurs membres gesticulants étaient si rigolos : chaque fois qu'une bête ralentissait le pas, des électrochocs intégrés aux parois du tunnel lui rappelaient d'avancer. En principe, le cheminement des sous-hu aurait dû être silencieux, les tubes étant parfaitement insonorisés : leurs vocalises n'étaient audibles que par celles et ceux qui visitaient l'usine à viande au bout du tunnel. Rupert se demanda si le système d'amplification rarement utilisé avait été allumé. Les véhicules qui ralentissaient de plus en plus étaient presque au point mort. Sophie s'assit à côté de lui.

— Ces cochons sont bruyants, fit-il remarquer.

Le visage de Rupert était radieux.

— Vous êtes vraiment toujours tout content, dit-elle, et sa bouche tremblota presque imperceptiblement en se fendant d'un sourire.

— Merci, répondit-il. Ils ne vont pas tarder à jacasser beaucoup plus fort, quand ils arriveront à la Sortie 2, ils vont même crier à la mort quand les lames jailliront. Sans mauvais jeu de mots. À la mort.

Sophie, qui consultait son outil de navigation, ne parut pas relever le trait d'esprit.

— Pas de formation de bouchons dans le tube, dit-elle. Il doit y avoir une autre raison. Peut-être qu'ils testent l'acoustique. C'est très étrange. On ne va pas tarder à partir.

Ruper opina de la tête.

— Je pense que je commencerai par du popcorn bacon.

Le ton de la conversation s'apaisa.

— Qu'avez-vous mangé au petit-déjeuner, aujourd'hui ? demanda-t-elle, toujours intriguée par ces soudains coups de klaxon.

— Croissants, jambon, deux tasses de café.

— Du café corsé ?

— Très corsé. J'ai ma machine rien qu'à moi.

— Nous sommes en train d'attendre Andreas. Il marche très lentement.

L'agente du Cool se mit à rechercher une chanson.

— Vous aimez Paper Lace ? demanda-t-il.

— J'adore...

Son index hésita une fraction de seconde avant de choisir le tout nouveau tube *Billy Don't Be A Hero*, qui racontait l'histoire d'un jeune Bureau qui enchaînait les heures de travail, son Super lui disant de prendre du repos, de passer un peu de temps à Euroland. Mais le Bureau voulait continuer à taffer. Il y avait conflit, mais c'était pour la meilleure des causes. Rupert se dit que Sophie lui dédiait spécialement cette chanson. Peut-être proposerait-il un rendez-vous. Il s'y prendrait mollo-mollo, savait qu'il valait mieux se contenter des sexeuses à ce stade de sa carrière. Il était difficile d'en être tout à fait certain, mais elle semblait lui être supérieure hiérarchiquement, ce qui expliquait qu'il soit un peu surpris par l'intérêt qu'elle lui portait.

— Ils sont vraiment très bruyants, fit Sophie.

Son sourire s'évanouit. Elle était en état d'alerte maximum, elle avait aperçu quelque chose d'inhabituel, et il suivit comme il put son regard : un cochon roulait sur la pente du talus, c'était un fatras de membres roses, le porc roulant et roulant jusqu'à arriver en bas. Il lui fallut quelques secondes pour retrouver ses esprits, puis il se releva et regarda autour de lui, humant la pelouse, secouant la tête, relevant une énorme gueule, rayonnante et grotesque, caricature de sourires plus officiels.

— Ça n'est pas normal, dit Sophie. Il se passe quelque chose.

Un autre cochon se mit à dévaler la pente, et Rupert aperçut alors au sommet des humains, dont un qui tenait un objet qu'il prit tout d'abord pour un zappeur ou un shocqueur, avant de se rendre compte qu'il s'agissait d'un laser. Cet individu était en train de découper le verre blindé du tunnel, tandis qu'un autre se saisissait des bouts de paroi pour les jeter plus loin. C'était à cause de ça que des cochons étaient en train de faire caca et de souiller les bords de l'autoroute. C'était effroyable. Répugnant. Vraiment très désagréable. Par-dessus le marché, le trou ne cessait de s'élargir : deux humains montèrent à l'intérieur avec tout ce pipi et ces horribles choses qui schlinguaient, bloquant tout bonnement l'accès à la Sortie 2, obligeant les porcs à sortir à l'air libre où d'autres personnes les guidaient le long de l'arête de la colline, sous le tube, par un creux entre le tunnel et la terre, de l'autre côté du talus où se trouvaient sûrement des maisons et des routes moins fréquentées.

— Ce sont ces putains de protecteurs des animaux, aboya Sophie. Restez ici.

Elle était déjà dehors, Rupert n'en revenait pas, il s'efforçait de comprendre ce qui était en train de se passer, les raisons de ce brutal changement de ton et de registre. Pour être franc, il trouvait que Sophie avait été plutôt grossière.

Six humains se tenaient sur le talus, tous vêtus de noir, le visage dissimulé par un masque blanc. Ils semblaient être en train de libérer les animaux, mais à quelle fin ? Quelque chose bloquait peut-être le tunnel, à moins qu'une paroi ne se soit brisée accidentellement, un peu plus loin. Sans quoi un acte si drastique aurait été tout à fait absurde. « Protectors des animaux », c'était ce qu'avait dit Sophie. Le Cool savait sûrement à quoi s'en tenir. Rupert avait déjà entendu parler de l' ALF et de son idéologie qui avait contaminé le terrorisme contemporain, mais il avait toujours été très sceptique quant à l'envergure du problème. Pourtant ce qu'il avait présentement sous les yeux était peut-être de leur fait. Il se pencha en avant, fasciné par le spectacle.

Sophie et Andreas étaient en train de traverser la route, sortant de sous leurs vestes des explosifs.

Les deux cochons en bas du talus couraient en direction de l' IR 4. Ils étaient désorientés, ne savaient pas où aller. Rupert était écoeuré. Les perturbations du trafic routier étaient tout sauf un sujet de plaisanterie, quoi que les reporters humoristiques et d'autres médias puissent penser des évasions des serres-abattoirs. Le temps, c'était de l'argent, et la perte de précieuses minutes de travail à cause de sous-humains errants était inacceptable dans la société d'aujourd'hui. Ces animaux étaient vraiment stupides. Avec leur sourire figé, ils atteignaient à présent l'autoroute et les conducteurs terrorisés à l'idée des dommages que pourraient subir leurs véhicules très onéreux. Avec leur devant à pipi et leur derrière à caca, ces créatures étaient égoïstes et immorales. Leur manque de maîtrise de soi et leurs pieds ridicules mettaient Rupert dans une colère noire.

Sophie était à présent près d'eux, les rabattait vers le bas-côté herbeux tandis que les conducteurs exprimaient leur enchantement à grands coups de klaxon, et lorsque les sous-hu eurent quitté l'autoroute, elle leur tira à plusieurs reprises dans la tête, et les gros patapoufs s'écroulèrent. Leurs membres tremblèrent et leur corps se convulsèrent, ils hurlèrent très fort et finirent par s'immobiliser complètement. Rupert applaudit et acclama l'agente, heureux de voir l'ordre enfin restauré. Sophie courut après Andreas, qui avait commencé à gravir la pente.

Un autre véhicule du Cool arriva – un huit-place, cette fois – et sept braves en descendirent avec des zappeurs, des aiguillons et des explosifs semblables à ceux de leurs camarades. Il y eut alors un bruit sec, et Andreas tomba à terre, roulant comme l'avaient fait les sous-humains. Rupert comprit que les humains vêtus de noir avaient tiré, et qu'Andreas avait décidé de prendre des mesures d'évitement. C'était de vrais terroristes, les premiers que Rupert eût jamais vus, les garçons et les filles légendaires, et il les observa courir le long de la colline avec d'autres cochons, passer sous le tunnel, une silhouette s'arrêtant pour zapper en direction des Cools qui se trouvaient en contrebas. Par chance, ceux-ci s'étaient étalés par terre et avaient dressé des écrans protecteurs. Andreas était indemne. Ce spectacle était horrible, mais également excitant, même si Rupert se demandait s'il ne s'agissait pas d'une séance d'entraînement. Il était difficile de croire que ce genre de trouble puisse survenir dans la vraie vie.

D'autres voitures et transporteurs du Cool arrivèrent sur la bande d'arrêt d'urgence. Les agents se rassemblèrent. Les Paumes étaient plaquées aux bouches et aux oreilles. Le regard de Rupert se reporta sur le tunnel, d'autres cochons s'agglutinaient au niveau du trou, hésitant, considérant en contrebas les humains et les machines, et surtout les porcs gisant à terre. L'un des animaux que Sophie avait abattus était toujours en vie, il essayait de se relever, incapable de tenir sur ses pattes, trop faible, trop gros ou les deux, se dit Rupert. Un gros tas de saindoux paresseux et puant. Un répugnant spécimen. La bête s'effondra, mais sa poitrine continuait de bouger, une jambe tremblait, le pied tapotait au sol. Rupert rit si fort qu'il faillit mouiller son pantalon.

S'assurant que sa fausse Paume était bien positionnée, Kenny la pressa fortement contre sa main et attendit que la colle extra-forte prenne. Pour se rendre à Londres, il devrait se fondre dans le décor. C'était essentiel. La surveillance était relative dans la banlieue où il atterrirait, mais même là, il se ferait remarquer s'il se baladait les mains nues, et par la suite, il devrait se rendre au cœur même de la ville. Sans Paume, cela serait revenu à se promener sans rien sur soi. Les bulleux s'arrêteraient pour le fixer des yeux, enregistreraient et uploaderaient, appelleraient la Gendarmerie. Qui à son tour le signalerait au Cool. Et ce serait la fin de Kenny Jackson. Il ferma les yeux et attendit.

— Treize, quatorze, quinze...

Ici, d'autres règles avaient cours. Le black-out de Michele et l'insurrection qui s'était ensuivie étaient un événement historique que nul n'oublierait jamais, les leçons qu'on en avait tirées étaient transmises aux nouvelles générations, elles nourrissaient l'esprit critique des jeunes. Les Paumes étaient des dispositifs espions. Des voyeurs. Des mouchards. Et InterZone polluait la réflexion de quiconque s'y connectait. C'était un virus. Une autre cinquième colonne. Hans et Michele étaient des sadiques de bande dessinée. Les trolls ultimes. Des mateurs de claviers. Les communs avaient beau être fauchés, ils avaient beau être la cible d'embargos et d'actes de sabotage, être constamment rabaissés, Kenny s'en moquait. Il ne serait jamais riche, jamais vraiment en sécurité, mais il n'aurait jamais non plus l'USE installé dans son propre corps, en train de tenter de lire ses pensées. Il était invisible. Le Cool ne saurait jamais qu'il préférerait le thé noir au latte, qu'il opterait toujours pour un crumpet plutôt que pour un muffin. Comme d'autres l'avaient dit avant lui, il préférerait être pauvre et marcher sur ses pieds qu'être riche et ramper à quatre pattes.

— Vingt, vingt et un, vingt-deux. Appuie plus fort...

L'artisan responsable de ce leurre avait fait du beau boulot. Non seulement Zacharius Hodd avait amélioré l'aspect de la Paume, il avait en

outre intégré des effets de lumière et de texture. La colle serait difficile à retirer lorsque la fausse Paume lui serait inutile, mais un ou deux points de suture n'étaient rien comparés à la servitude inhérente à l'original. Le châssis d'une vraie Paume était si profondément fixé dans la main de son hôte que le fait de la retirer pouvait provoquer des lésions nerveuses, une paralysie, et même l'amputation. Kenny était convaincu que c'était voulu. L'État voulait ficher tout le monde, et la pose était réalisée par des spécialistes. C'était un service très cher, mais malgré les risques et le coût, ces machines étaient considérées comme indispensables par des dizaines de millions de personnes. Beaucoup les trouvaient même sexy. Et un modèle encore plus dangereux était sur le point d'être lancé sur le marché.

— Trente-trois, trente-quatre, trente-cinq...

La Paume 7 ne serait pas commercialisée avant quelques mois, mais on la présentait déjà comme la plus incroyable des mises à jour. Kenny avait appris ce dont elle était capable et avait discuté des conséquences possibles lors d'une de ces réunions qui permettaient aux membres du GB 45 de se tenir informés des avancées de l'USE. Beaucoup pensaient que la 7 pouvait détecter les changements d'humeur les plus subtils, et par le biais d'un programme T-Police, lire dans ce qui faisait office de pensée aux bulleux.

La Paume 7 serait vendue comme un outil révolutionnaire de prévention et de santé, mais le véritable objectif était d'accroître encore le contrôle exercé par l'État sur les individus. Les signaux vitaux et les fonctions physiologiques seraient analysés en continu, les fluctuations étudiées par le programme T, les cas problématiques transmis aux Crates. Avec le temps, on ferait en sorte que la 7 passe dans l'usage courant, avant de légiférer pour la rendre obligatoire. Tout individu qui refuserait alors de transférer du crédit pour son installation serait perçu comme ayant nécessairement des choses à cacher. Toutes les personnes présentes à la réunion en avaient conclu que les têtes de bulles avaient définitivement basculé dans la folie.

— Quarante et un, quarante-deux, quarante-trois...

Kenny pencha légèrement la main, songeant au pouvoir de la Paume, à son importance vitale dans la vie quotidienne de toute personne habitant une ville telle que Londres.

— Garde la main bien droite. Il faut que la colle prenne comme il faut.

Le port de gants et de poches avait été interdit aux abords de divers lieux sensibles, après l'attaque de Heath 6, à dix miles de Birmingham. Le Cool avait dénombré six morts dans ses rangs à la suite de l'assaut, qui bien que

mené par Conflict, avait été imputé par les Contrôleurs à des criminels locaux. Une semaine de deuil avait été inscrite dans l'arc narratif d'InterZone, Hans s'avançant pour consoler Michele, tandis que le Cool fournissait la logistique d'une intervention Hardcore dans la zone de Handsworth. En l'espace de deux mois les lieux furent régénérés. L'argent de l'USE coula à flots et de nouveaux bâtiments accueillirent des centaines de Bons Européens relogés. L'opération avait été d'une efficacité redoutable. L'USE aussi avait tiré des leçons de Heath 4.

— Quarante-neuf, cinquante. C'est bon. Allez, voyons voir si ça a marché.

Kenny cessa d'appuyer et tourna sa main. La coque ne bougeait pas. Il la secoua pour être sûr. Parfaitement fixée. Il tendit sa fausse Paume en direction de Kid Bale afin qu'il l'inspecte, puis vers Zacharius Hodd. Le maître-faussaire claqua une fois des mains. Le bruit retentissant fit sursauter les deux autres hommes.

— Copie conforme, conclut Kid. Personne pensera à t'arrêter. Tu vas vite t'y faire, j'en suis sûr, et puis ça va tellement te plaire que tu vas t'en faire fixer une vraie à Londres, tu reviendras ici pour nous espionner, et il faudra bien que je te tire quelques balles dans les jambes.

Cela avait beau être une blague, Kenny savait que le Kid en était tout à fait capable. Ç'avait toujours été un bagarreux, depuis leur enfance, mais c'était à l'adolescence qu'il était devenu ingérable. Pourtant, c'était Kid et son frère Ted qui étaient à l'origine des Wessex Boys. Avant cela, ils n'étaient que deux excités parmi d'autres qui aimaient la bière et la baston. À la suite d'un incident dans un pub loin de chez eux, au cours duquel un jeune avait été poignardé, les frères Bale avaient reçu une visite du GB 45. La blessure de la victime n'était pas si grave, mais le niveau de violence atteint et l'utilisation d'un couteau étaient considérés comme inacceptables dans une ville d'Angleterre Libre. Les quatre hommes qui avaient investi le salon des Bale étaient tout sauf ravis. L'usage d'une lame était de leur point de vue un acte lâche, efféminé et non britannique, et une telle escalade de la violence ne pouvait être tolérée. Les frères avaient déjà sérieusement corrigé le responsable : ils refusèrent de donner son nom aux quatre membres du GB 45.

Le message de ces derniers fut on ne peut plus clair : tirez un trait sur l'ultraviolence et cessez de vous battre contre les vôtres. Sinon, il faudrait en assumer les conséquences. Kid et Ted tinrent compte de cette mise en

garde, se réapproprièrent la nécessité de maintenir l'ordre chez eux et de se concentrer sur leur véritable ennemi, point sur lequel un des visiteurs avait particulièrement insisté. Kid se mit à canaliser son agressivité par la pratique de la boxe, et en s'entraînant très sérieusement, il commença à remporter des matches. Les deux frères n'eurent de cesse d'alimenter leur nouvelle conscience politique, au point qu'un an plus tard, ils fondèrent les Wessex Boys. Ordonnée et déterminée, la bande attira des jeunes du coin qui souscrivaient à sa cause, et des liens s'établirent avec d'autres habitants de la West Country qui partageaient leurs opinions.

Le GB 45 ne tolérait pas plus l'InterZone que les narcotiques, la pornographie ou l'usure, et ils eurent bientôt recours aux plus jeunes de leurs membres pour régler certaines affaires locales. Lorsque la cocaïne apparut sur leur territoire, les Wessex Boys ne mirent pas longtemps à trouver les coupables. Kid Bale était à la tête de l'équipe chargée de les appréhender, et il leur promit qu'à la prochaine incartade, ce serait des hommes bien moins arrangeants qui se chargeraient d'eux. Les deux fournisseurs des dealers n'eurent pas cette chance. On retrouva leurs corps dans une voiture incendiée aux alentours de Marlborough. Exécution sommaire par le GB 45 pour avoir fourni de la drogue pour le compte de l'USE.

— Toujours sûr de vouloir partir en voyage ? demanda Kid. Même après ce qui est arrivé à Hannah ? Comme on dit, les coïncidences, ça n'existe pas.

— Je crois que si, rétorqua Kenny, bien conscient de la présence de Hodd. Si j'étais dans le collimateur du Cool à cause de mes livres, pourquoi auraient-ils envoyé le Hardcore tuer Hannah ? Depuis quand ils assassinent des rats de bibliothèque ? C'est absurde. Si ça les intéressait vraiment, ils chercheraient à savoir d'où viennent les supports physiques, afin de procéder à une grosse rafle parmi les vendeurs et les bibliothèques, mais ça leur est impossible ici. Ils se doivent de faire profil bas. Je dirais même qu'au contraire, ça prouve qu'ils ne savent rien sur moi. Ça ne me fait pas plaisir de le dire, mais Hannah prenait beaucoup de risques, elle faisait circuler tout un tas d'informations sans vraiment prendre garde à elle. Peut-être qu'ils l'ont remarquée, et qu'ils ont voulu lancer un avertissement. Peut-être que c'est pour ça qu'elle est morte. Même si j'ai quand même du mal à y croire.

Kid Bale s'apprêtait à répondre mais Hodd le faussaire prit la parole. Il avait tendance à croasser d'une voix rauque, comme si ses mots sourdaient du fin fond de sa poitrine, ses phrases crépitaient comme si elles étaient chargées d'électricité. Les longues périodes de concentration qui allaient de pair avec son travail étaient contrebalancées par des accès d'adrénaline et de gestes brusques qui pouvaient effrayer ceux qui se trouvaient autour de lui.

— Tout le monde dit que c'est le fait d'un assassin, un tueur professionnel, quelqu'un de froid et de méthodique qui n'aurait fait que suivre des instructions, mais c'est peu vraisemblable. Comme Kenny vient de le dire, pourquoi se donner cette peine ?

Il laissa la question en suspens.

— Pourquoi ?

Il se leva soudain, se rua vers les rideaux de la fenêtre, les deux jeunes hommes sursautèrent, tandis qu'une longue main saisissait un pan de tissu. Zacharius Hodd avait un air de squelette, son large visage semblait plus d'os que de chair, et bien que son apparence physique et ses façons eussent suffi, c'était surtout l'une des nombreuses histoires le concernant qui emplissait de crainte Kenny et Kid Bale.

— Non, le meurtrier est beaucoup plus proche de nous.

Son humeur changea alors. Il se fit méditatif.

— Il est naturel que nous rejetions la faute sur quelqu'un d'extérieur. C'est plus facile à accepter, mais dans le cas d'Hannah, je ne crois pas que ce soit vrai. La tromperie est partout. Façades et vernis... Regardez un peu ceux qui veulent nous contrôler. La plus grande escroquerie jamais montée. Une contrefaçon de démocratie. Des strates de fausseté sur des strates de faussetés. Les apparences sont par définition trompeuses. Si je peux, moi, vous aider à résoudre un petit problème technique, un psychopathe pourrait très bien s'inspirer de leurs ruses et demeurer invisible. C'est dans la nature humaine. N'est-ce pas ?

Ses doigts crochus suivaient les plis nets tout le long du tissu, et il se mit à fredonner ce qui ressemblait assez à une comptine, les paupières papillonnant comme s'il allait s'endormir debout, la batterie vidée. Mais il empoigna brusquement le rideau et le porta à son nez pour le humer profondément, longuement. Son crâne semblait presser plus encore contre la peau de son visage, tirant ses traits, formant un autre masque, chaque

battement cardiaque gonflant un peu plus les veines de ses tempes. Kenny jeta un regard à Kid Bale. Tous deux étaient pâles comme des linges.

— Mais..., commença Kenny.

Hodd lâcha le rideau et traversa la pièce en un éclair, se pencha subitement, trop près, torse et jambes formant presque un angle aigu, et Kenny se retrouva confronté à deux yeux d'un vert laiteux. Il n'arrivait plus à parler. Il n'aurait sans doute même pas réussi à bouger. La salle avait soudainement rétréci. Une main de sorcier était posée sur son épaule gauche, palpant le tissu qui recouvrait sa peau et ses os. Les communs qui habitaient dans les poches de l'Angleterre Libre s'étaient remis à croire à la magie et aux esprits, effet secondaire de leur rejet d'InterZone et de l'abandon de cette forme de technologie, de l'effondrement des religions institutionnalisées et de la croyance de plus en plus répandue en un inconscient collectif.

— C'était une personne qu'Hannah connaissait bien. Quelqu'un de proche.

La tête du faussaire était à présent au niveau de l'épaule de Kenny. Il reniflait le tissu. Il fredonnait toujours, mais ce n'était presque plus qu'un sifflement au fond de ses poumons. Kid Bale s'était levé et se trouvait à l'autre bout de la pièce. Zacharius Hodd grogna et recula d'un pas, laissant derrière lui une odeur de plumes mouillées.

— Réfléchissez un peu à la violence du meurtre. Une violence extrême. Horrible. Horrible.

Ses ongles parcoururent le cou de Kenny dans sa largeur, effleurant tout juste sa peau.

— Ce meurtre a été commis sous le coup d'une colère sans fond. Le coupable se détestait, ou détestait Hannah. Sans doute les deux. Je le sens, tout au fond de mon cœur. Pourquoi part-on du principe qu'il s'agit d'un homme ? Ç'a très bien pu être une femme.

— C'était forcément quelqu'un de très fort, dit Kid.

— Quoi ?

Le ton de Zacharius Hodd était plus acerbe.

— La tête était...

— ... presque tranchée. Je sais. C'est une femme. J'en suis sûr, à présent. L'ultime supercherie. Malin. Très malin. Cherchez quelqu'un de discret et de convenable.

Le faussaire se rassit.

— Je m’y connais, dans ce genre de choses. Croyez-moi. Je suis un contrefacteur. Un trompeur, un falsificateur et un homme honnête. On peut me faire confiance.

Kenny et Kid Bale opinèrent de la tête, s’efforçant de donner l’impression qu’ils méditaient ses paroles, alors qu’en réalité, ils n’aspiraient qu’à quitter cet appartement : seul petit problème, c’était ici que Kid était logé. Zacharius Hodd était adossé à son siège, mains jointes, doigts tambourinant, le bruit de ses ongles plus sonore qu’il n’aurait dû l’être.

— Bon, je ferais mieux de rentrer, déclara Kenny. Jan m’attend.

Il serra la main de l’homme qui allait peut-être lui sauver la vie, sentit ses phalanges aux arêtes aiguës, ses tendons bandés sous une peau aussi fragile que les pages les plus fines de ses livres les plus anciens. Kid Bale le raccompagna à la porte et ils échangèrent un regard qui en disait long, puis sourirent de leur sottise, de leur crainte de petits garçons, à cause d’une simple histoire de pub. Le faussaire était excentrique, mais loyal.

Une fois dehors, Kenny se remémora toute la scène, jeta un coup d’œil à la fenêtre de l’appartement et s’aperçut qu’on l’observait : le crâne de Zacharius Hodd pressait contre la vitre. Il tourna la tête et pressa le pas, trébuchant, rétablissant de justesse son équilibre.

Cinq minutes plus tard, alors qu’il traversait les rues désertes, Kenny fut pris d’un intense sentiment de liberté. L’air était mordant mais vivifiant, les lampadaires électrifièrent le gel. Tout autour de lui était froid, vierge et pur. À l’approche d’une voiture, il fourra ses mains dans ses poches, afin que personne ne se méprenne en voyant sa fausse Paume, et lorsqu’elle l’eut doublé et qu’il fut de nouveau seul, il les ressortit pour apprécier pleinement le froid glacial. Il ne tarda pas à frapper à la porte de Fred.

— Une tasse de thé ? lui proposa son ami quand Kenny se fut assis dans son salon.

— Non, je ne fais que passer. Faut que j’aie retrouver Jan.

Il tendit la main et Fred procéda à une rapide inspection, hocha simplement la tête et lui présenta un paquet. Kenny le fit disparaître sous son manteau.

— C’est Hodd qui a fait ça ? demanda-t-il.

— Oui. Difficile à cerner.

— Double personnalité. Bascule sans cesse d’un extrême à l’autre. Tu as déjà entendu l’histoire qui court ?

— C'est toi qui me l'as racontée.

— Moi ? Je m'en souviens pas. C'était quand ?

— Au Wheatsheaf. Il y a deux ans environ. Mais ce n'est pas vrai, hein ? C'est juste une histoire ?

— J'étais pas présent quand c'est arrivé, mais je suis sûr que c'est vrai. Personne irait inventer un truc pareil, tu crois pas ?

Il y eut un long silence. Kenny repensait au meurtre d'Hannah. Étranger ou voisin ? Un inconnu ou un proche ? Ça ne changeait rien au résultat final, mais ç'avait une importance capitale. Qu'est-ce qui aurait été le mieux pour les gens qui vivaient ici ? Si c'était le fait d'un assassin, cela voulait dire qu'ils pouvaient continuer à se fier les uns aux autres, mais cela signifiait aussi que l'ennemi avait décidé d'intensifier la répression. Si c'était quelqu'un du coin, alors d'autres personnes étaient probablement menacées par le même sort, et pourtant les mesures de sécurité n'avaient pas été revues à la hausse. Il se demanda pourquoi Zacharius était convaincu que le meurtrier était une femme.

— Alors tu sais où tu dois rencontrer Mme Vickers ? Tu comprends vraiment où tu vas mettre les pieds ?

— Ça va aller.

— Prends bien garde à toi. C'est une vraie femme fatale. Sérieusement, sois prudent.

Fred avait les larmes aux yeux lorsque Kenny partit. C'était tout à fait inattendu, et cela lui rappela le lieu où il projetait de se rendre et ce qu'il planifiait d'y faire. Il pensa à Jan, seule chez eux, et il rentra aussi vite que possible en tâchant de ne pas glisser sur la glace.

Lorsqu'il arriva sur le trottoir d'en face, cette maison où ils habitaient tous les deux depuis quatre ans lui apparut comme une boîte de photos-souvenirs de tout ce qu'ils avaient vécu ensemble. Des tirages à l'ancienne. Il en avait qui remontait à son enfance, mais pas Jan, rien que des photos numériques sur des appareils obsolètes. C'était vraiment dommage.

Petite, et sans doute morne aux yeux de quelqu'un de la ville, cette maison était superbe du point de vue de Kenny. C'était un sanctuaire, un lieu où ils pouvaient être pleinement eux-mêmes. Pourtant, pendant deux longues semaines, il avait caché à Jan le véritable objet de son voyage à Londres. Il existait une chance qu'il ne la revoie plus jamais, et cela le dévastait. Le couloir était allumé, et les rideaux fermés du salon étaient bordés d'un fin cadre blanc de lumière électrique. Elle devait être assise

dans son fauteuil, en train de corriger des devoirs d'enfants, de lire, ou d'écouter la radio locale. Elle était au chaud, et il se plaisait à croire qu'elle était en sécurité, même si n'importe qui d'assez déterminé aurait pu entrer par effraction. Non, Hodd avait tort. C'était quelqu'un de l'extérieur qui s'en était pris à Hannah. Kenny entra.

— Fais-moi voir ça, dit Jan après qu'il se fut penché pour l'embrasser sur le front.

Il se redressa et tendit la main.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Ça ressemble beaucoup à une vraie, dieu merci. Il a fait du bon boulot.

Kenny retira son manteau et l'accrocha au dossier d'une chaise, avant de poser le paquet de Fred sur la table. La chaleur de la pièce picotait ses mains gelées. Il se rapprocha de Jan, s'agenouilla à côté d'elle et mit sa tête sur ses cuisses. Elle fit courir ses doigts dans ses cheveux, sentant les courbes de son crâne, le pli de cuir chevelu là où il avait été fendu et recousu, à l'époque où il traînait avec les frères Bale, à l'époque où il était un Wessex Boy. Elle recherchait dans sa chevelure le pouls de son imagination, l'idéalisme qui l'avait conquise, cet optimisme sans lequel tout avenir aurait été inconcevable.

Jan savait qu'ils étaient condamnés. Elle ne voulait pas qu'il aille à Londres, le lui avait dit, mais dans le fond, jamais elle n'aurait essayé de l'en empêcher, elle savait la véritable raison qui le poussait, et elle était fière. Elle s'était disputée avec sa sœur la dernière fois qu'elles s'étaient vues. À trop parler, on pouvait mettre sa vie en danger. Elle comprenait l'importance de ce mensonge de Kenny qui n'en était pas un, et elle ne l'en aimait que plus encore. Tout comme lui, elle saurait être courageuse.

Kenny était un protecteur de la littérature, et à travers elle, un protecteur de la liberté d'expression. Il était grotesque et atroce de considérer que le contenu des livres était contrôlé par des gens incapables de comprendre ce qu'ils représentaient et ce qu'ils pouvaient signifier pour le peuple. Les Bons Européens, les Crates, les Contrôleurs, les carriéristes : c'était eux, les criminels, pas Kenny, pas elle, pas Fred, pas Hannah, pas l'inspecteur avec qui elle s'était entretenue après les funérailles. Pas les frères Bale. Pas le GB 45. Pas Conflict.

Elle comprenait que Londres attire ainsi Kenny à lui. Ç'avait aussi été sa ville à elle, mais elle avait mis tout cela derrière elle, elle savait qu'il n'y subsistait plus rien pour les gens comme eux. Kenny ne parvenait pas à

faire son deuil de cette ville, le souvenir de l'humiliation de son père et de leur fuite sous la contrainte refusait de s'effacer. Il était déterminé à retourner là-bas et à poser un nouveau jalon. Il réussirait, cela, elle n'en doutait pas un seul instant. D'une manière ou d'une autre. Il avait promis que ce serait la dernière fois qu'il se rendrait dans cette ville brisée et aseptisée. Elle se mit à pleurer, doucement et en silence, afin qu'il ne le remarque pas.

OceanofPDF.com

Dès qu'ils eurent pénétré dans le périmètre de Câlines 1, Sophie observa le silence. Rupert imputa ce mutisme à sa tristesse : elle prenait conscience que la première partie de leur amitié arrivait à son terme. Il porta son attention sur le complexe, une architecture austère, des espaces nus entre des blocs bas. Pas de shows lumière, pas de xénophytes, aucune devise publicitaire. La disposition était intéressante quoiqu'un peu déstabilisante, et pourtant il n'avait aucune raison d'être nerveux. Il adorait les tours et les plazas d'East Side où il habitait et du Centre où il travaillait, les miroirs sexy de Docklands où il s'amusait, le charivari des malls et l'amitié de ses collègues, ce moment où la nuit tombait et où des étoiles d'or constellaient le ciel. Mais Câlines 1 aussi était merveilleux.

Sophie gara la Mercedes et ils traversèrent une place, pénétrèrent dans un bâtiment quelconque et gravirent trois étages, enfilèrent un couloir de pierre et arrivèrent devant une porte anonyme. Sophie l'ouvrit et fit signe à Rupert d'entrer. Son sourire fit alors son grand retour.

— Nous y voici, Rupert. *Home sweet home*.

À peine eut-il mis un pied à l'intérieur qu'il fut subjugué par le Kiev 4 D, avec son écran physique (pas flottant, contrairement aux autres modèles) qui dominait toute la pièce, et rendait possible toute une gamme d'options innovatrices. Il n'y aurait pas le moindre tremblement de l'image, et la définition serait époustouflante. Un fauteuil inclinable était positionné face au 4 D, les murs étaient tendus de cuir rose. Rupert s'immobilisa et admira la salle.

— L'heure est venue de chiller, dit Sophie. Tu as bien taffé, et tu as mérité de vivre l'ultime expérience footballistique.

Rupert était en extase. Le 4 D était l'incarnation de la classe, rien que son logo était une œuvre d'art à part entière, et Rupert mourait d'envie de s'approcher pour caresser l'objet, mais Sophie voulait qu'il se détende. Comment aurait-il pu la décevoir ? Il se tourna vers le fauteuil, remarqua la griffe Banana, et arrivé à sa hauteur il passa une main dessus, appréciant le

soin apporté à sa production et le crédit que devait coûter un tel objet. Les accoudoirs étaient estampillés de la lettre P, et il demanda confirmation à Sophie.

— Panda ?

— *Bébé* panda. Tout droit venu de Vienne.

— Cher ?

Elle apprécia ce trait d'humour, opina rapidement, penchant la tête de côté comme pour reconnaître la complexité du processus d'élevage et de récolte du matériau sur ces grosses feignasses, la renommée méritée des producteurs et des peaussiers de Vienne, le besoin vital de détente des Crates besogneux. Après une parodie de révérence, Rupert s'assit et régla les angles, la partie inférieure se releva pour soutenir ses pieds fatigués. Sophie s'avança pour lui tendre une télécommande, un support physique faux-rétro de luxe à fonctions manuelles. De sa main gauche, il soupesa cet anachronisme, soudain alarmé par son aspect, mais se rassurant en se disant qu'il ne faisait qu'imiter les lignes d'un zappeur, comme celui que maniait Jamie Bondo dans le célèbre clip promotionnel du 4 D.

— Une petite soif ? demanda Sophie.

— Plutôt, oui.

— Aimerais-tu un verre de Coca-Cola ?

— Oui. Très volontiers.

— Glaçons ? Nous en avons en forme d'étoiles et en forme de tête de cochon.

— Des têtes de cochon ? Non merci. Je prendrai les étoiles.

Ils rirent suivant un timing parfait. D'abord Rupert, puis Sophie. Il sentit une vague de chaleur irradier dans sa poitrine.

— Qu'as-tu pensé de ces bêtises sur l'autoroute, Rupert ?

— Le tournage de film ? Captivant. C'est la seule scène que je connais, mais je suis curieux de savoir comment elle s'inscrira dans le produit finalisé. Ça pourrait bien devenir un grand classique de la comédie.

Sophie plissa les yeux en cherchant les glaçons qu'il avait demandés.

— Oui, mais au début, tu as cru qu'il s'agissait d'autre chose, n'est-ce pas ?

— Je n'étais pas très sûr, mais très vite j'ai compris que c'était une comédie, et pas un sérieux shoot-em-up, ni un lacrymal.

— Et tu en es vraiment sûr, maintenant ? Un bon nombre de Cools sont venus à la rescousse, tout portait à croire qu'il y avait un véritable problème

avec les garçons et les filles en noir, non ? Je me suis engagée dans l'action. Andreas aussi. Mais tu es un Bureau et...

— B+, je suis un B+.

— Oui, un B+, un Techno en puissance, un homme qui a de l'avenir, et tu sais que des erreurs peuvent survenir.

— Je le sais, mais c'était une comédie. Je n'ai pas pu me retenir de rire en voyant ces gros porcs.

Sophie le dévisagea attentivement. Elle voulut dire quelque chose, mais se ravisa, et changea de sujet.

— Tu dois avoir faim.

— J'ai hâte de goûter au popcorn dont tu m'as parlé. J'ai remarqué le distributeur dans le coin de la pièce.

— Quel goût ?

— Bœuf, s'il te plaît.

— Je vais t'en remplir une boîte, et il y aura de la pizza, plus tard. Demande ce que tu souhaites. Pâtapouf ou maigrifine. Câlines 1 dispose de tout un éventail de spécialités. Les plats des meilleures franchises sont disponibles.

— Coca et popcorn pour commencer, c'est parfait, avec une pâtapouf plus tard. J'aime la pizza. Peut-être de la glace aussi. Je dois avouer que l'accueil qui m'est fait est somptueux.

— Le système fonctionne, Rupert. Nous récompensons nos amis et nous-mêmes, mais tu le sais mieux que moi. Encore une fois, mes excuses pour ce retard. Je suis désolée que tu aies raté le pré-match.

— Ces petits cochons ont roulé-boulé. J'aime la pizza au porc. Les maigrifines ne me remplissent jamais assez le ventre. Les pâtapoufs, c'est ce qu'il y a de mieux.

— C'est sûr, ces porcs ont passé un sacré quart d'heure. Les individus en noir ne t'ont pas inquiété ? Ils étaient vêtus d'habits plus sombres que les gens du Cool, comme moi.

— Ils portaient des masques blancs. Une tenue visuellement intéressante.

— Sais-tu pourquoi ?

— Ils ont bloqué la circulation.

— Ils étaient sur la colline.

— Les cochons ont roulé tout en bas. Leur présence a ralenti les usagers.

— Brièvement, oui.

— Toute interruption du flot de la circulation a des conséquences directes et gravissimes. Mais je suis sûr que les conducteurs présents ont été prévenus qu'un tournage aurait lieu.

— Tu as trouvé tout cela très amusant.

— Ces cochons m'ont fait rire très fort, malgré le ralentissement des véhicules. La circulation était naturellement protégée, et c'est à mettre au crédit de tous les intervenants. Je sais que des bouchons surviennent dans un grand nombre de coins de la ville, bien que fort heureusement, ça n'arrive jamais sur les voies réservées aux Bons Euros, et puis, pour ce qui est des communs, c'est inévitable. Ce qui n'empêche pas mon sang de bouillir lorsque des interruptions inutiles ont lieu. Mais c'était un film. Je me souviens...

Sophie leva une main.

— Je suis vraiment désolée, Rupert. J'adorerais rester ici à tchatcher, mais je dois m'absenter brièvement.

Elle avait servi son Coca et rempli une boîte en carton de popcorn : elle présenta l'en-cas sur un plateau.

— Je reviens tout bientôt, en attendant, profite bien du match. Il est sur le point de commencer. Et sois prudent. Je ne voudrais pas que tu te blesses.

Sophie s'en alla et Rupert se rengorgea. Il n'avait besoin de personne pour veiller sur lui-même, mais la sollicitude de Sophie était très agréable. Il faisait partie intégrante de la communauté Barca, et il était prêt à l'action. Il se sentait plein d'assurance, et lorsque l'écran s'alluma, la clarté de la définition lui coupa le souffle. Une fois remis, il envoûta l'image hors de l'écran et elle l'entoura au plus près, le cernant de tout côté. C'était vraiment un écran hors du commun. Rupert se retrouva au beau milieu du Stade Olympique.

L'intensité de l'expérience était immédiate. Au plus près de la vérité. Le décor se resserra encore, et il se retrouva assis parmi des milliers de cofanatiques, le genre d'ultras surmotivés capables de s'en prendre à un mégastore si les stocks de merchandising venaient à s'épuiser. Il régnait un sentiment de danger diffus. Il sentait l'odeur de la bière et de la malbouffe. La menace de gros mots planait. Il était nerveux, mais excité.

— Allez Londres ! s'exclama un cockney.

London United avait été depuis longtemps karchérisé de ses supporters indigènes, et ses matchs attiraient un public posé de spectateurs polis, un mélange de Bons Euros et de touristes non européens. Le stade était presque

toujours rempli au tiers, mais c'était dans le numérique d'InterZone que résidaient les vrais bénéfices. Les fanatiques exigeaient une ambiance déchaînée, ce que les techs se chargeaient d'émuler. Les pantoufleurs et les fanas du grand-écran appréciaient la touche commune, avec ses tribunes bondées, ses chants, ses controverses et ses niveaux modérés d'agressivité. Rupert ajusta le registre de langue.

— Tuez ces putains de Flamboyants ! cria la même voix.

Rupert se tourna pour regarder l'homme qui venait de s'exprimer. Il était en surpoids, d'âge moyen, un subalterne au visage zébré de cicatrices. Sa casquette était répugnante. Dans un environnement normal, cela aurait été insupportable, mais le soccer donnait aux Crates l'opportunité de se mêler aux inférieurs. Rupert était captivé.

— Les voilà ! s'écria un jeune au crâne rasé.

Une main se posa sur l'épaule de Rupert.

— Ça va être excellent, mon vieux.

Ce contact physique fit sursauter Rupert, mais il se souvint de son massage de réveil et se détendit. L'expérience 4 D était, sans surprise, tellement plus dynamique. La volatilité était indéniable, mais on restait dans le virtuel, rien de grave ne pouvait lui arriver. Il sourit à son collègue supporter, qui portait une cocarde londonienne. Il avait dans les mains un kebab, la graisse dégoulinant à la base cassée de la pita, tachant son pantalon qui semblait ne pas avoir été lavé depuis des jours. La viande était bon marché, de piètre qualité, un agglomérat de tissus rances mélangés à des herbes aromatiques, découpés en tranches recouvertes de laitue et d'oignon. Un plat de paysans de Thessalonique et d'Athènes que les communs ivres dévoraient avant l'avènement du culte végane. Pas le genre de nourriture que Rupert s'aventurerait à goûter, même si la sauce piquante ne lui aurait fait aucun effet en 4 D.

Il adorait ce genre de trip. Il pouvait dans le même temps avoir et ne pas avoir. Être et ne pas être. Son regard passa du kebab au visage du cockney, dont l'expression bouillonnait de colère. Oui, c'était bien du soccer, du vrai, le jeu du peuple, et la 4 D lui insufflait une vie plus vibrante que jamais.

— Johns, t'es une putain de honte, rugit un fan du Barca.

Les équipes étaient alignées au milieu du terrain, main sur le cœur tandis que l'hymne national retentissait. Des rangées de drapeaux européens flottaient au-dessus de la tribune Moynihán. Les Flamboyants semblaient plus impatients que United.

— Tenez-vous droit, lança un cockney. Bande de putains de racailles.

Les tâcherons londoniens ahanèrent sur tout le terrain en courant après le ballon. Le premier but fut marqué à la dix-septième minute par Messi. Partant de sa moitié de terrain, il s'avança d'abord d'un pas lent et trompeur, et prit soudain de la vitesse. Des spectateurs se levèrent, bloquant la vue de Rupert qui dut secouer le doigt, les faisant se rasseoir sagement à leur place. Le prodige fit un petit pont à deux adversaires, en dribbla trois autres avant de faire passer le ballon au-dessus de la tête de TJ, pour marquer du talon. C'était un véritable coup de maître, et Messi se précipita en direction de la tribune Moynihán où se trouvait Rupert, glissant à genoux sur la pelouse en embrassant l'écusson du Barça sur sa poitrine.

— Putain de but ! s'écria Rupert. Un putain de beau but !

Rocket Ron avait pris le dessus. Il s'était levé, et d'autres ultras se mirent également à signaler leur présence. Des agents de sécurité les couvaient d'un regard inquiet.

— Allez Londres, lança faiblement quelqu'un en réponse.

Terry Johns se faisait à présent injurier par ses propres supporters, en plus des commentateurs et de tous les fidèles fanatiques du Barça, tandis que les panneaux d'affichage relayaient les insultes d'InterZone. Rocket se concentra sur cet affreux white trash. Un cockney, un commun, une star. Rocket Ron claquait des doigts, prenant le contrôle absolu de l'arc narratif. Personne n'aurait pu le lui reprocher. Il avait à la main une bouteille de rouge qu'il vida d'un trait, avant de l'envoyer sur le capitaine londonien. Elle rebondit sur sa tête, lui entaillant le cuir chevelu. Le sang coula. Les Barcas qui se trouvaient près de Rocket l'acclamèrent et lui tapotèrent le dos. Johns était à genoux, il s'efforçait d'endiguer le flot de sang, mais son ennemi n'en avait pas fini. Les indigènes avilissaient chaque match de leur simple présence, et il était grand temps que quelqu'un se dresse au nom de la beauté du sport. Rocket Ron réduisit le bruit de fond et s'entendit détailler les défauts du défenseur : étonnamment, on aurait dit que le milieu de terrain l'écoutait, buvait les paroles d'un Crate qui clairement en savait plus long que lui. Mais Johns était incorrigible.

Un joueur fit une passe à Naughty Neymar et TJ intervint avec résolution, prit le ballon proprement et s'éloigna alors, mais le Flamboyant tomba avec flamboyance, jetant les bras en l'air dans une de ces chutes flamencas que les meilleurs arbitres récompensaient généralement d'un pénalty ou d'une expulsion. Pourtant, cette fois-ci, l'arbitre laissa jouer. La

tribune se transforma alors en un vrai pandémonium, Rocket manipulant la réaction de ceux qui l'entouraient, s'agrandissant jusqu'à devenir un véritable géant, grand et fort. Rupert lâcha la bride à son alter ego d'Euroland, laissant cette facette de sa personnalité dominer le reste du match.

Barca finit par battre Londres 6-0. Rupert était satisfait de Rocket. Ils avaient pris une part active à la victoire et à l'exclusion de Johns. Les Flamboyants s'approchèrent pour applaudir leurs fanatiques en délire.

— Le match t'a plu ? demanda Sophie.

Elle était assise à côté de lui dans les tribunes, une main posée sur sa jambe. Le Kiev s'assoupit et Rupert reporta son attention sur l'agente du Cool. Il ne l'avait pas entendue entrer dans la pièce, ce qui était en somme tout à fait normal. Le match l'avait littéralement happé, et avait fini par le vider.

— Que dirais-tu de passer la nuit ici ? proposa Sophie.

— Je pensais que nous allions tchatcher ? rétorqua-t-il.

— Il y aura bel et bien de la tchatche, mais pas avec moi. En tout cas pas aujourd'hui.

— Je ne comprends pas.

Il hésita. Il ne voulait pas poser cette question.

— Pourquoi suis-je ici ?

Il n'aimait pas le flou, et il avait bridé ses inquiétudes depuis leur rencontre sur l'autoroute, mais à présent, on l'invitait à découcher. La possibilité qu'il ait commis une erreur s'imposa douloureusement à lui. Câlins 1 était un joli endroit, bien qu'austère, mais il n'était pas idiot : il savait pertinemment ce qu'il pouvait représenter. Il n'avait pas encore réfléchi à la raison de sa présence en ces lieux, car on lui avait enseigné à ne jamais remettre en question l'État, et il s'était dit qu'on avait sûrement besoin de son avis sur un dossier. Mais c'était absurde. On aurait très bien pu lui poser ce genre de questions durant les heures de taf. À moins qu'il s'agisse d'une urgence. Mais dans ce cas pourquoi attendre le lendemain ? Il était perplexe. Et s'il avait commis une erreur ? S'il avait agi de façon incorrecte ? Il se concentra sur le passé.

Il y avait eu ce changement dans ses habitudes, lorsque Polestar avait passé la nuit chez lui ; le fait qu'il n'ait pas rapporté ses commentaires offensants au sujet des pédophiles ; le fait qu'il n'ait ni reconnu tout de suite ni salué Kat Romero alors qu'elle se faisait dispenser à Ouaf ! ; le fait qu'il

ait ri de la maladresse de Sophie et d'Andreas lors de la fusillade de l'autoroute. Mais rien de tout cela ne représentait une véritable erreur. Sur chaque point, il était en mesure d'expliquer sa conduite. Il avait l'impression que sa pensée s'embrumait.

— Je veux rentrer chez moi, chuchota-t-il.

Sophie perçut l'anxiété du Crate et écarta sa main.

— Il n'y a aucune raison de s'inquiéter. Quelqu'un veut te rencontrer. Rien de plus.

Il ne semblait pas l'entendre.

— Horace Starski est à Londres et il aimerait s'entretenir avec toi.

— Le Contrôleur Horace ?

— Il se réjouit de faire ta connaissance.

Il se laissa retomber dans son fauteuil. Il lui fallut un petit moment pour digérer cette information. Il était transporté de joie.

— Le Contrôleur Horace ? Tu en es sûre ?

— Sûre et certaine. Il admire ton taf. C'est un très grand honneur. Un formidable accomplissement.

OceanofPDF.com

Après deux réunions arrosées de latte à la Pearly Tower et un déjeuner à Mayfair en compagnie de son cops Ralph Malls et plusieurs investisseurs basés à Londres, le Contrôleur Horace se rendit à Câlins 1. Là, il passa deux heures en conférence avec le commandant Fabian afin d'aborder les questions de sécurité sur les Îles aux Singes, le nom de code facétieux des îles anciennement britanniques. Les toutes dernières nouvelles étaient positives. Un assassin avait été neutralisé et un complot anarchiste déjoué, trois membres des Geordie Boys avaient été incarcérés à Gateshead, tandis qu'une attaque visant une unité Cool dans les environs de Manchester avait entraîné une intervention du Hardcore à Salford, qui s'était soldée par une réussite absolue. Fabian Schmidt aborda alors la question des moineaux qui volaient en toute liberté sous les dômes de l'East Side. Le Contrôleur avait-il vu ces impudents de sa terrasse ? Les deux hommes parlèrent assez longuement de cette sérieuse brèche dans le système de sécurité.

Leur réunion achevée, Horace Starski se retira dans une suite de relaxation. Il devrait se rendre à un dîner officiel ce soir, mais il avait quelques heures devant lui pour chiller. Il prit un bain de vapeur avant de s'étendre sur un fauteuil déstressant. Se réveillant plein d'énergie d'une brève sieste, il demanda à ce qu'on invite son Crate préféré à le rejoindre, avec le café et les muffins de rigueur, ainsi que toute une gamme d'autres mignardises. Ce Bureau (B+) avait suivi dans sa jeunesse les conférences de Starski : ce serait en quelque sorte des retrouvailles.

Bob Terks salua Rupert Ronsberger à son arrivée, et le scanna dans un espace spécialement conçu à cet effet entre les deux portes. Horace Starski assistait à tout cela sur sa Paume. Une copine de Rupert l'accompagnait, et Starski consulta son historique sur son écran. Il s'intéressait à toutes celles et tous ceux qui croisaient le chemin de son chouchou, mais il ne s'attarda pas longuement sur ces informations. Il savait du reste tout ce qu'il y avait à savoir : Sophie avait fait la connaissance de Rupert lors de la tchatte sur l'IR 4, et elle avait invité le séillant Crate à Câlins 1. Il avait aussitôt accepté

et son attitude avait été irréprochable. Le Contrôleur Horace se félicitait du timing et du lieu de la rencontre : il s'était concerté avec Fabian Schmidt afin de voir s'il était possible de faire d'une pierre deux coups. Les terroristes responsables de l'attentat du tunnel, sous surveillance depuis un certain temps, auraient pu être facilement empêchés, mais il tenait à voir comment son copain crate réagirait. Il comptait bien le sonder à ce sujet, en temps voulu. Sophie était au courant de ce qui allait se passer, et elle avait joué son rôle à la perfection. Horace Starski était impressionné. Les protecteurs des animaux étaient à présent en détention, où ils devaient certainement jouer aux devinettes avec leurs interrogateurs.

Rupert quitta l'antichambre sécurisée et entra dans la suite. Il n'avait pas vraiment réussi à fermer l'œil, tant il était surexcité. L'un de ses vœux était exaucé, et il devait se montrer à la hauteur. Des portraits de Jean Monnet et d'Henri Spaak attirèrent son attention, leurs visages bougeant au ralenti. L'air était saturé d'une riche odeur de peau, que Rupert identifia comme du reptilien, mais il était bien plus intéressé par les portraits des pionniers : aucun autre B+ ne le surpassait en histoire, même s'il ne s'agissait là que d'une opinion personnelle. Malgré tout l'amour qu'il portait au Contrôleur Jean et au Contrôleur Henri, il était bien plus obnubilé par son gourou, ce visionnaire encore bel et bien vivant, prospère, et qui levait justement la main à son attention.

De son fauteuil, le Contrôleur Horace le salua. Il était assis les pieds en l'air, chaussé d'énormes pantoufles Michael Mouse. Rupert s'en étonna, étant donné le statut sous-humain de ce personnage, et les récents débats qui avaient agité l'InterZone au sujet des crottes de rongeurs retrouvées en lisière de Londres, mais les succès de cet homme l'avaient mené à de tels sommets qu'il pouvait se permettre de s'habiller de façon inhabituelle sans que cela lui porte préjudice. Ce Meilleur des Meilleurs Européens était son héros depuis des années, et les lèvres de Rupert se mirent à trembler. Malgré ses efforts, il lui était impossible de réprimer ces spasmes. À l'époque où il avait suivi les cours magistraux du Contrôleur, ils n'avaient jamais engagé la conversation. D'abord le Kiev 4 D, puis le 6-0 du Barca, et maintenant ça... Mais que pouvait-il dire pour faire bonne impression ? Il avait tant de questions à lui poser, mais elles lui paraîtraient peut-être idiotes. Il préférait encore écouter et apprendre, laisser Horace Starski parler de grandes et belles choses, tout comme la sexy Polestar l'avait fait dans son appartement.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Amical, humble, obligeant : le Contrôleur Horace était l'incarnation de la classe. Mais Rupert était incapable de bouger.

— Vous m'entendez ? Quelque chose ne va pas ? Je vous en prie, prenez place.

Se forçant à bouger, Rupert eut la sensation que ses os allaient éclater.

— Merci, bredouilla-t-il.

— Chocolat chaud ou cappuccino ?

— Bien volontiers. Merci beaucoup.

— La liberté de choix, jeune homme... Le droit de choisir. Je sais que ces deux boissons vous plaisent. Nous luttons sans relâche pour protéger ce genre de libertés fondamentales. Ne sous-estimez jamais la différence entre du café noir tout simple ou le même liquide additionné de lait et peut-être même de sucre, et un cappuccino mousseux saupoudré de chocolat. C'est ce type de décisions qui font de nous des humains. C'est la marque d'une société civilisée.

Rupert sourit largement, avant de prendre conscience de la profondeur du message du Contrôleur, et son expression changea légèrement.

— Je prendrai un cappuccino, je vous prie.

Le Contrôleur secoua brièvement ses baguettes et s'enfonça un peu plus dans son fauteuil inclinable. Tandis qu'ils attendaient leurs boissons, un autre sujet de discussion ne tarda pas à émerger.

— Un bon match, à ce que je me suis laissé dire ? London United écrasé et Terry Johns humilié. Fantastique.

Horace Starski ne s'intéressait pas le moins du monde au soccer, mais il savait que Rupert était un fanatique.

— Oui, j'ai pris beaucoup de plaisir à le voir. Avez-vous assisté à la transmi, monsieur ?

— Je vous en prie, appelez-moi Contrôleur. Ou Contrôleur Horace si vous préférez. Inutile de se montrer si guindés, entre potes. Non, je n'ai pas eu ce plaisir. Trop de choses à faire. Je ne suis que de passage à Londres, il y a des importants à rencontrer et des affaires à monter, sans mentionner les pince-fesses et les amuse-bouche imprévus. Je dois rester sans cesse à l'affût de tout ce qui se passe. La fluidité est un énorme atout.

— Tout à fait, répliqua Rupert, retrouvant enfin sa voix.

Les points soulevés par le Contrôleur Horace lui paraissaient tout à fait fascinants.

— J'aime être direct, Rupert. Aller droit au but après de courts préliminaires. Mais malgré tout, attendons encore quelques minutes, afin de profiter de l'ambiance de cet instant.

La porte s'ouvrit et une nouvelle amie entra avec un chariot à roulettes, accompagnée de Bob Terks. Cette dame originaire de Budapest, responsable de la cuisine de Câlins 1, avait prêté main-forte au Contrôleur alors que celui-ci était en conférence avec le Commandant. C'était une petite prodige de la sécurité et son avenir s'annonçait resplendissant, cela, Horace Starski en était convaincu. Elle servit boissons et gourmandises avant de les laisser. Bobby lui emboîta le pas, ainsi qu'il en avait été convenu. Les deux hommes sirotèrent et grignotèrent dans un silence relatif, brisé de commentaires sur le goût ou la texture, avant que l'aîné des deux collègues revînt à l'ordre du jour.

— J'ai suivi votre parcours avec intérêt, Rupert. On dit que vous êtes un Bureau qui ne loupe jamais le moindre détail et ne nourrit jamais le moindre doute. Porté par la foi la plus pure. Pourtant nous sommes humains, n'est-ce pas ?

Rupert opina avec enthousiasme.

— Nous sommes bien évidemment humains, Contrôleur.

Il était subjugué par le fait qu'Horace Starski reconnaisse ainsi ses talents, même s'il eût paru effronté d'admettre ses propres qualités. Les Crates devaient rester modestes et effacés en toute circonstance, qu'ils soient Bureau ou Techno et quelle que soit leur notation, mais il avait déjà fait tourner la tête à sa Super, s'était fait séduire par une Cool et avait eu droit à l'expérience Kiev 4 D. Et maintenant, ça.

— Veuillez me parler un peu de cette mystérieuse Hannah Adams, je vous prie.

Rupert fut brièvement déconcerté, mais il comprit vite que c'était une question-piège.

— Je ne connais personne de ce nom, j'en ai bien peur.

Horace Starski porta sa tasse à ses lèvres et savoura la dernière gorgée de café mêlé de lait et de copeaux de chocolat. Un très bon cappuccino. Le Crate avait le buste penché en avant, il débordait manifestement d'énergie.

— Hannah Adams. Réfléchissez bien, mon ami.

Rupert sourit et secoua lentement la tête, il savait que plus qu'aucun autre, ce Contrôleur était d'un naturel joueur.

— Personne de ce nom ne vous revient en tête ?

— Personne.

— Et Yeovil ? Vous avez déjà entendu parler de cette ville ?

— Un avant-poste arriéré. Plein de communs, sans doute un lieu de résidence morne et déprimant, avec les mêmes éléments racistes que d'habitude. Il finira un jour par être poli.

— Exactement. Bien joué, Rupert. Mais dites-m'en plus. Un incident est récemment survenu là-bas. Un incident auquel vous avez assisté, il me semble ?

Rupert comprit de quoi le Contrôleur Horace était en train de parler et il laissa ses traits refléter cet éclair de compréhension.

— Veuillez m'excuser, je n'avais pas réalisé que c'était directement lié à mon taf. Je rejette tous les détails des dossiers une fois mon enquête terminée, afin de ne pas m'y attacher ou de ne pas m'impliquer personnellement. Il est important de toujours aller de l'avant dans la vie.

— Ainsi qu'on vous l'a enseigné, c'est entendu, rétorqua Horace Starski. Mais oublier complètement, et si rapidement, c'est une technique extrêmement difficile à maîtriser. Certains prétendent même que c'est impossible.

— J'ai toujours trouvé ça très simple.

Le Contrôleur hocha la tête. Il n'aurait pas répondu autre chose du temps où il était un jeune Crate ambitieux, un Bureau déterminé à atteindre le statut de Techno, et au-delà.

— Mais nous nous souvenons toujours, n'est-ce pas ? À un niveau plus profond, nous n'oublions jamais rien. Nous savons toujours ce qui est vrai et ce qui ne l'est pas.

— Toutes les affaires que je traite, je les efface de ma mémoire. En théorie, on pourrait sans doute les retrouver, sous hypnose peut-être, ou avec l'aide de certains produits spécifiques, mais la nature des tâches qui me sont dévolues implique que toute décision doit être correcte et définitive. Les doutes qui traînent obscurcissent les investigations à venir. Je reste à jamais fidèle à mon éducation. Tout ce que l'État me dit est la vérité.

Le Contrôleur Horace savait que Rupert était en train de se conformer, comme toute personne souhaitant réussir l'aurait fait à sa place, et bien qu'il s'agaçât un peu qu'on lui renvoie ses propres répliques tant d'années plus tard, il tâcherait de demeurer joyeux, en tentant une nouvelle approche.

— Vous vous rappelez ce que vous avez mangé au petit-déjeuner, ce matin ?

C'était une question malicieuse.

— J'ai commencé par...

Horace Starski leva une main. Rupert était complètement passé à côté de la subtilité de sa question, à laquelle il répondait au premier degré. C'était soit ça, soit de l'insolence. La première possibilité était la plus probable.

— Non, inutile de me dresser la liste. S'il vous plaît, dites-moi ce qui est arrivé après que vous avez été arrêté sur la IR 4. Je veux entendre cette histoire de cochons.

Rupert Ronsberger répondit d'un ton rapide.

— On procédait à des travaux d'amélioration sur le tunnel de la colline, celui qui passe par-dessus l'autoroute. Telle a été ma première évaluation de la situation. Les travaux incluaient l'enlèvement de sections de verre et la pose de sections plus solides et plus propres. Les porcs étaient les sous-hu les plus proches du chantier et des travailleurs, et ils se sont précipités par l'ouverture. Peut-être le vacarme les a-t-il perturbés. Je ne sais pas vraiment. Ce sont des animaux très stupides.

— Comment étaient vêtus les ouvriers ? De quelle couleur étaient leurs habits ?

— Noir, ce qui vu la nature de leur travail est le choix le plus judicieux qui soit.

— Comment cela ?

— La saleté qui les éclabousse doit être ainsi moins visible, ce qui permet de laver moins fréquemment leur tenue professionnelle, occasionnant ainsi une perte de temps moindre et une économie dans l'achat de détergent. Je n'ai pas vu leurs visages car ils portaient des masques blancs. La fonction de ces masques est sans doute de protéger leur peau délicate de ce que contiennent ces tubes. C'est un environnement hautement toxique, mais il est vrai que je ne suis pas expert en la matière et que je n'ai jamais mis les pieds à l'intérieur d'un tunnel de verre.

Il rit de bon cœur, et de l'index et du pouce, se pinça le bout du nez.

— L'odeur d'urine doit donner la nausée, et être très nocive pour la santé. Des quantités considérables d'excréments doivent également s'y trouver. Les porcs sont d'horribles pueurs.

— Les tubes sont lavés une fois par mois.

— Puis-je demander comment cela se passe ?

— On pompe de l'eau dans les tunnels, mais ce n'est pas important.

— On doit sûrement y mettre aussi du détergent ?

— Oui, on y ajoute du détergent. Mais nous nous écartons du sujet.

— Un rinçage mensuel, ça semble bien peu, songea Rupert à haute voix. Ce n'est que mon opinion personnelle. Le flot d'urine doit être constant. Les sous-humains passent leur temps à faire pipi et caca, où et quand ça leur chante. Que se passerait-il si *nous*, nous nous comportions ainsi ? Il doit forcément y avoir des sous-humains morts, aussi. Certains meurent sûrement quand leur cœur fait pop, et je me demande bien comment on s'y prend pour les retirer de là. Rien ne doit empêcher la libre circulation des animaux. Les conditions peuvent très rapidement et très gravement se détériorer. Les travailleurs qui entretiennent ces structures méritent les remerciements enthousiastes du reste de la communauté.

— Vous dites que des porcs ont quitté le tunnel où ils étaient en sécurité. Et vous avez sous-entendu qu'une deuxième évaluation s'est avérée nécessaire afin de clarifier la situation. Il semble en découler qu'après tout, ces réparateurs n'en étaient pas.

— Certains porcs sont sortis, oui. Deux ont roulé jusqu'au bas du talus, bien fait pour eux. C'était très amusant, mais il y avait également un élément plus sinistre. La circulation des humains aurait pu être empêchée.

— J'ai entendu dire qu'il y avait eu un violent affrontement entre le Cool et ceux qui se trouvaient sur le talus, indiqua le Contrôleur Horace. Voilà ce qui s'est passé. C'était une attaque, Rupert. Une attaque terroriste.

Horace Starski ajusta son fauteuil afin de se redresser en position assise. Ce Crate se concentrait sur les aspects les plus insignifiants, il dansait en rond, et pourtant Starski était convaincu que ce n'était là qu'une façade.

— C'était un tournage de film, reprit Rupert. Jamais je n'aurais pu le deviner dès les premiers instants. Je me dois de saluer toutes les personnes impliquées. Il y a eu une zapfest avec des acteurs pros et amateurs. Je ne suis pas sûr de la nature de la production, mais je penche fortement pour une comédie.

— Vous avez assisté à un raid mené par des anarchistes, Rupert. Ce n'était pas un film. C'était des rebelles sanguinaires. Ils essayaient de libérer les porcs.

Le Crate gloussa. Le Contrôleur Horace était un sacré coquin. Il se souvint de ses années au Centre Hallstein, de la vivacité d'esprit et de la sagesse de son gourou, des histoires à dormir debout et des impossibilités.

— Nos ennemis n'ont pas les moyens de mener une telle attaque à l'intérieur de la Ligne Reading, déclara Rupert, décidant de prendre le Contrôleur à son propre jeu. S'ils étaient en mesure de le faire, alors tout Londres serait menacé. Nous devons rester à l'affût des mécontents, c'est vrai, et sonder sans répit les régions qui rejettent l'InterZone, mais sous nos dômes nous sommes parfaitement protégés de ceux qui haïssent la démocratie. C'est la promesse de Hans et Michele. Nous sommes forts et les terroristes sont faibles.

La journée avait été bien chargée et Horace Starski était fatigué. Très légèrement irritable. Il voulut tenter une autre approche, mais avant qu'il puisse prononcer le moindre mot, Rupert se mit à parler d'InterZone et de ses amants maudits comme s'il s'agissait de vraies personnes, quelque chose de tout à fait normal chez les Bons Européens, mais qui tapait tout de même sur les nerfs, et Horace Starski réprima un soupir tandis que Rupert lui parlait de Hans et de sa résidence secrète à Berlin, de Michele et de la vie qu'elle menait à Bruxelles, des sacrifices que tous deux avaient dû faire, de leur amitié avec Captain Euro, et puis il revenait à l'IR 4 et aux cochons et aux créatifs, les mots se fondant les uns dans les autres jusqu'à former un bourdonnement semi-robotique, le vrombissement d'un ordinateur à moitié humain, et pourtant il y avait quelque chose d'apaisant dans le ton, et on se laissait convaincre par toutes ces absurdités. Le Contrôleur Horace s'y perdait un peu.

Il semblait y avoir une autre couche réflexive sous-jacente aux répétitions, même si les digressions finissaient toujours par revenir au discours officiel. Il avait sans doute tort. Si le Crate avait été moins sûr de lui, Starski aurait mis cette logorrhée sur le compte de la nervosité dont il avait fait preuve initialement, un effort naïf pour dire exactement ce qu'on attendait de lui en enrobant le tout dans ce langage infantilisant propre à tout l'USE, mais après les débuts pénibles de leur tête-à-tête, où il avait été clairement en proie à une admiration paralysante, Rupert s'était fait enthousiaste, plein d'assurance, de plus en plus triomphant. Il était temps d'intervenir.

— Seriez-vous capable de retrouver Hannah Adams, à votre avis ?

Le Contrôleur Horace avait identifié cette femme comme une nuisance. Elle était anarchique et bruyante, exprimait trop clairement ses opinions, se croyait intouchable dans sa petite ville d'Angleterre Libre. Son attitude prouvait qu'elle était irrécupérable. Il se demanda si les hooligans qui

étaient arrivés en Grande-Bretagne des siècles auparavant avaient été expulsés de Scandinavie et d'Europe continentale. Cela n'avait de toute façon aucune importance, l'histoire était fluide, mais cela aurait expliqué leur rejectionisme. Il se répétait à l'envi qu'il détestait toutes les Hannah de ces îles, leurs coutumes et leur irrespect, et pourtant elle lui rappelait Belle.

— Adams ? répétait Rupert, les yeux écarquillés. Elle faisait partie de l'équipe des réparateurs ?

— Non, elle n'en faisait pas partie. Je me réfère à un dossier, Rupert. Un cas très sérieux.

Il y eut une longue pause. Le Bureau ferma les yeux. Le Contrôleur Horace attendit. Il se mettait rarement en colère, mais il sentait les émotions négatives commencer à bouillonner au fond de lui.

— Vous voulez parler de la femme qui voulait devenir une star de cinéma ? finit par demander Rupert.

Le Contrôleur claqua des doigts et sa chaise se mit en position verticale. Il s'avança d'un pas impérieux dans ses pantoufles Michael Mouse.

— Votre Super vous a expliqué la situation ?

— Tout à fait.

— Et ce qu'elle vous a dit vous convient ?

— Bien sûr. Elle ne peut me dire que la vérité. Les Bons Européens ne mentent jamais.

La voix du Contrôleur Horace se durcit.

— C'est ce que nous faisons le mieux, Rupert. Notre système est fondé sur le mensonge. L'USE est une gigantesque supercherie. Nous fabriquons et nous manipulons, nous disons une chose et en faisons une autre. Notre histoire est constituée de contre-vérités transmises de génération en génération, c'est une blitzkrieg au ralenti où la seule arme est la tromperie. Comme l'a dit jadis un grand gourou : « Les nations européennes doivent être guidées vers la formation d'un super-État sans que leur population ne s'en aperçoive. Cela est faisable en procédant par étapes successives, dont la finalité sera présentée comme exclusivement économique, mais qui irrévocablement, aboutiront à la fédération du continent tout entier. »

Rupert eut un petit sourire narquois.

— Nous parlons d'honnêteté et de valeurs de gauche parce que c'est ce que les communs veulent entendre, mais la réalité, c'est que nous sommes une bande de menteurs qui ont détruit la démocratie et peuvent à présent faire ce qui leur plaît.

Rupert gloussa.

Horace Starski serra les poings en attendant une réponse.

— J'ai croisé ma Super à Ouaf !. Mais sur le coup je ne l'ai pas reconnue.

— Comment ?

— Elle se faisait dispenser par un deyte.

— Vous étiez, vous, avec Polestar...

— Je ne m'attendais pas à tomber sur Super Kat au club, et puis de toute façon, j'avais la tête à tout autre chose. Je faisais preuve de respect et aidais une cops moins chanceuse que moi. Son sexeur la pompait fort sur le rythme du mix.

Le Contrôleur Horace ferma les yeux et compta mentalement jusqu'à dix. Il les rouvrit et les referma aussitôt. Cette fois, il compta jusqu'à vingt.

— Qu'avez-vous ressenti quand vous avez vu Hannah se faire agresser ?

Le sourire de Rupert s'estompa légèrement.

— J'étais choqué, je n'étais pas sûr de ce qui se passait, mais je me suis vite ajusté et Super Kat m'a tout bien expliqué et le dossier a été clos.

— Mais ce meurtre paraissait bien réel. Vous êtes d'accord ?

— Tout à fait. Le jeu d'actrice était d'une telle qualité que je m'y suis laissé prendre, un bref moment, ça a complètement chamboulé ma logique. Une telle rage, ç'a été horrible à voir.

— Mais à quoi bon mener une opération de ce type ? demanda le Contrôleur Horace. Il n'est pas positif de présenter le Cool, pas même le Hardcore de cette manière. Ils sont là pour aider les gens, pas pour les étrangler avec du fil de fer au point de presque les décapiter. Plus important encore, ce genre d'actes ne devrait pas être enregistré et rendu public. Il existe des garde-fous. Le Cool rejoint l'InterZone.

— Je me suis effectivement posé la question...

— Vous la posez-vous encore ?

— Je n'ai douté que brièvement. Lorsque j'ai su quel rêve absurde nourrissait Hannah Adams, son désir de quitter la campagne pour devenir une actrice célèbre à Hollywood, j'ai su que l'intrigue serait de piètre qualité, mais cela n'expliquait pas la brutalité de l'agression. Puis je me suis fait la réflexion qu'il pouvait s'agir d'une satire. Un agent de l'USE dépassant les limites de sa fonction par pur amour pour les masses. Je ne suis pas en train de dire que nous sommes des chiffes molles, il arrive que le Cool soit contraint de répondre à la violence irraisonnée par une coercition

mesurée, et le Hardcore a pour mission de nous protéger des rebelles les plus sanguinaires, mais toutes ces unités sont toujours justes et ne font usage de leur force qu'en dernier recours. Jamais ils ne décideraient de massacrer aussi sauvagement une femme seule et sans défense.

— C'est vraiment l'explication que vous avez trouvée à tout ceci ?

— Oui, Contrôleur. Une histoire somme toute assez simple, mais je n'ai pas repensé à cette scène depuis. Les roulés-boulés des porcs ont fait plus grande impression sur mon esprit. C'était tellement rigolo. Je suis sûr qu'on peut retrouver le replay sur InterZone. Vous pensez que vous aurez le temps d'y jeter un coup d'œil ? Je ne saurais trop vous le recommander.

Horace Starski opinait lentement de la tête, mais il avait baissé les yeux. Ce Bureau était incroyable. Il avait trouvé une explication complètement triviale à un assassinat monstrueux et se refusait à répondre à une attaque verbale visant l'intégrité même de l'USE. Il s'était contenté d'afficher un petit sourire. Avait pris ça pour une blague. C'était soit un imbécile, soit un psychopathe, soit un Crate d'une telle habileté qu'il ferait probablement un excellent Contrôleur. L'homme de Bruxelles était résolu à démasquer le véritable Rupert Ronsberger.

OceanofPDF.com

Kenny partit à huit heures du matin, dissimulé à l'arrière d'un poids lourd qui transportait du matériel de construction jusqu'à un dépôt de l'ouest du Grand Londres. Il était recouvert d'une cape réfléchissante et conservait une pilule d'oxygène au cas où l'air viendrait à manquer. Il faisait un noir de poix dans la remorque, mais il avait une lampe de poche et la musique de Chostakovitch et de Scientist, ainsi qu'une copie de *Fiddle Me Free*, d'Herbert Sutherland ; l'original était en sécurité dans la bibliothèque d'All Souls. Il avait déjà lu ce roman plusieurs fois, et il aimait en relire des passages : leur humour lui remettait toujours le moral.

Étant donné la rareté des exemplaires physiques existants, ce livre n'avait sans doute jamais été numérisé, mais il était tout aussi probable qu'il ait été effacé : les ouvrages pré-USE traitant de la Deuxième guerre mondiale avaient fait partie des premiers visés. D'abord confisqués prestement et discrètement, les témoignages fictifs et factuels de cette période avaient ensuite été dénoncés comme des compilations de mensonges et d'attaques racistes. La version du conflit soumise par l'État était bien différente de la réalité, mais du simple fait de la quantité astronomique de volumes traitant du sujet, des milliers de livres avaient survécu à la répression pour se trouver une place dans les collections secrètes de la résistance.

L'action de ce roman se déroulait dans un campement militaire britannique en Perse pendant la guerre, loin du front. Les héros de *Fiddle Me Free* se retrouvaient coincés au milieu d'un paysage froid et stérile, sans quasiment rien à faire. Le narrateur était un certain Thor Arnulf Nordvaago – alias Big Oley –, bon buveur originaire de South Shields, fils d'un Norvégien qu'il n'avait jamais connu. Il partageait sa tente avec Taff et Alfie, le premier étant un Gallois roux et rusé, le deuxième un Anglais tout aussi roux, à l'esprit lent mais au cœur d'or. Little Eppy leur rendait souvent visite, c'était un penseur juif qui adorait les longs débats. Tiger était leur sergent-major tyrannique, Joe Golightly un officier bienveillant : ni l'un ni l'autre n'étaient particulièrement intelligents. Cette galerie de

personnages incarnait un gros bout de la Grande-Bretagne, et l'un des principaux ressorts comiques de l'œuvre consistait justement à identifier les stéréotypes. L'histoire tournait autour d'une ration de bacon en conserve, un véritable trésor volé par Alfie durant son tour de garde, et que Big Oley et les autres devaient cuisiner sans que l'odeur n'attire l'attention de leur hiérarchie qui les aurait mis aux arrêts.

Le poids lourd s'arrêtait et redémarrait au gré des feux et des carrefours, et finit par accélérer franchement pour atteindre sa vitesse de croisière : Kenny sut alors qu'ils avaient rejoint l'IR 4, et filaient tout droit vers leur destination. C'était la partie la plus facile de leur trajet : le véritable danger résidait sur la M 25. La Gendarmerie y procédait à des contrôles aléatoires, et de minuscules optiques scrutaient ces douze voies qu'on surnommait dans la région le Mur de Londres. Les arrestations étaient fréquentes, relayées dans tout InterZone afin de décourager les indésirables qui auraient la velléité de se rendre dans cette ville. Les artères qui permettaient de sortir de Londres n'étaient pas autant surveillées. La cape dont il était recouvert pourrait bien lui sauver la mise : associée à la masse du chargement, elle le rendrait quasiment invisible aux caméras et scans divers.

Kenny se poussa à lire, et se retrouva bien vite en Birmanie : il ne voulait pas penser à ce qui l'attendait en Angleterre. Il s'agissait d'un autre roman de Sutherland qu'il avait emporté avec lui, *Magnie*, un récit où la tristesse et l'obsession étaient liées par un profond sentiment de perte, et où l'on voyait des personnages appréhender de façons très diverses les problèmes auxquels ils étaient confrontés. La jaquette du livre lui avait appris que l'auteur avait été professeur dans le nord-est de l'Angleterre et qu'il était tout comme Big Oley originaire de South Shields, mais Kenny doutait qu'il puisse un jour en apprendre plus sur son compte.

Malgré la peur qu'il s'efforçait d'étouffer en lui, il finit par s'assoupir, exténué par la quasi-nuit blanche de la veille. Le livre lui glissa des mains tandis que le dub de Scientist le berçait. Il n'eut pas conscience des multiples ralentissements sur la M 25, et se réveilla en sursaut lorsqu'on frappa bruyamment aux battants de la remorque. Les cinq coups espacés lui signalèrent qu'ils étaient bien arrivés.

Il porta sa main en visière, ébloui par la lumière du jour qui s'engouffra à l'arrière du poids lourd. Rangeant ses livres dans son sac, il se leva aussitôt et sauta de la remorque, se faufila entre les empilements de planches et de briques, suivant un homme qu'il ne connaissait pas jusqu'à une cabane.

Tubby Nowakowski l'y attendait et ils échangèrent une chaleureuse poignée de main, le Londonien lui faisant signe de se saisir de boîtes de clous qu'ils transportèrent jusqu'à une camionnette. Les battants arrière étaient ouverts, ils posèrent leur fardeau dans le compartiment où régnait une forte odeur d'huile, de chiffons et de métal. Un autre ami sortit des ténèbres et tira les boîtes à lui. Kenny adressa un pouce levé à Steve, et suivit Tubby à l'avant. La camionnette quitta le site, et Steve se pencha entre eux deux pour passer à Kenny une bouteille et un décapsuleur. Il l'ouvrit, et porta le goulot à ses lèvres.

— Parfait.

— Voyage agréable ? demanda Steve.

— Paysage époustouflant. Non, tout s'est bien passé. Passé la moitié du temps dans un camp militaire avec Oley, Taff et Alfie.

Tubby et Steve ne comprirent pas.

— Oley ?

— Des personnages d'un bouquin. Je suis arrivé en un seul morceau, c'est la seule chose qui compte.

— Ça fait un bail, hein ? Comment va Jan ?

— Ça va. En tout cas ça allait jusqu'à très récemment, mais je vous raconterai plus tard. Elle vous embrasse.

— C'était quand, la dernière fois que tu es venu à Londres ?

— Il y a six ans. Tes trente ans au Pipemakers.

— Une sacrée nuit. Tu te rappelles, Steve ?

— Plus ou moins. On a fini au Dolphin, c'est ça ?

— C'est ça. Enfin toi, c'est dans le canal que t'as fini.

— Failli me noyer.

— Mais non.

— À combien de gens c'est arrivé, un truc pareil. Ça se joue à rien. C'était vraiment pas sympa, tu peux me croire. Et puis y a rien de pire que de mourir et de jamais voir ce qui se passe après, de plus jamais faire de nouvelles connaissances et de pas voir ceux que tu connais vieillir. De toute façon, ça finit toujours pareil, y a jamais de happy end.

Il y eut un bref silence.

— Moi c'est Karen, dit une autre voix. Vu que personne se dévoue pour les présentations. Un vrai boute-en-train, hein ?

Kenny se retourna pour dire bonjour et sut immédiatement qu'il préférerait avoir Karen dans son camp. Ses traits étaient taillés au rasoir, ses cheveux

peroxydés, et l'intensité qui se dégageait d'elle l'inquiéta d'abord, mais au bout de quelques secondes, paradoxalement, le rassura aussi. Les Anglais avaient besoin de cinglés s'ils voulaient avoir une chance de vaincre les psychopathes du Hardcore, et Kenny avait la conviction que Karen avait un bon nombre de cases en moins. Ils se serrèrent la main, et sa poigne le lui confirma.

— Regarde, là, dit Tubby en désignant un café Miam-Miam. Tu te rappelles ce qu'il y avait avant, Kenny ?

La devanture était lisse et immaculée, et Kenny hésita à répondre « du caractère ».

— Le Cowley Curry Room. Disparu.

— Pareil pour Mickey Patel, informa Tubby. La version officielle, c'est qu'on lui a fait une offre généreuse pour le rachat de son resto, qu'il était tellement content de la transaction qu'il a fait ses bagages et qu'il est parti en Inde avec sa famille dès le lendemain, mais on sait tous que c'est de la connerie. C'était un vrai Anglais, fier de l'être et qui avait pas peur de le dire tout haut, fermement opposé à toutes ces histoires d'Injonction de Bienveillance, mais le Cool lui a tout de même fichu une IBP aux fesses. Disaient qu'il était la cible de racistes, lui demandaient comment il aurait pu se sentir autochtone alors que ses ancêtres venaient du Gujarat. On pense que c'est là-bas qu'il est, maintenant. Déporté. « Pour son propre bien ». Vivre ici, y'a vraiment de quoi devenir fou.

— Tu as vu, ils en ont fait un café, ajouta Karen. Ils vendent des jolis petits gâteaux. Comme si c'était ce qui manquait. On peut quand même pas boire trente litres de café par jour, non ? Ou manger trois cents pâtisseries ?

Tubby lui donna des nouvelles de leurs amis communs tandis qu'ils poursuivaient leur route, agrémentées de quelques blagues, et pendant les quinze minutes de trajet, Kenny repensa à Mickey, se disant qu'au moins il avait une chance de s'en sortir, grâce aux accords de l'USE avec l'Inde, dont la main-d'œuvre bon marché permettait de faire baisser les salaires. Les syndicats étant formellement interdits, les communs ne bénéficiaient d'aucun représentant, et le salaire minimum avait été depuis longtemps aboli car jugé antidémocratique. Kenny se demanda ce que Mickey Patel pourrait bien faire au Gujarat.

— Bientôt arrivés, déclara Tubby. Tu vas pouvoir te reposer un peu. Boire une petite tasse de thé.

La camionnette entra dans Uxbridge, avec sur leur gauche un parking investi par un marché, l'une des tendances qui avaient le vent en poupe dans ces régions. Les grandes chaînes de malls et d'hypermarchés, épaulées par une hausse des taxes visant les petits commerces, avaient expulsé les marchands indépendants des artères principales, mais une nouvelle génération avait décidé de se battre, une foule de commerçants indépendants qui défiaient les lois de l'USE en vendant leurs marchandises sans permis ni autorisation. Les valeurs écologiques et solidaires de Greenwood gagnaient les lisières de la ville, mais une terrible épidémie de toxicomanie empêchait toute véritable avancée. Cette partie de Londres était très différente du Centre et des Portes.

— Et la tisane, elle se boit toujours aussi bien ? demanda Steve.

— Toujours. J'ai ramené du Kingdon. Pas possible de transporter un tonneau, alors il faudra se contenter des bouteilles que j'ai là.

— Très urbain de ta part, Kenneth. On en videra une tout à l'heure.

Ils se garèrent au pied d'une barre d'immeuble, Tubby faisant marche arrière pour s'en rapprocher autant que possible : tous descendirent et s'empressèrent de passer les portes de verre, enfilant un petit couloir pour traverser une cour intérieure cernée d'un enchevêtrement de béton. Les graffitis étaient cantonnés à certains murs : très éloignées des styles de Jonesy et Smithy, ces fresques s'inspiraient des œuvres de LS Lowry et de Norman Cornish, véritables héros aux yeux de ceux qui tenaient à faire vivre leur héritage populaire.

— Steve, mets la bouilloire à chauffer, dit Karen lorsque tous furent entrés dans l'appartement.

Steve et Karen disparurent dans la cuisine, et Kenny suivit Tubby dans le salon, s'asseyant sur une chaise, soufflant enfin un grand coup. Le changement de véhicule et le court trajet en camionnette avaient été aussi dangereux que la M 25, peut-être plus encore, à cause de la présence d'espions. L'USE entretenait un réseau d'informateurs, très nombreux malgré les risques encourus. Les groupes de résistants londoniens, constamment menacés par les arrestations, la torture et les exécutions sommaires, ne pouvaient s'offrir le luxe de la pitié. InterZone ne leur laissait aucun répit. Les Paumes pullulaient.

Kenny était entouré de très sérieux personnages, pourtant c'était lui qui était en mission. Malgré ses origines londoniennes, il avait l'impression d'être un cousin de province, un pauvre bibliophile peu habitué au stress de

la vie citadine, quelqu'un qui vivait bien loin de la pression que l'État exerçait ici de tout son poids.

— On meurt de faim, déclara Karen en arrivant dans le salon. Steve est en train de nous faire des sandwiches.

Kenny avait été averti qu'ils étaient accros au speed, mais il n'avait aucune intention d'aborder le sujet. Il pouvait très bien se passer d'une discussion enflammée, et puis ce n'était qu'une courte étape. D'ici deux heures environ, il reprendrait son chemin.

— Alors ça te fait plaisir de retrouver Londres ? demanda Tubby.

— Je n'ai pas eu le loisir de voir grand-chose, mais j'ai hâte de sortir ce soir. Comment tu vas, toi ?

— Pas à me plaindre. Pas mal de chantiers de construction en cours, toujours le même type d'investissements immobiliers, vendus sur plans à des millionnaires. Ça me fout la gerbe, mais ça me fait du boulot, et une couverture. N'empêche, c'est de plus en plus dur de vivre ici. Des mensonges et des conneries à n'en plus finir. Des guets-apens et des balances, sans arrêt. Tout est toujours nié, ce qui fait qu'au bout d'un moment, tu te demandes si c'est pas le fruit de ton imagination, tu commences à te dire que t'es en train de craquer.

— Vous en avez bien assez fait ici, dit Kenny. Vous devriez venir habiter à la campagne. La vie y est vraiment plus facile.

Il repensa au meurtre d'Hannah, se demanda combien de temps encore durerait cette liberté, et Londres lui manquait, malgré tous les problèmes qui se posaient ici, où la résistance était plus divisée, moins organisée. Avant que Tubby puisse répondre, Karen se laissa tomber sur un fauteuil, remontant les jambes pour y poser un bol de chips. Elle n'avait que la peau sur les os.

— Pas pour moi, fit-elle. Pour Steve non plus. On pourrait pas survivre, là-bas, Kenny. Pas pour te blesser, mais ça me rendrait cinglée. Ça me fait ni chaud ni froid de mourir ici, vraiment pas, du moment que j'emporte des bulleux dans ma tombe.

— Tu l'as dit, putain, acquiesça Steve en les rejoignant, portant un plateau avec leur thé et un tas de sandwiches.

Il le déposa sur la table et s'assit. Profitant de ce qu'il était immobile et tout près de lui, Kenny l'observa et s'aperçut qu'il était encore plus maigre que Karen. C'était l'un des effets du whizz-whazz. Karen avait raison : le

fait d'habiter le Wessex les couperait de leur source d'approvisionnement, et ils sombreraient dans la folie.

— On est trop dedans, dit Tubby. Tu étais tout jeune quand tu es parti, tu as échappé à l'implantation de Paume. Nous, on a la machine en nous. La technologie de nos Paumes est rudimentaire, ça ne sert qu'au pistage, mais qui sait ce qu'ils sont en train de nous préparer.

— Pas de quoi s'inquiéter, pour certains, intervint Steve, mais pour peu que t'aies un cerveau, ça te rend forcément parano.

Kenny aurait voulu lui dire que les drogues ne devaient pas arranger les choses, mais dans le fond, de quel droit ? Comparé à eux, c'était un privilégié. Inutile de leur parler de la Paume 7.

— Je peux regarder InterZone, voir ce qui se passe, mais le jour où le Cool veut me tomber dessus, c'est fini pour moi. Impossible de me cacher. À moins de faire comme Karen, mais j'en suis incapable. Je ne suis pas assez fort.

Kenny ignorait de quoi il parlait, et se tourna vers Karen.

— Je n'ai pas eu le choix, dit-elle dans un murmure.

— Elle s'est fait interpeller par le Cool quand elle était encore ado, expliqua Steve. Ses parents ont été arrêtés, on ne les a plus jamais revus. Ils ont envoyé Karen en congés. T'imagines ce que ça peut vouloir dire.

— Une expulsion ?

Steve et Karen hochèrent positivement la tête.

— Et puis ils l'ont fait revenir. Son oncle était en cavale et ils voulaient se servir d'elle comme appât, mais les Allemands ont attaqué le transporteur dans lequel elle était, pas loin de Munich, ils les ont libérés, elle et un des leurs. Willie Müller, le mec qui a essayé de faire sauter le Hardcore Central de Wilhelmstrasse. Les Allemands l'ont refilée aux Hollandais, elle a passé un mois à La Haye à lutter contre une infection, et ils lui ont fait passer la Manche. Elle déteste les bulleux comme personne. Pas vrai ?

Karen leva le bras et retira sa main artificielle, le regard rivé sur le visage de Kenny qui ne dissimulait rien de sa stupéfaction. La fausse main portait une réplique de Paume, et il se demanda si c'était aussi l'œuvre de Zacharius Hodd, avant de considérer la chair ferme et rose du moignon. Steve s'adossa à son siège en levant les yeux au plafond tandis que Tubby plongeait les siens dans son thé. Kenny avait bien conscience de fixer le moignon, mais il était incapable de détourner le regard.

— Amputation par train. Je m'en suis chargée toute seule. Je me suis couchée sur les voies, j'ai posé le poignet sur le rail, et un Eurostar me l'a tranché. Le Munich/Paris. Spécial Première Classe. Des centaines de Bons Euros à bord. Moi dans les ténèbres. Invisible aux yeux humains, et d'un instant à l'autre, invisible aussi à ceux d'InterZone.

Kenny ne savait pas quoi dire. Leurs existences étaient sans commune mesure avec la sienne. Ce monde lui était inconnu. Pas étonnant que Karen, Steve et peut-être Tubby soient tombés dans le speed.

— Je n'ai pas eu le choix, poursuivit-elle. La puce était implantée très profondément, il aurait fallu un chirurgien émérite pour l'enlever, il n'y en avait pas de disponible, et le temps pressait. La vie ou la mort. J'ai fait le seul choix possible.

Sa voix était si faible que Kenny put tout juste saisir les derniers mots. Mais son ton changea aussitôt.

— Passe-m'en une bleue, cria-t-elle à Steve qui sursauta. Allez...

Il lui donna une gélule.

— Vas-y doucement avec celles-ci, dit Tubby.

Les narines de Karen se dilatèrent sous l'effet de la colère, mais Steve se pencha aussitôt pour s'interposer.

— C'est bon, Tubs. T'inquiète pas. Elle gère.

Steve en prit une aussi. Il souleva le plateau et le fit passer.

— Délicieux, dit Karen en tambourinant du pied sans cesser de mâcher. Tu t'y connais, en sandwiches, hein, Steve ? Eh, Kenny... on va se marier, Steve et moi. T'étais au courant ? Tu viendras à notre mariage ? Il y a une église spiritualiste près d'ici. C'est pas le grand luxe, en vérité c'est une bicoque, mais il y a un joli petit jardin derrière, planté et entretenu par les fidèles. Il te plaira forcément quand tu le verras, vu que tu viens de la campagne... et puis il y a une ambiance incroyable dans l'église. Et quand un jour on mourra, si elle est encore debout et si Bruxelles vole pas nos cendres et les dilue pas dans l'asphalte d'une de leurs autoroutes pour têtes de bulles, c'est là qu'on veut qu'on les disperse. Ce serait le meilleur endroit pour nous à mon avis.

Kenny leva sa tasse en leur souhaitant que ce vœu se réalise.

— Ce serait un honneur, mais tu sais, il y a cette vieille église normande près de chez nous, All Souls, qu'elle s'appelle. Bâtie sur des ruines saxonnes. Vous pourriez vous y marier, si vous le voulez. C'est un temple

greenwood, mais il est ouvert à toutes et tous. Les spiritualistes sont plus que bienvenus.

Steve écarquilla les yeux.

— T'en dis quoi, Karen ?

— Mais c'est dans cette petite église qu'on va et c'est dans ce petit jardin qu'on se pose. C'est notre lieu à nous. Est-ce qu'on serait seulement en mesure de retourner à Londres si on allait si loin ? Ils t'auront forcément dans leur ligne de mire, Steve.

— Londres est foutu, déclara Tubby. Et depuis longtemps.

— Ils pourraient me pister, d'accord, mais ils ne feraient rien. Qu'est-ce qui pourrait les pousser à agir ?

— Ils seraient forcément informés de ton retour à Londres.

— Y'a plein de gens qui vont et viennent. Je ne fais rien de mal. En tout cas pas à leur connaissance. Peut-être qu'on ferait mieux de quitter cette ville pour de bon.

— Non, s'écria Karen. Je pourrais pas vivre là-bas.

— Pas plus sournois que ces putains de bulleux, fit remarquer Tubby. Si vous partez, mieux vaut ne jamais revenir.

— C'est gentil, Kenny, reprit Karen, mais quand tu verras notre église, tu comprendras. Pas vrai, Steve ? C'est là qu'on va se marier. Et tu savais que...

Ils laissèrent Karen parler, Steve tâchant de l'apaiser lorsque l'agitation la gagna. Une fois le repas terminé, elle alla dans la cuisine et il la suivit avec le plateau, leurs voix grondèrent un moment jusqu'à ce que Karen pousse un gémissement sonore et fonde en larmes. Kenny avait pitié d'eux, il continua à converser avec Tubby afin de masquer les bruits qui leur venaient de la cuisine, les deux hommes attendant impatiemment l'heure de pointe. La circulation de fin de journée leur servirait de camouflage, l'obscurité renforcerait leur confiance, ce serait un avantage tant psychologique que pragmatique, avec peut-être au bout la chance de relier Wandsworth sains et saufs. Kenny avait hâte de revoir Frank et Wes. Leur humeur était beaucoup moins volatile que celle de ces timbrés d'UXB. Une fois cette étape atteinte, sa mission débiterait véritablement.

Lorsqu'il fut enfin temps de repartir, Karen et Steve décidèrent de les accompagner. Kenny aurait préféré qu'ils ne montent pas à bord de la voiture que Tubby allait à présent conduire, mais il ne pouvait rien dire. Son sort reposait entre les mains du conducteur, et puis de toute façon, ils ne les

accompagneraient pas jusqu'à destination. Même ainsi, il n'était pas à l'aise. Ils représentaient un danger à part entière, et Kenny était assez sur le fil du rasoir comme ça.

— Alors c'est comment, là où tu vis ? demanda Karen lorsqu'ils se mirent en route.

— Bien plus sûr qu'à Londres. Pour l'instant. Pas de Cool, pas de Hardcore, pas d'InterZone, pas de Crates.

— T'as eu de la chance de passer le Mur aussi facilement, dit Steve.

— Peut-être qu'il n'est pas aussi infranchissable que ça, répondit Kenny. Regardez un peu ce qui s'est passé avec les poches de l'Angleterre Libre. On a fait sécession, et Bruxelles ne peut plus nous récupérer. Pas sans une guerre ouverte, en tout cas. Jan est d'avis que l'USE est moins fort qu'il y paraît.

— Pourquoi est-ce que tu es revenu à Londres ? demanda Karen.

— Mon oncle est gravement malade, mentit-il. Il habite Wandsworth.

— Désolé de l'apprendre, dit Steve.

— Ouais, désolée pour toi, acquiesça Karen. J'espère qu'il va s'en sortir.

Kenny se retourna au moment où elle sortit de sa poche intérieure un Z. Le posant dans sa fausse Paume, elle ouvrit la gélule et vida la poudre qu'elle contenait dans sa bouche.

— Tu fous quoi, là ?

Il n'en croyait pas ses yeux. La voiture avait des vitres translucides. N'importe qui pouvait la signaler, et c'en serait fini d'eux quatre.

— En quoi ça te regarde ? grogna-t-elle en se penchant en avant. T'inquiète pas, va. Personne m'a vue. Je suis pas conne.

Ses yeux brûlaient d'une fureur qui, il le savait, n'était pas vraiment dirigée contre lui. Son bannissement, son amputation, cette vie de cavale... Mais ça ne l'empêchait pas de fulminer.

— On se calme, s'il vous plaît, dit Tubby. Allez...

— Toi aussi va te faire foutre.

Steve posa une main sur l'épaule de Karen, mais elle l'écarta vivement et se retourna vers la vitre. Kenny s'obligea à ne rien dire. Il ne voulait pas empirer les choses. Malgré la haine qu'elle vouait à tous ceux et tout ce qui étaient liés à l'USE, elle se laissait sciemment diminuer par des drogues fournies par l'État. Tout comme Steve. Ils n'étaient pas fiables. Peut-être en allait-il de même pour Tubby. Il connaissait les difficultés des groupes rebelles dans certaines zones métropolitaines. InterZone assaillait l'esprit et

les produits de synthèse l'obscurcissaient, induisaient le chaos et le manque de discipline. Des confrontations avaient déjà opposé diverses factions, parfois même plusieurs territoires, et ces différends avaient débouché sur une guerre de gangs criminels fondée sur la vieille loi du Talion.

Tubby tapota sa sono et lança une compilation de chansons anglaises militantes. Étiqueté raciste sans raison valable, le label Bulldog s'en prenait sans relâche à ceux qui détenaient le pouvoir, ce qui lui valait d'être considéré comme une association terroriste. Malgré cela, le label prospérait dans la clandestinité, vendait aussi bien des supports phy que des formats numériques, et possédait sa propre usine de pressage vinyle. Des groupes tels que Churchill Rules, Proper Liberal Values et Horsepower UXB joignaient leurs voix à tous ceux qui croyaient encore en la liberté. Les notions d'identité, d'unité et d'indépendance étaient au cœur des paroles d'une nouvelle génération de paroliers, mais leurs origines communes et la nature politiquement incorrecte de leur message leur valaient d'être traînés dans la boue, comme tant d'autres avant eux. La première chanson de la compilation était *Mention The War*, de Churchill Rules. Tubby poussa le volume à fond.

— Désolée, dit Karen à la fin du morceau, se penchant de nouveau en avant, cette fois pour poser sa main de chair sur l'épaule de Kenny. C'est juste que, tu sais... ça bouillonne, et puis ça te monte à la tête... et puis rien que de repenser à notre mariage, au choix de l'église... y a tout qui se mélange... ce qui est arrivé dans le passé... ce qui nous attend.

— Pas de souci, dit Kenny. C'est pas grave. C'est ma faute. Excuse-moi.

Proper Liberal Values enchaîna sur *National Health*, suivi de leur reprise du *England Belongs To Me* de Cock Sparrer, hymne de l'Angleterre Libre que les trois passagers et le conducteur chantèrent à l'unisson. Puis ce fut le tour de Horsepower UXB avec *Democratic* et *Chopstick Chiv*, suivi d'une sélection du label Two Islands, le groupe de Cardiff Dragonhead avec leur *Somerset Miner*, United Cross, de Cork, avec leur *Palmcore Ponce*, et Street Squad, tout droit venu de Glasgow, qui rugirent leur *Kill All Nonces (Kill Saviles First)*.

Tubby mit cap plein sud avant d'atteindre les abords de la Porte de West Side, traversant le Kew Bridge, passant devant le Jardin botanique avec ses nouvelles tours luxueuses, dont 80 % des résidences avaient été achetées à titre d'investissement spéculatif un an auparavant. 20 % des logements appartenaient à des Crates, et le reste demeurerait inoccupé, le temps que la

valeur des biens, accrue par le Jardin botanique, augmente encore. Kenny se dit que ce tronçon de l'autoroute connue sous le nom de South Circular était essentiellement un tunnel de verre acheminant chaque jour les travailleurs de la région.

Il aperçut les premiers dômes du voyage, minuscules copies des bulles principales, et son anxiété décupla lorsque Tubby coupa la musique pour se concentrer sur la route. À l'approche de Mortlake, le paysage changea : des blocs pour communs avaient été récemment construits du côté d'une sortie. Ils s'arrêtèrent à un feu rouge, et aperçurent la boule bleue palpitante d'un véhicule du Cool à l'autre bout du carrefour.

— Faites comme si de rien n'était, dit Tubby. On n'est pas recherchés.

Un jeune autochtone se tenait à côté de sa voiture. Deux agents du Cool se trouvaient avec lui, l'un portait cafés et muffins sur un plateau, l'autre affichait un sourire mais avait la main posée sur son zappeur. La plupart des conducteurs qui passaient se laissaient berner par cette civilité de façade, mais ce n'était pas le cas de Kenny et de ses compagnons. Ce pouvait être aussi bien un simple contrôle de routine que quelque chose de bien pire. Une deuxième unité Cool arriva. Le jeune homme se retourna pour prendre la fuite, mais fut immédiatement frappé par l'éclair du zappeur. Il tomba au sol, sa tête heurta violemment le béton, l'arme s'autorégula et l'électricité continua à brûler le jeune homme. Il était pris de spasmes, ses membres s'agitaient dans tous les sens, et de la fumée s'élevait de son entrejambe.

— Putains d'assassins, hurla Karen, et avant que les autres aient le temps de réagir, elle descendit de voiture et se rua vers les agents du Cool en brandissant son arme de poing.

— Karen, non, appela trois ou quatre fois Steve, si vite que les mots n'en formèrent plus qu'un.

Il était trop tard pour reculer : il s'empressa de rejoindre la femme qu'il aimait, braquant lui aussi une arme.

Il y eut une déflagration et l'agente du Cool qui suppliciait le jeune homme tomba à terre. Karen visa ensuite l'agent qui tenait cafés et muffins, et sans lui laisser la moindre chance d'en réchapper, lui arracha la tête.

— Ça c'est pour ma mère, s'écria-t-elle. Et mon père.

Steve la tira vers le côté de la route au moment où la deuxième unité Cool descendait de son véhicule en ouvrant le feu, ratant de peu leurs cibles. Ils lancèrent une bombasse et Karen s'écroula, la jambe gauche en

charpie. Steve la traîna derrière la voiture du jeune homme, les agents du Cool s'approchèrent, impatients d'en finir. Le feu passa au vert.

— Vas-y ! cria Kenny à Tubby, qui hésitait. Roule ! Va te garer de l'autre côté du carrefour, on est à découvert, là !

La voiture s'ébranla et un son strident fendit l'air, un cri métallique qui semblait venir d'un autre monde. Avant même qu'ils aient le temps de se rabattre sur le bas-côté, un hélicoptère de l'AirCav les dépassa, petit, rapide et fatal. Une unité Hardcore comme aucune autre.

Quatre scarabées se trouvaient à bord, insectes noirs avec des casques en guise de tête et des visières réfléchissantes en guise de visage. Des éclairs zébrèrent ce coin du carrefour. Des frappes chirurgicales. Sans dégâts collatéraux. Fidèles aux promesses de l'État.

— Putain de merde, cria Tubby en frappant du poing sur le volant.

— Roule, roule.

Le ton de Kenny, résolu et plein d'autorité, le surprit lui-même.

— Ça ne sert plus à rien de s'arrêter. Ils sont morts.

Derrière eux, les véhicules poussaient, pressés de s'éloigner de tout ce remue-ménage. Tubby pleurait. Kenny et lui n'avaient qu'une consolation, le fait que Karen et Steve n'aient pas été pris vivants. Le Hardcore se targuait de sa réputation d'extrême cruauté, bien que le gros du peuple l'ignorât.

Kenny et Tubby bénéficiaient d'une certaine avance. Il faudrait un certain temps pour qu'un lien quelconque soit établi, et avec un peu de chance, les optiques s'étaient peut-être braqués autre part que sur eux. Leur voiture avait été volée, et même si l'on arrivait à l'associer à Karen et Steve, même si le véhicule était dûment identifié et pisté, ils pourraient demeurer anonymes pour peu qu'ils la garent dans un lieu non accessible. Tubby avait passé du spray déformant sur les vitres afin que leurs visages soient méconnaissables, vus de l'extérieur. L'admiration que Kenny vouait à son ami s'accrut encore. Soit, il se négligeait, et sa bedaine au houblon en était la preuve la plus éloquente, mais c'était un homme intelligent. À présent, il leur fallait trouver un lieu sûr et une issue de secours à cette situation potentiellement explosive.

— Je sais où on peut aller, dit Tubby lorsqu'ils eurent pris assez de vitesse.

Il était de nouveau maître de la situation.

— On sera sous le radar. Une zone garantie sans mateurs.

Tubby se concentra sur la route.

— Putain, mais qu'est-ce qui leur est passé par la tête ? À quoi ça a servi ?

Kenny demeura silencieux. Il avait oublié le spray déformant lorsqu'il s'était emporté contre Karen. Il se sentait horriblement coupable. Ils avaient au moins eu le temps d'enterrer la hache de guerre, mais son ami Steve était mort, lui aussi. Il avait du mal à croire que tout cela se soit enchaîné aussi vite. Il finit par répondre.

— C'est à cause de tout ce qui est arrivé avant, je suppose. Karen faisait sûrement de son mieux pour accepter le passé, toutes ces choses atroces qui lui sont arrivées, mais comment elle aurait pu oublier tout ça ? On ne peut pas effacer ses souvenirs aussi simplement qu'une ardoise, pas vrai ? Plus le speed, plus le Z. Pourquoi personne n'a essayé de la tirer de là ?

— La moitié de la bande est aussi perchée qu'elle. Le problème, c'est qu'on peut jamais savoir lesquels. Et puis il y en a aussi qui se font du fric en dealant, mais Wandle Manor, le quartier où tu vas, est plus organisé. Toute l'équipe est invisible. C'est la planque parfaite. Écoute, je suis désolé pour tout ça. On t'a mis dedans. Quand je reviendrai, il va falloir procéder à de sérieux changements. Si je reviens. Va falloir qu'on fasse le tri des tox. C'est toujours difficile quand c'est des gens que tu connais bien.

Kenny ralluma la sono. Mit le volume à fond. *New Future*, de Stand Tall.

Quinze minutes plus tard, ils arrivèrent au pied d'une cité à Roehampton, traversèrent un parking souterrain et garèrent la voiture tout au bout. Une porte donnait sur un espace de stockage, une deuxième sur un tunnel le long duquel couraient des gros câbles. Tubby avait les codes. Au bout d'une dizaine de minutes de marche dans ce couloir de service, ils émergèrent au niveau d'une enfilade de commerces, dans les ténèbres, tête baissée, et ils se séparèrent, Tubby traversant pour prendre un bus qui l'emmènerait dans les environs de Feltham, Kenny continuant tout droit jusqu'à un carrefour où il prit le Soumétro, direction Wandsworth.

Dans le wagon bondé, il jeta un coup d'œil aux écrans les plus proches afin de voir s'il était question de ce qui s'était passé, mais les infos semblaient ne s'intéresser qu'à des moineaux. Certains médias traitaient d'une controverse au centre de laquelle se trouvait une femme surnommée « La Sorcière ». On la voyait sur le perron de sa maison, la cinquantaine, en larmes. Certains exigeaient qu'on l'expulse de chez elle et qu'on la licencie.

Un nouveau sujet surgit sur la Paume d'une femme qui se tenait à côté de Kenny. Il y avait eu un tournage près de la South Circular. Des flashes, et une tête vide qui faisait coucou de la main. Des acteurs incarnant des agents du Cool et du Hardcore, en train de boire du café. L'un d'eux mangeait un muffin. Un créatif à la moue boudeuse se préparait pour l'interview. Derrière lui, des figurants feignaient la mort sous les bâches jaunes estampillées du logo One Love.

OceanofPDF.com

Pour la première fois depuis des années, Rupert Ronsberger était terrorisé. Après s'être entretenu avec son héros, il fut escorté jusqu'à ses quartiers, mais ses phrases d'accroche tombèrent à plat : les sourires Cool de Sophie et Andreas avaient laissé place à des mines inexpressives. Leurs visages se durcirent encore tandis qu'ils marchaient, et il eut beau tenter d'engager la conversation, ses efforts furent vains. Il se demanda alors si un mot ou une expression incorrects lui avaient échappé lorsque Horace Starski avait joué au coquin. C'était pratiquement impossible, étant donné les niveaux de concentration de Rupert, et en outre ses copains du Cool n'avaient pas assisté à leur tête-à-tête, pourtant quelque chose clochait. Une erreur *avait pu* être commise et relayée, cependant il était toujours à l'affût du moindre détail quant à ce qui était acceptable et ce qui ne l'était pas. Non, il devait y avoir une autre raison.

S'immobilisant sur le seuil, Sophie ouvrit la porte de la chambre et se recula, faisant signe à Rupert d'entrer, tout en évitant son regard. Lasse, mais polie... Bien sûr... La journée avait été dure pour ces agents et il compatissait. Tout pros du Cool qu'ils étaient, en matière de tournage, ils n'étaient encore que des novices, et leurs débuts d'acteurs sur le bord d'une autoroute bondée avaient naturellement fait grimper leurs niveaux de stress. De toute évidence, ils étaient exténués.

Comme tout Crate dévoué à son travail, Rupert respectait les véritables célébrités pour leurs sacrifices, qu'il s'agisse des têtevides ou des créatifs. Les vides étaient adulés mais moqués. On pouvait vivre ses rêves de notoriété par procuration tout en restant libre de s'investir dans un sentiment d'amour-haine en fustigeant la vanité de ces perroquets trop imbus d'eux-mêmes. Pour les créatifs, c'était différent. Peu nombreux, sponsorisés par les plus prestigieuses EB, c'était des individus fantasques, de peu de mots, qui souffraient en silence pour leur art. Leur course constante après le génie était particulièrement usante, aussi était-il plus que logique que des amateurs tels que Sophie et Andreas se trouvent vidés à la

fin de cette journée. Il leur pardonnait : il n'avait jamais été du genre à garder rancune à qui que ce soit.

Il était également possible qu'il n'ait pas été assez positif lorsqu'ils avaient parlé de leurs performances. Il avait décrit avec enthousiasme la scène du talus, avec les roulés-boulés des porcs, éliminés de superbe façon. Sophie et Andreas avaient magnifiquement joué leur rôle, il l'avait répété à plusieurs reprises, et c'était d'autant plus admirable que la mise à mort des cochons avait été bien réelle. Était-ce cela qui les chagrinait ? Si c'était le cas, ils faisaient preuve d'une sensibilité exagérée. Leur triste mine était sans doute une marque de paresse, mais il n'avait pas la moindre intention de condamner ses copains pour si peu. Rupert était un Crate exemplaire – détendu, généreux, indulgent. Et puis ils étaient amis pour la vie, après tout.

Rupert entra dans la chambre, s'attendant à ce qu'ils l'y suivent pour chiller, préparer trois cafés et trois muffins, ou du popcorn et du soda, pour enfin se détendre et jouer ou surfer sur InterZone tous ensemble, mais lorsqu'il se retourna, ils n'avaient toujours pas quitté le couloir. L'expression d'Andreas choqua Rupert. L'agent du Cool était en colère. Et il semblait que Sophie souriait d'un air sarcastique. D'un coup de baguette, elle referma la porte sans dire « bonne nuit » ni « bon dodo » ni « bye bye ». Rupert aurait voulu les inviter à se joindre à lui, et il se demanda s'il n'avait pas fait preuve d'impolitesse en passant le premier, mais Sophie l'y avait incité, cela, il en était sûr. Peut-être s'était-il mépris ? Non, il ne commettait jamais ce genre d'erreurs. L'agente du Cool lui avait bel et bien fait signe d'entrer.

Son appartement lui manquait : en dépit du plaisir qu'il tirait de l'expérience Câlines et des niveaux technologiques auxquels il avait accès, il voulait rentrer chez lui. Il essaya d'ouvrir la porte, mais ses doigts ne connectèrent pas. Il tenta à plusieurs reprises. Des codes-mystères bloquaient l'accès. Il était coincé. Mais c'était de toute évidence pour son propre bien, la fonction du Cool étant d'aider les Crates et de protéger tout Bon Euro. Pourtant, il se sentait un peu mal à l'aise. Soit, il aurait pu très bien se promener sur le site et se perdre, ou glisser, tomber et se cogner très fort la tête, mais quelques mots d'explication de Sophie et d'Andreas auraient pu prévenir sa surprise. Cela ne l'empêchait cependant pas de les aimer pour leur infinie sollicitude.

Rupert s'assit dans le fauteuil inclinable et se pencha sur sa Paume, ouvrit un écran et l'élargit avec l'intention de chaluter des flash-inf et des divertimentos pour se changer les idées, mais il se rendit compte que son accès à InterZone était restreint. Après tout, rien de plus logique puisqu'il était à Câlines 1, mais il n'en demeurait pas moins qu'une telle limitation était déconcertante. Rupert était respecté pour sa faculté à se concentrer sur un seul et unique sujet, mais pour qu'il y parvienne, il lui fallait bien évidemment un sujet. Il était dans l'incapacité de biper des messages ou de rechercher des images des porcs de l'IR 4, et l'expression d'Andreas lui revint en mémoire. La colère atteignait un niveau alarmant. La laideur également. Il lui fallait vraiment dévier son attention, ce qui s'annonçait difficile étant donné les restrictions qui lui étaient imposées.

Rupert décida de se remémorer son tête-à-tête avec le Contrôleur Horace. Cela fixerait son attention et boosterait sa confiance. La fierté qu'il avait éprouvée en s'asseyant face à son gourou le saisit à nouveau. Il se sentait invincible. Modeste mais puissant. Il récoltait les louanges. Il gravissait les échelons et quitterait bientôt Londres pour vivre à Bruxelles. Sa respiration ralentit tandis qu'il se jouait un court scénario agrémenté de variations minimales, mais sa sensation de bien-être ne dura que cinq minutes à peine. Son humeur s'assombrit. Quelque chose lui avait échappé, cela ne faisait aucun doute. Il était difficile de retrouver des informations qu'on avait écartées dans le cadre professionnel, mais dans ce cas-là, c'était tout à fait différent : il n'avait ni besoin ni envie d'effacer de sa mémoire le moment qu'il avait passé avec Horace Starski. Rupert était voué à la clarté. À la pensée positive. L'incertitude était contre-nature pour un Crate, en particulier pour un Crate qui fonçait droit vers le firmament de la gloire. Une scène s'imposa soudain.

L'assassinat de cette Adams avait été vraiment très réaliste. Pour la première fois, il se demanda à quoi ressemblerait le film une fois finalisé. Si l'incident autoroutier s'inscrivait dans une comédie, ce film-là devait être bien plus sombre. Le clip avait été diffusé alors qu'il travaillait sur un dossier, ce qui était assez curieux. Himmler était en plein taf et Limier reniflait. La sécurité était optimale. Super Kat était au courant, mais qu'est-ce qui pouvait pousser Horace Starski à s'y intéresser ? Le travail d'un Crate était top secret, bien que répétitif. Leurs échanges lui parurent plus clairs. Le Contrôleur Horace avait mentionné Polestar. Avant sa parodie de leçon. Et n'avait-il pas également... Rupert fut saisi d'un haut-le-cœur.

Il avait parlé de son travail à Polestar. Cela, il n'aurait jamais dû le faire. Comment avait-il pu être aussi stupide ? Son activité professionnelle était confidentielle. Pour une raison qui lui échappait, il avait mêlé réalité et fiction, avait aboli la frontière entre travail et amusement. Rupert et Rocket s'étaient confondus. Polestar avait posé des questions et il s'était laissé séduire. Aucun dégât réel n'en avait résulté, mais un Crate se devait d'être fiable. Il ne pouvait y avoir d'exception à la règle. Il avait tout joué sur un jet de dé. Tête baissée, relevant ses jambes et enroulant ses bras autour, il sentit ses genoux presser contre son crâne. Il tremblait. Ses intestins l'élançaient. Il se mit à se mordiller les os, plantant ses dents dans son pantalon, sentant le goût de lapin dans sa bouche, prenant soudain conscience de ce qu'il était en train de faire et s'interrompant aussitôt. Il était certain d'avoir parlé du film à la suceuse Polestar. Horace Starski l'avait interrogé sur Hannah Adams. Une terrible erreur.

Rupert était incapable de gérer ces successions d'émotions contradictoires, qu'il avait reléguées au monde de son enfance et du début de son adolescence. Il avait effacé cette vie depuis bien longtemps. Il était habitué à la certitude. Il était positif en toute circonstance. Souvent, il se sentait euphorique. Rarement inquiet. Pourquoi l'aurait-il été, alors que l'État le protégeait ? Il ignorait ce qu'il aurait fait s'il avait perdu son soutien. Il *était* l'USE Il avait été invité dans cette chambre par des amis et on lui avait offert un spectacle sportif hors du commun. Il était important de ne pas perdre cela de vue. Oui, cela avait été une expérience merveilleuse, un moment à chérir. Assis là à regarder le Barca en 4 D , partie intégrante du carnaval pendant que Messi valorisait encore la marque Flamboyants, en transperçant la défense londonienne. Il détestait Terry Johns. L'abominait.

Il se rua vers la kitchenette, sortit une bouteille de rouge du présentoir, prit un verre et le remplit à ras bord, avant de le vider d'un trait. Il y avait une réminiscence de Rocket dans ce geste de Rupert, et en réintégrant son fauteuil, il s'étira, laissant le vin faire effet, pour se précipiter cinq minutes plus tard dans la salle de bain où il se doucha et enfila les habits propres laissés à sa disposition. Les temps d'arrêt étaient limités, mais il adorait végéter à East Side. Traîner dans son appartement était l'une de ses inactivités préf. On lui avait demandé de rester à Câlins 1, ce qui impliquait qu'il ne pouvait rentrer chiller chez lui, ni même se métamorphoser en Rocket et sillonner les malls et se repaître de Tenderburgers et mettre le feu à des clubs tels que Ouaf ! et Splash !. Avec le temps, il acquerrait lui aussi

des intérêts commerciaux, une banalité pour un Contrôleur, mais c'était là une activité qu'il pourrait mener en grande partie de chez lui. C'était la tendance d'avenir. Il se resservit un verre de rouge.

Il rouvrit sa Paume. Il n'avait nul besoin d'InterZone pour créer un écran en 3 D en vue de cette nuit. Il était propre et pompette et fin prêt à entrer dans une application perso. Détendu par le vin, il commençait à comprendre pourquoi il avait révélé des secrets crates à Polestar. Il y avait toujours une raison derrière les actes d'un Bon Euro. Son positionnement devait être plus holistique. Le Contrôleur Horace savait tout cela, alors pourquoi s'était-il fâché ? Tout cela était derrière lui. Rupert avait besoin de repos. Rocket Ron était prêt à rock'n'roller. Les baguettes se dressèrent et un nouveau monde apparut.

Les deytes l'encerclaient et il explora leur beauté, passant en mode rafale et agrandissant les têtes en close-up, les aplanissant toutes pour les laisser flotter librement dans l'air. Il prit tout son temps pour inspecter le dessin des lèvres et les textures qui les recouvraient, la couleur des yeux et les odeurs des cheveux noirs, blonds et châains fraîchement lustrés par toute une gamme de shampooings. Chaque deyte avait son parfum personnalisé, qu'il huma côte à côte. Il était grand temps de laisser Rocket savourer les différents arômes d'Euroland. Rares étaient les Crates qu'on invitait à chiller dans un complexe Câlins et à aider un Contrôleur dans ses expériences.

Avec ses analyses sens dessus dessous et ses retournements mentaux, Horace Starski repoussait sans cesse les limites. Cet homme était incroyable. Il ne se lassait jamais d'affronter les ennemis de la Nouvelle Démocratie, savait mieux que personne que pour les vaincre, il était essentiel de connaître la façon dont fonctionnaient leurs esprits. Il répétait leurs mensonges et jouait avec leurs éléments de langage, creusait tout au fond de l'histoire et de la logique retorses des communs.

Rupert avait eu le privilège de visionner un extrait de film, et en amateur d'art éclairé, il avait voulu partager cette expérience. Polestar était tombée au bon endroit au bon moment. Rien que de très innocent. Et Rocket sentait à présent l'odeur de la suceuse, son parfum se mélangeant avec un léger fumet de sueur tandis qu'il la pilonnait dans sa VoyBox, et cet assemblage de parfums était resté en suspens dans l'air, l'avait englobé alors qu'il contemplait le brouillard de Londres. Le temps apaisait tout et il ne savait plus si cela remontait à un, deux ou trois jours. Une semaine, un mois ou

même un an. Un bref instant il eut l'impression qu'il avait toujours connu Polestar. La vie de cette femme demeurait un mystère, un mystère qui ne l'intéressait pas, mais quelque chose les liait, quelque chose qui transcendait leurs niveaux respectifs. Quand ça lui prenait, ses réflexions pouvaient être très profondes, ses songeries pénétrantes, et il se félicita lui-même pour ces qualités de grand penseur.

Cette confiance, qui faisait de Ronald l'une des terreurs des clubs d'Euroland, faisait son grand retour. Il pleurait pour tous les supprimés de la terre, il avait du crédit et du standing, et ne demandait qu'à aider. Trois filles exerçaient leur liberté de choix en attendant sur la piste de danse, battant la cadence de *Sugar Baby Love*, les stroboscopes électrisant des nuages de glace carbonique. Rocket prit sa casquette Rubettes et l'enfila. Il était prêt à aimer ces dames et à en apprendre plus sur elles. Il appuya sur la gâchette et la Fille 1 surgit en mode feu-de-la-rampe vêtue d'un bikini rouge et hauts talons assortis. Elle sourit et gloussa et fit un tour sur elle-même tandis qu'il jetait un coup d'œil à ses statistiques vitales. La Fille 2 était légèrement plus grande, portait un string argenté et rien d'autre. La Fille 3 était encore plus grande, était toute vêtue de cuir, mais à l'instar des deux autres avait les seins à l'air. Rupert était un petit veinard, mais il attendit un peu avant de continuer à contrefaire, il repensa à Horace Starski et se demanda ce qu'il pouvait bien faire à cet instant précis.

Le grand homme était sans doute retourné à Pearly Tower. Il devait être dans son penthouse qui dominait tout Londres, protégé de la météo atroce par ces dômes qui instituaient un sanctuaire que l'un et l'autre vénéraient tout autant. Le Contrôleur Horace était tout dévoué à ses tâches, il devait être en train de plancher sur les problèmes auxquels ils étaient confrontés, peut-être même en s'appuyant sur son papotage avec Rupert. À n'en pas douter, ils étaient tous deux liés. Une confiance impossible à briser les unissait. L'un vivait dans une tour crate, l'autre au sommet du monde. Rupert était en pleine ascension, et il comptait bien emmener Rocket avec lui.

Rocket Ron se retourna vers ces dames, fut tenté d'écarter ces merveilles pour invoquer une version virtuelle de Polestar, mais malgré le rouge, il était encore assez lucide pour savoir qu'il n'aurait su maîtriser sa curiosité. Il aurait eu le plus grand mal à ne pas l'interroger sur la Libye Libre et l'éducation qu'elle avait reçue, à ne pas lui demander s'il était vrai que l'enseignement de l'histoire européenne était très différent hors des

frontières de l'USE Mais qu'est-ce qui lui était passé par la tête ? Il figea les trois sexeuses. Son nonaccès à InterZone impliquait l'indisponibilité de Polestar.

Il s'efforça de se souvenir de ses cours concernant les travailleurs étrangers, le process de cultururation et de choix, mais chaque deyte était différente, leurs origines étaient choisies en fonction des spécificités requises, leurs talents générés par les aléas de l'environnement, leur apparence, leurs habitudes et leur désir de travailler avec l'élite euro. Les valeurs libérales sous-jacentes étaient bien solides. Les opportunités abondaient. Il rejetait les grossièretés des communs, ces gros mots qui remettaient en question le modèle de la forteresse. Il aurait aimé parler à Polestar en personne, l'interroger sur ses origines et l'entendre exprimer sa gratitude, mais tout cela n'arriverait pas de si tôt. Il regarda autour de lui, les chansons faisaient vibrer les cloisons de ce club huppé rempli de VIP et de célébrités qui tournoyaient. Ses suceuses attendaient toujours, faisant preuve d'une grande patience sans rien cacher de leur zèle, et il ajusta les niveaux sonores, tripota les visuels. Il aperçut Polestar qui dansait sur un podium.

Elle salua de la main, attira l'attention d'abord sur elle puis sur Rocket. Des centaines de Crates étaient apparus et leur expression se décomposa. Il était évident qu'ils avaient eu vent de l'erreur de Rupert, et ils étaient révoltés de constater que son alter ego Rocket cabriolait toujours avec la même fouineuse. L'écran bégaya et il arriva alors quelque chose d'étrange. Le virtuel se volatilisa, et une seule option était proposée. En temps normal, cela aurait surpris les deux personnages, mais des mots se formèrent, et ce fut Rupert qui les lut, comme hypnotisé – *Cadeau De Ton Oncle Horace... Bienvenue Dans Le Nord... Le Sinistre Nord... Une Toute Autre Vision, En Vérité... Une Toute Autre Dimension.*

Un cadeau de son Oncle Horace. C'était inimaginable. *Son Oncle* . Une porte apparut. S'ouvrit d'elle-même. *Oncle Horace* . Rupert Ronsberger s'avança et descendit d'un train qui venait de s'arrêter dans une gare du nom de Blackpool North.

Bob Terks et Baby travaillaient dur : ils méritaient bien de faire un petit dodo. Le Contrôleur Horace observait ses deux bons copains bâiller, s'étaler et s'assoupir peu à peu. Lorsque leur respiration se fit plus régulière, il quitta son fauteuil et s'approcha de Bobby, baissant les yeux sur cette montagne humaine, ravi de voir qu'il affichait l'expression innocente de son enfance. L'ex-agent élevé dans une ferme du Texas se rêvait sans doute en Marshall Terks, rempart de la loi et de l'ordre dans le Far West. Les indigènes étaient un tas d'inférieurs homicides et intolérants, et le Marshall karchérisait ces régions avec respect et humanité, comme il était de coutume aux USA . La tâche n'était pas facile, et connaissant Bobby, il y avait fort à parier que son rêve aboutirait à une nuit de détente en compagnie de plusieurs deytes mexicaines, expertes en fellations de fond de cantina.

S'étant assuré qu'il était confortablement installé, le Contrôleur Horace reporta son attention sur Baby, avachie telle une poupée de chiffon contre l'accoudoir du canapé, dans une position peu naturelle. Un hoquet, un éternuement et elle tomberait à terre, aussi releva-t-il ses jambes et s'assura-t-il qu'elle était bien calée, glissant un coussin sous sa tête de porcelaine afin qu'elle ne se réveille pas avec un torticolis.

Sachant que ses amis dormiraient profondément pendant au moins six heures, Horace Starski enfila son meilleur déguisement de commun qu'il dissimula sous une tenue de Crate, et quitta Pearly Tower. Il traversa Bethnal Plaza, heureux de se mêler à la population dans l'atmosphère douce de cette soirée, générée par les dômes. Il observait avec fierté les Crates immobiles et en mouvement, écoutait des Bureaus et des Technos parler de leurs dernières mises à jour. Les meilleurs producteurs créaient des problèmes et proposaient des solutions à des prix raisonnables. On se creusait la tête et les profits abondaient. Tout le monde était content.

Des Crates s'asseyaient sur des bancs avec leurs sexeuses, les visages de ces petites chanceuses d'Afros et d'Asias étaient d'un blanc immaculé,

brillant sous les luminaires savamment disposés pour mettre en valeur la scène. Starski aperçut des silhouettes solitaires le regard rivé à des écrans carrés, oblongs et triangulaires qui flottaient dans l'air tels des nuages, et en un rien de temps, de petits groupes s'agglutinèrent autour de ces individus, créant de chaleureuses mini-communautés. Il se dirigea vers l'une d'elles, passant devant un attroupement plus modeste qui regardait un commun se faire châtier par deux stars du football. Cette double pénétration réunissait tous les homo-ingrédients classiques, ce qui ne faisait que renforcer la validité de la scène, mais il était bien plus intéressé par le petit groupe très bavard de vingt personnes : il se campa à la périphérie, et comprit qu'elles suivaient un procès en cours. Il y avait eu un abus de langage, aussitôt condamné par des milliers de twits, autant de démonstrations spontanées de la libre expression.

Horace Starski adorait se promener dans ces havres de paix sécurisés, à l'atmosphère vibrante et originale, et en même temps totalement conformiste. La Nouvelle Culture florissait. La Nouvelle Démocratie régnait. Les gens étaient heureux. Parfois même ils se sentaient euphoriques. Le système ne se contentait pas de bien fonctionner, il fonctionnait *si bien* que parfois, on avait l'impression qu'il *chantaient*. Mais discrètement. Un doux ronronnement. À Bruxelles, il était possible de se balader des heures durant sans jamais quitter le Centre, les places fourmillaient de politiques et de financiers, de jeunes actifs pleins d'allant discutant législation et financement autour d'un dîner typique du Continent. Seul Berlin soutenait la comparaison. Il avait un appartement dans le Mitte, mais il préférait l'énergie de Bruxelles à la réserve hautaine de Berlin, dont les principaux cercles d'influence lui étaient fermés. C'était la ville de Hans. Distant, mais dominant. Starski préférait Michele.

Bruxelles regorgeait de tout ce qu'il pouvait désirer, mais il était assez âgé pour se souvenir des villes plus vivantes de l'Europe non-aseptisée. À Marseille, avant l'avènement des IBP, il avait pu voir comment vivaient les travailleurs d'Afrique du Nord, il avait arpenté des marchés dangereux et bondés et mangé dans de petits cafés qui servaient des plats exotiques qu'il n'avait plus jamais revus depuis. À Athènes, il avait été abasourdi par la colère du peuple, l'avait vu couvrir son ressentiment jusqu'à ce qu'il éclate, entraînant une semaine d'émeutes. Résultat des défaillances de 2015, la fureur des masses avait engendré une unité populaire qu'il n'aurait jamais

soupçonnée. Mais plus que tout, il se souvenait de Londres. La ville où il était tombé amoureux.

Horace Starski ne tarda pas à rejoindre le Surmétro. Il éteignit le pisteur de sa Paume amovible, l'un des nombreux avantages de son statut. Il ne pouvait plus compter que sur lui-même, tout comme ceux qui rejetaient InterZone, à ceci près que lui était correct et eux non. Il savait comment changer d'attitude afin de cacher à la foule ce que les communs auraient interprété comme de l'arrogance de bulleux, et en sortant du Surmétro, il se débarrassa de sa tenue de Crate dans les latrines de la station avant de descendre dans le Soumétro. L'atmosphère y était plus épaisse, chaude et sale, mais il n'était qu'un visage parmi tant d'autres, tous aussi anonymes les uns que les autres. Il se fondit dans la cohue qui emplit la première rame à quai, sa sensation de claustrophobie et de dégoût contrebalancée par son excitation croissante.

Quinze minutes plus tard, il s'enfonçait dans les faubourgs malfamés de Londres, s'éloignant de la gare de Waterloo, passant devant la statue de verre d'un Napoléon victorieux qui dominait les lieux. À l'approche d'un taxi, il leva la main : conformément à la loi, le chauffeur était un cockney validé. Les traits taillés à la serpe, coiffé d'un trilby, il croassa un salut.

— Pour où, mon petit monsieur ?

— Pourriez-vous me conduire à Morden, je vous prie ? Je vous guiderai une fois là-bas. Si vous pouvez suivre les directions que je vous donnerai avant cela, ce serait parfait : j'aimerais voir un peu la ville.

— Montez.

Le Contrôleur Horace ouvrit la portière manuelle et grimpa à bord. Le taxi le regarda s'installer et attacher sa ceinture.

— Sensass.

Puis il se retourna et s'enfonça dans le flot lent de la circulation. Horace Starski jeta un coup d'œil à une voie d'État qui courait à côté, complètement vide à l'exception d'un véhicule solitaire lancé à pleine vitesse, mais il était venu ici pour se perdre dans un monde parallèle, aussi se concentra-t-il sur les rues, scrutant l'intérieur d'un bus rempli d'individus de tous âges, de toutes les physiologies et de toutes les teintes de peau. On était bien loin des villes du Continent, où les Injonctions de Bienveillance Préventive avaient sauvé les populations non européennes de la violence des autochtones. On les avait transférées dans des lieux de vie plus sûrs, hors de l'USE, jugulant ainsi le fléau du racisme. Les unités de

bienveillance étaient bien équipées et bien entraînées, mais ici, elles devaient opérer plus prudemment qu'ailleurs.

La mission Handsworth s'était soldée par un désastre, et une approche plus lente avait été adoptée par la suite. À l'intérieur de ce qu'on appelait le Mur s'étaient formés des sanctuaires, à Southall ou Tottenham par exemple, mais il était très ardu de convaincre les ethniquement-divers qu'ils n'étaient pas les bienvenus dans les *manors* anglaises traditionnelles. Les relations interethniques avaient flori, certes, mais le racisme était profondément ancré chez les inférieurs. Il fallait briser cette malédiction, et la séparation était la seule solution. Une division qui ne disait pas son nom, graduelle et bienveillante, et là où c'était possible, la proposition de repartir à zéro, ailleurs. Les zones qui bordaient la Porte d'East Side avaient été joliment polies, et Horace Starski lui-même avait du mal à se rappeler qu'elles avaient un jour accueilli autre chose que du haut de gamme.

Les classes actives, essentielles à la régénération du quartier, avaient permis d'asseoir une culture homogénéisée, progressiste, à grand renfort de transferts de crédit qui valurent aux investisseurs des profits considérables. Les premiers de cordée firent fortune. Cela profita au reste de l'économie, par effet de ruissellement. Les Portes suivaient le modèle gagnant du Continent, et le reste du Centre était sécurisé depuis déjà des décennies. Pour lors, les populations non européennes demeuraient là où elles étaient, mais on finirait par les relocaliser pour leur propre sécurité. Le Contrôleur considéra ses propres réflexions. Il adorait la façon dont on pouvait tordre le langage. Le projet avait toujours été des plus sérieux, mais il n'était pas dénué d'une touche d'humour. C'était un véritable théâtre de l'absurde, imposé par une armée de débiles menée par une poignée de créatifs. Le double-discours était l'expression la plus franche de ce qu'était l'humanité. La capacité à tromper était un savoir-faire, le pouvoir de se leurrer soi-même un don.

— On sort boire un godet, m'sieur ?

Horace Starski regarda les yeux du cockney dans le rétroviseur. Il n'y décela pas le moindre soupçon de moquerie, mais son emploi de chauffeur de taxi impliquait qu'il avait vraiment la foi. Chaque grande ville avait ses travailleurs à thème, qui incarnaient des personnages typiques à l'attention des visiteurs, reflétant toute la palette culturelle de l'USE. Ce chauffeur avait dû beaucoup étudier pour décrocher ce poste. Le permis fixé au tableau de bord était au nom de Sid James.

— On va faire la bamboula ?

Le Contrôleur dressa le pouce dans son poing à son attention, et pensa à Scouser Tommy, à Geordie Girl, à Yorkie, Brummie Bill, Wurzel, Taffy Williams, The Wee Lassie, Paddy O'Toole et à tous les autres personnages de racailles authentiques en carton-pâte.

— Bah je vais vous dire, m'sieur, y a un pub tout comme il faut où c'est que je peux vous emmener si ça vous dit. Ils ont des pichets et des vieilles plaques d'immatriculation en déco, et ce soir ils ont même un joueur de flûte péruvienne. Le Apple and Pears, tout près de la Courgette. Z'en dites quoi, mon vieux ?

Horace Starski se moquait éperdument des bars du genre du Apple, qui appartenaient à une chaîne européenne. Leurs lagers éventées, hors de prix, et leurs petites assiettes d'amuse-gueules Gorgon Ramsay ne lui disaient absolument rien.

— Non merci, ça ira, conduisez-moi simplement à Morden, en passant par Tooting.

— Tooting ? Z'êtes sûr, mon vieux ? Pas mal craignos, là-bas.

— En prenant par les artères principales, je vous prie.

— Comme vous voudrez. Chouette idée, ça, visiter la ville en taxi. Z'êtes pas d'ici, hein ?

— Non... Bruxelles.

— Bah ça par exemple.

Sid était vraiment impressionné, ainsi que le Contrôleur Horace l'avait prévu. Il en siffla même. Ce nom n'avait plus le moindre rapport avec la ville frondeuse où coulaient jadis les bières à double et triple fermentation, où Flamands et Wallons se disputaient dans des langues mortes depuis, remplacées depuis bien longtemps par l'européen – qui, Horace Starski le savait, était en vérité de l'anglais. Elle avait été le fer de lance du neuvième art, sédition par nature, tirant sa force d'évocation des champs de bataille des Flandres, et dont les cases remplies par des artistes défunts l'avaient terrorisé, à l'époque où il n'était qu'un Crate enquêtant sur le marché noir des supports physiques. La population indigène avait été évincée, remplacée par une fringante génération de Bons Euros, et l'USE avait réquisitionné jusqu'au dernier centimètre carré afin de bâtir ce qui était à présent considéré comme l'une des villes les plus importantes à la surface de la planète.

— Chuis jamais allé à Bruxelles, fit remarquer Sid, mais ma bourgeoise et moi, on aimerait bien y faire un tour, un jour. Voir un peu tout ça. Doit être incroyable de vivre là-bas. Z’êtes un Techno, hein ? Pi pas de dernier rang. C’est bien, c’est bien. C’est des gens comme vous qui rendent le monde meilleur, qui nous éduquent nous autres cockneys.

Horace Starski s’étonna qu’il l’ait démasqué aussi facilement, même si Sid le prenait pour un Crate et non un Contrôleur. Mais après tout, les taxis étaient formés à identifier leurs clients, afin de pouvoir se conformer plus efficacement à leurs attentes.

— Londres est une belle ville, répondit-il. Mais elle a encore besoin de s’affiner. Nous sommes là pour vous aider.

— Ça chuis bien placé pour le savoir. Bien gentil de votre part de nous civiliser. Très généreux. Sensass.

— Nous œuvrons à un meilleur avenir pour vos enfants. Vous avez bien des descendants ?

— Deux mômes. Un garçon et une fille.

— Excellent. Le nombre idéal. Trois, c’est toujours trop.

— C’est d’autant plus vrai pour les mioches, deux c’est parfait. Mon fiston veut devenir taxi quand il sera grand. Comme son père. Un des authentiques. Du vrai cockney comme il faut. La petite pourrait se faire plein d’argent en faisant le ménage chez les riches et célèbres. Les maisons de célébrités, c’est là qu’on doit turbiner quand on veut aller loin. Faut toujours avoir deux coups d’avance, dans la vie.

— Excellent. Nous n’aurons jamais assez de cockneys tels que vous.

— Ça vous dit d’entendre un bout de *Popping Mary Poppins* ? demanda Sid. Ma chanson préférée c’est « The Sweep’s Song » . Mick Van Dyke et Julie Anders. Lui c’est un ramoneur d’Amsterdam, elle une nounou coquine d’Oslo. Ils parlent d’un vieux bout de bambou. Oui monsieur. De bambou. London calling. Sensass.

Horace Starski opina et pencha la tête vers la vitre. Les meilleurs taxis savaient quand parler et quand se taire, ils étaient capables de remarquer les plus infimes variations d’attention chez leurs clients. De toute évidence, Sid James se dévouait entièrement à son métier, avait perfectionné aussi bien ses spécificités que son bagout, et avait vraiment à cœur d’offrir le meilleur de l’expérience cockney. Le Contrôleur Horace trouvait parfois ces personnages à vomir, mais c’était là une opinion personnelle sans doute liée à son âge. Il était vital de croire en ces dehors de diversité. Un morceau issu

de *Popping Mary Poppins* se fit entendre alors qu'ils roulaient tranquillement vers Kennington. Le Grand Stade Oval de baseball brillait derrière les maisons les plus proches, sombres et miséreuses. Puis ce fut Stockwell. Clapham High Street. Ils contournèrent le parc et entrèrent dans Balham.

— Tournez là, je vous prie, demanda le Contrôleur Horace lorsqu'ils se retrouvèrent au beau milieu de Tooting.

— Z'êtes sûr, m'sieur ? M'est avis que vous avez pas vraiment envie de vous arrêter là, mon vieux. Sale coin. Plein de crapules. Pas bon par ici, pas bon du tout. Rien que des coupe-jarrets, des Fagins, et tous ces putains de gangs tradi... pardon pour le juron.

— J'ai des amis ici. Je serai en sécurité, mais merci de vous en inquiéter. Je vous paierai bien évidemment la course jusqu'à Morden, et ajouterai un généreux pourboire.

— Remarquez, c'est pas si horrible, comme coin. Y a des chouettes gens aussi. Ça vous va là ? Sensass.

Horace « Harry » Starski paya et remercia Sid, observa le taxi s'éloigner, sentit la froidure de la ville l'envelopper. Il était bien loin de sa bulle, bien loin des températures clémentes des Portes, bien loin de la protection des dômes. Bizarrement, il se figurait des spectres qui s'approchaient pour le toucher du bout du doigt, comme s'il avait été un virtuel dans une vision. La réalité, c'était très surfait. Où est-ce qu'une version débutait, où finissait l'autre ? Jusqu'à une date récente, il ne s'était jamais soucié de la mort, mais il était issu d'une génération bien différente de celle des jeunes loups d'aujourd'hui. Comparé à eux, il aurait pu passer pour un homme porté sur les choses de l'esprit, un homme de conscience. Il enterrait la vérité, mais il était aussi capable de s'en souvenir. Les Crates avaient leurs limites. Les latitudes d'un Contrôleur étaient sans commune mesure.

Des rangées de petites maisons flanquaient de part et d'autre la rue qu'il descendait. Il portait un zap mais ne se sentait pas menacé. Le quartier était familier, à la fois parce qu'il y avait fait un récent Peepin, et parce que très peu de choses avaient changé durant les décennies qui le séparaient de son dernier passage physique. Tout le portait à croire qu'aucun Crate n'avait mis les pieds ici depuis. Le fossé entre Bons Euros et le gros de la population était tacitement encouragé. Ce n'était jamais dit ouvertement, et ce serait nié jusqu'à la fin des temps, mais les coins tels que Tooting étaient très différents du tableau qu'en dressaient les autorités. Ce n'était pas un

lieu sans foi ni loi. Cette idée était en soi un non-sens. Une forme de préjugé à peine déguisé. Du snobisme. Le Contrôleur Horace contribuait à l'élaboration de la propagande, mais pour rien au monde il n'y aurait souscrit.

Bien vite il arriva là où s'était dressé le pub où il avait rencontré Belle pour la première fois. Harry s'arrêta au coin de la rue et tâcha de le visualiser. Il avait été reconverti en pizzeria, puis en Eurobar, et enfin en restaurant fusion. Peu d'autochtones fréquentaient ce genre d'établissements. On avait fini par raser le bâtiment pour le remplacer par un immeuble de bureaux. La gentrification n'avait pas pris ici, et les lieux étaient vides. Le génie du Black Horse s'était éteint à tout jamais. Horace Starski avait les mains moites et il se rendit compte qu'il transpirait, que son cœur battait la chamade, mais cela ne dura qu'une poignée de secondes. Il s'apaisa. Il redevint calme, libre et fluide. Il avait son intimité, ses secrets. Ses souvenirs étaient aussi clairs qu'au premier jour.

Harry était un Bureau de vingt-quatre ans. Cela faisait six semaines qu'il vivait à Londres, dans un appartement à Clapham, bien avant la finalisation du transfert de pouvoir à l'Union européenne. On était encore autorisé à profiter des coutumes locales, et il n'avait eu qu'à marcher un peu pour aller voir un groupe de punk jouer dans un pub. Il y avait trois musiciens à l'affiche. Il avait oublié leurs noms. Les heures de gloire de ce genre musical appartenaient déjà au passé, mais il restait très populaire sur tout le territoire : déjà à l'époque, les jeunes s'étaient réapproprié le drapeau britannique comme symbole de rébellion. Harry était venu en touriste, mais l'atmosphère lui avait plu et vers la fin de la nuit, il avait fait la connaissance de Belle. Ils avaient le même âge, mais elle était bien plus extravertie et sûre d'elle, et dès leurs premiers échanges, il tomba sous le charme. Il lui offrit un verre, lui proposa de se revoir, et la semaine suivante, ils se retrouvèrent au même endroit, à la faveur d'une soirée plus calme. C'était dans ce pub qu'elle avait ses habitudes, et ils s'étaient assis dans un coin, à côté du feu de charbon. Après un bon nombre de pintes, ils s'étaient tenus par la main, sous la table.

Les détails étaient flous, mais il n'oublierait jamais ce qu'il avait ressenti alors, et pendant les mois qui suivirent. C'était la seule fois de toute sa vie où il avait été amoureux. Malgré le temps passé, lorsqu'il s'autorisait à y repenser, l'émotion était toujours la même. Moins brute, mais aussi vigoureuse qu'alors. Planté là, seul, dans la rue, il sentit les larmes lui

monter aux yeux. Il n'était plus qu'un vieil homme qui avait vendu son âme, mais il resterait fort.

Pour leur quatrième rendez-vous, il avait passé la nuit chez elle. C'était un studio, un peu en retrait de Tooting High Street, que les restaurants mitoyens emplissaient d'odeurs de currys. Belle travaillait dur pour un salaire minimum, et il songea qu'au fond de lui, il savait déjà à l'époque que leurs chemins de vie finiraient par se séparer, mais il venait tout juste de la rencontrer, il n'était pas encore prêt à reconnaître qu'elle finirait tôt ou tard par nuire à son avancement s'ils restaient ensemble. Elle n'avait pas son ambition, mais elle était plus courageuse et plus honnête que lui. Il l'admirait pour ces qualités, et pourtant c'était lui qui était voué à récolter les lauriers, à devenir quelqu'un d'important.

Les meilleurs souvenirs de toute son existence, il les devait à ces cinq jours qu'ils avaient passés en bord de mer. C'était l'une des grandes traditions britanniques : le copieux petit-déjeuner anglais, la journée passée à bâtir des châteaux de sable et à se protéger du crachin sempiternel, la nuit à boire dans des pubs bondés, à manger des frites en rentrant là où ils étaient logés. Toutes les blagues ayant jamais existé sur la bouffe trop grasse, le mauvais temps, les bed and breakfast, les gueules de bois et les bagarres sur les promenades de bord de mer devenaient réalité. Libéré de toute autocensure et du désir d'impressionner, il s'était senti formidablement bien dans sa peau. Les gens ne se prenaient pas très au sérieux, dans le coin. Il rit beaucoup, toléra de plus en plus l'humidité ambiante et la foule, l'odeur de crottin de cheval et de barbe à papa. Très rapidement, il prit l'habitude d'accompagner ses repas d'une montagne de ketchup, frôlant constamment l'overdose de sel et de vinaigre. La vraie vie était là : s'asseoir dans un pub avec Belle et écouter une femme déjà vieillie chanter dans un micro comme si elle s'appelait Adele ou Amy Winehouse. Belle ne disait jamais non à une bonne pinte. De toute sa vie il n'avait été aussi heureux, mais personne ne le saurait jamais. Personne d'autre que Harry et Belle.

Malgré tout cela, il ne pouvait infléchir son destin. Son extraction, son éducation et sa peur de l'échec le poussèrent naturellement à préférer sa carrière à l'amour. Il voulait être riche et puissant, se savait capable de se leurrer lui-même aussi bien que les autres. Il était faible moralement. Mentalement suspect. Mais il avait la richesse, la reconnaissance et la sécurité. Il s'en était bien mieux tiré que Belle. Il était heureux, à sa façon.

Elle aurait sombré dans la tristesse s'ils étaient restés ensemble. Il n'aurait pu emmener Belle tout en haut du pinacle qu'il avait atteint. Elle parlait toujours en toute franchise, ses croyances, son accent et ses manières l'auraient freiné. Son emploi de travailleuse sociale était tout à fait louable, mais uniquement dans un cadre promotionnel. Aider les plus fragiles, c'était avant tout un gâchis de ressources. Jamais il n'aurait pu lui faire changer d'avis, et quand bien même y serait-il parvenu, il s'en serait voulu jusqu'à son dernier jour.

Tournant le dos à l'emplacement du pub, il continua devant lui et déboucha sur une route plus large. Les maisons étaient plus grandes, bâties dans ce style de moins en moins populaire, la mode des propriétés d'époque étant presque totalement passée. L'emplacement, c'était la seule chose qui importait, le passé était par essence quelque chose qu'on manipulait afin de porter le présent. Les édifices edwardiens et victoriens de la ville étaient démolis les uns après les autres, remplacés par l'architecture contemporaine qu'on trouvait d'un bout à l'autre de l'Europe. L'uniformité était le ciment de l'unité.

Il revoyait le visage de Belle, d'une beauté unique. Elle se maquillait toujours avec beaucoup de sobriété, s'habillait avec un panache qui ne lui coûtait que peu d'argent, elle avait un charme qui attirait naturellement l'attention. Elle avait vu quelque chose de différent en lui, lui avait dit un jour qu'il avait quelque chose d'enfantin, mais au sens positif du terme. Quelque chose de naïf, de romantique. Belle avait sangloté lorsqu'il avait mis un terme à leur relation.

Harry tourna à gauche et poursuivit son chemin. Il faisait aussi sombre que dans la rue bordée de petites maisons, l'éclairage était réduit afin d'économiser l'électricité et d'étouffer les espérances, alors que dans tout l'USE, les centres des grandes villes brillaient comme en plein jour. Il traversa la chaussée et longea une autre rangée de petites maisons : celles-ci étaient en plus mauvais état, elles seraient rasées dans l'année qui suivrait. Sa visite virtuelle avait été très peu conventionnelle, mais elle lui avait permis de se préparer pour ce soir. Six mois auparavant, un souffle au cœur avait affecté son moral, suscitant une crise de nostalgie. Il avait été formé à considérer la période pré-unification comme une époque obscurantiste, durant laquelle les esprits libertaires avaient été opprimés par une bande de racailles incluant socialistes, patriotes, anarchistes, écolos et véganes. Il savait qu'il était mauvais de se tourner vers le passé, mais la simple idée de

la mort le terrifiait. Il était devenu sentimental. C'était horrible. Le mode robotique, c'était ce qu'il y avait de mieux.

Harry s'immobilisa et considéra la maison où vivait Belle, dans l'appartement du rez-de-chaussée. Sa visite virtuelle lui avait brisé le cœur. Il avait autant pleuré que Belle lorsqu'il l'avait quittée, la tristesse l'avait possédé quand il avait contemplé sa vie à travers ses yeux. Elle n'avait pu ni le voir ni l'entendre : grâce à Peepin, il n'avait pas été présent au sens propre du terme. Ce n'était plus qu'un esprit errant. En proie à une extrême confusion, il dut se concentrer pour savoir s'il était à cet endroit précis, ou s'il était dans la Pearly Tower. Une saute de vent chassa ses doutes. Il aurait eu des enfants avec Belle. C'était une certitude, mais quelle importance en définitive ? La Nouvelle Démocratie était son bébé. La fierté se dressa contre le regret. Harry connaissait le chemin. En un rien de temps, il se retrouva face à la fenêtre de derrière.

Tout Contrôleur, tout Cool et tout Crate avaient une vie privée, pour infime qu'elle fût. Des secrets, des doutes, des projets. Horace Starski le savait. Il croyait au Soupç et à la Paume 7, à la surveillance généralisée et aux contraintes imposées par le cirque des réseaux sociaux, mais sans vie intérieure, ceux qui vivaient sous ce régime auraient sombré dans la folie. Le maintien d'un ordre sain était un jeu d'équilibre délicat. Une population en perdition, incapable d'assumer ses fonctions, n'avait aucune valeur aux yeux de l'État. En règle générale, les Contrôleurs étaient issus des plus hautes strates de la société, mais même eux devaient prouver leur valeur en tant que simples Crates avant de grimper les échelons. Une éducation correcte, une enfance en internat, une autorité parentale fondée sur la logique leur conféraient un avantage certain, au même titre qu'un crédit établi et une absence totale de dettes, mais l'USE était une méritocratie, l'État ne pouvait se reposer que sur les meilleurs éléments. Sur la seule base des privilèges, il aurait couru tout droit à sa ruine. Le dur taf imposé aux jeunes recrues permettait aux mentors de les juger sur pièce et de les sélectionner. Une fois le statut de Contrôleur atteint, toutes les pressions s'envolaient.

Belle était l'un de ses secrets. Elle aimait les oiseaux, et lui doutait que ces créatures représentent une menace pour la société. L'intérêt qu'il portait aux poissons était bien connu, et il s'en était servi à son avantage. Il était d'une importance vitale que ceux qui dirigeaient la Nouvelle Démocratie aient du succès dans les affaires. Les idées et leur exploitation étaient des

éléments hautement positifs. La capacité à générer du profit était respectée. L'innovation affûtait l'esprit. Harry avait développé la marque Scales ! en s'inspirant d'une visite à l'aquarium du bord de mer, durant laquelle il avait contemplé des poissons en compagnie de Belle. Multicolores et exotiques, ils n'en demeuraient pas moins prisonniers de leurs bassins.

Il se tenait à présent à la fenêtre de Belle, la contemplait à travers une autre paroi de verre. Elle était assise dans le même fauteuil que lors de sa précédente visite. Elle lisait un livre. Physique. Il aurait dû la signaler, transmettre l'information au Cool, mais c'était tout bonnement impensable. Elle était plus âgée, mais sa beauté était intacte. Exotique, comme ces poissons qui se déplaçaient avec tant de grâce. Magnifique comme les oiseaux qui n'avaient qu'à battre des ailes pour s'envoler au loin. On les diabolisait parce qu'ils étaient libres. Il repensa aux moineaux sous les dômes, à Belle dans son appartement, et il éprouva une douleur à la poitrine.

C'était déjà arrivé par le passé, tant d'années auparavant, après qu'il eut pris conscience de la terrible décision qui s'imposait à lui. Peut-être que l'incident plus récent était dû à une pression similaire. Il n'aurait su le dire, mais le verdict positif du docteur l'avait rassuré. Il se sentit bien, de nouveau, sa détermination était intacte. Il avait des affaires à gérer, des valeurs à promouvoir, un voyage à Londres à organiser. Mais il revenait malgré lui à ce bord de mer. À cet aquarium souterrain.

Il avait étudié ces créatures qui dérivait, avait vu leur peau refléter la lumière, avait imaginé des motifs et des configurations bien plus vastes. Il avait médité sur la pression exercée par le poids de l'eau sur leurs corps minuscules, avait trouvé leur inexpressivité très intéressante. Les humains ne les considéraient pas comme des individus. C'était la beauté d'un banc entier qui les ravissait. Le nombre et le mouvement. L'idée de Scales ! avait germé ce jour-là, était devenu un rêve à jamais associé à Belle, et lorsqu'il fut enfin développé et réalisé, ce rêve fit de lui un homme immensément riche.

Le bord de mer avait été son inspiration.

Fish and chips... la pâte à frire grasse sur la chair tendre... les corps écaillés et découpés en filets... écailles prélevées sur des cabillauds vivants, des truites et des brèmes et des gardons... clonés en laboratoires... élevés et contraints de vivre... ou tout du moins de réagir... cellules ondulant sur la façade d'une petite tour de Londres... un test en marge de l'empire... un

hommage à Belle... le triomphe de sa volonté... la conquête de la ville... de l'Europe... Bruxelles... et enfin... Berlin... le Reichstag recouvert de son art... et son crédit d'enfler.

Harry était fier de lui. C'était un créatif qui savait rester modeste. C'était Belle qui avait proposé d'aller visiter l'aquarium, mais Scales ! était son invention à lui. La graine avait été semée. Les oiseaux, c'était différent. Ils mangeaient les graines, et tout ce qu'ils pouvaient dénicher. Les restes étaient à présent plus rares, les rongeurs qui souillaient jadis la banlieue avaient été éradiqués. Des oiseaux volaient à proximité de la M 25 sans jamais la franchir, et n'atteignaient jamais le Centre ou les Portes.

Il pressa son visage contre la fenêtre. Il se demanda quel livre elle était en train de lire. Belle avait pris un peu de poids, mais ses gestes avaient la même élégance, et avec Peepin il avait pu entrer chez elle, avait plané dans sa cuisine alors qu'elle préparait son repas. Elle était végane, comme tant d'autres. Il l'avait suivie et avait pris place sur le canapé alors qu'elle s'asseyait sur son fauteuil, posant son plateau sur ses genoux et se mettant à manger. Il avait humé l'odeur d'épices que les conventions avaient bannies des dômes, et avait éteint la fonction olfactive. Lorsqu'elle eut fini, il s'était campé à côté d'elle pendant qu'elle lavait assiette et couverts, l'avait suivie tandis qu'elle arrosait ses plantes. Lorsqu'il fut l'heure de partir, il avait posé sur son épaule une main qu'elle n'avait pas sentie.

Il s'était senti très mal par la suite, avait tenté de se noyer dans le travail, et au moins superficiellement, il avait oublié Belle un moment, mais son incident cardiaque totalement bénin avait remué toutes ces émotions refoulées : il lui fallait la revoir, en personne. Se retrouver là, en chair et en os, ça n'avait rien de comparable. De l'extérieur, il regardait à l'intérieur, une barrière physique les séparait, mais tout était plus intense, il avait la sensation qu'ils étaient plus proches. Le vent redoublait tandis qu'il contemplait l'amour de sa vie, penchée au-dessus de ces pages de papier, et il aurait voulu frapper à la porte et lui dire bonsoir et peut-être la serrer dans ses bras si elle l'avait laissé entrer, s'asseoir et parler ou rester silencieux et simplement toucher ses doigts. Mais c'en serait alors fini de lui, il ne pourrait plus jamais penser à autre chose. Il resta immobile et sourit alors que Belle lisait. Ils partageaient la même paix, comme de vieux époux.

Au bout d'un moment, elle releva la tête et posa le livre sur l'accoudoir du fauteuil, se leva et quitta la pièce. Lorsqu'elle revint, elle était accompagnée d'un homme, d'une femme et d'une adolescente. Harry

reconnaissait Belle dans les traits de l'homme et de la jeune fille, et aperçut leurs visages dans une rangée de photos encadrées. Il s'était refusé à regarder ces illégalités lors de sa première visite, avançant une excuse qu'il avait été le seul à entendre. Sur ces photos, d'autres personnes étaient visibles, parmi lesquelles un homme de leur âge, posant avec Belle à différentes époques de leur vie, et il y avait aussi deux portraits de famille, où tous étaient réunis, vêtus de leurs plus beaux habits. La dernière qu'il s'autorisa à regarder fut la photo de mariage de Belle. Il éprouva un pincement au cœur, mais il était heureux qu'elle se fût mariée. Il se demanda où pouvait être son mari, espéra qu'il ne soit pas mort, était pourtant sûr que Belle vivait seule. Son fils tendit la main vers elle et prit la sienne. Au moins elle n'était pas esseulée.

Harry n'avait procédé à aucune recherche sur la situation de Belle, peut-être par peur de ce qu'il aurait trouvé, et était sincèrement heureux qu'elle ait une famille. Il fredonna *Sugar Baby Love*. C'était leur chanson, sur ce juke-box de Blackpool.

Il revint à leurs vacances à la mer. Ils avaient quitté un pub où les gens chantaient faux et buvaient trop, où un joyeux personnage aux cheveux gominés perché sur un petit tabouret jouait du synthé entre les chansons. La scène était cristalline, aussi réelle qu'une vision, bien vivante dans sa mémoire. Un poivrot avait sifflé Belle et Harry avait eu un accès de jalousie. Il refusait qu'elle se fasse rabaisser par le premier venu. Il s'était campé face à l'inconnu et après un bref échange lui avait asséné un violent coup de poing au visage. Le sang avait coulé, et en baissant les yeux pour le considérer, Harry avait pris conscience que cet homme avait une grande gueule, mais qu'il était faible physiquement, un pauvre branleur, en anglais familier, mais malgré tout, il ne regrettait pas son geste, et Belle non plus. Pas vraiment. Elle lui dit qu'il n'aurait pas dû le frapper, mais il savait que ça lui avait plu. Et Harry se sentait extrêmement bien.

C'était un soulagement pour lui de ne pas éprouver de jalousie envers le mari de Belle. En tant que Contrôleur, il aurait pu le faire arrêter, s'il était encore en vie, il aurait fait comme bon lui semblait, mais tout portait à croire qu'il n'était plus là. Il était encore plus soulagé de constater qu'elle n'était pas seule dans son dénuement. Elle avait une famille, et elle devait également pouvoir compter sur des tas d'amis fidèles. Belle avait toujours été populaire. Parfaitement immobile, il scrutait les gens présents dans l'appartement, concluant de leurs attitudes que c'était des êtres

sentimentaux et nerveux, mais comme tant de communs, profondément bons et humains. La jeune fille se retourna et son regard se planta dans le sien. Droit dans les yeux, et pourtant elle ne dit rien. Peut-être pensa-t-elle qu'il s'agissait d'un fantôme. Il était grand temps de partir, et il s'empressa de le faire.

Dix minutes plus tard il approchait de la grande rue. Un peu plus haut, elle était bondée, avec ses pubs dinosauresques et ses boutiques où l'on pouvait acheter de la malbouffe jusqu'au cœur de la nuit, et sitôt qu'il se fût éloigné de Belle, ces vacances magiques se déroulèrent à nouveau devant ses yeux, et il se tenait au côté de la femme qu'il aimait, en train de regarder à l'autre bout de la plage les gens qui couraient et marchaient et construisaient des châteaux et plantaient des drapeaux en haut des tours de sable, et il observa l'homme qui gardait les ânes et qui laissait les enfants monter sur leur dos pour un aller et retour sur la grève, il vit une petite fille qui ressemblait assez à la petite-fille de Belle, mais plus jeune, peut-être six ou sept ans, et ils remarquèrent les jours qui suivirent qu'elle passait toutes ses journées ici, quelle que soit l'heure à laquelle ils passaient par la plage l'enfant était là avec les ânes. Sa mère dit à Belle que la petite aimait aider le propriétaire des bêtes, qu'elle attendait toute l'année de revenir ici, et elles se demandèrent pourquoi les enfants devaient grandir et devenir des adultes.

Belle dit que ce serait bizarre de ne jamais avoir d'enfants. Il n'avait pas répondu. Il y avait un festival, ils allèrent voir jouer des groupes, et il avait beau ne rien connaître, ni les groupes ni leur musique, il avait adoré chaque minute de chaque concert. Il repensa à la variété des styles, mais il se souvenait surtout de ces moments passés au lit, la nuit, Belle endormie à côté de lui, Harry à moitié réveillé écoutant les mouettes qui criaient et roucoulaient dehors. Les grands oiseaux blancs prenaient possession des rues lorsque tout le monde était rentré à l'hôtel. Il entendit des battements d'ailes, c'était l'une d'elles qui s'envolait d'un toit tout proche, et il se sentit heureux.

Aussi heureux qu'à présent, assis dans un pub à côté de la vitrine qui donnait sur la rue principale. Belle allait bien. Il sirotait la bière brune qu'il avait commandée. Il avait fait les bons choix dans la vie. Embrassant la salle du regard, il se sentit puissant, malgré le fait qu'il soit seul, totalement coupé de Bob Terks et Baby. Les communs avaient le nombre de leur côté, mais c'était des rêveurs. Ils étaient trop doux, il leur manquait cette dureté

qui permettait d'accéder au génie. Il était aisé de les endormir avec la technologie et les médias. Les gens croyaient en la magie, et cette inclinaison avait été exploitée par des pionniers tels que Steve Jobs. Éblouis par la science, dotés du crédit suffisant pour en consommer, ainsi que pour manger, boire et danser, ils n'avaient pas vraiment de raisons de s'opposer à l'unification de l'État et du monde des affaires. Ce pub était une diversion parmi tant d'autres. Il finit son verre et sortit, héla le premier taxi qui passa.

— Tout va bien, m'sieur ? rugit le chauffeur après qu'il se fut arrêté et qu'Horace Starski se fut adressé à lui sans rien cacher de ses manières de Contrôleur. Z'avez atterri bien loin de chez vous on dirait. Sorti faire la nouba ? S'encanailler un chouilla ?

— Pourriez-vous me conduire à Waterloo, s'il vous plaît ?

— Montez, mon bon. C'est parti. Sensass la classe.

— Déposez-moi au niveau de Napoléon, je vous prie.

— Vos désirs sont des ordres, gazouilla le taxi. Sensass. London calling.

Le chauffeur s'appelait Del Trotter. Râblé, le nez camus et la face large, casquette plate sur le crâne. C'était la version magouilleur du stéréotype Jack The Lad. Un larron. Peckham old-school. Le Contrôleur s'adossa à la banquette : il connaissait bien ce personnage, et il hésita à mettre les talents de Del à l'épreuve. Il espérait un jour se faire prendre en course par Arthur Daley. C'était un autre visage de légende de Londres, effacé depuis longtemps mais encore accessible par les Contrôleurs dans l'un des bunkers de Bruxelles, où l'on conservait tant de supports phy, à titre de référence. Ces escrocs à la petite semaine étaient également connus sous le nom de Flash Harrys, mais Horace avait laissé Harry derrière lui. Il décida de se jeter à l'eau.

— Comment va Rodney ? demanda-t-il, guettant la réaction du chauffeur.

Les yeux de Del étincelèrent. Il était manifestement impressionné. C'était bien le moins qu'on attendait de lui. La connaissance était importante. Le respect aussi. L'humour avait sa part.

— Rodders ? Je l'ai vu hier au pub. Raquel et moi on y est passé avec Boycie.

— Et Oncle Albert ?

Ce personnage de la très ancienne série *Only Fools and Horses* avait été effacé du corpus étudié par le chauffeur, qui pour sa part avait endossé celui de Del Boy. Il parut décontenancé.

— Désolé, m'sieur, j'ai pas d'oncle qui s'appelle Albert.

— Et Trigger ?

— Il y était. Avec un costard tout beau tout neuf. Un joli bleu.

— Rodney peut être sacrément couillon, quand il veut, fit remarquer son client tandis qu'ils filaient droit vers Waterloo. Je me demande s'il a renversé sa bière sur ce tout nouveau costume.

— Je saurais pas vous dire. Mais c'est bien probable. Peut jamais savoir, avec lui. N'empêche je l'adore. C'est mon frangin, après tout. Ce couillon.

— Sensass, murmura Horace Starski. C'est votre sang et votre chair. C'est la famille. Ça c'est important. Sensass.

— Sensass, acquiesça Del en remuant les épaules aussi bien que la tête. Sensass la classe.

OceanofPDF.com

Rupert sortit de la gare et suivit ses *illuminations* , tandis que la voix familière qui résonnait à ses oreilles appelait les boules de lumières qui flottaient. Elles lui montreraient le chemin à suivre. *Blackpool* ... Il marchait. *Le Nord* ... Rupert contourna un groupe de communs, le regard attiré par une enseigne au nom de « Ma Kelly ». *Le sinistre Nord...* Des hommes peu soignés de leur personne tiraient sur leur cigarette. *Dans les années 2010...* À n'en pas douter, la coupe des habits de Rupert les impressionnait. *Des vacances au soleil...* L'un d'eux lui décocha un clin d'œil. *Et sous la pluie...* Rupert fronça les sourcils... *Un coin violent* ... Il n'avait pas peur. *Mais plein d'amour...* À moins qu'il le veuille, rien ne pouvait lui faire du mal. *Accueillant...* C'était un grand honneur... *Un village anglais sur la côte...* Il se demanda ce qu'il faisait ici. *Sois prudent...* Il avait toute confiance en son Oncle Horace.

Deux pubs austères aux vitrines de verre dépoli amorçaient une enfilade de mini-restaurants qui vendaient de la malbouffe ethnique à emporter. Rupert était consterné. La puanteur des plats indiens et chinois lui retournait le cœur. Des épices piquantes, vicieuses. Les échoppes indigènes ne valaient guère mieux. De l'huile bouillait dans des pièces emplies de vapeurs, des traîne-savates dégustaient dans la rue des frites de patates recouvertes de boue et de terre. Leur poisson était coulé dans des coques épaisses de pâte à frire. Des sauces rouges et brunes agrémentaient le tout. Du sel et du vinaigre à profusion. Les doigts luisants de graisse. C'était vraiment répugnant. Rupert était habitué aux pièces parfumées, à l'air stérilisé des bureaux et des dômes, aux plazas entretenues par des jardiniers experts. Il dînait dans des restaurants très chers et grignotait des aliments-santé.

Il approchait de la mer, traversa une route et remarqua les anciennes autos, enfin soulagé de s'appuyer au garde-fou d'acier et de respirer un air plus pur. L'eau était d'un gris sale et l'horizon tout à fait noir. Ce simple trajet l'avait déprimé. L'insalubrité omniprésente l'agaçait. Les boules de

lumière tournoyèrent autour de sa tête, accélérèrent et se brouillèrent jusqu'à devenir une sorte d'auréole. *Les illuminations de Blackpool...* Puis elles ralentirent et se séparèrent, formant une ligne d'étoiles bondissantes. *Que dirais-tu de suivre les étoiles, Rupert...?* Elles partaient au sud, vers un quartier plus animé.

Rupert s'engagea sur la promenade. Il dépassa des couples mariés qui clopinaient main dans la main ; des familles qui léchaient des glaces et des sucettes et buvaient des cannettes de soda ; des enfants mal fagotés qui s'ébattaient, déchaînés, sans surveillance ; de jeunes amoureux souriant de toutes leurs dents ; des ivrognes d'âge moyen qui chancelaient, en surpoids ou efflanqués. Et il vit des corps rompus dans des fauteuils roulants et deux inférieurs conduisant des scooters adaptés ; des solitaires traînant du pied les yeux rivés au sol ; un imbécile qui s'entretenait de Dieu avec lui-même ; un jeune qui criait, tentant de vendre des balades en carriole, tirée par un cheval physique qui déféquait en pleine rue ; et il y avait des chiens qui divaguaient, l'un d'eux levant la jambe pour uriner contre un lampadaire. Rupert était atterré.

Il tourna la tête et regarda la plage, y vit des communs adultes se promener, des plus jeunes jouer au football et construire des châteaux de sable, plantant de petits drapeaux anglais, gallois, écossais et irlandais en haut des tours qui s'écroulaient. *Ils sont heureux...* Rupert était impressionné par l'excellence du sarcasme de son oncle préféré. *Des plaisirs simples...* Les drapeaux étaient interdits par la loi. *Des structures de sable que la prochaine marée emportera...* Rupert contemplait le passé, mais tout de même... Ses illuminations formèrent un tourbillon pour l'attirer vers un banc. *S'il te plaît, assieds-toi et écoute...* Il fit ce qui lui était demandé.

Un cri aigu, horrible, déchira l'air. Il releva les yeux et vit des oiseaux blancs voler en rond. *Des mouettes...* Ces monstres ne craignaient pas les humains. *Elles vont et viennent...* Rupert était révolté. *Elles sont libres...* Des mouettes atterrissaient sur la plage, et regardant autour de lui, Rupert constata que d'autres arpentaient la promenade, restaient juchées sur les toits des édifices. Il pensa aux dégradations qu'elles étaient en train de provoquer. Il faudrait tout nettoyer. Il aurait adoré être le Techno (A+) chargé de karchériser ces taudis. Il aurait commencé en éradiquant la faune sauvage, mais où aurait-il pu installer son QG ?

Les becs de ces créatures étaient épouvantables. Énormes, affûtés, mortels. Ils ne pouvaient le blesser à moins qu'il le demande, mais ils le mettaient néanmoins mal à l'aise. Les graphismes étaient époustouflants. Un niveau de simulation jamais atteint jusqu'ici. Zoomant sur les yeux d'une des mouettes, il eut le déplaisir d'y déceler clairement des signes d'intelligence. La bête semblait le jauger, et Rupert détourna le regard. Il n'y avait rien de bon à Blackpool, il aurait préféré prendre le soleil au bord de la Méd, où tant de Crates allaient chiller. Une région ensoleillée, sophistiquée, élégante et chère. Des suceuses tout droit venues d'Afrique. Des corps parfaits. Pas de place pour la fausse chaleur humaine et l'humour, aucune de ces manifestations émotives qui servaient à dissimuler la misère de l'existence. Blackpool grouillait d'inférieurs. De gens pauvres. Aux besoins frustes. Il était ignoble de penser que ces gens-là pouvaient être heureux.

Blackpool différait tout autant de Brighton, cette ville pro-Crates où il lui arrivait de passer de courts séjours, même si elle restait encore souillée de vestiges d'anglicité, et il se demanda pourquoi on l'avait entraîné dans le Sinistre Nord, pourquoi son Oncle Horace l'avait emmené ici, ce que cela pouvait bien signifier. Il n'était pas censé remettre en question les suggestions officielles, n'aurait jamais mis en doute la sagesse d'un Contrôleur, mais cela faisait partie de son expérience Câlines, aussi se dit-il qu'il ne serait pas déplacé de poser quelques questions. Il était toujours correct. *Toujours correct...*

Ses illuminations ramenèrent Rupert au garde-fou, dont la fonction était d'empêcher les alcooliques de tomber et de se briser les os sur la plage. Il posa les mains sur l'acier et un rayon de lumière orange attira son attention sur une scène nostalgique. Un homme plutôt grand menait un âne par sa longe. Une petite fille était assise sur le dos de l'animal. Le visage de l'enfant était agrandi afin de mettre en évidence son état d'esprit, la pure joie qu'il lut sur ses traits le surprit, même si elle n'était pas aussi révoltante que l'odeur du quatre-pattes, qui elle aussi avait été intensifiée. Il savait que la créature devait être infestée de puces et autres bêtises.

Elle adore les ânes... Rupert se concentra. *Elle vient ici tous les matins après le petit-déjeuner, elle quitte le bed and breakfast où elle passe ses vacances avec sa famille, et elle vient aider à l'entretien des ânes, elle accomplit les petites tâches que lui donne le propriétaire ...* Le rayon orange lui désigna trois autres ânes, plus loin sur la plage. *Quand il n'y a*

personne il lui fait faire une promenade, mais elle viendrait même s'il n'y avait pas de balade à la clef, et cela fait déjà trois ans que ça dure... Pourquoi retourne-t-elle sans cesse ici ? Elle passe l'année entière à attendre ce moment avec les ânes... Les ânes n'ont rien à faire hors des tubes et des serres... Ces gens sont liés par quelque chose qui nous dépasse, une sentimentalité qui peut être positive... Rupert adorait les torsions de logique. Ce n'est pas de l'ironie... Il était perdu. Ce n'est pas une plaisanterie... Cochonneries d'ânes. Sentez cet amour... Répugnantes bestioles... Elle les aime vraiment, ces ânes.

Rupert se concentra encore une minute sur la scène, s'efforçant d'en tirer le sens caché, mais son malaise ne fit qu'augmenter. Il ne comprenait pas pourquoi on lui montrait tout cela, ne saisissait pas la finalité de la voix off. La petite fille semblait bel et bien heureuse, mais comment pouvait-elle l'être, assise sur le dos d'une sale rosse ? *Son préféré s'appelle Dobbin...* Un animal qui portait un nom ? Il trouva la chose amusante. Le seul exercice physique de la viande devait consister à arpenter les tubes de verre. Le moindre mouvement entraînait une consommation d'énergie, et partant, une baisse des profits. Le fait de lui donner un nom était irrationnel. Ridicule. La bête tourna la tête et regarda droit dans les yeux de Rupert. C'était encore pire que la mouette. Il s'imagina un visage humain derrière ce masque et se recula, trébucha et s'éloigna, laissant ses lumières derrière lui. *Plus d'illuminations...* Tout ne fut plus que ténèbres et silence. *Plus d'étoiles...*

Rupert était désorienté. Il attendit, immobile. Quelque chose lui frôla les cheveux. Il était terrorisé, il aurait voulu crier, mais entendant des battements d'ailes, il s'obligea à garder le silence. Un mouvement dans l'air. Un poids sur son épaule droite. Il sentit l'odeur des plumes, une odeur répugnante à mille lieues de celle des peaux décoratives de l'USE, sentit une caresse sur son oreille. Les serres d'acier s'agrippaient pour garder l'équilibre. Le monstre expirait, inspirait. Il murmurait, mais Rupert ignorait ce qu'il pouvait dire. Il analepsa, redevint le petit garçon qu'il avait été, écoutait à nouveau son père lui raconter une histoire d'albatros. Un oiseau splendide, magique. Les ténèbres étaient totales.

L'esprit de Rupert s'éclaircit soudain et des illuminations aveuglantes éclairaient le front de mer. *Par une nuit étoilée...* Une tour étincelante apparut dans un torrent de couleurs. Il était certain d'être à l'intérieur des Portes, dans l'East Side, et il se mit à courir, se frayant un chemin à travers

un groupe de personnes, précipitant l'une d'elles à terre. Des voix s'élevèrent. Ce n'était pas Pearly Tower qui se dressait devant lui, rien qu'une structure squelettique qui évoquait le Tenderburger Point à Paris. Derrière lui, des gens criaient, leurs voix ressemblaient aux cris des mouettes. Les bêtes volantes hurlaient et les ânes brayaient. Il était sur le point de vomir. Il en avait assez. Il était temps de retourner à Câlins 1. Il était temps de chiller.

Rupert revint à lui. Il était de nouveau charmant et plein de confiance en lui. Il remua les doigts en l'air, mais le Londres contemporain n'apparut pas : il était toujours dans l'ancien Blackpool. Il réessaya à plusieurs reprises, finissant carrément par battre des bras comme s'il dirigeait l'orchestre de mouettes et le solo d'un vieillard qui se tenait à un mètre de lui. Il s'efforça d'ignorer le vieil homme mais celui-ci refusait de partir, furieux que sa femme ait été ainsi bousculée. Rupert lança un regard noir à l'apparition, et il reçut un coup de poing en plein visage. Un coup de poing physique. Non-sollicité. Douloureux.

Il perdit le contrôle de lui-même, traversa la route en courant, manquant de peu de se faire renverser par une voiture, et le violent coup de klaxon ne fit qu'accroître son indignation. Rupert était un Crate, un Bureau, un Bon Euro. Il signalerait ce hooligan au Cool. Demanderait une opération Hardcore. Il commanderait lui-même l'unité d'intervention. Tuerait jusqu'à la dernière mouette et jusqu'au dernier âne. Lâcherait une milice argentine sur les autochtones. Mais avant tout, il devait échapper au danger le plus immédiat. Il continua sa course.

Sur le seuil d'une boutique, il lui fallut longtemps pour récupérer. Son esprit n'était plus qu'un énorme nœud de pensées contradictoires. Il finit par prendre conscience qu'il avait fait preuve d'une certaine incivilité. Si le grand visionnaire Horace Starski avait organisé toute cette aventure, ce n'était pas sans raison. Rupert avait rejeté ses illuminations et n'avait pas réussi à saisir la sagesse de sa voix off, toutes ces sophistications qu'il avait le plus grand mal à assimiler. Il était convaincu que le Contrôleur était toujours son Oncle Horace. Il n'y aurait pas de réprimande, car il était un élément-moteur de l'USE, jouissait d'une totale liberté de choix, avait le droit de prendre n'importe quelle décision du moment qu'elle était correcte, et ce regrettable événement relevait surtout d'une question d'étiquette.

Ses réflexions se réorganisèrent. Il recherchait des solutions, tentait de résoudre les énigmes, jonglait avec les possibilités, et il apparut évident que

l'Oncle Horace avait bel et bien *voulu* qu'il fuie la scène. C'était un retour en arrière dans tous les sens du terme. De la nostalgie à *l'état pur*. De *l'horreur* à *l'état pur*. Le choix lui avait été laissé, son gourou l'avait guidé vers la meilleure décision par des mots et des images, et son agression gratuite par un voyou n'avait eu pour seule fonction que de lui rappeler la brutalité des communs. Il était en Angleterre. Une partie de la Grande-Bretagne. L'Île aux Singes. Qu'aurait-il pu attendre d'autre ? Il pouvait quitter Blackpool à tout moment, mais il avait habilement singé les mouvements de baguette, jouant à son tour au coquin, résolu à rester où il était car il savait qu'il lui restait encore beaucoup à apprendre de ce lieu.

Ses lumières réapparurent et il les suivit dans une rue étroite. Il marchait vite, passant devant d'autres petites boutiques où l'on vendait de la fange chinoise et indienne derrière de hauts comptoirs, déboucha sur une route qui menait à un pub au coin de la rue. Il s'approcha, entendit une ballade qu'il était sûr de connaître, se sentit fort, revitalisé, et il entra. Pour s'immobiliser aussitôt à l'intérieur. La salle était bondée de communs. Tous âges confondus, de l'adolescent au septuagénaire, les plus vieux assis à des tables leur verre de bière posé devant eux, servie dans une ancienne unité de mesure. Beaucoup de gens étaient debout. Un vacarme impossible régnait. Certains riaient grossièrement. Le plafond était bas et le sol était recouvert d'un vieux tapis, un gros tas manipulait un synthétiseur physique. Une femme d'une soixantaine d'années chantait. Son visage était ridé et il lui manquait une dent. Une buveuse, dans l'ancienne veine anglaise, galloise, écossaise, irlandaise. Ses vêtements étaient minables, mais il devait reconnaître qu'elle avait une belle voix. *Elle a une voix magnifique...* Rupert opina. *Cette femme est pauvre et son existence a été difficile mais elle adore chanter. La musique lui donne envie de vivre...* Rupert était convaincu qu'elle avait grand besoin de passer chez le coiffeur. *Sa beauté est intérieure...* Et d'une douche, probablement.

Le rayon orange illumina le comptoir. Il suivit la direction indiquée, et se rendit compte que la ballade était une chanson de Frankie Sinatra, nouveau prodige de la musique, un des préfs des Crates. Il était étrange que cette chanson soit interprétée dans le passé, mais Rupert se rappela qu'Oncle Horace lui avait parlé du vol et de la réinvention de la culture, et il comprit que ce détail faisait écho à cette plaisanterie. Il apprécia beaucoup cette touche délicate, en lien direct avec leurs papotages, mais le rayon lui

désignait une boisson du nom de Guinness et il pointa du doigt la tireuse correspondante.

La femme qui servait lui dit quelque chose qu'il n'entendit pas, aussi afficha-t-il son plus radieux sourire en hochant la tête. *N'oublie pas de payer...* Il s'apprêtait à tendre sa Paume, mais se rendit compte qu'elle n'était plus là. Son estomac se noua. *En argent physique, j'en ai bien peur...* Il ne savait quoi faire. *Dans la poche de ton pantalon. Celle de droite...* Il en tira un billet qu'il passa à la serveuse et reçut des pièces en échange. Des supports phy, illégaux. Une vie de dinosaures. Dans l'illégalité. Mais tout cela était légal à l'époque. La rétroactivité était toujours juste, par définition. *Et pourquoi ne pas boire tout ça...?* Rupert fermerait ce pub si on lui en donnait les moyens. Il faudrait avant tout s'occuper des sous-humains. Barbecue de mouettes. *N'en perds pas une goutte...* Rupert buvait lentement. *C'est plein de fer, c'est bon pour le sang...* La bière avait un goût horrible. *Une marque irlandaise, originaire de Londres, brassée pour la première fois dans l'East Side...* Rupert s'éloigna du comptoir. *Michele, ma Belle ...* Il s'adossa au mur.

La femme finit sa chanson et le pub tout entier l'applaudit et l'acclama. Il la vit se rasseoir à sa place, le dos courbé mais souriante, une version abîmée de la petite fille sur l'âne. C'était là le seul avenir auquel une enfant pouvait aspirer, avant l'avènement de la Nouvelle Démocratie. Rupert commençait à comprendre les raisons de son invitation dans cet amoncellement de taudis. L'État offrait à ses citoyens la chance d'échapper à ce genre d'existences. *Blackpool n'a que très peu changé...* On pouvait encore sauver cette ville, mais avant tout, il faudrait la karchériser. Il étudia les visages qui peuplaient le pub, attrapa au vol des bribes de conversations, finit son verre et se sentit supérieur, privilégié et humble. Rupert était un Crate et ces gens étaient des inférieurs. Il voulait les aider.

Suivant ses lumières dehors, puis par un dédale de ruelles, il s'écarta pour laisser passer un groupe de femmes. Elles portaient des jupes courtes à fanfreluches et des hauts talons brillants, de drôles d'objets sur la tête, des tiaras en plastique avec deux petites tiges métalliques verticales soutenant des décorations roses. Il les trouva attirantes, même si elles criaillaient comme des mouettes. Elles riaient, et riaient, et riaient encore. Peut-être étaient-elles folles ? Un nuage de parfum l'entoura, et puis elles disparurent. Il reprit son chemin, rattrapant ses guides lumineux, passant dans une rue plus longue bordée de maisons où des pancartes signalaient des chambres à

louer. Il releva des fleurs en pot, des personnages de pierre à chapeau pointu, tout un assortiment de seaux en plastique et de pelles.

Un homme était assis sur les marches d'un hôtel, buvant du thé dans un mug et fumant une cigarette. Il adressa un bonjour à Rupert qui détourna le regard, dégoûté par l'odeur du tabac et par ce vilain vice, et il se retrouva dans une autre rue sinistre, longeant une lugubre enfilade de boutiques et de cafés fermés. Plus loin se pressait une petite foule, des gens debout discutaient ensemble, et il entendit une pulsation répétitive, un son vigoureux et excitant qui à chaque pas gagnait en volume. *Winter Gardens est un complexe de divertissement qui déjà à cette époque était considéré comme une merveille du passé...* Les gens qui parlaient étaient plus jeunes que la majorité des clients du pub. *Des stars du music-hall ont joué ici, des artistes de variétés, hommes et femmes, des jongleurs et des comiques grivois, des virtuoses de l'évasion, maîtres d'une culture collective...* Rupert était libre de partir quand il le souhaitait. *Les gens venaient ici pour écouter du swing et danser dessus, Pete McKenna passait des disques de Northern Soul dans le Spanish Hall, on y organisait des compétitions d'un jeu du nom de « fléchettes »...*

Il y avait beaucoup de monde à l'intérieur et Rupert se sentit mal à l'aise. Ses étoiles étincelèrent. Les gens sentaient la bière et la sueur, mais le pire, c'était l'apparence de certains d'entre eux. *Des punks et des skinheads et un rockabilly...* Autant de styles non-conformistes qui le firent ricaner. *Regarde ce stand, là-bas : un portrait du grand Johnny Rotten...* Rupert aperçut un visage grimaçant. C'était bien évidemment une parodie de Jean Rotten, et une fois de plus, l'humour d'Oncle Horace l'émerveilla. *C'était une vraie personne qui a vécu longtemps avant la naissance de Jean. C'était un Sex Pistol...* Rupert ricana de nouveau. Les personnes présentes vendaient et achetaient des supports phy : des vinyles, des CD , des livres. Une époque de prises de bec et de grand gâchis. Les pulsations étaient plus bruyantes ici, et il se concentra dessus, fut saisi de l'envie de battre la mesure du pied, mais résista à la tentation. Il se remémora la douce mélodie de *Holidays In The Sun* . Johnny n'arrivait pas à la cheville de Jean, même s'il avait vraiment existé.

On a de la peine à croire qu'il fut un temps où les actifs ne partageaient pas la même opinion, un temps où ils formèrent des factions, et que l'une d'elles, du nom de Labour, organisait des conférences ici... Rupert secoua tristement la tête. *C'était la sombre époque du syndicalisme et des services*

nationalisés, où nos bienfaiteurs entrepreneuriaux étaient la cible d'attaques fort malveillantes... Plus rien n'étonnait Rupert quant aux crimes pré-USE Il était à présent dans la Salle de bal de l'Impératrice, mais ne se souvenait pas d'y être entré.

Regarde le plafond... Les motifs étaient bien trop alambiqués, c'était l'œuvre d'individus, et non celle d'un ordinateur. C'était censé divertir l'œil, malgré la hauteur. Un ridicule gâchis d'efforts et de fonds. Il préférait les surfaces planes. Les lignes claires. *Pense au travail des artisans...* Rupert regarda jouer le groupe Subhumans, Sous-Humains. Il se rappela le cinédrone du même nom, qui racontait l'histoire de trois ouvriers d'usine à viande. *Dans leurs chansons, ils s'en prennent à l'élite qui contrôle la société...* C'est un dur taf de s'occuper des quatre-pattes. Du pipi et du caca à longueur de journée. *Des anarchistes...* Il avait entendu parler des anarchistes de Conflict. *Ils aspirent à la décentralisation du pouvoir, à son exercice direct par le peuple...* Oncle Horace était particulièrement en veine. Quelle idée abracadabrante. *Écoute bien leurs paroles...* Rupert sourit. *Regarde bien le traîne-savate qui tient le micro. Il rejette la mode. Il pense par lui-même...* Le chanteur était un souillon. Il était pris de spasmes, et le public remuait et se poussait. *Magnifique...* Au moins il n'y avait ni moineau ni mouette dans la salle.

Rupert se retrouva dans le Galleon Bar du Spanish Hall. *Et si tu jetais un œil aux murs...?* Il suivit la suggestion. *Et le plafond...* Ce lieu lui paraissait très bizarre. *Ajouté au complexe dans les années 1930, un bar qui s'inspire d'un galion espagnol, mais tu n'as peut-être jamais entendu parler de l'Espagne...* Partout dans cette salle bien plus petite que la Salle de bal, du bois ouvragé. *Magnifique...* Là encore, une débauche de temps et d'efforts, pour rien.

Il passa dans une salle contiguë, dont trois hommes occupaient la scène. *Ruts DC...* Rupert était fatigué, tenaillé par l'envie de dire bye bye à tout ça. *L'homme qui chante, c'est Segs. Joli costume. Tu vois l'objet rond ? Une petite caisse claire. Dave Ruffy. Regarde, il se sert de balais. Leigh Heggarty est à la guitare. Regarde la façon qu'il a de bouger ses mains. Un musicien brillant. C'est ainsi qu'on faisait de la musique...* Rupert soupira. *C'est encore comme ça qu'on en fait en dehors de nos villes, dans les banlieues qu'il nous reste à karchériser. Un exemple de plus de la dépendance du peuple aux supports physiques. Écoute. Ils mélangent divers genres musicaux. On a des éléments reggae, dub et funk...* Rupert était

perdu. *Primitif, mais brillant. Tous ces groupes jouent à l'instinct, ils n'ont pas de formation classique, ont moins de problèmes à lâcher la bride à leur imagination. Ils inventent à un tout autre niveau que les codeurs homogénéisés de notre époque.*

Le lieu venait de changer. Rupert se trouvait dans une pièce toute simple, avec des marches qui descendaient en sous-sol. La musique était plus forte et plus agressive, évoquant celle des Subhumans, en plus mélodique. Des centaines d'hommes aux cheveux très courts étaient présents. *Des skinheads... L'un des avatars du culte tradi. Les skins et les anarchistes ont plus en commun qu'ils ne le pensent. Tous deux croient au localisme. C'est un petit exemple de la plus vaste division qui a joué en notre faveur à l'époque de l' UE . Diviser pour mieux régner.* La peau du chanteur était recouverte de tatouages. *The Last Resort...* La foule chantait à l'unisson cette chanson où l'on pouvait entendre le mot « Angleterre ». Si seulement il était Techno, avec toute latitude pour intervenir. *Roi Pearce au chant. Et là, JJ Kaos. Et Beef. Mik à la batterie. Fantastique...*

Rupert se retrouva de nouveau dans la Salle de bal de l'Impératrice. *Roy Ellis et les Moonstompers...* Un homme chantait : sa peau était noire et il portait un costume rouge. *Il fut un temps, avant la Forteresse Europe...* Une terrible époque. *La trahison du Commonwealth...* Les gens dansaient d'une drôle de façon. *Du skank...* Rupert aurait tout donné pour être le Techno invité à karchériser les lieux en profondeur. *Du nettoyage...* Des skinheads étaient présents dans le public. Il s'inquiéta pour Roy. *Des masques humanistes...* Il serait beaucoup plus en sécurité en Afrique. *Roy est né en Jamaïque, qui faisait jadis partie du Commonwealth...* Il courait un risque énorme en restant à Blackpool. Tout comme Rupert. Le danger était partout autour d'eux. Il se retrouva sur une sorte de parking.

The Partisans... Des rebelles. *Un bon groupe gallois...* Partie intégrante du GB 45. *Tous ces gens avaient leurs différends et leurs différences, mais ils se réunissaient, tout comme ceux qui nous combattent aujourd'hui ont réussi à s'unifier. Voici à quoi ressemblent les autochtones, Rupert. Écoute bien. Nous voyons ici le passé, le présent et le futur sous le même toit. Pas un dôme en vue. Tu es en dehors de ta bulle. Le vrai monde est ici...* Rupert était cerné d'ennemis. Un poivrot le bouscula et il tomba à terre. Des mains se tendirent et on le remit sur pied. Rupert détestait Winter Gardens.

Il détestait la promenade et la plage et toutes les personnes qu'il y avait vues.

Il détestait les animaux et voulait tous les voir mourir.

Il détestait Blackpool et le Nord et l'Angleterre et la Grande-Bretagne.

Il détestait les pubs et il détestait le punk.

Rupert aurait voulu délocaliser la population et raser les bâtiments. Blackpool ne pouvait être sauvée, pas même par le plus généreux des Contrôleurs. Mieux valait repartir à zéro, et de loin. Le changement était toujours positif et il était important d'être déterminé. Les masses avaient besoin d'être assistées.

Cette Angleterre n'est pas aussi horrible que le tableau qu'on aime en broser, tu ne trouves pas ? Des vacances en bord de mer, où les rêves deviennent réalité...

Blackpool était un véritable cauchemar. Rupert avait cet endroit en abomination et il s'en félicitait. Il voulait retourner à Câlins 1. Oncle Horace était ironique et brillant. Il avait superbement exposé sa vision des choses. Rupert sourit et opina de la tête.

De retour dans sa chambre, il prit une douche, se changea et alla se coucher, mais il ne parvint pas tout de suite à se détendre, il ne cessait de se toucher le nez, qui ne s'était pas encore remis du coup de poing. De toute évidence, on lui avait fait l'honneur de tester une technologie qui dépassait même le Kiev 4 D . Le lien qui unissait le Contrôleur et le Crate était plus que solide. Lorsqu'il commença à s'assoupir, il entendit des mouettes piailler. Les réduisant au silence, il s'imagina sa revanche. Et s'endormit presque aussitôt.

Le Spread Eagle était l'un des pubs londoniens traditionnels de Wandle Manor, une enclave commune où vivaient ceux qui répondaient aux besoins d'un tronçon bien précis de Thameside. Le Quartier américain de North Battersea et les hubs financiers et corpos de Clapham Junction recrutèrent parmi les autochtones leurs agents d'entretien, leurs jardiniers, leurs gens de métier, leurs vendeurs, leurs aides à domicile, et tout autre professionnel dont ils pouvaient avoir besoin. Les Crates évitaient cette zone et le Cool n'avait aucun intérêt à embêter cette main-d'œuvre bon marché de première importance, qui n'aurait sans doute pas hésité à partir. On leur passait leurs excentricités, et Wandle était libre de s'organiser sans contrôle extérieur. C'était un coin détendu et chaleureux, avec de très faibles taux de chômage et de criminalité.

Kenny était impressionné par le haut plafond et les vitraux du pub, mais le fait de ne pas pouvoir payer sa tournée le mettait mal à l'aise. Il n'était pas connecté à la Troïka, qui gérât le crédit de toutes celles et tous ceux qui contribuaient à l'économie de l'USE. Le pub n'acceptait que les eurodollars numériques, lui était habitué aux livres sonnantes et trébuchantes. Le Spread Eagle était divisé en trois parties : cette salle principale, et de part et d'autre du comptoir où ils attendaient de commander, deux bars plus petits. Celui de gauche était plein de jeunes skins et suedeheds bruyants, occupés à regarder deux de leurs amis jouer à *Wizard* sur un écran fixe. Un peu à l'écart se tenait un droog en grand appareil avec sa devotchka peroxydée. C'était là les représentants du culte londonien dont Kenny avait tant entendu parler. Les tradis. Cropheads et Jacks. Jeunesse mécanique. Ultraviolence cockney. Le bar de droite était plus discret, caché derrière un mur de verre épais. Fred lui avait dit de rester dans la salle principale.

— Deux pintes de Shed Boy, s'il te plaît, demanda Frank au patron. Pareil pour toi, Dave ?

Kenny dévisagea platement Frank qui haussait les sourcils, et sursauta en se rappelant qu'il était censé être Dave Brown, du Somerset. Tout droit

venu de sa campagne, attendu ici, chez sa sœur et son beau-frère, pour quelques jours. Venu visiter un oncle malade.

— Merci, oui.

— La fameuse Shed Boy, marmonna Wes.

Kenny scruta l'image sur la tireuse. Des marches de béton coiffées d'un toit de guingois, flanquées de deux personnages semblables aux jeunes d'à côté. On disait que des dizaines de milliers de jeunes communs étaient tradis. Ils se réappropriaient leur histoire. C'était sympa à voir. On lui passa une pinte, à sa grande surprise. Depuis des décennies, l'État traquait les Martyrs Métriques qui s'obstinaient à utiliser les mesures indigènes. Ces femmes et ces hommes courageux prenaient exemple sur Steve Thoburn, et la résistance au sens le plus large s'inspirait de ses héros locaux. Pour Kenny, c'était les Martyrs de Tolpuddle, dans le Dorset, Captain Swing, les Filles de Rebecca, Ben Tillett.

— Shed End... une spéciale Shed Boy.

Kenny savait que l'État avait tendance à laisser passer les écarts dans les zones prolétaires d'Europe, mais cette référence explicite à l'ancienne *firm* de Chelsea était un véritable affront à l'USE, à quelques miles à peine de la Porte de South Side, tout à côté d'un des quartiers les plus gentrifiés de la ville, où résidait une partie des clones les plus riches de la métropole, pour lesquels l'essentiel de la clientèle du pub devait travailler, dans leurs demeures ou dans leurs jardins. La vérité était que le Cool pouvait fermer ce lieu quand ça lui chantait, et que la patience avait toujours été la force principale de ceux qui bâtissaient cet empire. Mais même si l'on voyait des Paumes jusque dans ce pub, Kenny était tenaillé par la possibilité que Londres n'était peut-être pas aussi quadrillé qu'il le croyait. Il savait bien qu'il devait se trouver des espions dans la foule, qu'il ne pouvait pas s'exprimer aussi librement qu'au Wheatsheaf, mais à elles seules, la taille et la complexité de cette ville rendaient impossible un cadenassage complet.

— Bienvenue à Londres, dit Frank dès qu'ils furent servis et qu'ils eurent trouvé un coin tranquille.

— *Cheers*, Frank. Merci, Wes. Ça n'a pas changé, ici.

— Ça remonte à quand, ta dernière visite ?

— Six ans.

Frank siffla.

— Putain, six ans, vraiment ?

Ils firent tinter leurs pintes et Kenny vida un tiers de la sienne. On lui avait promis une bonne bière et après ce qui s'était passé du côté de la South Circular, il avait grand besoin de boire un coup. Comme si la pression inhérente à ce voyage ne suffisait pas. Cela n'aurait servi à rien de se cacher dans une maison, à écouter du Scientist ou à lire du Herbert Sutherland. Il aurait fini par craquer très vite : il lui fallait sortir, bouger, voir du monde. Personne ne connaissait le véritable objet de son séjour londonien. Ni Frank, ni Wes, ni même Tubby Nowakowski. La meilleure façon d'éviter les trahisons, assumées ou sous la torture, c'était encore de ne rien dire à personne. Kenny allait s'amuser un coup ce soir, et il était tout aussi déterminé à faire la connaissance de la légendaire Suzie Vickers.

— Finissez-moi ça, les gars. Ça donne soif de rester enfermé au fond d'un camion.

Il vida sa pinte cul sec, et la posa bruyamment sur le rebord le plus proche. Frank et Wes firent de même et il ramena leurs verres au comptoir.

— Trois pintes de Shed Boy, s'il vous plaît.

Il étudia la tireuse de plus près. L'un des personnages avait la peau pâle, l'autre légèrement plus foncée. Tous deux avaient les cheveux courts, portaient une écharpe bleu et blanc et un manteau Crombie noir. Leurs chaussures étaient rouge cerise. L'un s'appelait Eccles, l'autre Babs. Il jeta un coup d'œil en direction des jeunes tradis, n'avait aucun mal à s'imaginer ces personnages au milieu de cette faune, et se demanda s'ils avaient mis un pied dans ce pub, en leur temps. Le look skinhead/suedehead/moderniste prédominait depuis assez longtemps parmi les hommes du commun. Il y avait bien certaines petites altérations, mais les fondamentaux demeuraient inchangés.

— Ils sont toujours après ce moineau, dit le patron.

— C'est quoi, alors, toute cette histoire ? Je suis tout juste arrivé à Londres, je viens visiter mon oncle. Pas trop suivi les infos.

— Des moineaux sont sortis de nulle part dans l'est de Londres, sous le dôme à bulle. Aucune idée de comment ils ont fait pour entrer. Ils se sont retrouvés coincés, incapables de ressortir. Ont terrorisé les Euros. Dans le temps y'avait des oiseaux partout, ici, mais bien entendu il a fallu qu'ils les exterminent tous. On en entend quasiment plus chanter, maintenant. Sans raison, tout ça. Juste parce que les bulleux détestent les animaux.

— Ils ont fini par les relâcher ?

— Mon œil. Ils en ont tué cinq, l'en reste plus qu'un. Ces putains d'incapables arrivent pas à le choper. Pauvre petit gars. C'est un mâle, tu sais. Ils ont fait un zoom dessus. Ils ont fait un barbecue avec les autres, ont planté leurs têtes au bout des brochettes.

— Un barbecue ?

— Avec une fête et tout. Ça a trendé dans tout InterZone. Ils finiront bien par tuer le dernier moineau. Tu sais, y'avait vraiment des oiseaux partout dans Londres quand j'étais jeune, et les gens avaient encore des chats et des chiens. Il y avait aussi des renards, mais ils se sont fait exterminer. Les aristos en voulaient pas. Et pareil pour les indigènes, seulement ils pouvaient pas nous tuer, alors ils nous ont eus par l'immobilier, ils ont fait en sorte que ce soit impossible de se loger ici, même pour quelqu'un de normal. Ils ont ruiné Londres. Pas la moindre culture, ces imbéciles. Tout plein de fric, mais zéro classe. Les aristos, les yuppies, les Euros, les Crates : du pareil au même, tout ça. Le même gros tas de sales cons.

Le patron s'était penché en avant et parlait d'un ton de conspirateur, jetant des coups d'œil de droite et de gauche, convaincu qu'il pouvait se fier à Kenny puisque c'était un ami de Frank et Wes. Ce n'était pourtant pas sans risque : il suffirait qu'on l'enregistre discrètement et qu'on rediffuse son couplet sur InterZone, et c'en serait fini de lui. Le procès par twits ne l'épargnerait pas. Kenny aurait voulu lui parler de son chien Zola, de leur fuite de Londres alors qu'il n'était encore qu'un enfant, lui dire que dans le coin où il vivait, c'était tolérance zéro pour les numériques, que les Paumes et les optiques et l'InterZone étaient interdits, que leurs pubs étaient protégés par des brouilleurs, mais il était dangereux de dévoiler autant d'informations.

— C'est moi qui invite, dit Wes qui venait d'apparaître à côté de lui.

Kenny n'arrivait pas à croire qu'il avait oublié la Troïka. C'était une erreur de débutant, et il s'en voulait terriblement.

— Tu la connais, l'histoire de Shed Boy ? demanda Wes lorsqu'ils eurent rejoint Frank.

— Vas-y, raconte.

— Et merde, l'encourage pas, non plus ! rugit Frank. Trop tard, maintenant, tant pis pour toi. Il va t'en rebattre les oreilles pendant une heure. Des faits, des chiffres et des faits et des chiffres. Fana de foot.

Wes l'ignora et se pencha un peu plus vers Kenny.

— Y avait un club de football dans le temps, du nom de Chelsea. Ils avaient leur stade de l'autre côté du fleuve, à Fulham. À deux ou trois miles d'ici. Y avait un pont qui reliait Wandsworth et Fulham. L'ont abattu depuis. Enfin bon, dans le coin, c'était Chelsea. Y avait quatre grosses équipes à Londres à l'époque. Chelsea à l'ouest, Arsenal et Tottenham au nord, West Ham à l'est. Dans le sud y avait Crystal Palace, Charlton et Millwall, mais elles étaient plus petites. Remarque, Millwall avait une sacrée réputation, mais moins pour ce qui se passait sur le terrain qu'en dehors du stade.

Wes afficha un petit rictus narquois et Frank un large sourire.

— Y avait d'autres clubs plus petits, Brentford, Fulham et Queens Park Rangers à l'ouest... Barnet et Watford au nord... Leyton Orient à l'est... À l'époque tous les gros quartiers avaient leur équipe pro.

Kenny fut sincèrement surpris. Il allait voir jouer Yeovil à l'occasion, mais il y avait un monde entre cette équipe et, par exemple, London United. Il avait du mal à s'imaginer une telle profusion de clubs professionnels.

— En tout, ça faisait quatre-vingt-douze équipes réparties sur quatre divisions, mais une poignée d'entre elles a voulu croquer encore plus, et elles ont baisé toutes les autres en créant leur propre ligue dans les années 1990. La *Premier League*. *Premier*, comme une carte de crédit de l'époque. C'était rien qu'une histoire de fric, mais ça les a pas empêchés de servir leurs salades habituelles. Toute l'Angleterre s'est fait racheter à l'époque, le foot y a pas coupé. Des directeurs et des managers sont venus de l'étranger, se foutaient pas mal des jeunes talents du coin. Un riche Australien contrôlait les médias. Ils ont fait venir de plus en plus de joueurs étrangers. Y'a eu du blanchiment d'argent, du transfert de dettes, des réquisitions de terrains, des pots de vin.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Chelsea et aux autres clubs ? demanda Kenny.

— On les a fusionnés, et c'est devenu London United. Il s'est passé la même chose dans tout le pays. Dans toute l'Europe. Glasgow City est une combinaison de ce qu'étaient les Rangers et le Celtic ; Livercheste, c'est Liverpool, Manchester United, Manchester City, et Everton ; Middle Tigers inclut l'ancien Aston Villa, West Bromwich Albion et Birmingham City ; Hoops Deluxe, c'est Newcastle, Sunderland, Sheffield United et Leeds. Ils ont lancé tout ça sous l'étiquette « The Big Fives », à raison de six rencontres par saison, mais très vite ils se sont greffés à l'Euroship.

— C'est là qu'ils se font un maximum d'eurodollars.

— London United est la propriété de la Muller Corporation, Glasgow fait partie de la chaîne Tenderburger, Liverchester appartient à un milliardaire américain dont on n'a jamais entendu le nom, les Middle Tigers sont financés par China State (Europe), et Hoops Deluxe est détenu par un créatif de Naples. Je suis convaincu que c'est le même qui a lancé le nouveau groupe A BBA .

Kenny, qui connaissait bien l'histoire musicale, voulut le tirer d'erreur, mais il le laissa poursuivre.

— Avant les fusions, ceux qui tenaient les clubs les plus riches voulaient virer les prolos et attirer la « brigade des sandwiches aux crevettes ». C'était un aliment de luxe, à l'époque. T'as déjà entendu parler de Roy Keane ?

— Je crois pas, non.

— Un Irlandais complètement timbré qui s'était fait pousser une grosse barbe bien drue à la fin de sa carrière de footballeur. Enfin, bon, c'est lui qui a inventé cette expression, « brigade des sandwiches aux crevettes ». Les patrons de ces clubs voulaient plus que des faiblards et des bouffons, des clients avec beaucoup d'argent à dépenser, le genre de têtes de nœud prêts à payer cher des maillots replica et à porter des chapeaux de clown. Comme ils le font tous aujourd'hui.

— Tu sais, à une époque, avoir de la pub sur un maillot, c'était considéré comme un manque de classe, intervint Frank.

Wes regarda son ami. C'était son cours magistral à lui, et il n'aimait pas qu'on l'interrompe.

— Les présidents, les managers, les joueurs, les commentateurs, les journalistes... ils se sont tous engraisés là-dessus. Les gamins gâtés, les touristes et les geeks se sont imposés. C'était avant ce qu'ils appellent la Crate-culture, mais c'est les mêmes gens. L'atmosphère a changé. Rappelle-toi que dans le temps, des dizaines de milliers de personnes pouvaient assister à un match, en chair et en os. Chelsea représentait des quartiers, comme celui-ci, alors que maintenant y'a plus que London United, et ils persécutent un de leurs joueurs du cru à cause de ses origines. C'est un commun anglais, un homme hétérosexuel né à Londres qui porte les cheveux courts : tu peux pas faire plus bas que ça dans la hiérarchie du politiquement correct.

— Terry Johns...

— Déjà entendu parler de John Terry ?

Kenny secoua la tête.

— Les snobs avoueront jamais leurs préjugés à eux, t’emballent ça avec tout un tas d’excuses, le fait est qu’il sert à rien : Johns est une pure invention. Ça fait partie du spectacle. Le seul gros terrain qui reste c’est Olympic Park. Le stade de Wembley était le berceau du foot anglais, mais ils en ont fait un centre de conférences l’année qui a suivi la dissolution des pays européens et la fin des matches internationaux. L’USE joue à l’Allianz de Munich, mais j’imagine que tu le sais déjà.

Wes se rendit compte qu’il battait la campagne, et décida brièvement de se calmer, pour reprendre presque aussitôt en se disant finalement qu’il s’en moquait. Le football, c’était toute sa vie. C’était un historien du sport, qui détenait un énorme fonds de supports phy.

— Parle-moi un peu de la Shed, demanda Kenny. Des marches et du toit. Ces deux personnages qu’on voit sur la tireuse. C’était qui, Eccles et Babs ?

Wes adressa un hochement de tête à deux femmes qui passaient, et Kenny remarqua qu’elles portaient les mêmes mèches peroxydées que la devotchka du petit bar de gauche.

— Je t’expliquerai plus tard, répondit le fanatique de foot. Pas envie d’emmerder Frank. Mais la bière Shed Boy est un hommage à ces deux hommes, un double hommage. Y’en a d’autres... Tu as la ale légère Hickmott, la brune Fat Pat, la Daniels Smooth, la lager Nutty Ned. Il y a des brasseries locales dans tous les *manors* ... Une bitter Johnny Brookes du côté de Tottenham, une Bunter’s Best vers East Ham, une pale ale Jenkins produite à Islington... une Tiny’s Tup à Catford. Le vrai London United. L’âge d’or. Un autre monde. J’aurais bien aimé naître à cette époque.

L’une des devotchkas revint et s’adressa à Kenny.

— Suzie est prête à te recevoir. Tu n’as qu’à aller dans ce bar, là, tu tournes à droite en direction des toilettes, et tu verras une porte avec marqué « privé » dessus. Elle est ouverte, mais verrouille-la derrière toi avant de monter l’escalier. Elle est au troisième. Prends à gauche sur le palier, après quoi c’est droit devant. Tu n’auras qu’à frapper à la porte qui se trouve au bout.

Elle lui serra le bras, puis alla rejoindre son amie.

— À mon avis, t’en seras quitte pour une séance de çarentre-çasort, fit remarquer Frank.

— C’est qui, Suzie ? demanda Wes.

— Une amie d’ami. Je serai vite revenu.

Kenny finit sa pinte et suivit les instructions. Dans le bar plus tranquille, les lumières étaient tamisées et les tables occupées par de petits groupes. Il passa la porte *privée*, et s'assura qu'elle était bien verrouillée avant de grimper les marches. Au troisième étage, il fit une courte pause pour observer les posters encadrés au mur. Il était très excité.

— Entrez, dit une voix après qu'il eut frappé.

La pièce était sombre, les lampes brillant à puissance minimale, répandant une lumière pourpre. Celle qu'il était venu voir était assise dans un coin. Une lampe de lecture blanche se penchait au-dessus de son épaule gauche. Il ne parvenait pas à distinguer ses traits, et sentit soudain la crainte le saisir. Quelque chose bougea sur sa droite et il sursauta en plongeant son regard dans les ténèbres. Rien. Son imagination lui avait joué un mauvais tour.

— Venez vous asseoir près de moi, dit Suzie.

— Merci, madame Vickers.

— Trop guindé, *monsieur* Jackson. Appelez-moi Suzie. Comme tout le monde. Désolée, mais...

Elle brandit un scanner physique aussitôt qu'il se fut assis sur le siège qui lui faisait face. Jeta un coup d'œil sur un écran séparé et l'éteignit.

— Vous comprenez ces précautions.

— Tout à fait.

La lampe de lecture l'aveuglait : il n'arrivait toujours pas à voir son visage. Suzie changea l'angle du luminaire et son élégance sembla jaillir de l'obscurité. Kenny en eut la chair de poule. Ils devaient avoir le même âge, mais elle semblait un peu plus vieille, peut-être parce qu'elle paraissait plus sage, et sa minceur le poussa à l'imaginer plus grande que lui. Sa présence l'intimidait, et il se demanda à quel point cela était dû à sa réputation. Suzie Vickers était pour lui un modèle. C'était la plus grande bibliothécaire de Londres.

— J'espère que votre oncle s'en remettra, dit-elle dans un sourire presque imperceptible.

Sans qu'il sache vraiment pourquoi, il aurait aimé lui dire les véritables raisons de sa présence dans cette ville, et ce qui était arrivé à ses compagnons près de la South Circular, et la quasi-décapitation d'Hannah, le fil serré si fort qu'il avait tranché jusqu'à l'os. Tout cela dans une ville de l'Angleterre Libre. Mais les dangers que devait affronter Suzie au quotidien étaient autrement plus grands.

— J'en oublie les bonnes manières.

À présent debout à côté d'un frigo, elle alluma le plafonnier afin qu'il puisse voir la pièce, et la trentaine de photos d'auteurs encadrées qui faisaient écho aux posters du palier. Il plissa les yeux et scruta les portraits les plus proches : Kate Sillitoe, Steve Smith, Sally Chat, Billy O'Brien. Quatre voix uniques, hors du mainstream où seul le crédit avait cours. Leurs romans n'étaient disponibles que sous forme physique, et circulaient dans un réseau secret où l'on prenait la littérature au sérieux.

— J'ai bien peur de n'avoir que de la lager à vous proposer. Fred m'a dit que vous ne juriez que par le Kingdon.

Le frigo était ouvert et elle brandissait deux bouteilles à son attention.

— Merci, fit Kenny, en se disant qu'elle allait lui demander s'il voulait un verre. Juste la bouteille, c'est parfait.

Suzie décapsula les deux et revint vers lui avec une petite boîte de cacahuètes. Elle tira une petite table entre eux deux, et ouvrit la boîte. Kenny se demandait si Sillitoe, Smith, Chat et O'Brien étaient des pseudonymes, ce qui semblait assez logique pour des auteurs clandestins. Suzie devait également porter un faux nom. Leurs visages ne devaient apparaître nulle part sur InterZone, encore moins leurs romans, alors pourquoi les exposer ici de la sorte ? Manifestement, elle ne manquait pas d'assurance. Ni de combativité.

— Des représentations, dit-elle en désignant les portraits. Je ne les ai jamais rencontrés en personne, et si vous y regardez de plus près, vous verrez que ces images sont constituées de phrases minuscules.

Kenny se leva pour s'approcher. De très près, les visages se désintégrèrent, et il distingua les mots qui les composaient.

— Asseyez-vous, ordonna-t-elle, et son ton le fit sursauter de nouveau.

On aurait dit la voix d'une autre personne.

— Servez-vous, je vous en prie, dit-elle, cette fois d'une voix douce. Parlez-moi un peu de Fred. Comment va-t-il ? Il boit toujours trop ?

— Il aime vider une pinte de temps en temps.

Suzie claqua des mains et la pièce parut s'emplier d'énergie. Fred lui avait dit qu'elle était capable de changer d'humeur en une seconde. Ce n'était pas une sorcière, mais quelqu'un qui possédait des personnalités multiples, semblables à des personnages vaguement liés entre eux dans quelque obscur roman.

— La première fois que j’ai vu Fred, c’était dans un pub, j’avais quatorze ans. Mon père achetait et vendait des livres. C’était un pub de Luton, mais j’ai oublié son nom. Fred aimait faire affaire dans des débits de boisson.

— Il a gardé cette habitude.

— Mon père et lui se ressemblaient beaucoup. Ils se sont saoulés, et c’est un miracle que nous ayons réussi à rentrer chez nous. J’ai dû conduire. C’était la première fois que je prenais le volant. Par la suite, j’ai travaillé avec Fred, après l’AVC de mon père. Notre premier boulot commun, ç’a été à Bracknell. J’avais dix-sept ans, et les choses ont mal tourné. J’ai failli mourir de peur. Fred vous a déjà raconté cette histoire ?

Kenny hochait négativement la tête.

— Ça a sûrement dû plus m’impressionner que lui, étant donné mon jeune âge à l’époque. La directive venait d’être renforcée, on en était au pire stade de l’interdiction des supports physiques. Il y avait encore beaucoup de livres en circulation et le Cool voulait en saisir un maximum en un minimum de temps, avant que les gens puissent les cacher ou en faire des copies. Les bibliothèques traditionnelles avaient été détruites plusieurs années auparavant, mais de petits groupes de lecteurs et beaucoup d’individus possédaient leurs réserves secrètes. Le Cool a formé des unités spécialisées et offert des bonus sur les opérations. La propagande s’est intensifiée, de même que la répression. Certains ont donné leurs livres, d’autres non. Fred devait prendre possession d’une grande collection à Bracknell, et on m’a désignée pour conduire la camionnette.

— Il ne sait toujours pas conduire, dit Kenny. Mais il aime bien faire le copilote.

— C’est aussi comme ça que ça se passait, à l’époque. Nous avons directement vidé le box dans la camionnette, sans rencontre préalable dans un pub : la propriétaire des ouvrages était trop nerveuse, elle n’avait rien d’une contrebandière. Bref, on roulait en nous cantonnant aux petites routes, quand un véhicule de patrouille a allumé son gyrophare et nous a ordonné de nous ranger sur le côté. J’étais terrorisée.

Suzie piocha une poignée de cacahuètes et s’adossa à son fauteuil.

— Que s’est-il passé ?

— Un policier s’est présenté devant la vitre de Fred et lui a demandé ce qu’on avait derrière. Il a répondu que la camionnette était pleine à craquer de bouquins. Des poches, des grands formats. Romans, nouvelles, récits.

— Il a dit ça ?

— Ils ont cru qu’il plaisantait, mais il est descendu avant qu’ils aient le temps de l’intimider, et s’est dirigé tout droit vers la portière arrière. Il l’a ouverte, et il y avait tellement de livres que leurs yeux ont bien failli leur sortir des orbites. Il faut bien garder à l’esprit qu’on était alors en pleine vague de répression active, et que la prise d’un tel chargement était synonyme de très grosse récompense. Il se trouve qu’on avait affaire à des indigènes, pas des officiers de Gendarmerie : des policiers anglais. Mal payés. Statut inférieur, moral encore plus bas.

— Vous avez écopé de quoi ? Fred ne m’a jamais parlé de cette histoire. Il dit toujours que sa vie a toujours été un enchantement.

— Fred lit autrui à livre ouvert, mais il aime bien laisser planer le doute et le mystère autour de lui. Depuis que je le connais, il n’a cessé de jouer à ce petit jeu.

Quelque chose changea dans son expression. Ses yeux verts le transperçaient. Kenny se sentit mal à l’aise, et il détourna le regard.

— L’un des flics était gallois. Fred avait fait un commentaire sur son accent en descendant de la camionnette. Il leur faisait la conversation, tout en préparant ses coups suivants. Juste avant d’ouvrir la portière, il lui a demandé s’il avait entendu parler de Gwyn Thomas, le flic a répondu que non, et Fred lui a dit qu’il devait lire *The Dark Philosophers*, lui a fait un rapide résumé du roman et lui a dit qu’il aurait aussi intérêt à lire *Cwmardy* de Lewis Jones. Aussitôt la portière ouverte, Fred a sauté à bord. Les piles de livres qui touchaient le plafond ressemblaient à une falaise qui s’effritait, susceptible de s’effondrer d’un instant à l’autre. Lui ressemblait à un géant qui toisait des nabots de toute sa taille, et j’ai vu les deux policiers reculer instinctivement d’un pas ou deux. Il a sorti *The Dark Philosophers* d’un carton et l’a passé au flic. Le Gallois l’a remercié et a ouvert l’ouvrage. Comme le tout petit garçon qu’il était redevenu.

— Il s’est mis à feuilleter le livre ?

— C’était sans doute son intention, mais son collègue n’était pas aussi impressionné que lui, et Fred s’est excusé, d’un ton très humble. Je ne m’en étais pas rendu compte alors, mais il avait réussi à diviser par deux la menace qui pesait sur nous. En revanche, le deuxième policier était plus inflexible. Il lui a ordonné de descendre et de plaquer les mains sur le flanc de la camionnette. Fred lui a demandé s’il avait été militaire, ce qui semblait évident vu le souci qu’il avait de faire les choses comme il fallait, et il lui a lancé qu’avant d’être arrêté il tenait à dire qu’il était comme lui,

qu'il ne lui en voulait pas, même s'ils avaient en commun d'être des vrais patriotes anglais, qui regrettaient plus qu'amèrement ce qui était arrivé au pays qu'ils aimaient de tout leur cœur. Le deuxième flic a froncé les sourcils et a opiné. C'est là que j'ai compris que Fred était extrêmement rusé, mais d'une façon totalement naturelle, totalement sincère et honnête. Tout cela n'était qu'un jeu pour lui.

— Quelque chose s'allume dans son regard quand ce genre de choses arrivent. J'ai déjà remarqué ça.

— Il a alors réfléchi à toute vitesse, a plongé la main dans un autre carton et en a ressorti *From The City, From The Plough* d'Alexander Baron. Il avait passé en revue les livres alors qu'ils se trouvaient encore dans le box, mais assez rapidement, et n'oubliez pas qu'on parle ici d'un fonds de plusieurs milliers de titres. Et il a su exactement où trouver ces deux ouvrages. Il fourre donc le roman de Baron dans les pattes du deuxième flic, et subitement, adopte un ton bourru pour dire à ce policier anglais que toute sa putain d'histoire (je le cite) est là et qu'il ferait bien de la lire, il lui demande ce qui peut bien le pousser à s'en prendre à un compatriote et à sa petite-fille.

— Il l'a sermonné ?

— Il l'a complètement remis à sa place. Lui a parlé de la Deuxième guerre allemande et a enchaîné sur l'USE, a fait le lien entre le syndicalisme de *Cwmardy*, Alexander Baron et Londres, et ce que ça signifie d'être anglais et britannique, lui a fait la leçon là, sur cette petite route de campagne, en pleine nuit. Je n'avais jamais rien vu de pareil de toute ma vie.

Suzie se pencha en avant, prit une autre poignée de cacahuètes et se mit à les manger une à une.

— Et une fois son discours fini, qu'est-ce que les policiers ont fait ?

— Ils nous ont laissés partir. Fred leur a dit de garder les livres.

— Ils vous ont laissés partir ?

— Ils nous ont dit de remonter à bord de la camionnette. Eux sont remontés dans leur voiture, ont fait demi-tour et sont partis. Ça ne se serait pas passé comme ça s'ils n'avaient pas été du coin, j'en suis convaincue : ils étaient en désaccord avec les ordres qu'on leur donnait. Mais même comme ça, Fred a fait quelque chose d'incroyable.

— Vous avez eu de la chance, dit Kenny. Vous auriez pu prendre cinq ans.

— À l'époque, plus encore. Dix, selon Fred. Mais ça n'a pas été une question de chance. Il était capable de jauger n'importe qui en l'espace de quelques secondes, et il connaissait ces livres sur le bout des doigts. Il m'a confié après qu'il regrettait que les flics n'aient pas été accompagnés d'un collègue, parce qu'il avait un exemplaire du *Troisième Policier* dans la camionnette. Flann O'Brien, Thomas, Jones, Alexander Baron : la personne qui avait fait l'acquisition de tous ces livres ne s'y était pas prise au hasard. La femme qui nous a cédé ce fonds nous avait dit que c'était un héritage. Par la suite, Fred a évoqué son désir de chercher à qui tous ces ouvrages appartenaient originellement, mais je doute qu'il s'en soit donné la peine.

Suzie observa une pause et Kenny se dit que son hôtesse avait été inspirée autant par Fred que par son propre père. Elle devait certainement le vénérer, à l'époque.

— Il est toujours fidèle à lui-même ? Il doit avoir quatre-vingts ans, maintenant. J'aimerais le revoir, mais il est très compliqué de voyager.

— Fred a quatre-vingt-un ans. Il a un peu levé le pied, mais il n'a pas vraiment changé.

— Le truc, c'est que ce qui s'est passé cette nuit illustre parfaitement ce qu'il n'a cessé de me dire durant les années qui ont suivi, à savoir qu'il suffit de trouver des romans qui parlent aux gens pour que tout le monde se mette à lire, que les œuvres de fiction ne devraient pas être censurées et que les communs ne devraient pas être exclus. L'édition a toujours été contrôlée par une élite, mais pendant une brève période, une poignée de libres penseurs a pu travailler avec des éditeurs, et avant cela, bien avant, il avait existé des idéalistes qui avaient de l'argent et n'étaient pas motivés par le profit, mais les entreprises ont fini par s'en mêler et la censure a peu à peu gagné du terrain...

Ce fut au tour de Kenny de piocher quelques cacahuètes. Suzie l'observa un moment. Puis elle poursuivit.

— Ceux qui gagnaient gros se défendaient d'exercer la moindre forme de censure, se cachaient derrière des notions de « correction », le parfait prétexte pour suivre à la lettre les exigences de leurs comptables. Le meilleur moyen de dissimuler leurs énormes lacunes en termes d'idées et d'engagement. Les carriéristes ne devraient pas se mêler de littérature.

— Mais la numérisation a également joué un rôle considérable dans la destruction des métiers du livre, non ? avança Kenny.

— Ça n’a pas aidé, mais ce n’est qu’un aspect d’un phénomène beaucoup plus vaste, à mon avis. Cela avait plus à voir avec la lente érosion de grands principes, avec la disparition de la notion de bien commun. Une nouvelle hiérarchie a vu le jour, sans le moindre lien avec les différentes constituantes de son peuple. C’est vraiment déprimant.

Dans un silence apaisé, ils burent leur lager. Suzie braqua le faisceau de sa lampe de lecture au sol, éteignit le plafonnier et se rassit de sorte que son visage fût à nouveau dans l’ombre. Il l’entendit fredonner doucement, et la gêne qu’il avait éprouvée au début fit son grand retour.

— Voici le paquet que Fred vous envoie, finit par dire Kenny en le sortant de sous sa veste.

Son ami s’était refusé à lui donner le titre du livre et le nom de l’auteur, avait répété que c’était top secret, une fois de plus pour le taquiner. Peut-être Fred estimait-il que sans mystère, il était impossible de travailler correctement. Kenny espérait que Suzie ouvre le paquet en sa présence afin qu’il sache ce qu’il recélait, et il attendit qu’elle émerge des ténèbres. Quand elle s’en extirpa, elle tendit la main, et il remarqua ses ongles longs au verni jaune brillant, acérés comme de petites lames. Elle releva les yeux, lut dans ses pensées, et il sut ce qui allait se passer.

— Merci, Kenny, dit-elle en plaçant le paquet sur le bras du fauteuil, comme l’aurait fait Fred.

Une centaine de milliers de mots se trouvaient là, scellés dans le papier d’emballage. Elle fit courir ses ongles dessus, produisant un son à peine audible, hypnotisant, et Kenny s’aperçut que Suzie Vickers avait quelque chose de profondément érotique. Elle était la fille du célèbre bibliothécaire Vic Vickers, mais elle avait accompli bien plus que son père. Elle était l’éditrice de Sillitoe, Smith, Chat et O’Brien, qu’elle avait publiés dans sa propre maison, Spiral Press.

— J’ai entendu parler de votre bibliothèque, dit-elle en le regardant droit dans les yeux. Férons-nous un jour affaire ensemble ?

— Je l’espère. J’adorerais voir votre Bibliothèque de Londres, si elle existe, bien évidemment.

Elle éclata de rire, et ses cinq ongles étincelèrent avant de disparaître dans les ténèbres.

— S’il existait une Bibliothèque de Londres, elle serait bien cachée, à l’endroit où on s’attendrait le moins à la trouver, et il faudrait pas mal de

temps à quiconque voudrait la visiter pour gagner la confiance de ses gardiens.

— Fred est convaincu qu'elle existe...

— Mais il n'a jamais évoqué son possible emplacement, n'est-ce pas ?

— Non, il ne fait que se l'imaginer. Pour ma part, je me demande s'il ne serait pas plus judicieux de la faire sortir de Londres.

Il aurait voulu lui demander une chance de gagner sa confiance, mais cela l'aurait fait passer pour un idiot. En vérité, il était autant intéressé par les auteurs qu'elle publiait que par les ouvrages qu'elle conservait, il l'admirait autant pour ce qu'elle faisait pour le présent que pour le passé.

— Je vais bientôt sortir un bouquin qui vous plairait vraiment, je pense, dit Suzie. L'auteur écrit par courtes phrases, dans un style staccato. De la prose vive, affûtée. Dans *A Great British Southall*, des agents du Cool font sauter un gurdwara et font porter le chapeau aux Middlesex Boys. C'est de la fiction, inspirée de faits réels. Ce roman dresse le portrait de plusieurs générations de sikhs, dépeint leurs liens historiques avec l'Armée britannique et l'ouest de Londres, la lutte du Commonwealth à nos côtés durant les deux guerres qui nous ont opposés à l'Allemagne et à ses laquais eurofascistes.

Elle attendit une réponse, mais constatant qu'il ne désirait pas l'écarter de son propos, elle poursuivit en lui parlant de *They Burned My Flag* (« Ils ont brûlé mon drapeau »), le livre de Billy O'Brien, étiqueté raciste par le critique Todd White à la rubrique « littérature criminelle » de *Good European*. Un exemplaire physique avait été déposé par la suite devant sa porte. Il n'était pas anodin de mettre ainsi le projecteur d'InterZone sur un tel titre, de révéler son existence au plus grand nombre, même si, de l'avis de Suzie, cette exposition n'avait pas suffi à tirer ce livre de la clandestinité. Dès le premier jour, des dizaines de milliers de posts indignés avaient fleuri dans l'ensemble des réseaux sociaux, alors qu'aucun de leurs auteurs, chevaliers blancs du virtuel, n'avait lu l'œuvre en question. Vingt-quatre heures plus tard, toutes les références avaient été effacées, ainsi que l'article de White.

— J'aimerais beaucoup lire et le livre et la critique, et je suis sûr que là où je vis, beaucoup de gens seraient tout autant intéressés, commenta Kenny. Nous avons une librairie, vous savez.

— Je sais, répondit Suzie. C'est assez génial. Au vu et au su de tous ?

— Entre un pub et un resto curry.

Suzie secoua la tête, incrédule, et observa une pause si longue que Kenny dut la relancer : il voulait en savoir plus sur les autres romans qu'elle avait publiés, sur leurs auteurs, et il se dit qu'il aurait dû lui ramener des livres écrits par des auteurs de sa région, même si, en toute honnêteté, les écrivains du Wessex qu'il aimait n'étaient pas aussi percutants que les représentants de l'École cockney qu'elle promouvait. Johnny Knapp était l'exception qui confirmait la règle. Suzie aurait adoré *Murder Murder* . Mais elle était de nouveau sur les rails, lancée à grande vitesse comme quelques minutes auparavant, et Kenny put s'installer confortablement au fond de son siège pour écouter sa voix mélodique.

Robots Too de Sally Chat racontait l'histoire d'un Crate qui fabriquait une poupée afin de remplacer sa deyte. Pas n'importe quel type de poupée : ses mouvements et ses réactions étaient si justes qu'on n'aurait pu la distinguer de son modèle humain de Bangkok. Le Crate tombait amoureux d'elle et elle prenait une place de plus en plus importante dans sa vie. À l'édiction d'une nouvelle loi rendant l'homosexualité obligatoire, jalouse, elle lui interdisait de se soumettre, ce qui n'était pas du tout du goût du Super du Crate. Une unité du Cool était dépêchée afin de l'encourager à obéir au plus vite à la loi, et à la fin du roman, la poupée (du nom de Dot) massacrait plusieurs Cool avant de se faire zapper, et de mourir dans les bras de son amant crate.

The Sentimentalists , de Steve Smith, revenait sur les premières collaborations entre l' ALF et le GB 45, une série d'attaques visant l'industrie de la viande et gagnant chaque jour en férocité, durant deux mois absolument cinglés. Il y avait en toile de fond une histoire d'amour, l'action se déroulait à l'époque où les luttes intestines parmi les communs commençaient à s'estomper, même si des tensions subsistaient. De toute évidence, Smith connaissait bien son sujet : Suzie parla à Kenny du passé de l'auteur, en précisant certains détails très significatifs.

Kate Sillitoe était la plus connue du lot, et sa quadrilogie *Soulless* avait pour décor Slough et ses environs. Son brillant *More Speed For Slim* était une satire longue et sinueuse, où l'on assistait aux efforts d'un créatif et de ses scénaristes dans la préparation et le tournage d'une série comique exposant une communauté indigène dans leur hilarante misère. Les personnages de la série étaient des voleurs de basse extraction, des dealers, des toxicomanes, des prostituées, des feignants des deux sexes, des brutes, des alcooliques, des gitons et un philosophe censément radical interprété

par un célèbre têtevide. Le roman s'attaquait aux préjugés de ceux qui réalisaient cette série. Les véritables indigènes prenaient peu à peu conscience de ce qui était en train d'arriver, et finissaient par se venger.

Perdu dans le monde de l'éditrice Suzie Vickers, Kenny voyait un aspect d'elle dans chaque roman qu'elle résumait. Il se sentait tour à tour excité et apaisé, adorait le rythme roulant de ses phrases et la façon dont ses idées se laissaient emporter au loin pour revenir sur elles-mêmes et se lier à d'autres histoires, d'autres thèmes et d'autres points qu'elle souhaitait aborder. C'était une sorte de musique, et il aurait pu écouter des heures durant cette femme incroyable, mais Fred lui avait dit de ne pas trop l'accaparer, de ne pas la retenir plus de trente minutes, ajoutant, et pas que par plaisanterie, que Suzie à elle seule lui donnerait envie de rester à Londres pour toujours.

Le délai était déjà passé, mais il ne pouvait se résoudre à partir : il évoqua de nouveau la légende d'une énorme bibliothèque cachée près du centre de Londres où des centaines de milliers de supports phy étaient stockés au nez et à la barbe de l'État, et elle haussa les épaules en répondant que c'était possible, et probable, et improbable, comment aurait-elle pu le savoir, mais si un tel lieu existait vraiment, il devait forcément se trouver sous terre, à une très grande profondeur, puisque les mégacorps érigeaient des édifices toujours plus hauts, bâtissaient toujours plus de bureaux et d'appartements pour leurs investisseurs, autant de coquilles vides aux vues époustouflantes dont seule une toute petite poignée d'individus pouvaient espérer jouir. Même les plus bas des Crates se refusaient à emprunter le Soumétré. Ils avaient les yeux constamment rivés au ciel, même s'ils détestaient les oiseaux, et ne voyaient jamais ce qui se passait sous leur nez.

Kenny partit peu après. Ils se levèrent et restèrent ainsi un instant, face à face : elle était plus petite que lui, ce qui le surprit, et soudain elle se pencha en avant et posa sa tête sur sa poitrine afin qu'il sente l'odeur de sa chevelure, et il s'en voulut d'avoir une érection, espérant de tout son être qu'elle ne s'en aperçoive pas, mais elle ne semblait s'intéresser qu'aux battements de son cœur, qui, il en était convaincu, devait cogner à tout rompre. Le visage écarlate, il échangea une poignée de main avec elle et quitta la pièce.

De retour dans le pub à proprement parler, il alla s'asseoir quelques minutes dans un coin du bar le plus calme afin de récupérer. Il avait été sans cesse en mouvement depuis le début de cette longue journée, et c'était la première fois qu'il avait un moment rien que pour lui depuis qu'il était

descendu de ce poids lourd. De nouveau en pleine possession de ses moyens, il retourna dans le bar principal où il retrouva Frank et Wes en train de discuter avec les deux femmes qui les avaient croisés. Ils avaient pris de l'avance sur le nombre de verres vidés et cela se voyait un peu : Kenny savait qu'il allait devoir rattraper son retard.

— Le revoilà...

Frank adressa un mouvement de tête au barman qui se mit à tirer une Shed Boy.

— Chance et courage, dirent les autres en guise de toast alors que Kenny portait sa pinte à ses lèvres.

— Qu'est-ce que tu veux boire ? demanda Frank, plongeant Kenny dans la plus grande confusion.

— Une pinte de Pat, répondit Suzie Vickers en l'effleurant pour désigner du doigt une tireuse à l'effigie du mythique Chelsea Boy, videur au 12-Bar.

Kenny s'étonna de la voir en compagnie de ces buveurs, il avait cru qu'elle se serait remise au travail sitôt leur tête-à-tête achevé, ou qu'elle serait rentrée chez elle. Il se demanda si elle s'était décidée à le suivre, et il espéra que ce soit le cas, puis il pensa à Jan et espéra que ce ne le soit pas. Il était en mission à Londres, il avait perdu deux camarades sous le feu impitoyable de l'AirCav, avait lui-même manqué de peu d'être capturé, et dès le lendemain, il lui faudrait affronter seul la puissance de l'empire. Pourtant, cette femme si gracieuse qui se tenait à côté de lui lui mettait une gaule à peine croyable.

— Fat Pat Dolan... un chouette brune... un mec avec un cœur gros comme ça... il connaissait tout le monde... la GB unie... de l'histoire ancienne, tout ça.

Suzie s'avança et tapota l'épaule gauche de Wes, avant de lancer un regard à Kenny. Il était en train de songer à la bibliothèque cachée, caverne au fin fond des souterrains de Londres, réplique de la salle de lecture du British Museum, rasé depuis longtemps. Sa voûte, reflet inversé des dômes des bulleux. Il se voyait en train de faire l'amour à Suzie sur un bureau recouvert de romans de Charles Dickens. Il se rendit alors compte qu'elle avait réussi à se changer dans le peu de temps qu'il lui avait fallu pour retrouver ses esprits et ses amis. Elle était superbe.

— Je l'ai bien méritée, dit-elle en prenant la pinte qu'on lui passait. La journée a été longue. J'espère qu'on ne va pas passer toute la nuit ici. On devrait faire faire un petit tour à notre visiteur.

— Non, autant rester ici, répondit Frank. Lui aussi a eu une journée bien chargée.

Deux heures plus tard, Kenny était saoul, assis sur la banquette arrière de Frank, Suzie sur ses genoux, sa jupe noire retroussée, mais il se rappela qu'elle ne se trouvait là que par nécessité, afin que tous puissent entrer dans la voiture. À l'instar des autres passagers, alors qu'ils roulaient sur le pont autoroutier de Tooting, elle tourna la tête pour observer une succession sans fin de maisons identiques et faiblement éclairées.

— Ils ont des unités mobiles d'assassins, était-elle en train de dire. Des équipes de quatre dans des camionnettes banalisées. Ils maraudent en quête d'errants. Pas des chiens, évidemment, il n'y en a plus, mais des fugueurs et des clodos, tout individu qui aurait le malheur de dormir dans la rue ou dont l'apparence négligée pourrait nuire à l'harmonie de leurs précieux complexes immobiliers. La plupart des gens n'y croient même pas : il n'y a jamais de cadavres, jamais de témoins. Quelqu'un devrait écrire un livre là-dessus, vous ne pensez pas ?

Le contraste entre les maisons ouvrières de Tooting et les bulles de Brixton était violent. Plus au nord, à Battersea, sur les rives de la Tamise, se dressaient les Twin Towers du Quartier américain, coiffées de bandes et d'étoiles, et du visage rayonnant de Teddy Tenderburger. Les dômes plus vastes de la Porte de South Side englobaient les quartiers de l'extrême sud. Suzie secoua la tête et détourna le regard, se retrouvant littéralement nez à nez avec Kenny, sur la cuisse droite duquel elle fit courir ses ongles.

— Je déteste ces putains de bulleux, dit-elle, ses lèvres à quelques centimètres de celles de Kenny.

Il ne savait plus quoi penser. Son érection faisait son grand retour. La voiture se retrouva de nouveau au niveau de la mer.

— Par ici, ordonna Suzie Vickers dès que Frank eut garé la voiture. Allez, pressez-vous.

Elle les conduisit au *Emotional Hooligan*, acheta de quoi boire au premier comptoir – six bouteilles de Gate 13 – et les guida à travers un dédale ciselé dans le béton qui soutenait une gare désaffectée. C'était une soirée trois-notes, version cockney du quatre-notes campagnard et les variations de durée, de ton et de volume ne tardèrent pas à faire effet sur eux. Des éclairages à une, deux et trois couleurs emplissant les petites salles qu'ils enfilèrent, où des images étaient diffusées dans des niches spécialement conçues à cet effet. Les lieux étaient bondés et Kenny se

retrouva seul avec Suzie, qui lui prenant la main, lui fit traverser une série de tunnels plus étroits. Visages et scènes se reflétaient sur les murs, réalité et fiction se mêlaient de plus en plus intimement à mesure qu'ils s'enfonçaient dans le labyrinthe.

— Ici, murmura-t-elle, et ses lèvres caressèrent son oreille.

Ils entrèrent dans une salle de briques rouges. Seuls des couples étaient assis, les coudes sur les tables blanches, leur tête proche de celle de leur partenaire. Kenny se souvint de la petite salle de devant du Wheatsheaf, de ses chevaux et de ses renards, de la sorcière Jennie Jones, des cygnes et des oies sauvages et de la péniche. Il songea aux escadrons de la mort qui patrouillaient dans les rues de Londres, aux clochards qui se réchauffaient les mains au-dessus d'un braséro de fortune, de la crypte d'All Saints où il cachait ses trésors.

— Ma mère a trahi, dit Suzie lorsqu'ils se furent assis. C'était une informatrice.

De nouveau, elle murmurait à son oreille. Kenny ne sut quoi dire. Le menton reposant dans une main, il fixait la paroi de briques, dans le grain grossier desquelles se formaient des images de Londres en flammes. Il sentit ses ongles sur sa peau, sut que Suzie ne le grifferait pas. Sa voix magique perdit toute musicalité, son ton devint monocorde.

— Elle l'a fait pour sauver sa peau. Association de malfaiteurs, tu vois. Qui sait si on ne réagirait pas de la même façon dans une situation pareille, si le Cool nous obligeait à ce genre de choix ? Je ne lui ai plus jamais adressé la parole après cela. Même lorsqu'elle était mourante et qu'elle a demandé à me voir. Elle a trahi mon père, et ce n'est que vers la fin qu'elle a commencé à dire que c'était pour me protéger. On l'a arrêté, et je ne l'ai plus jamais revu par la suite.

Le trois-notes cinglait à sa façon si particulière, tandis que les yeux de Kenny s'adaptaient à la faible luminosité. Les images en noir et blanc ne cessaient de se succéder. Le Hardcore apparaissait et traversait un collage de l'histoire britannique. Un Spitfire rasait un champ dans le Kent et un petit garçon le saluait de la main. David Bowie reposait sur son lit de mort avec des boutons sur les yeux. Des fonctionnaires en costume se réunissaient autour d'un drapeau britannique. L'un d'eux y mettait le feu. Des jeunes jetaient des bouteilles au Cool et se faisaient zapper. Un jeune type était pris en chasse par le Hardcore. Poursuivi, il courait à travers des

rues qui s'écroulaient à son passage. Il atteignait un bois et se mettait à ramper au milieu des fougères.

— C'est un film inspiré de *They Burned My Flag*, réalisé par l'auteur lui-même, dit Suzie d'un ton légèrement chantant.

Elle relâcha son étreinte et écarta la main. Kenny lisait de l'excitation dans ses yeux qui sautaient d'une image à l'autre, comprenant alors que sa détermination était sans commune mesure avec la sienne, signe qu'elle était sans doute un peu folle. Fred l'avait mis en garde, sans jamais entrer dans les détails. Kenny voulait croire qu'elle vivait la même vie que les personnages dont elle lisait les histoires, qu'elle éditait et publiait. Peut-être était-elle Kate, et Steve, et Sally, et Billy.

— J'ai un cadeau pour toi, dit-elle. Je te le donnerai tout à l'heure, quand nous serons seuls.

Ils restèrent une heure avant de partir, marchèrent longtemps sans trouver de taxi. Il avait plu pendant qu'ils étaient dans le club, et les rues brillaient. Kenny était exténué, la voix de Suzie lui paraissait distante, il ne parvenait pas à saisir ce qu'elle disait, bien plus préoccupé par ses pieds endoloris. Ils marchèrent ainsi jusqu'à ce que Suzie trébuche et tombe.

— Aide-moi, dit-elle d'une voix enfantine. S'il te plaît, aide-moi.

Il la remit sur pied.

— Merci, monsieur Jackson.

Cette fois son ton était sec et contrôlé.

Elle prit les devants et il la suivit à travers un passage souterrain qui débouchait sur une cité. Du béton les dominait d'un côté et de l'autre, des fenêtres borgnes donnaient sur une place déserte. Au détour d'un angle, elle s'arrêta et se retourna, tira Kenny dans une ruelle et le plaqua au mur, l'embrassa sur les lèvres. Il répondit à son baiser, entendit le bruit d'une fermeture éclair qu'on ouvre, l'esprit embourbé d'alcool et de fatigue. Les mains de Suzie étaient sur sa poitrine, et malgré son excitation, il savait qu'il devrait refuser, il ne pouvait pas trahir Jan. Pourtant il allait mourir, très bientôt. Comment aurait-elle pu l'apprendre, et quelle importance ça faisait ? Il ne serait plus qu'un esprit. Avec de la chance. Ou alors il disparaîtrait, pour de bon. Pas de ténèbres, pas de conscience, pas de deuxième chance. La conception qu'il se faisait de l'identité et de la justice était insensée. L'USE était bien plus en phase avec la réalité. Celui qui mentait le mieux l'emportait toujours. L'aveuglement était une seconde nature, et les plus grands menteurs étaient sans doute les écrivains. Les

romans étaient écrits par des colériques et des déprimés, des âmes solitaires qui buvaient trop et finissaient toujours rongées par l'amertume, confrontées au fait que l'œuvre de toute une vie n'était parvenue à rien changer. Il avait lu bien assez de biographies pour savoir que ce schéma était une constante.

Kenny prit conscience que la fermeture éclair était celle de son manteau, et non celle de son pantalon. Tout à la fois déçu et soulagé, il décida de quitter Londres cette nuit même et de rentrer dans le Wessex. Il se conformerait lorsque l'inévitable surviendrait, lorsque l'USE prendrait le contrôle de sa ville. Quelle différence ça ferait s'il se contentait d'opiner bien gentiment en souriant ? Il ne voulait pas que Jan souffre. S'ils se comportaient comme il fallait, tout irait bien. Les Bons Européens avaient la belle vie, et bien qu'ils appartiennent à un échelon inférieur, les communs qui se soumettaient semblaient mener une existence très confortable. Il y avait un constant besoin de main-d'œuvre, et il n'aurait aucun mal à travailler pour l'USE. Il pourrait rejoindre la Troïka et surfer sur InterZone. On oublierait ses livres et la porte derrière All Saints serait murée. La mère de Suzie avait fait le bon choix en trahissant son mari, en refusant de se laisser entraîner dans sa chute. Mais il était probablement trop tard pour Kenny. Le Cool n'aurait aucun mal à déterrer son passé.

Non. Il allait rester ici et se battre. Londres était la ville qui l'avait vu naître et grandir, et il repensa à son pauvre père, persécuté et banni. Ne plus jamais rentrer chez lui, c'était la meilleure façon de protéger Jan. Le curseur de sa fermeture éclair était au niveau de ses hanches. Il pourrait vivre avec Suzie à quelques miles des Portes, se tenir écarté du système et éviter le Cool, laisser la pression le tuer comme elle avait tué Karen et Steve. Mieux valait encore partir en beauté, comme ils l'avaient fait. Il sentit les mains de Suzie glisser sous son manteau, ses doigts déboutonner sa chemise, ses ongles mordre brièvement dans sa chair, puis elle manipula sa sacoche et une autre fermeture éclair s'ouvrit. Un objet dur pressa contre ses côtes, maintenu par sa chemise et sa veste.

Elle recula, les mains sur la poitrine de Kenny. Elle rougissait. Elle jeta un coup d'œil de côté et posa un baiser fugace sur ses lèvres alors qu'il s'apprêtait à parler, se retourna et partit, disparaissant au coin de la ruelle où elle l'avait emmené. Il fallut un certain temps à Kenny pour recouvrer ses esprits. À l'angle, il chercha Suzie du regard, mais aucune trace d'elle. Il tendit l'oreille, mais n'entendit pas ses pas. Il plongea la main sous sa

chemise, en sortit le paquet, et sut que c'était un livre. Il l'entendit alors revenir, dressa la tête, et vit deux inconnus approcher.

Tournant son regard de l'autre côté, il aperçut deux autres silhouettes qui grossissaient. Gendarmerie ou Cool, il l'ignorait, mais ce qu'il savait, c'était qu'il était seul, et en possession d'un support phy. Les ombres sortirent leurs titille-sticks et il comprit qu'il était dans un sale pétrin. Les armes étaient en mode matraque caoutchouc. C'était le Cool. À cette heure de la nuit, il n'y aurait pas de café et de muffins. Sans public, tout simulacre était inutile. Kenny prit la seule direction possible, celle par laquelle ils étaient arrivés, heureux que Suzie ait disparu mais furieux qu'elle lui ait refilé ce paquet. Il se demanda s'il s'était fait piéger. Elle était peut-être une espionne comme sa mère, peut-être avait-elle tenté de le prévenir, ou plutôt, peut-être que l'une des personnalités qui se disputaient le contrôle de son cerveau malade avait tenté de le faire. Londres semblait sur le point de s'écrouler sur lui, et il se mit à paniquer, trébucha et faillit tomber, mais parvint à ne pas perdre pied.

Si Suzie Vickers était une espionne, sa couverture remontait à de longues années. Et si elle l'était, Fred était-il au courant ? Était-il lui aussi un traître ? Jan courait-elle le risque de connaître le même sort qu'Hannah ? Non, c'était de la pure parano. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il constata que les quatre Cool s'étaient rejoints et progressaient à présent en formation, au même pas de course, silhouettes sombres et angulaires où luisaient des Paumes. Kenny repensa aux unités mobiles dont Suzie avait parlé. Un rayon passa devant Kenny. Les silhouettes crièrent, leurs voix se mêlant en un sarcasme synthétique qui se réverbérait sur les barres de béton. Elles psalmodiaient des mots qu'il ne comprenait pas. Et elles se rapprochaient dangereusement. De toute la force de ses jambes, Kenny s'engouffra dans le passage souterrain et courut pour sauver sa peau.

Bob Terks et Baby s'affairaient à décorer l'appartement, suivant les indications d'Horace Starski, assis dans son confortable fauteuil en peau de lion. Il avait beau avoir les pieds en l'air, ainsi qu'une double mousse sur le support-boisson, il taffait bien plus dur que ses potes. Son talent créatif lui dictait chaque suggestion en vue d'un résultat optimal.

Assise sur les épaules de Bobby, Baby était en train d'accrocher une guirlande lumineuse rétro. Elle ne voulait pas travailler ainsi, mais le Contrôleur Horace avait insisté, lui répétant que ça lui ferait énormément plaisir qu'elle se plie à cette toute petite concession pour son gourou. Il lui avait fait remarquer en outre qu'elle pouvait faire pleinement confiance à Bob Terks. Celui-ci ne la laisserait pas tomber. Et Starski non plus ne la laisserait jamais tomber. Ils étaient potes, tous les trois. Liés par la foi. Un invité arriverait bientôt pour jouer. Ils devaient le recevoir dignement. Il pria ses amis de se dépêcher.

Reportant son attention sur sa Paume, Horace Starski reconnut le visage de l'agente du Cool aussitôt après avoir lancé l'appli MemJog. Sophie était dans le hall d'entrée de la Pearly Tower. C'était un plaisir de la revoir. Il aimait s'entretenir avec les inférieurs, entendre leurs opinions et échanger avec eux, il adorait garder contact avec les petits. Et il n'avait pas à se faire violence. Charmant et naturellement chaleureux, il ne cessait de dire à son entourage le plus proche qu'il était un homme du peuple. Il bipa Sophie et prit le contrôle de sa Paume, agrandissant son écran afin d'imposer son visage à l'agente et à ceux qui l'entouraient. Elle était très heureuse de le voir. C'était un grand honneur.

— Comment vous portez-vous, depuis la dernière fois ?

— Mégabien, répondit-elle, encore plus heureuse d'entendre la voix du Contrôleur Horace.

— Vous m'en voyez ravi, Sophie.

Il passa à un autre angle de vue afin de pouvoir se voir lui-même sur l'écran de trois mètres. Il remarqua que des membres de la Gendarmerie et

du Cool s'arrêtaient devant son image, bouche bée, un groupe de Crates se formant un ou deux pas en retrait, manifestement émus en voyant le Contrôleur dans l'ici et le maintenant. Ils levèrent leurs Paumes afin de capturer l'échange. Horace Starski se souvint d'être gêné par tant d'attention.

— Mégabien, répéta Sophie.

Il s'était rappelé son nom. Horace Starski... Un membre de l'élite... Le génie créatif à l'origine de Scales !.. Propriétaire du dernier étage de la Pearly Tower... L'une des étoiles de Bruxelles... Un fidèle héritier de Monnet... Berlin... C'était incroyable.

— Vous faites de l'excellent boulot, Sophie. En protégeant nos libertés gagnées de haute lutte. En affrontant avec détermination toute forme d'intolérance. En restant positive et joviale, sans vous départir de votre attitude ferme et constante. Je tiens à ce que vous sachiez, vous et vos amis qui se sont réunis ici tout à fait spontanément, que vous avez mon soutien plein et entier.

Sophie était euphorique. La foule s'illumina de sourires et elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Le Contrôleur Horace l'avait résumée à la perfection. Ils poursuivaient la même mission, et avec le blanc-seing qu'il venait de lui délivrer, ses perspectives professionnelles se voyaient propulsées dans une tout autre dimension. Dès la fin de son service, elle ajouterait cet échange à son profil, procéderait à un léger montage en ajoutant une musique de fond et en enverrait des copies aux quatre coins d'InterZone. Leur conversation était retransmise en ce moment même, elle frémissait, peut-être trendait-elle, mais son enregistrement à elle aurait statut de version officielle, réalisé du point de vue le plus subjectif qui soit.

— Merci, Contrôleur. Merci infiniment.

— Je vous en prie. Si je peux vous aider en quoi que ce soit, n'hésitez pas à me le dire. Nous sommes de vieux copains.

Il laissa Sophie, vit son propre visage disparaître mais resta tout près, curieux de voir ce qu'elle allait faire. L'agente du Cool poursuivit son chemin jusqu'à l'ascenseur, répondant aux félicitations par des hochements de tête, aux questions par des réponses brèves mais polies, soucieuse de ne pas s'attarder et de le faire trop attendre. Horace Starski était perché sur son épaule tandis qu'elle traversait le hall, et il mit en mode silence, retournant à l'époque des films muets. Il avait la quasi-intégralité de la filmographie de Fritz Lang sur les étagères de son appartement berlinois : c'était l'un des

rares grands maîtres dont on retrouvait encore la patte dans l'architecture de cette ville de légende. Il jeta un coup d'œil à Bobby et Baby afin de juger de l'avancée des travaux d'aménagement. Ils en auraient bientôt terminé.

— De l'excellent travail. Le compte à rebours va bientôt commencer.

Il revint à Sophie, prit plaisir aux échanges qu'elle eut avec divers Euros. Elle était en train de se tailler une saine réputation, et il s'en félicitait. Le Contrôleur Horace aimait aider autrui. Il était là pour propager la paix et la bienveillance. Tout le monde méritait qu'on lui donne une chance – Sophie, Bob Terks, Baby, Polestar, Belle. Belle en particulier, même si offrir des opportunités aux indigènes revenait souvent à donner de la confiture aux cochons. Les Britanniques étaient un tas de fainéants, mais Belle était différente. Il l'avait placée en Oubli depuis si longtemps, jamais il n'aurait dû arpenter les rues de Tooting comme il l'avait fait, réveillant des souvenirs enfouis, remettant en question les choix qu'il avait faits. Il n'était pas parfait. Mais il n'avait pas agi de façon incorrecte. La nuit dernière s'inscrivait parfaitement dans son travail de recherches. Il était vital de ne pas perdre contact avec la vie hors des bulles. À son niveau fort modeste, Belle avait réussi, et elle avait le soutien inconditionnel du système.

L'agente infiltrée sous le nom de Polestar avait eu un parcours bien plus chaotique. Sa famille avait été victime de l'éternel génocide du Congo, et elle n'avait que dix ans lorsqu'une milice l'avait capturée et emmenée au cœur de la jungle où elle avait été violée pendant des mois avant d'être vendue en tant qu'esclave. C'était fort malheureux, mais l'USE ne pouvait se permettre la moindre ingérence dans un tel conflit. Il aurait été immoral d'intervenir sur un théâtre d'opérations non-européen. C'eût été une marque d'impérialisme, de racisme, d'arrogance. On ne devait pas remettre en question les coutumes africaines. Dans une démocratie libérale, ces subtilités l'emportaient sur la nécessité de mettre fin au carnage.

Par ailleurs, il était tout aussi vrai que le Congo n'avait pas la moindre incidence sur l'accroissement de la prospérité, même si la guerre nuisait grandement aux intérêts chinois en Afrique, ce qui était plus que positif. En outre, celles et ceux qui arrivaient à échapper aux milices représentaient un contingent de deytes joyeu·x·ses et peu onéreux·ses. Il fallait bien assouvir les pulsions des Bons Euros. Polestar avait pu fuir l'Afrique grâce aux missionnaires de la ND, et c'était une source de fierté infinie que de savoir que Bruxelles avait le pouvoir d'aider tant de malheureux. Après un fructueux séjour dans un centre d'éducation de la Libye Libre (prolongé

lorsqu'on s'était avisé de son potentiel d'agente infiltrée), le rêve de Polestar était devenu réalité, et enfin libérée, elle avait pu travailler à Londres.

— L'ascenseur arrive, déclara Bobby.

Bob Terks était excité. Baby se tint à côté de la porte. Elle était calme, silencieuse.

— Vous avez fait du très bon boulot, fit remarquer le Contrôleur Horace en considérant les décorations.

Ces lumières féériques étaient destinées à un autre de ses très chers potes.

— Et voici Rupert ! s'exclama-t-il lorsque la porte s'ouvrit.

Le Crate sortit de la cabine, s'immobilisa et observa les illuminations. Il semblait changé en statue de sel.

— Rocket Man en personne.

Une minute auparavant, alors que l'ascenseur s'apprêtait à décoller, Rupert Ronsberger s'était mis à trembler. L'attitude joyeuse de Sophie et Andreas durant le trajet l'avait grandement soulagé, mais leur humeur changeante éveilla en lui un malaise lancinant. Il était sur le point de retrouver son héros, et pourtant il n'était pas du tout dans son assiette. Pourquoi l'invitait-il dans son penthouse de Pearly Tower ? Et pourquoi Rupert s'interrogeait-il sur cette invitation ? Il aurait dû profiter de chaque instant de cette chance ineffable, mais ces deux agents Cool accaparaient ses pensées. Il multipliait les retours en arrière, les arrêts sur image, et trop de paroles et d'images lui paraissaient désynchronisées.

— *Rupert, Rupert, toujours partant dans la vie...*, chantonnait le Contrôleur Horace.

Alors qu'ils quittaient Câlins 1 pour se diriger vers la Bethnal Plaza, Rupert avait discuté avec Sophie, évoquant les histoires rigolotes des tout débuts de leur amitié, Andreas ponctuant son récit de monosyllabes affirmatifs. Des images mentales de cochons tombant et roulant jusqu'à l'IR 4 lui étaient revenues. Ces porcs qui hurlaient à la mort sur la pelouse le faisaient rire aux éclats, et il avait parlé des merveilles du cinéma. Il se sentait alors en pleine forme, mais ses doutes étaient revenus le hanter. Peut-être ces Cools lui signifiaient-ils par leur comportement qu'ils lui pardonnaient une incorrection dont il s'était rendu responsable ? Cela aurait été horrible. Mais bientôt il retrouverait son oncle. Cet ascenseur allait le porter jusqu'au firmament étoilé.

Il lui faudrait se montrer plus brillant que jamais afin de remercier le Contrôleur Horace pour son soutien, et lorsque la cabine fusa en direction du ciel londonien, Rupert éprouva une vague de confiance absolue. La sensation était euphorisante. Les parois de verre étaient invisibles, et pourtant il ne ressentait pas la moindre impression de vertige, les sublimes parfums diffusés dans la cabine l'apaisaient, et des zooms qui prédisaient ou guidaient son intérêt lui présentaient les points les plus remarquables de la ville, passant de l'un à l'autre avec une définition qui défiait l'imagination. L'accélération était paisiblement féroce. La rapidité et la lenteur simultanées. Les contradictions enfin résolues. Le temps se condensait.

— ... *il ne se fait que des amis* .

Lui, qui depuis son arrivée à Londres avait tant de fois admiré le sommet de la Pearly Tower, s'apprêtait à y mettre pied. La cabine s'immobilisa, la porte s'ouvrit et Rupert avança de quelques pas. Il entendit un enfant chanter. Les fenêtres devinrent noires et de minuscules lumières apparurent. L'une d'elles clignota et s'éteignit. Un éclat de rire se fit entendre, faible et fugace. Son cauchemar de bord de mer lui revint sous forme d'une succession d'images atroces. Un âne brayait, des mouettes fondaient en piqué, un homme jurait. Rupert était désorienté, il n'osait plus bouger, et resta figé là une bonne minute avant de prendre conscience qu'il ne s'agissait pas d'une vision, pas même d'un virtuel, mais de souvenirs qui s'imposaient malgré lui. Il était horrifié. Les fenêtres s'éclaircirent. Oncle Horace lui adressait un geste de la main.

— Viens t'asseoir près de moi, Rupert, lui lança-t-il. Mais avant cela, laisse Baby te palper.

Une femme menue le scanna avec sa Paume. Elle adressa un hochement de tête au colosse à la peau bronzée dont le regard était planté au visage de Rupert. Ni l'une ni l'autre ne portaient d'uniforme, et il en déduisit qu'il s'agissait des gardiens du Contrôleur.

— Il est clean, dit la mademoiselle. Je vous en prie.

— Ne sois pas timide, insista le Contrôleur Horace.

Rupert fit ce qui lui était dicté, et en s'approchant, il releva le marbre, l'acajou et la peau. Il se sentait incroyablement bien.

— Je t'en prie. Prends ce siège, face à moi.

Horace Starski était bien moins ravi que ne le laissait supposer son chaleureux accueil. Les résultats de la vision de la veille étaient des plus déconcertants. Sa création n'avait suscité aucun intérêt chez Ronsberger.

Aucune empathie envers celles et ceux qu'il avait croisés. Peut-être était-il atteint de psychose. Ou peut-être était-il simplement déconnecté de la réalité. Quoi qu'il en fût, c'était une tout autre espèce de Crate. Il semblait dénué de la moindre faiblesse, et c'était très inquiétant. Le conformiste ultime. La dupe parfaite. Horace Starski avait du mal à croire que cela fût possible. La perfection n'était pas de ce monde.

— Merci de m'avoir invité, débuta Rupert.

C'était soit un démon soit un saint, et ces deux possibilités déprimaient tout autant le Contrôleur Horace. Il était important de trouver une forme quelconque d'humanité chez cet Euro, de déceler un trait sentimental, pour tenu qu'il soit. Comment pouvait-il rester insensible à cette petite fille qui adorait les ânes, à la vigueur et à la liberté des mouettes, à la beauté de cette femme qui chantait dans le pub, au festival punk et à cette grande variété de styles ?

— Je t'en prie, Rupert, assieds-toi. C'est bien, mon garçon.

Le Crate était confortablement installé sur du zèbre de premier choix.

— Je te présente Baby, dit le Contrôleur. Contrôle de routine, tu comprends... Et voici le très impressionnant Bob Terks.

— Café ? demanda Baby. Ou chocolat chaud ?

— Muffins ? ajouta Bobby.

— Merci beaucoup. Un café et un muffin, ce sera parfait.

Baby tourna les talons et se dirigea vers la cuisine, mais Bob Terks s'approcha de lui, plantant son regard dans les yeux de Rupert.

— C'est parfois très impoli de regarder quelqu'un avec insistance, fredonna le Contrôleur Horace d'une voix de basse.

Bobby baissa la tête.

— Vous voulez un muffin à *la myrtille* ? demanda-t-il.

— Oui, très volontiers. Merci infiniment. Formidable.

— Fantastique, conclut Horace Starski. Bobby, tu veux bien prendre le relais de Baby ?

Seul le Contrôleur remarqua le manque d'enthousiasme de son ceps. Bob Terks prenait très au sérieux son statut de Ceps Numéro 1, il lui semblait tout naturel que ce soit Baby qui serve leur invité, mais Horace Starski croyait en l'égalité. Non pas que Bobby fût sexiste, mais Starski aimait observer l'impartialité la plus parfaite, et se plaisait à tuer tout embryon de préjugé dans l'œuf.

— Baby ?

Rupert regretta instantanément son ton, qui trahissait sa surprise et sous-entendait une incorrection. Tout comme son héros, il abhorrait les comportements sexistes propres aux communs. Par chance, le Contrôleur Horace ne parut pas relever ce faux pas.

— Oui, Baby. Dis-moi, Rupert, ton séjour à Câlins 1 t’a-t-il plus ?

— Énormément, mais j’ai hâte de rentrer chez moi. J’adore mon appartement.

— J’adore le mien, moi aussi. Rien que de très naturel à ce que de grands penseurs tels que nous aiment à chiller dans leurs appartements. J’ai cette petite résidence ici, et un lieu de vie beaucoup plus vaste à Bruxelles.

— Bruxelles...

— Des quartiers à Berlin.

— Berlin...

— Bruxelles a ma préférence. Berlin regorge de mystère, je te le concède, mais Bruxelles, c’est la ville qui me convient le plus. Elle doit rester au cœur de tes ambitions.

— Bruxelles...

— Le cœur même de notre rêve à tous. Mais parle-moi de Câlins 1.

— J’en viens.

— Et de notre conversation. As-tu réfléchi à ce que je t’ai dit, dans tes quartiers ?

— Notre conversation ?

— Nous avons abordé la vérité profonde de ce que tu avais vu et de ce qui t’a été enseigné.

— C’était amusant. Une chouette journée. La grosse poilade avec Sophie et Andreas, quand on était sur la IR 4 et qu’on a vu des créatifs en plein travail, ce qui explique que les muscles de mon visage étaient fatigués. Je vous en ai parlé, et puis vous avez raconté des histoires en rapport avec les cochons et les autres trucs rigolos.

Les traits de Rupert exprimaient son enthousiasme, sa positivité et son profond désir de plaire au Contrôleur. Le fait d’occulter les aspects délicats et de se concentrer sur les broutilles faisait partie de sa formation de Crate, et à ce titre, il méritait toute son admiration. Mais Horace Starski serra les poings. Il ne pouvait se contenter de ces imbécillités à répétition.

— Dis-moi ce que tu penses de Jean Monnet.

— Vous avez un penthouse ravissant en haut de la Tour Monnet, je n’en doute pas. Bruxelles...

— C'est vrai. Mais Monnet ? Sur quelles valeurs s'appuyait-il ?

— J'ignore la valeur de votre bien immobilier à Bruxelles, pas plus que celle de cet appartement, mais je peux procéder à une estimation. Mon appartement à moi est très modeste en comparaison, mais j'adore y passer du temps, et le fait d'être aussi près de la Pearly Tower profite grandement à mon humeur générale. Une résidence est un investissement et je suis encore jeune et fin prêt à accéder à la propriété. Lorsque je passerai Techno j'emménagerai dans un lieu de vie plus grand, mais pas au détriment de mon code postal. L'emplacement, c'est la seule chose qui importe.

Le Contrôleur Horace grinçait des dents.

— J'ai évoqué des idées. Entre autres, le sens profond de l'honnêteté et la nature du bonheur. As-tu réfléchi à ce que je t'ai dit ?

— Ce matin j'ai pris un petit-déjeuner.

— Un petit-déjeuner ?

— Oui. J'ai commencé par un...

— Et qu'en est-il de nos mensonges sans fin ? De nos fabrications ?

— C'était amusant. J'ai ri intérieurement. Je vous l'ai peut-être dit.

Rupert choisissait méticuleusement ses mots, formulait très clairement ses phrases, et se penchait légèrement en avant.

— Mais quelle a été ta réaction lorsque je t'ai dit que...

Le Contrôleur s'interrompit et releva les yeux vers Bob Terks et Baby qui les rejoignaient.

— Allons discuter dans une autre pièce, suggéra-t-il d'un ton résolu. Ce sera plus intime. Nous sommes potes, après tout.

Le Contrôleur Horace se leva et ouvrit la marche. Bobby les suivit jusqu'à une porte. Celle-ci était capitonnée. Baby les observait, en queue de cortège. Rupert s'approcha et huma.

— Du fœtus de girafe, confia Horace Starski. Prélevé directement dans l'utérus.

Ils entrèrent, et Baby déposa le plateau chargé du café et du muffin. Leur leader s'enfonça dans un autre fauteuil inclinable, celui-ci en léopard. Il fit signe à Rupert de prendre place sur un siège à haut dossier et le Crate s'exécuta, Bobby se penchant vers lui pour serrer fraternellement son cou dans l'étau de son bras. Rupert sentit un léger pincement dans sa nuque, la caresse du tissu, Bob Terks sortit de la pièce après Baby. La porte se referma.

— Personne ne peut ni nous entendre ni nous voir, ici, déclara Horace Starski. C'est l'un des lieux les plus intimes qui soit. Nous pouvons être tout à fait honnêtes l'un envers l'autre. Parler en toute franchise. Sans la moindre autocensure.

L'expression de Rupert demeurait impassible.

— Cette pièce me permet de me détendre tout à fait. Elle est hors de portée d'InterZone. Sans le moindre optique, sans la moindre acoustique. C'est là la véritable nature de la liberté. Tout le monde a besoin d'intimité. Nous avons tous nos secrets.

Il leva la main. Les bras et les jambes de Rupert se virent harnachés au siège par des rayons circulaires. C'était une gentille précaution, quoiqu'inutile : le jeune Crate ne risquait pas de tomber, même si, c'était vrai, il se sentait pris d'un léger vertige.

— Dis-moi ce que tu as pensé de la chanteuse, dans le pub, débuta Horace Starski.

— Je ne vais jamais dans des pubs, uniquement dans des bars. Je n'aime pas les pubs. C'est rempli de racailles britanniques.

— Je t'ai gâté en t'offrant une vision. Une vision que j'ai créée moi-même. Une vision dans laquelle j'ai mis mon âme à nue. Il y avait cette femme qui chantait dans ce pub. Parle librement. Elle chantait dans ce paradis des soiffards qui porte le nom de Lighthouse.

— Elle était vieille et laide et portait des vêtements de piètre qualité. Une buveuse de lager. Le Cool devrait y faire un petit tour, avec l'appui du Hardcore. Mettre sur pied un transfèrement général de sa clientèle. Karchériser, purifier et rénover.

— Elle a une voix sublime, et elle a jadis été jeune, elle aussi. Les vêtements de qualité sont un luxe pour les autochtones, Rupert. Les années qui passent et l'absence de moyens financiers ne suscitent pas la moindre pitié chez toi ?

— Elle chantait merveilleusement, mais ce n'était pas sa voix. Elle se contentait de mimer. C'était un enregistrement.

— C'était bel et bien réel, je peux te l'assurer. C'était bien sa voix à elle.

— C'était une vision.

— Mais c'était également un souvenir. Un témoignage authentique.

— Il n'y a pas de souvenirs. Il n'y a que des histoires qui nous conviennent.

— Et la vérité alors ?

— Les histoires que nous choisissons sont la vérité. L'USE ne ment jamais.

Le Contrôleur Horace soupira. Il se saisit de son titille-stick, version perverse du « ticklestick » d'un merveilleux humoriste britannique du ^{xx}^e siècle, Ken Dodd, remodelé depuis et breveté par Intruder Solutions. Il le brandit en l'air, admirant la subtile grossièreté d'un objet qui faisait frémir tant par la récompense que par le châtiement dont il était la promesse.

— L'honnêteté est la meilleure des politiques, poursuivit Rupert d'un ton soudain traînant, mal articulé. Nous ne devons jamais regarder derrière nous, nous ne devons jamais mollir. Je veux être comme vous quand je serai grand. Vivre dans un penthouse. Inventer et prospérer.

Horace Starski scruta le Crate. Il y avait de légers écarts dans son discours, mais toujours aucune révélation. Rupert se leurrait-il si bien lui-même qu'il était capable de dissimuler ses pensées profondes même sous l'effet chillant d'une injection ? Était-il encore en mesure de se mentir à lui-même ? Si c'était le cas, cet homme était extrêmement dangereux. Il pourrait même représenter une menace à long terme pour son mentor, mais le Contrôleur Horace continuerait de le sonder en observant la plus grande ouverture d'esprit.

— Le chemin qui mène au pinacle n'est pas tout tracé, Rupert. Les Crates et les autres Bons Euros suivent des sentiers étroits, dont ils ne s'écarteront jamais, ou alors très rarement, mais pas les Contrôleurs. Lorsque j'ai su que l'histoire avait été corrompue, cela ne m'a pas surpris. La manipulation du langage et de la moralité me paraissait tout aussi évidente. J'ai toujours su que nous étions totalitaristes par nature. Ce que j'ai alors réellement appris, c'est le degré de subtilité de l'USE, qui lui vaut de prospérer plus qu'aucune autre dictature l'ayant précédé. Je sais ce que je suis et je m'en moque, mais toi, Rupert... Crois-tu vraiment en chaque chose que tu dis ?

— J'y crois. Oui.

— Les gens, et par ce terme j'entends *tous les gens*, sans exception, ont le besoin profondément ancré en eux de dire et de montrer aux autres à quel point ils sont intelligents. Nous voulons tous être des célébrités. Les humains ont le plus grand mal à garder leurs secrets, et la vie d'un Contrôleur est souvent fort solitaire, car le secret est vital. Ces dernières années, je me suis surpris à aspirer à une forme de reconnaissance. J'ai vu et fait des choses que tu ne peux même pas te figurer, mais ce que je veux par-dessus tout te faire pleinement comprendre, c'est le degré de ruse qu'il

a fallu atteindre, je veux que tu apprécies pleinement les méthodes par lesquelles nous avons pris le pouvoir, la façon dont j'ai joui aux dépens d'autrui, la profonde malhonnêteté sous-jacente à notre coup d'État. Nous disions une chose et nous en faisions une autre, et les masses imbéciles, ignorantes, confiantes et sans estomac ont été les garantes de notre réussite. Le peuple voulait croire à notre propagande. Nous servons les multinationales et dépensons des fortunes tout en répétant que nous servons le peuple. Tu comprends ?

— Je veux être un Contrôleur, dit Rupert. Je veux le pouvoir et la richesse et un appartement à Bruxelles. L'USE est pur. Il ne ment jamais. Et je crois. Je crois en toute sincérité.

Horace Starski émit un grognement. Il fallait que Ronsberger admette le caractère frauduleux de l'unification, et reconnaisse la répression toujours en cours à sa juste valeur. Et pour qu'il y parvienne, il fallait manifestement l'aider. Il devait se sentir écrasé par sa propre ignorance, il devait accepter le fait qu'il avait été dupé par les plus grands penseurs, il devait comprendre à quel point sa famille et lui avaient été trahis. Et, tout aussi important, il devait *aimer* la tromperie de son Oncle Horace. Ronsberger devait *abhorrer* la part prise par son héros dans la réécriture de l'histoire et la dénaturation de la culture, que les vols d'identités, d'idées et de noms finissaient de couronner. Travailler et s'amuser – les deux membres d'une même équation – le yin et le yang – Rupert et Rocket – l'amour et la haine. Et pourtant Horace Starski était un solitaire. Il n'avait nul besoin de diviser sa personnalité en deux. Il était honnête, en dépit de sa malhonnêteté. Mais si personne ne reconnaissait son intelligence et sa ruse, fors une petite poignée de confédérés, alors à quoi bon ? Il fallait saluer ces qualités, les fêter. Les dictateurs du passé se pavanaient et prêchaient pour récolter les applaudissements. Qu'en était-il du pauvre Horace ? Lui n'était qu'un simple humoriste, et le monstre qu'il avait devant lui ne comprenait tout simplement pas ses blagues.

— Je crois me souvenir de la chanson que vous chantiez tout à l'heure, songea le Crate à voix haute. Est-ce que c'est celle que Sophie a passée dans sa voiture quand on a assisté au tournage ? Andreas était là, lui aussi. Ç'a été tellement rigolo. Ces porcs qui hurlaient près de l'IR.

Horace Starski brandit à nouveau le titille-stick et retira le plumeau qui en recouvrait l'extrémité. L'objet était en caoutchouc, moulé en forme de phallus, le gland percé d'un anneau de métal. En mode trique, ç'aurait été

une vraie roquette pour Ronald, mais Horace Starski ne s'en serait jamais servi à la mode du Hardcore. Ces garçons et ces filles étaient de vrais dégénérés. Le Cool l'utilisait en mode demi-molle, comme d'une matraque. Rien de plus. Les Hardcore ne différaient en rien des violeurs du Congo. Horace Starski, lui, marchait avec les Cool. Ils partageaient le même sens du style. Une certaine idée de la classe.

— Cool, s'exclama-t-il, et il abattit violemment la matraque sur le genou droit de Rupert.

Le Crate cria.

— Personne ne peut t'entendre. Tu peux crier aussi fort que tu veux.

Il réitéra avec le genou gauche.

— L'USE est une dictature corrompue. La Nouvelle Démocratie n'existe pas.

Rupert afficha un large sourire et le titille-stick frappa de plein fouet les doigts de sa main gauche, le Contrôleur veillant bien à ne pas endommager la droite, qui portait la Paume du Crate. L'impact brisa des os, à son plus grand plaisir. Il fallait souffrir pour atteindre ses objectifs. Horace Starski était un professeur et ce Crate était son disciple.

— Nous sommes des tortionnaires et des menteurs. De la racaille pure et dure. Complètement baisés du cerveau.

Rupert sourit.

— Les deytes sont nos esclaves, nous les méprisons parce que ce sont des non-Européens. Nous abusons d'eux.

Rupert pouffa.

— Les animaux souffrent.

Rupert rugit de rire.

— Nous sommes des sadiques, des lâches, des sous-humains.

Horace Starski tremblait, il se rendit compte qu'il était en train de perdre le contrôle, et recula d'un pas. Des larmes coulaient sur les joues du Crate, il gémissait, mais il affichait toujours la même expression joviale. Il finit par se taire complètement.

— As-tu secrètement pris du plaisir à ton petit séjour à Blackpool ?

Rupert releva la tête.

— Ça a été intéressant.

— As-tu *aimé* ma vision ?

— J'ai détesté Blackpool. Cette ville représente tout ce que nous voulons effacer. Il n'y a qu'une racaille du commun pour vouloir visiter un lieu

pareil.

— Un Bon Européen ne pourrait-il pas trouver cet endroit stimulant ? Un grand penseur, par exemple ? Quelqu'un comme moi ?

— Mais cela signifierait que vous n'êtes ni un Bon Européen, ni un grand penseur. Vous ne seriez rien d'autre qu'un dinosaure, un arriéré, un sentimental, un idiot nostalgique prisonnier du passé et tout désigné pour un transfèrement, l'objet tout indiqué des attentions du Cool et du Hardcore. Si vous nourrissiez ces sentiments, je vous signalerais moi-même comme inapte à assumer vos fonctions. Mais tout cela n'est qu'un test. L'une de vos leçons rigolotes, parmi tant d'autres. Merci beaucoup.

— Les plus beaux jours de ma vie, je les ai passés au bord de la mer avec une commune. Je n'ai jamais été aussi heureux de toute mon existence. Le pouvoir ne rend pas joyeux.

Rupert gloussa à nouveau.

— L'amour est plus important que le pouvoir et la richesse.

Rupert éclata de rire, bruyamment, longuement.

Horace Starski passa derrière lui. Il enfila un sac transparent sur la tête du Crate et serra le cordon, avant de se repositionner devant lui pour contempler son visage déformé par l'asphyxie.

— Je t'ai montré quelque chose d'unique et tu l'as pris pour une plaisanterie. C'est moi que tu insultes ainsi.

Rupert rayonnait toujours. C'était le jeu le plus rigolo qui ait jamais existé. Il se demanda si les dauphins de Splash ! s'amusaient autant, mais non, dans leur cas, l'humour était à sens unique. Les dauphins étaient des sous-hu, et les clubbeurs étaient de fins connaisseurs. Sans les flips et les flops et les suffocations et le crac-crac des poumons et des autres organes, il n'y aurait pas eu ce je-ne-sais-quoi que les trendeurs trouvaient si érotique. Tout adulte consentant... Tout homme et toute femme consentants étaient libres de faire ce qui leur chantait. La liberté de choix... Un dauphin était incapable de consentement. Comment aurait-il pu l'exprimer ? Cela ne faisait que renforcer le plaisir. Il adorait assister aux souffrances d'un sous-hu, mais il avait de plus en plus de mal à rester guilleret.

— Tu t'es senti obligé de parler à Polestar, de lui montrer à quel point tu es malin, mais tu l'as fait d'une façon détournée, comme si tu lui faisais la leçon. Tu lui as présenté des hommes profondément mauvais comme des parangons de vertu, tu as renversé cul par-dessus tête et l'histoire et la logique. Tu es un jongleur, et pire encore que de mentir à ma cops Polestar,

tu te mens à toi-même. Je pense que tu n'es pas sain d'esprit. Tu n'es qu'un désaxé sans avenir, à moins que tu admettes que nous sommes la lie de l'humanité.

À chaque inspiration, le plastique se rapprochait un peu plus, et Rupert tâchait d'inhaler le moins d'air possible. Le sac recouvrait sa bouche hermétiquement, l'obligeant à respirer par le nez, et ses narines commençaient à se boucher. Le plastique était maculé d'une traînée de morve et de sang. Il avait les poumons en feu, sa peau perdait de sa couleur, sa sueur devenait acide. Il voulut bouger les mains, mais c'était impossible : les liens mordirent la chair de ses poignets, il essaya de nouveau, plus fort, il étouffait, espérait que son Oncle Horace le soulagerait dans les secondes qui suivraient. Il serait vraiment horrible que son professeur se trompe dans ses estimations, que Rupert le déçoive en mourant, mais cela n'arriverait pas, c'était impossible, il avait entièrement confiance en son Contrôleur. Rupert avait la foi.

— Du calme, mon jeune ami.

Le cordon se desserra et le sac fut remonté à hauteur de son front.

— Respire la brise fraîche et salée. Écoute le chant des oiseaux.

Rupert toussa, inspira avidement et l'air emplît ses poumons. Son pantalon était mouillé. Il espérait qu'il ne s'agisse que de transpiration, mais il savait qu'il n'en était rien. Avait-il également déféqué ? A priori non.

— Je reviens très bientôt. Détends-toi. Profite de ton séjour à Pearly Tower. Dans ce penthouse. Ma demeure. Nous nous remettrons à l'ouvrage, d'arrache-pied, afin de trouver les solutions dont nous avons besoin.

Rupert entendit le bruissement de la porte qui s'ouvrait et se refermait. Les vitres s'obscurcirent et il se retrouva seul dans les ténèbres. Le seul bruit audible était son propre pouls. Pris de vertige et de somnolence, il crut d'abord qu'il s'agissait d'une batterie, le rythme d'un nouveau morceau d'ABBA , mais c'était bien trop rapide et bien trop brutal, et lorsqu'il prit conscience que cela provenait de son propre corps, il éprouva une terreur absolue. Il attendit que son rythme cardiaque ralentisse, que son esprit retrouve ses marques, sentit la brise dont il était censé pleinement profiter, mais elle était polluée par des odeurs d'épices et d'huile de friture et de sel et de vinaigre dont on aspergeait des frites et tout cela saturait l'air putride de l'Angleterre.

De minuscules lumières étincelèrent et grandirent à vue d'œil. Les illuminations flamboyèrent et il se vit sur la promenade. Il grimaça à

l'apparition d'autres personnes et un vieil homme lui mit un coup de poing en pleine figure. Il tomba à la renverse dans un pub où une vieille bique chantait, mais lorsqu'elle l'aperçut, elle s'interrompit et se mit à hurler. Il fut jeté dehors par un skinhead et se retrouva au beau milieu d'une rue déserte, espérant que le hurlement qui le suivait jusqu'ici était celui d'un porc à l'agonie. Des mouettes criaillaient en tournant en rond dans le ciel. Il vit leurs serres tranchantes comme des rasoirs et leurs becs crochus, sentit l'odeur de leurs plumes et celle de l'urine qui maculait son pantalon.

Il y avait une mouette deux fois plus grosse que les autres, dont les bras humains portaient des ailes surdimensionnées. Elle atterrit face à lui, le dominant de toute sa taille, jetant un coup d'œil à gauche, à droite, puis s'élançant pour serrer le cordon du sac en plastique. Elle cessa soudain et recula d'un pas, le dévisagea et parut afficher un demi-sourire mauvais. Elle s'apprêtait à lui picorer les yeux. Rupert perdit connaissance. Il était avachi, tête basculée vers l'avant, attaché à un siège au sommet de la Pearly Tower, tout en haut du firmament en compagnie du Contrôleur qu'il espérait devenir.

Kenny Jackson arriva à Docklands au sein d'une équipe de livraison de rafraîchissements. Dès son arrivée, il se débarrassa de sa combinaison de travail, et déguisé en Crate, prit le Surmétro en direction d'East Side. Il se tint face à la paroi de verre, affectant un intérêt un peu exagéré pour les bassins qui se trouvaient en contrebas, imitant des Euros fraîchement débarqués et un groupe de touristes américains qui contemplaient bouche bée les poissons, tortues et dauphins prisonniers. Lorsque le dernier dôme de Docklands fut derrière lui, il eut la sensation que sa mission débutait enfin.

Il était trois heures de l'après-midi et cela faisait à peine deux heures qu'il était réveillé : Frank, qui l'avait filé et sauvé la nuit dernière, l'avait laissé dormir. Bien que dans un premier temps, il avait été rétrospectivement abasourdi par sa propre stupidité, il lui semblait à présent que sa rencontre avec la légendaire Suzie Vickers avait valu les risques encourus. En outre, à l'approche de ce qui l'attendait, il était bien trop chargé à l'adrénaline pour ressentir la moindre fatigue. Une heure auparavant, assis dans le salon de Frank, son dernier café corsé à la main, il avait accepté le fait qu'il s'agissait d'une mission suicide.

Wes avait peaufiné son look conformément aux plus récentes tendances de la mode euro, s'assurant que le moindre détail indique qu'il était un Techno (B+). Le rang était tout aux yeux des bulleux, et les supérieurs n'étaient jamais importunés. Son statut de B+ découragerait ses inférieurs hiérarchiques, et était assez bas pour ne pas attirer l'attention des A. Ceux-ci s'intéressaient surtout aux A-, et ne daignaient pas même jeter un coup d'œil à ceux qui se trouvaient en dessous. Les brefs regards admiratifs de plusieurs jeunes Bureaus et de quelques Technos de bas niveau le regonflèrent à bloc. Il n'avait jamais vu de Crates d'aussi près, et ceux qui l'entouraient étaient très étranges, très différents de l'image qu'il s'en était faite. Enfants ou puérils, il aurait été bien incapable de le dire, et il aurait eu les mêmes difficultés à déterminer dans quelle mesure leur

comportement était affecté. Certains semblaient nerveux, d'autres perdus dans leurs pensées, et l'écrasante majorité était plongée dans InterZone.

Les Contrôleurs étaient tout à fait différents. Il n'en avait jamais rencontré en chair et en os, mais il avait entendu un très grand nombre d'histoires à leur sujet. De ce qu'il en savait, ils étaient moins disciplinés, mais mortellement dangereux. Il avait vu des reproductions de la Tour de Londres dans divers ouvrages, savait tout de ses *beefeaters* et de ses corbeaux, connaissait par cœur la légende selon laquelle l'Angleterre s'effondrerait le jour où ces volatiles la quitteraient. Lorsque le traité de Berlin avait été signé et les gouvernements des nations européennes dissous, on avait tué les corbeaux de la Tour et leurs dépouilles avaient fini en barbecue lors d'une fête spéciale. Organisée par les Contrôleurs résidant à Londres, elle était teintée d'un humour noir particulièrement sadique. Kenny se demanda si le dernier moineau de l'East Side avait déjà été tué et grillé comme ses congénères.

À l'arrêt qui suivit, les touristes descendirent et des Crates s'entassèrent dans la rame. Aucun de ces cons n'aurait été intéressé par l'histoire des corbeaux. La moitié d'entre eux s'empressèrent d'ouvrir leurs écrans, qui s'adaptèrent à l'espace disponible. Il fut confronté malgré lui à une séance punitive. Trois Crates pénétraient une commune adolescente en cadence, sur un morceau de Saviles. Celui-ci n'était audible que par le propriétaire de la Paume, mais en arrière-fond, on distinguait un insert du chanteur à succès qui s'époumonait en se dandinant. Kenny était révolté, mais il était bien le seul. D'autres écrans diffusaient des films, des émissions et des tas d'éditions spéciales consacrées à la saga des moineaux. Apparemment, le dernier était toujours en vie, et cela suffit à le ragaillardir.

D'autres Crates se penchaient pour assister au viol. Le regard de la jeune fille était trouble, et elle serrait les dents en s'efforçant de sourire à l'objectif. Kenny aurait voulu défoncer tous ces clowns, mais il se maîtrisa. Une remarque négative aurait suffi à sceller son sort. Il se focalisa sur l'un des flashes spécial moineau, et remarqua la douce odeur qui emplissait la rame bondée. Un mélange de déodorants, de gels, d'après-rasage et de parfums. Toutes ces personnes se ressemblaient tellement que c'en était presque grotesque, mais Kenny distinguait peu à peu les différences, des touches infimes que Wes avait copiées et imitées. Certaines vestes s'ouvrirent, révélant principalement des T-shirts *Bird Hunter*, chasseur d'oiseaux, et *Rebel Rebel*.

Kenny descendit à Cablestrasse pour se fondre dans une colonne qui descendait l'Allée Blair, au bout de laquelle il prit l'escalator pour la ligne d'East Side. Il inspira profondément et comme tout un chacun, leva sa Paume en passant sous les scanners de l'entrée, redressant la tête en attendant de savoir s'il vivrait ou s'il mourrait. Ces machines destinées à repérer tout intrus furent bernées par un réflecteur installé par Zacharius Hodd dans la fausse Paume. Les scanners bénéficiaient du label de conformité de l'État, mais comme tout ce qui était géré par des entreprises privées, les réductions de budget nécessaires à l'augmentation des marges de bénéfice étaient à l'origine de nombreux défauts de conception. La conviction largement partagée selon laquelle aucun commun n'aurait pu passer entre les mailles du filet jusqu'à ce point avait également contribué à un relâchement de la sécurité, et à un abandon pur et simple des mises à jour. Sa Paume avait garanti sa sécurité dans les rues de Londres, un code volé lui avait permis de prendre le Surmétro, et à présent, il avait droit à la cerise sur le gâteau de Hodd. En un rien de temps, il se retrouva sur la Bethnal Plaza.

Il faisait chaud et clair, la pierre brillait, et des rangées de palmiers et d'oliviers créaient une ambiance méditerranéenne. Kenny était bien obligé d'admettre que la mise en scène était superbe. En levant les yeux, il devina le contour presque invisible de deux dômes, sous la gigantesque bulle qui englobait les Portes. On aurait dit qu'ils pétillaient, tandis qu'on percevait au loin, très faiblement, une version remaniée de *Sugar Baby Love* qui ne faisait que souligner le caractère irréel de la scène. Il sentait l'odeur du café torréfié et des pâtisseries en train de cuire, et malgré son extrême vulnérabilité, il se détendit.

La Plaza avait quelque chose d'onirique, avec ces parterres de plantes en plastique et en verre coloré. Les parfums de la rame remplie de Crates l'avaient suivi jusqu'ici, et il releva alors un arôme tout à fait spécial, mais il ne pouvait se laisser séduire, il devait continuer d'avancer en évitant de trop réfléchir, passa devant une série de boutiques en affichant une expression joyeuse, atteignit un carrefour et s'arrêta. Un alignement de clients occupait le comptoir d'un stand Sabini. Cette franchise vendait plus de pizzas que n'importe quelle autre à Londres. Détenue par trois commissaires basés à Bruxelles et dirigée par la Contrôleuse Beatrice, la marque profitait grandement à l'ensemble de ses investisseurs. Aux yeux de Kenny, le menu exclusivement carnivore était absolument rédhibitoire.

Kenny bénéficiait d'une fenêtre de cinquante-cinq secondes pour entrer en toute sécurité dans la Pearly Tower, mais il lui fallait observer un timing parfait. Lorsqu'il arriva près de l'entrée, il ralentit et attendit, levant de nouveau la tête pour suivre les lignes de fuite de l'édifice jusqu'à son sommet. Le penthouse paraissait flouté, c'était comme une boîte argentée coiffée d'un dôme minuscule, comme le glaçage d'un gâteau. Plus haut bâtiment de l'est de Londres, la tour accueillait trois mille Euros résidents, dix hôtels et vingt restaurants, ainsi que des installations sportives, des salles de conférence, des bars, des maxi et mini malls. C'était une ville à l'intérieur d'une ville à l'intérieur d'une ville, et à ce titre, son bon fonctionnement était tributaire d'une armée de petites mains, qui comptait dans ses rangs un rebelle gallois. Kenny repensa à la bagarre qui avait clos le match de Kid Bale, près de Cardiff. La résistance fleurissait sur le terreau des prises de contact, quelles qu'elles soient.

Kenny fit semblant d'être absorbé par sa Paume. Bien conscient qu'il n'avait pas d'écran, il s'assit sur l'un des murs de racolage et se pencha sur sa Paume, comme s'il était occupé à quelque chose de très intime, jetant de temps à autre un coup d'œil en direction de l'horloge de la Pearly Tower. Quatre minutes avant la désactivation programmée des optiques, il se déplaça en se servant d'un petit bosquet d'oliviers à droite de l'entrée pour dissimuler son visage. À sa grande surprise, il tomba sur un groupe assez important de jeunes femmes assises sur des bancs, en train de boire leur café. Leurs visages étaient recouverts de fard gras, la plupart devaient avoir entre dix-sept et vingt-quatre ans, et il se trouvait en outre une enfant de sept ou huit ans assise sur les genoux d'un Européen d'âge mûr, qui caressait l'une de ses jambes nues. Kenny dut se contenir pour ne pas le rouer de coups. On lui avait dit que les occasions ne manqueraient pas de perdre son sang-froid, mais qu'il ferait bien plus pour la cause en menant sa mission à bien qu'en passant quelqu'un à tabac.

Lorsqu'il laissa le bosquet derrière lui, il fut brièvement ébloui par la lumière intense qui entourait les portes de la tour, et l'espace d'une seconde ou deux, il eut l'impression de se retrouver au bord de la mer, à Bognor, Bournemouth ou Selsey Hill, encore enfant, puis adolescent, adulte enfin. Des moments qui figuraient parmi les meilleurs de son existence. Il aurait voulu se retrouver sur une jetée à cet instant précis, avec en bruit de fond les tintements des attractions de la fête foraine, et les pulsations d'un morceau de rock'n'roll. Mais qu'est-ce qui pouvait bien le pousser à

repenser à tout cela au cœur du danger ? Il remarqua alors que les écailles qui recouvraient le bâtiment exhalaient une odeur maritime, salée. À une telle proximité de cette peau terrifiante, qu'on pouvait illuminer et faire bouger à volonté, il fut frappé de plein fouet par son caractère mortifère.

Deux gardes en combinaison de cuir scrutaient celles et ceux qui pénétraient dans la Pearly Tower. Kenny marchait derrière trois Crates lorsqu'il brandit sa Paume. Aucune alarme ne retentit, aucun signal lumineux ne s'alluma. Traversant le hall en direction de l'ascenseur le plus éloigné sur sa droite, conformément aux instructions qu'il avait reçues, il se rendit compte qu'il était en nage, mais il se retrouva en un rien de temps au treizième étage, et se dirigea vers Technocratix, un hub de relaxation de pointe avec vue sur la Plaza, et une longue terrasse publicitaire. Il alla s'asseoir à la table tout au bout de la baie vitrée, retira sa veste noire et la posa sur le siège qui se trouvait à côté de lui.

Dans cinq minutes, il reprendrait son chemin. Le bar proposait des cocktails et du vin, de l'eau minérale et des jus de fruits, du café et du chocolat chaud, mais apparemment, pas une bière. Ne bénéficiant pas des services de la Troïka, il aurait été de toute façon dans l'incapacité de s'en offrir une. Il dit au serveur qu'il attendait une amie, et qu'il commanderait lorsqu'elle arriverait. De nouveau seul, il observa les lieux, luxueux mais sans le moindre caractère. L'ambiance était feutrée. Des groupes de deux ou trois personnes élégamment vêtues sirotaient leur café en discutant de leur travail, tandis que d'autres bulleux à T-shirt secouaient la tête en cadence, plugs vissés aux oreilles.

Il fit pivoter sa chaise et se pencha en avant pour contempler la Plaza en contrebas. De cette hauteur, son tracé strict devenait apparent. De petites places étaient séparées les unes des autres par des bosquets et des arbustes, des stands commerciaux mobiles étaient disposés en cercles, simples avant-goûts des gigantesques malls du quartier. De petites pistes étaient réservées aux transports les plus essentiels, mais il ne compta que quatre véhicules. Les individus n'étaient plus que des insectes. Il scruta le haut des dômes à la recherche du moineau, et l'imagina fondre en piqué pour venir les picorer en rafale. Il se souvint qu'il était censé y avoir six corbeaux dans la Tour de Londres, et se demanda si ce n'était justement pas le nombre d'oiseaux qui avaient passé la Porte d'East Side.

Dans la bibliothèque d'All Souls, il y avait un ouvrage consacré à l'ancien quartier de Bethnal Green, mais il était incapable de déduire où

s'était jadis dressé le pub Salmon And Ball. C'était là, en pleine rue, qu'avaient été exécutés les tisserands John Doyle et John Valline, après les Cutters' Riots de 1769. Un peu plus d'un siècle plus tard, des combats opposèrent communistes et fascistes tout près du même pub. Manifestations ouvrières et partis politiques appartenaient à présent à l'histoire, et les seuls récits et analyses les concernant ne se trouvaient plus que sur des supports physiques. De l'autre côté de la rue se dressaient anciennement Barmy Park et la Bibliothèque de Bethnal Green, l'une des plus vieilles et des plus vénérables de la ville. Dans la station de métro, cent soixante-treize personnes étaient mortes piétinées et étouffées alors qu'elles se précipitaient sous terre pour s'abriter d'un raid aérien allemand, en 1943. Dans ce coin d'East End, il devait être le seul à avoir connaissance de ces événements, et plus encore, le seul qui en eût quelque chose à faire.

Lorsqu'il fut temps de passer à l'étape suivante, Kenny saisit sa veste, escamotant le revolver enroulé dans un T-shirt qu'il avait dissimulé en s'asseyant. Cette arme ferait autrement plus de dégâts que le paquet que Suzie lui avait passé la veille. La veste sur le bras et le revolver caché en dessous, il quitta Technocratix en adressant au serveur un haussement d'épaules pour lui signifier qu'on lui avait posé un lapin. Il suivit le couloir jusqu'à l'ascenseur qu'il devait emprunter dans un premier temps. À mi-chemin, un chariot attendait devant la porte non verrouillée d'un local technique. Il se glissa à l'intérieur, et en ressortit trente secondes plus tard vêtu d'un uniforme d'employé de Tenderburger. Poussant le chariot devant lui, il tourna au bout du couloir et trouva l'ascenseur. Un agent du Cool était assis à côté, mais il ne contrôlait personne. Kenny entra dans la cabine où se trouvaient déjà quatre Crates. Obnubilés par leurs Paumes, ils ne prêtèrent pas la moindre attention au livreur.

La cabine s'arrêta et repartit plusieurs fois, Kenny finissant seul l'ascension pour se retrouver dans un petit hall où deux Cools se tenaient de part et d'autre du deuxième ascenseur qu'il devait emprunter, protégé par une porte et un sas. Leurs yeux inquisiteurs le dévisagèrent. C'était des spécialistes, membres de la Division Contrôle qui avait pour fonction de protéger les dirigeants de l'USE, et face à eux, Kenny se sentit faible. Il n'en laissa cependant rien paraître tandis que son chariot et lui passaient au scan qui permettait de détecter tout composant d'un zap. Là encore, la chance de Kenny résidait dans l'infailibilité supposée des précédents contrôles. Partant du principe qu'il était impossible qu'une ancienne arme

de poing parvienne jusqu'ici, on n'en recherchait pas même la présence. L'un des Cools entra en contact avec le penthouse, et une voix féminine confirma point par point la commande Tenderburger.

Le deuxième ascenseur était extrêmement rapide. Kenny pouvait voir à présent les Portes, la vue s'élargissant à mesure qu'il approchait du sommet. Par-delà les dômes la nuit était tombée, et les lumières de faubourgs s'allumaient. Au-dessus de sa tête, les étoiles de l'USE grossissaient, et il ne put qu'admirer la beauté cartoonesque de l'architecture et de l'éclairage, un exemple parmi tant d'autres de l'inventivité de la race humaine. Les êtres humains étaient si intelligents qu'ils pouvaient trouver une excuse à tout, justifier les pires abjections. Tout le monde aspirait à l'inclusion. S'il avait grandi dans une ville sous contrôle euro, avec des parents crates ou assimilés, aurait-il ressemblé à tous ces gens ? Il se demanda s'il était possible qu'un individu immergé toute sa vie dans le système parvienne à se rebeller. Il le fallait bien. Il fallait bien croire au libre arbitre.

Les portes de la cabine s'ouvrirent et il se retrouva face à une garde. Elle était menue mais intimidante, sa Paume brandie, prête à le zapper. Il sentit son estomac se nouer. Dès le premier coup d'œil, elle avait compris que Kenny était un imposteur. Une lumière clignota et il se dit qu'il était sur le point de mourir, mais au lieu d'ouvrir le feu elle baissa la main et s'avança pour inspecter le chariot, puis s'écarta et lui fit signe de passer. Un colosse attendait plus loin. Il affichait un large sourire, deux rangées de dents immaculées, serties dans un visage bronzé, mais son regard était d'une cruauté absolue. Ce deuxième garde fit un pas vers lui.

— Il est clean, dit la première. Le Contrôleur Horace a faim, Bobby. Suivez-moi, monsieur Tenderburger.

Kenny s'exécuta, remarquant que Bobby le couvait d'un regard noir en serrant les poings, et se retrouva dans une pièce énorme qui puait le cuir. Des numériques flottaient, pas de vrais tableaux ni de vraies photographies, mais son attention fut presque aussitôt happée par le cadavre d'un dauphin suspendu dans un caisson en verre. À gauche de cette horreur, un écran dissimulait un homme, sans aucun doute Horace Starski. À ses pieds, des pantoufles Michael Mouse. Un vrai cauchemar éveillé. Le genre de monde parallèle et absurde où régnaient le double-discours et le langage infantilisant de l'USE. Il avait du mal à croire qu'il était arrivé jusqu'ici, qu'il avait réussi à se retrouver dans la même pièce qu'un Contrôleur.

Kenny sentit le revolver presser contre son corps, coincé derrière sa ceinture sous son blazer boutonné, le canon pointant vers sa queue et ses couilles, et tout lui revint soudainement, le meurtre d'Hannah, Fred, Suzie Vickers, sa bibliothèque sous All Souls, Jan seule à la maison, Kid Bale et le faussaire Zacharius Hodd, son voyage à Londres, Mickey Patel expulsé, Tubby Nowakowski au volant, la mort de Karen et Steve près de la South Circular, et tous les dangers auxquels il avait réchappé. Il était fin prêt à assassiner Starski, mais ses gardes du corps étaient trop proches, aux aguets, ils le zapperaient avant qu'il ait réussi à sortir son arme. Kenny avait caché le revolver à un endroit complètement idiot, il n'avait pas assez anticipé. Du putain de boulot d'amateur.

Tout son corps ruisselait de sueur, et il espérait que personne ne remarquerait la panique qui le tenaillait. Il avait l'impression que sa poitrine vibrait et que ses côtes tintaient, un vrai xylophone d'ossements, et son cœur cognait si fort qu'il avait la certitude que le son résonnait dans toute la pièce. Le dictateur et ses laquais l'entendaient, savaient parfaitement ce que cela signifiait. Il allait se pisser dessus, dégueuler, il allait tomber, les jambes cotonneuses, s'assommer par terre, faire foirer la mission et mourir à petit feu sous la supervision de l'homme qui fermait son écran et quittait son fauteuil obscène pour venir à sa rencontre.

— Bonsoir, mon ami, lança Horace Starski. Merci infiniment de nous avoir apporté notre Tenderfestin. Kangouwraps et goulash d'éléphant, si je ne me trompe pas, mais où est passé Manny, qui nous a livré hier ? Je lui avais soumis notre commande et il m'avait dit qu'il s'en occuperait lui-même.

— Sa mère est morte.

— Il a été méticuleusement fouillé, dit la garde d'un ton plein d'assurance.

— Je sais, Baby. Je suis toujours en sécurité, avec mes potes. Elle est morte soudainement ?

— Il a juste appris son décès.

— Il vaut toujours mieux tourner le dos à Papa et Maman, couper les liens familiaux, qui après tout nous sont toujours imposés. Mais c'est là l'usage des Crates, et des Contrôleurs qu'ils adorent. La liberté de choix. Une approche différente, mais je suis persuadé que vous êtes sensibles à nos efforts.

Son regard était planté dans les yeux de Kenny, son intensité le mettait mal à l'aise, et il dut s'obliger à ne pas reculer. Puis le regard passa à Bobby.

— Bob Terks comprend parfaitement le sens de mes paroles. De même que Baby.

Kenny sursauta, et espéra que personne ne l'avait remarqué. Bobby était donc Bob Terks, le monstre ? Un tortionnaire, un prédateur sexuel notoirement connu pour ses exécutions de combattants anarchistes et rednecks, et ses diverses exactions durant le nettoyage de Los Angeles. Kenny n'avait en revanche jamais entendu parler de cette Baby, mais c'était peut-être un simple terme affectueux. Quoi qu'il en fût, ce surnom seul faisait froid dans le dos.

— Tout est bien chaud, n'est-ce pas, mon ami ? poursuivit Horace Starski en approchant pour inspecter le chariot.

Ils observèrent Kenny poser les plats sur la table, conformément aux instructions, et il se demandait comment il passerait à l'action, tandis que Baby passait en cuisine pour en rapporter couteaux, fourchettes, cuillers et serviettes.

— Tenderburger, le fin du fin de la vente à emporter, fit remarque Starski. Ce que je préfère, ce sont les Kangouwraps. La mayo arôme poule suffit à elle seule à me mettre de bonne humeur pour la journée, et les frites sont sublimes. Merci de vous être dérangé pour nous, et désolé que Baby ait dû vous inspecter sans sourire, et que Bobby ait pu vous paraître agressif. Il ne l'est absolument pas, c'est un vrai ours en peluche, tout comme Rupert. Mais nous devons faire preuve de la plus grande prudence. Non pas que nous ayons des ennemis, et quand bien même nous en aurions, jamais ils n'oseraient s'aventurer dans une ville européenne. Mais la réussite repose toujours sur les détails.

Starski s'assit et jeta un regard à Bob Terks.

— Allons, dis pardon, Bobby.

— Pardon, Bobby.

Starski et Terks ricanèrent. Baby ne semblait pas les entendre. Elle dévisageait Kenny, qui était convaincu qu'elle l'avait démasqué et qu'elle s'apprêtait à le zapper, mais elle tourna les talons et retourna dans la cuisine, ramenant cette fois-ci une brochette en argent qu'elle tendit à Starski. Ce dernier la posa sur la table.

— Merci, Baby.

Kenny savait qu'il devait agir vite.

— Plus sérieusement, Bobby. Nous ne devons pas faire mauvaise impression. Notre copain ci-présent pourrait repartir avec une opinion fort dommageable. S'il vous plaît, monsieur Tenderburger, rappelez-vous que rien n'est jamais personnel. Il est naturel que les inconnus inquiètent ceux qui se trouvent au pinacle. Les Contrôleurs et leurs copains mènent des existences austères. C'est le prix que nous payons pour aider la société, et nous sommes bien loin de chez nous. Je viens tout droit de Bruxelles, mais vous, vous êtes un autochtone, n'est-ce pas ?

Kenny se raidit.

— Je suis né et j'ai grandi à Londres.

— Une très belle ville.

Le Contrôleur parut se perdre dans ses pensées.

— J'ai connu Londres avant que vous soyez né. J'y ai connu les gens les plus admirables, et je tiens encore pour chères les leçons que j'en ai tirées.

Bob Terks eut l'air décontenancé.

— Je suis tombé amoureux d'une commune qui avait des opinions différentes des miennes, mais c'est en comprenant autrui qu'on en apprend plus sur soi. C'est la raison du succès de l'USE. Nous écoutons et reflétons les centres d'intérêt des masses. C'était une Londonienne. J'ai connu des coins de légende, j'ai fréquenté des pubs crasseux, des cafés et des marchés. Incroyable, n'est-ce pas ? J'ai fait des sacrifices. Nous sommes tous confrontés à de durs choix, dans la vie.

Il laissa sa phrase en suspens et croqua une bouchée de son Kangouwrap. Ni Baby ni Bobby n'avaient été invités à prendre place aux côtés de Starski. Kenny s'aperçut qu'il y avait quatre menus, et seulement trois personnes.

— S'il te plaît, Bobby, invite donc Rupert à se joindre à nous.

Tout en sifflotant, Terks traversa la pièce et disparut derrière une porte. Baby se positionna à côté de Starski, sans lâcher Kenny des yeux. Elle ne tourna pas même la tête lorsque Terks revint. Celui-ci portait quelque chose. Kenny crut d'abord qu'il s'agissait d'un mannequin, et fut pris d'un haut-le-cœur en constatant qu'il s'agissait d'un homme, un sac plastique transparent sur la tête, déchiré afin qu'il puisse respirer.

— Êtes-vous heureux, Rupert ?

Il n'y eut pas de réponse. Bobby posa le corps sur la chaise qui faisait face à Starski, et se mit à l'y fixer avec du gros scotch physique. Le ruban adhésif faisait des tours et des tours, crissant et craquant, l'Américain tirait

aussi fort que possible afin que celui que Starski avait appelé Rupert se tienne bien droit à table. Au mieux, il avait perdu connaissance.

— Notre Rupert, ci-présent, a de l'ambition à revendre, dit Starski en s'adressant à Kenny. Il veut progresser et je l'ai aidé, en l'épluchant couche après couche et en lui insufflant quelques vérités, en éprouvant sa loyauté et en tâchant de mon mieux de déterminer s'il était prêt aux sacrifices requis pour arriver au sommet. Et puis c'est aussi une façon de passer le temps. Nous nous ennuyons parfois, nous avons besoin de jouer un peu pour exprimer cet ultime degré d'humour qui nous est propre. Rupert est un partenaire consentant, vous n'avez pas à vous inquiéter. L'accord est mutuel. Un jeu d'adultes... Une politique libérale... La Nouvelle Démocratie.

Kenny poussa violemment le chariot en direction de Terks, lui décocha un puissant coup de pied en plein visage lorsqu'il tomba à terre, sortit son revolver avant que Starski ou Baby aient pu réagir, le brandit des deux mains et visa la poitrine du Contrôleur. Appuya sur la détente. Un cliquetis à vide. Starski rugit. L'arme s'était enrayée.

— Un assassin, ça ? railla le Contrôleur en se tournant vers Baby. Un putain d'incapable, oui !

Kenny saisit la brochette sur la table. La poignée s'adaptait parfaitement à sa main. Il ne s'était jamais servi que d'armes à feu, et jamais sur des êtres vivants : il savait que l'usage d'une lame était une chose tout à fait différente, mais Starski était un criminel, et son assassinat aurait de profondes répercussions dans tout l'USE. Baby était comme pétrifiée. Elle n'avait pas bougé d'un pouce. Il la poussa d'un coup d'épaule et planta la lame dans la poitrine de Starski. La peau creva, il entendit un craquement et éprouva un dégoût absolu de sa propre personne, ainsi qu'une euphorie absolue. La force de l'impact le fit trébucher en avant, et il se retrouva au sol, Starski dans ses bras.

— Dégage, hurla Bob Terks, sur pied mais titubant. Dégage de mon Contrôleur.

Cloué par le poids de Starski, Kenny sut qu'il allait mourir. Terks brandissait sa Paume et semblait hésiter à le zapper sur le champ. Kenny roula par terre, se releva en levant les mains.

Terks examina le corps de Starski, sa Paume tournée vers Kenny.

— Tu l'as tué. Putain.

Il était stupéfait.

— Tu as tué un Contrôleur. *Mon* Contrôleur. Tu te rends compte de ce que tu viens de faire ? Je vais te brûler les membres, te couper les couilles, puis je vais te découper et te finir en te tranchant la gorge, et te serrer tout contre moi pendant que tu te videras de ton sang. Pas d’expulsion pour toi. T’es à moi maintenant. Tu m’appartiens.

Terks visa, et un morceau de sa tête vola en éclat avant qu’il ait pu zapper. Le meilleur copain américain de Starski s’écroula, Baby toujours à sa place, sa Paume toujours brandie. Elle posa un index sur ses lèvres pour intimer le silence à Kenny, lui fit signe de se diriger vers les ascenseurs, avec à la main une Fireball. Elle réitéra son geste en articulant sans un son :

— Va-t’en.

— Viens avec moi.

— Dégage, cria-t-elle.

Baby appuya sur le bouton et posa la Fireball sur la table, à côté du festin Tenderburger. Kenny comprit que c’était sans espoir, se précipita vers le plus gros ascenseur, mais se rappelant qu’il n’avait pas le code, se rabattit sur celui par lequel il était arrivé, grand ouvert. Une explosion retentit et la pièce s’emplit d’une brume bleue, les flammes giclant comme une fontaine. La femme qui lui avait sauvé la vie était morte, elle avait préféré le suicide à une probable arrestation. Les portes se refermèrent et la cabine se mit à descendre.

Kenny était en vie, mais pour peu que quelqu’un ait entendu l’explosion ou remarqué les dégâts, pas pour longtemps. Et il était sans défense. Non, il avait toujours la brochette à la main. Il pensait l’avoir laissée derrière lui, mais il avait dû la retirer sans s’en rendre compte de la poitrine de Starski. Il essuya le sang sur le revers de son blazer, trouva des morceaux de chair coincés dans les rainures, et vomit par terre.

Lorsque les portières s’ouvrirent, un livreur détendu sortit de l’ascenseur. L’agent du Cool lui jeta un coup d’œil en opinant du chef, sans se douter de rien. Kenny mourait d’envie de presser le pas, certain que la fumée ne tarderait pas à être détectée, mais il devait rester calme. Imitant de son mieux un employé anonyme revenant d’une course de routine, il attendit l’ascenseur, l’emprunta et se retrouva vite au rez-de-chaussée, accélérant dans le couloir vide jusqu’au local technique où il renfila sa tenue de Crate. Plus qu’un ascenseur... peut-être aurait-il une chance de sortir de cette tour sain et sauf.

— Vous faites quoi là ? tonna une voix.

Une main se posa fermement sur son épaule.

— Retournez-vous.

Kenny se retrouva nez à nez avec un Cool déterminé. La haine se lisait clairement sur ses traits, et sans même se rendre compte de ce qu'il faisait, Kenny vit la brochette s'enfoncer dans le visage de l'agent. Il fut choqué par sa propre violence, par l'expression horrifiée de sa victime, figée pour toujours, et par la rapidité avec laquelle il décida de traîner le corps au fond du local, et de soulager la ceinture du cadavre d'un minuscule taser et de deux Gasballs physiques. Il emprunta le couloir et passa devant Technocratix : un morceau de Saviles jouait en sourdine, mais à en juger par leur précipitation, les Crates qui en sortaient n'étaient pas d'humeur mélomane.

Kenny attendit dans la foule l'ascenseur qui les conduirait au rez-de-chaussée. Sur un écran, on pouvait voir le penthouse de la tour sous tous les angles, les optiques en contrebas zoomaient sur les dégâts et retransmettaient le tout en flash-info dans tout InterZone, avec en prime des plans de panaches de fumée s'élevant du sommet. Les reporters parlaient de calamité, les rumeurs couraient sur une catastrophe provoquée par le moineau toujours en liberté, une tech de luxe saccagée par la nature. On distinguait des flammes à l'intérieur du bâtiment et Kenny s'en voulut d'avoir laissé Baby derrière lui, se souvint de Rupert ficelé à son siège, incapable de déduire de l'image qu'il en gardait s'il s'agissait d'un être humain ou d'un mannequin. Des centaines d'yeux passaient de l'écran aux portes closes de la cabine, pour revenir aussitôt à l'écran. Et encore. Et encore. Toujours plus vite.

La plus jeune cops du Contrôleur saignait abondamment, et savait que ses secondes étaient comptées. Elle s'appelait Marie Defossé, et en avait assez de se faire appeler Baby. Cela faisait deux ans qu'elle n'avait pas revu sa famille, et elle savait qu'elle ne les reverrait plus jamais. Elle était en train de mourir, mais elle ne regrettait pas ce qu'elle avait fait. Marie était fière d'appartenir à la Résistance Française, et d'avoir su préserver si longtemps sa couverture. Elle était heureuse que Terks soit mort : le désir de voir un ennemi du peuple rendre l'âme se doublait en l'occurrence d'une haine personnelle vouée à cet homme qui avait abusé d'elle à trois reprises au cours du mois écoulé. Elle aurait voulu penser à sa mère, à son père, à sa sœur et à son frère, à la maison où elle avait grandi, dans le village de La Gaude, mais au lieu de ça, elle revoyait Terks, la dominant de toute sa taille, affichant un sourire mauvais.

Il l'avait obligée à s'agenouiller pour le dispenser, en lui collant un zap sur la tempe. Après avoir éjaculé, il l'avait contrainte à boire son sperme, puis à se lever afin qu'il la serre dans ses bras, au point de lui couper le souffle. Ses lèvres frottaient contre l'oreille de Marie, et il prenait un plaisir flagrant à lui expliquer que c'était là la Nouvelle Démocratie en action. Il évoquait les dauphins de Splash ! qui gigotaient au rythme d'un morceau de Bob Harley. Suffocation lente. Un chien de Ouaf !, une tige électrifiée dans l'anus le poussant à remuer en cadence sur du Robbie Wilhelm. *Les sous-humains n'ont pas le choix – toi oui, Baby Blue*. Elle avait opté pour la fellation, plutôt que pour une fracture crânienne. Soit, dans un cas comme dans l'autre, il s'agissait de lui défoncer sa petite gueule à coup de trique, mais c'était également un parfait exemple de liberté de choix. Une valeur primordiale. C'était à chaque fois les mêmes mots qu'il utilisait, les mêmes phrases, jusqu'à ce que le visage de Marie bleuisse : il relâchait alors son étreinte et la laissait tomber au sol.

La troisième fois, elle lui avait recraché son sperme au visage. Il n'avait rien dit, l'air plus amusé que furieux, avait posé ses deux mains sur le cou

de Marie et avait serré. En s'apercevant qu'il avait mis de côté le zappeur, elle lui avait enfoncé le genou dans l'entrejambe. Terks s'était penché en avant, saisi d'une douleur intense, mais n'avait pas lâché prise pour autant. Ils s'étaient tous les deux écroulés, et Marie, à tâtons, avait tenté de retrouver l'arme de Terks qui pesait de tout son poids sur elle. Jamais elle n'oublierait ce qu'elle avait éprouvé en se faisant ainsi étrangler. Il était deux fois plus grand qu'elle, une vraie montagne de muscles, et la douleur qui lui brûlait la gorge était aussi intense que celle qui irradiait ses côtes. Elle avait alors pensé à sa famille en se préparant à la mort. Elle avait perdu connaissance, mais avait survécu : Terks savait qu'il n'aurait pu dissimuler son meurtre, et le Cool n'aurait pas apprécié la plaisanterie. Depuis, il ne l'avait plus touchée, mais lui avait juré qu'il s'occuperait bientôt de son cas.

Marie avait envisagé d'avertir Horace Starski, et s'était ravisée après que sa première tentative d'aborder le sujet de façon détournée se fut soldée par un échec. Une plainte plus explicite aurait été perçue comme une remise en question de l'État, et l'enquête du Cool aurait représenté un danger non seulement pour sa vie, mais également pour celle de ses proches. S'ils avaient découvert qu'elle était une espionne, elle aurait été transférée à Prinz-Albrecht-Strasse pour être interrogée, et le QG Câlines de Berlin était connu pour l'ultime degré de cruauté dont il était le théâtre quotidien. À l'approche de leur départ pour Londres, elle avait décidé d'attendre leur retour à Bruxelles pour s'occuper de Terks, certaine qu'il la laisserait en paix tant qu'il serait en territoire quasi étranger. La mission de Marie, à long terme, était de gravir les échelons jusqu'à accéder au Président, à Berlin, et entre-temps, fournir autant d'informations que possible à la Résistance. En dépit des conséquences, la première étant la compromission définitive de sa couverture, jamais elle n'aurait pu se résoudre à empêcher l'assassinat du Contrôleur, car cela aurait impliqué de tuer l'un des siens.

Avant que Terks prenne l'habitude de l'agresser, elle redoutait de susciter des soupçons. La façon dont les bulleux traitaient les animaux la révoltait, et elle avait à plusieurs reprises exprimé son dégoût en présence d'Horace Starski. Alors qu'elle était adolescente, ses tuteurs avaient eu le plus grand mal à tenter de la convaincre que les sous-humains n'éprouvaient aucune émotion, qu'ils étaient fondamentalement stupides et devaient être méprisés, et puis que de toute façon ils étaient la propriété de l'USE et n'existaient que pour satisfaire ses besoins : la génération de profit, le plaisir gustatif, le divertissement, la gestion de la colère, la création

d'emplois subalternes pour les inférieurs. Jeune recrue, elle avait tenté de toutes ses forces d'y croire, mais en avait été incapable. Marie ne serait jamais Crate. Elle s'était alors concentrée sur la surveillance, la planification et le combat.

Son affectation auprès du Contrôleur Horace aurait pu être un véritable tremplin. Avec le temps, elle aurait pu accéder au statut de Cops Numéro 1, accumuler les années d'expérience, et peut-être finir par rejoindre l'équipe chargée de la surveillance du Président. Personne n'avait jamais vu ce personnage, mais ce qui la poussait à endurer tant d'abjections était la conviction qu'un jour elle le tuerait, et qu'elle mettrait ainsi un terme à l'USE Starski était un Contrôleur de haut rang, avec tout ce que cela impliquait, pourtant au quotidien c'était quelqu'un de charismatique et de presque aimable. Elle devait constamment se rappeler qu'il était l'un des principaux gestionnaires de cette dictature, un individu qui avait ordonné la torture et l'assassinat d'autres êtres humains, qui exploitait des animaux sans la moindre once d'humanité, un voleur et un menteur. Mourante, gisant au beau milieu du penthouse du Contrôleur, elle se dit qu'il était sûrement au fait de ce que Bob Terks lui avait fait subir, et qu'il avait sciemment décidé de laisser faire.

Marie était étendue sur l'un des canapés, et bien qu'elle eût en horreur cette peau et tout ce qu'elle représentait, elle ne pouvait plus bouger. Elle avait la sensation que ses artères avaient explosé et qu'elle se noyait dans son propre sang. Elle en avait plein la bouche. Elle avait mis la Fireball en mode médium, mais il s'agissait d'une arme particulièrement puissante, et des tessons de verre avaient tranché profondément dans sa chair. La fumée était épaisse, les flammes se propageaient. Elle était parvenue à relever sa Paume afin de pouvoir se zapper dans la tête lorsqu'elle commencerait à suffoquer. Il faudrait un certain temps au Cool pour réagir, mais ils ne tarderaient pas à arriver. L'USE serait considérablement ébranlé par cet attentat, et c'était là un motif de joie.

Ronsberger hurlait. À présent conscient, il était rongé par les flammes. C'était ignoble, mais lui aussi était un dégénéré, avec ses prostituées esclaves, ces zooclubs, et tous ses autres loisirs et habitudes. Marie ferma les paupières et eut l'impression de s'enfoncer dans un cercueil, la fourrure du canapé devint à ses yeux du velours écarlate, elle aurait tant voulu être le dernier moineau survivant, et pouvoir s'enfuir d'un battement d'ailes. Mais

elle devait rester consciente en attendant l'ascenseur, et elle repensait à sa famille, évoquait dans sa mémoire leur image.

Elle était déterminée à profiter autant que possible de ses tout derniers instants, se concentrant sur ses meilleurs souvenirs, se revoyant enfant, sans le moindre souci au monde, et en même temps, elle restait professionnelle, l'esprit affûté, prête à se donner la mort d'un instant à l'autre plutôt que de périr dans les flammes de sa Fireball. Jamais elle ne les aurait laissés la prendre vivante, la transférer au Cool, puis au Hardcore, puis à Prinz-Albrecht-Strasse. Elle aurait aimé aller à Berlin, mais pas comme ça. L'incendie faisait rage. Elle était prête. La mort serait une libération.

OceanofPDF.com

Les Bons Européens s'engouffrèrent. Ils se poussaient et se griffaient les uns les autres pour entrer dans l'ascenseur. Kenny se laissa porter par le raz-de-marée humain, se retrouvant au milieu de la cohue lorsque les portes se refermèrent. Il n'éprouvait pas la moindre sensation de claustrophobie. Tous ces Crates étaient pour lui un bouclier. Beaucoup pleuraient, un homme hurlait de toutes ses forces : il était étrange de voir des têtes de bulles perdre ainsi tous leurs moyens alors qu'ils ne savaient même pas ce qui s'était réellement passé. Leur panique n'était due qu'à des flashes-infos faisant état d'un incendie mineur à des dizaines d'étages au-dessus de leurs têtes. Ces abrutis étaient tellement couvés qu'ils perdaient les pédales au moindre signe de chaos. Il se demanda s'il devait les avertir qu'un Morlock se trouvait parmi eux, mais préféra garder cela pour lui.

L'odeur d'urine qui régnait avait quelque chose de rassurant. Les parfums doux des Crates s'étaient volatilisés, leur monde en plastique fondait littéralement, et pourtant il y avait fort à parier qu'ils s'en remettraient aussitôt arrivés chez eux, considéreraient avec mépris leur propre panique et recommenceraient à se pavaner comme si rien ne s'était passé. Tous les individus présents dans la tour seraient sans aucun doute passés en revue et interrogés, ou tout du moins détenus pour plus tard, et la simple idée que le Hardcore pouvait l'appréhender suffit à le décider. Il devait tuer dans l'œuf toute impression de soulagement. Alors que la cabine ralentissait à l'approche du rez-de-chaussée, il lâcha l'une des gazeuses qu'il avait prises sur le cadavre du Cool. Les émanations chimiques leur piquèrent instantanément les yeux et la bouche, et tous se mirent à cracher et à ruer, déferlant dans le hall à l'ouverture des portes, dans l'hystérie générale.

Les soldats du feu qui attendaient se virent repoussés, tandis que chacun de son côté, le Cool et le Hardcore s'apprêtaient à passer à l'action. Se sachant invisible dans la multitude, Kenny cria que le Contrôleur Horace avait été tué, assassiné par des communs, des rebelles anglais, qu'il y avait trois membres du GB 45 dans le penthouse. La charge démente des Crates

redoubla d'intensité, aiguillonnée par cette dernière information, certains passant à travers les baies vitrées pour sortir de la tour. Le Cool et le Hardcore réagirent avec une fureur effrayante, s'engouffrant dans l'ascenseur pour accéder au plus vite au dernier étage. Les agents de sécurité jugèrent bon de ne pas leur emboîter le pas, très heureux de se borner à guider les Euros hors de la Pearly Tower, en direction des bancs de marbre et des murs de racolage de Bethnal Plaza. Les premiers secours les attendaient dehors, prêts à les prendre en charge, mais Kenny les contourna, s'agenouilla derrière un parterre d'herbes exotiques et fit semblant de vomir.

Trois Technos (A-) se tenaient non loin de lui, sirotant du café et grignotant des pâtisseries, observant la scène d'un regard nonchalant. Comme un seul homme, ils portèrent leur attention sur Kenny, et leurs visages reflétèrent le dégoût le plus absolu face à cet inconvenant de B+. Il continua à faire semblant de vomir, et ils s'éloignèrent. Se relevant, il alla s'asseoir sur un banc à côté d'un mur, sans prêter le moindre intérêt aux Crates traumatisés qu'on escortait loin de la tour. Il avait besoin d'une minute pour se recomposer, même si le temps lui était compté, et se félicita que personne ne l'eût remarqué. De l'extérieur, il donnait toutes les apparences du calme et de l'assurance d'un touriste crate faisant une petite pause.

Un hélicoptère s'apprêtait à passer les Portes, des centaines de bulleux pointaient du doigt les pétilllements électriques de l'un des dômes qui s'évanouissait. Une fois le champ de force désactivé, l'appareil de l'AirCav fonça et se mit à tourner autour du sommet de la Pearly Tower. De petites silhouettes lourdement armées se positionnaient sur les flancs de l'hélicoptère. Un murmure parcourut les spectateurs. Tous s'échangèrent des regards inquiets. Deux autres hélicos arrivèrent. Kenny aperçut sur un écran tout proche des commandos encagoulés se pencher pour tenter de voir ce qui se passait à l'intérieur du bâtiment. Il se releva et s'éloigna, tête baissée, yeux rivés sur sa fausse Paume.

En traversant la Plaza, il passa devant des Crates accompagnés de leurs deytes, les Africaines scrutaient le sommet de la tour, stupéfiées, tandis que les Bons Européens, d'un coup de baguette, affichaient des prises de vue plus précises sur leurs écrans. On parlait d'un incendie provoqué par une barbecue-party, et un commentateur spécialisé répétait que c'était une

théorie ridicule, que l'intervention du moineau était la cause la plus probable du sinistre. Kenny ne put résister à la tentation.

— On a tué le Contrôleur Horace, s'écria-t-il en dissimulant son accent anglais.

Des têtes se tournèrent.

— Horace Starski a été assassiné. Avec une brochette de barbecue.

Les Crates étaient abasourdis.

— Le Contrôleur Starski a été assassiné. Le meurtrier est toujours là-haut. Il est vivant, et il a mis le feu à l'appartement. Horace Starski est en train de brûler, et l'USE avec lui.

Les Crates se mirent à trembler. Était-ce vraiment possible ?

— Regardez vos écrans. Ce sont des agents du Hardcore qui se trouvent à bord de ces hélicoptères. Pourquoi portent-ils des masques ? Pourquoi ces armes lourdes ?

— Pour karchériser un sale moineau qui en a bien besoin, répondit quelqu'un.

— L'oiseau s'est échappé. Le dôme a été désactivé. Les Portes ont été ouvertes. Le moineau a retrouvé sa liberté.

Une femme tourna de l'œil et s'effondra. Ceux qui se trouvaient près d'elle ne réagirent pas assez vite pour la rattraper, et ils étaient trop désorientés pour voir si elle était blessée. Les Crates se replongèrent dans leurs écrans.

— Les Wessex Boys sont derrière tout ça.

Il aurait dû se taire, mais il fallait que les gens sachent ce qui s'était réellement passé, qui avait mené à bien cette mission. C'était l'occasion ou jamais.

— Trois combattants du GB 45 sont en train de se diriger vers la tour. Ils tuent à vue.

Si l'on n'avait pas encore procédé à un black-out d'InterZone, cette version des faits ferait le tour de l'Europe dans les trente secondes. Ce serait en soi un autre attentat mené à bien. Un homme s'écroula au sol.

— Regardez, piailla un bulleux.

De la fumée noire s'échappait du penthouse. On distinguait clairement des flammes sur la terrasse. L'incendie rutilait et se propageait. Kenny se dirigea vers le Surmétro, en marchant aussi vite que possible sans attirer l'attention, les yeux toujours rivés à sa Paume alors qu'il quittait la Plaza par l'une des avenues qui menaient à la station.

— Ils ont tué le Contrôleur Horace, s'écria quelqu'un qui venait à contresens. Le GB 45. Ma sœur qui est à Lyon vient de me le dire. C'est forcément une erreur. Comment une chose pareille pourrait arriver ?

Kenny jetait des coups d'œil par-dessus son épaule. La fumée s'épaississait, formant un nuage dense et sombre. On avait dû réactiver le dôme. La masse noire, immobile dans l'air, semblait presque solide, d'un poids incommensurable. De plus en plus de monde passait devant Kenny, pressant le pas en direction de la Plaza, et il vit trois buggies remplis de Hardcore, réprima son envie de prendre ses jambes à son cou, bien conscient qu'il était le seul à s'éloigner de la Plaza. Il s'agenouilla pour faire semblant de resserrer un lacet, et aperçut alors une colonne de vingt Cool avançant en formation. La Gendarmerie suivait.

— Que s'est-il passé ? demanda un Bureau. Il y a eu un accident ?

— Oui, un accident, répondit un Gendarme. Trop de braises dans un barbecue.

— Bien sûr, fit le Bureau, clairement soulagé. On m'a dit que c'était un attentat terroriste, mais c'est impossible.

— Effectivement, ce n'est rien d'autre qu'un accident ménager, dit le Gendarme. C'est officiel. C'est la vérité. Certains experts s'accordent à dire que le dernier moineau s'est fait rôtir.

Le Gendarme s'adressait au Crate mais regardait Kenny, qui opinait du chef en tâchant de paraître en colère.

— C'est très inquiétant. Impossible de soutenir le contraire. On a mentionné le nom du Contrôleur Horace.

— Oui, répondit le Gendarme d'un air soucieux. Le Contrôleur Horace.

— Il est à Londres, dit un Techno en se joignant à la conversation. Dans sa résidence de Pearly Tower. Le penthouse lui appartient, vous n'êtes pas sans le savoir. Je l'ai moi-même croisé. Un grand homme.

La foule dut s'arrêter : la Plaza était fermée. L'AirCav s'était éloignée de la tour. Cela pouvait signifier que l'attentat n'avait pas encore été confirmé, et Kenny reprit sa marche, atteignit Spital Station et emprunta l'escalator, arrivant sur le quai au moment où les portes de la rame s'ouvraient. *Sugar Baby Love* vibrait, cette chanson tradi qu'il adorait, même si cette version était exempte de l'émotion de l'originale. Lorsque toute la lumière serait faite sur les événements, les Portes seraient condamnées, mais cela faisait moins de dix minutes que Kenny avait quitté la tour, et il doutait que le Cool et le Hardcore aient déjà atteint l'appartement de Starski. C'était une

chance que l’AirCav ait battu en retraite. La Fireball avait été un coup de génie.

Debout à côté de la paroi de verre, il encourageait intérieurement la rame à accélérer, regardait la fumée s’épaissir au sommet du dôme, se demandant pourquoi on ne le rouvrait pas pour la laisser s’échapper. Soit il y avait eu un dysfonctionnement, soit quelqu’un avait perdu son sang-froid. C’était les seules explications possibles.

Kenny recula soudain d’un pas en plissant les yeux. Pearly Tower était recouverte de bulles. Il hallucinait. La tour était en train de se transformer en monstre à tête bulbeuse. Il lui fallut une poignée de secondes pour comprendre que les écailles extérieures gonflaient, crevaient et glissaient le long de l’édifice. L’incendie consumait le gel qui les maintenait en place. C’était un spectacle incroyable. Une étoile explosa. D’autres à sa suite. Il avait envie de danser de joie.

— Vous allez bien ? demanda un Crate.

Kenny se retourna vers la seule personne présente dans le wagon avec lui. Lorsque Kenny était entré, l’homme n’avait d’yeux que pour *Guerre à la Terreur*, assis dos à la paroi de verre, ne se souciant absolument pas de ce qui se passait dehors.

— Vous saignez.

Kenny baissa les yeux sur sa main.

— Ça a l’air plus grave que ça ne l’est en vérité. Je me suis coupé et le doc a mis un pansement, il a dû tomber.

— Les angles aigus sont un danger. Les arrondis c’est la sécurité.

Le Crate retourna à son jeu, et Kenny descendit à la station suivante pour prendre le Soumétrô, parcourir trois stations et emprunter le réseau de banlieue afin de rejoindre le lieu convenu où une voiture devait l’attendre. Il prit la place la plus isolée. Personne ne lui jeta le moindre coup d’œil. Il ferma les yeux et fit semblant de s’assoupir, bercé par la cadence du train, s’efforçant de faire le vide dans son esprit, de mettre de côté ce qu’il avait vu et fait, et il se concentra sur sa respiration, sur l’air qui passait par son nez pour emplir sa poitrine, conformément aux enseignements des moines bouddhistes de Taunton.

Lorsque le train fit surface, l’obscurité lui rappela que c’était encore le début de soirée. De part et d’autre des voies, il pouvait voir les fenêtres éclairées des logements indigènes, et il se sentit un peu moins seul. Tout ce qui s’était passé lui donnait l’impression d’un rêve éveillé, complètement

échevelé. Avait-il vraiment tué Starski ? Était-il parvenu à sortir sain et sauf d'East Side, allait-il réussir à s'échapper pour de bon ? Le Cool allait se pencher sur les vidéos de surveillance, isoler son image et la faire circuler, mais cela prendrait du temps. De nouveau, il encouragea mentalement le conducteur de la rame à accélérer, tandis que la distance séparant les stations s'agrandissait à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la banlieue.

Il descendit à Hillingdon, trouva la voiture, et en un rien de temps, se retrouva sur la trois voies qui passait sous la station, roulant paisiblement au milieu des autres véhicules, devinant Uxbridge sur sa gauche et repensant à Tubby et aux autres, atteignant le Mur et prenant la IR 4 à la sortie suivante, ralentissant comme tous les autres conducteurs à hauteur de Slough.

Le béton se densifiait dans cette région habitée par une certaine catégorie de communs non citadins. Beaucoup de leurs ancêtres avaient suivi la Tamise pour rejoindre la ville, et eux avaient dû prendre le chemin inverse : la corpométropole les avait attirés à elle avant de les recracher lorsqu'ils n'avaient plus rien eu à lui offrir. Il fallut une bonne heure à Kenny pour dépasser Reading. Les cités, les usines et les entrepôts se raréfièrent et la route fut bientôt déserte.

Il roulait vite à présent, penché sur son volant, concentré sur la bande d'asphalte que ses phares découpaient dans les ténèbres. Son humeur changeait à mesure que la distance se creusait. Il allait revoir Jan, boire un verre au Wheatsheaf avec Fred, s'asseoir à l'une des tables de Peanut Paul Harrison, ranger les étagères d'All Souls, et vivre heureux le reste de son existence. Mais son euphorie laissa vite place au désespoir. Un barrage du Cool en travers de la route, l'AirCav en chemin, un autre Bob Terks étranglant Jan dans leur salon. Et puis il avait tué deux personnes. Les avait poignardées à mort. Kenny était un assassin. Un meurtrier. Il avait du mal à croire qu'il avait commis quelque chose d'aussi atroce.

Il lui faudrait bientôt rouler plein sud, il aurait peut-être mieux fait de longer le Mur pour prendre l' IR 3, mais l' IR 4 lui avait permis de quitter Londres plus rapidement, et il n'avait pas voulu courir le risque de tomber sur un embouteillage sur la M 25, avec toutes les optiques qui s'y trouvaient. Le Cool n'aurait eu aucun mal à l'appréhender, mais ce trajet-ci n'était pas sans dangers, et il était de nouveau le petit garçon qu'il avait été, en cavale avec sa famille, ne sachant ni ce qu'il se passait au juste ni où ils allaient. Il se souvint des poils de Zola, sentit le chien à côté de lui, compara son odeur à la puanteur du cuir mort de Starski, songea à la cruauté des bulleux et à la

façon dont Londres avait été ravagé par la cupidité. Il était las de tous ces mensonges, n'arrivait plus à réfléchir, tous les rêves se transformaient en cauchemars. Il suffisait de gratter un peu la surface. C'était toujours comme ça. Zola aboya.

La voiture se déportait sur la route : Kenny se réveilla en sursaut et redressa brusquement sa trajectoire, convaincu qu'il allait partir en tonneau, mais parvenant à reprendre le contrôle de son véhicule. Il décéléra et s'arrêta sur la bande d'arrêt d'urgence. Éteignit ses phares. Son cœur battait à tout rompre. Faire tout ce chemin pour mourir comme ça... L'obscurité était totale et il sentit ses paupières se refermer d'elles-mêmes, piqua du nez sur son volant, lutta contre la fatigue, vit des lumières dans son rétroviseur et se mit aussitôt en alerte. Les phares grossissaient à vue d'œil. Il était persuadé que le Cool l'avait retrouvé, mais la voiture le dépassa à pleine vitesse, ne laissant derrière elle que deux boules rouges qui disparurent au loin. Il fallait quitter cette route déserte et trouver un coin pour dormir. Rester ici, c'était s'exposer à tous les dangers. Il attendit que ses yeux se réhabituent à l'obscurité, et distingua un bois sur sa gauche.

Tous phares éteints, il longea la bande d'arrêt d'urgence à la recherche d'un passage afin de pouvoir couper à travers champs et rejoindre le bois. La haie s'ouvrait sur une barrière : il accéléra, brisa net les planches de bois pourri, rebondit, sentit les pneus dérapier avant de regagner de l'adhésion, et il se vit propulsé brusquement en avant. Il roulait sur une surface dure et relativement lisse, sans doute un vestige de chemin, et allumant un bref instant ses phares, il aperçut une bande d'asphalte crevé de touffes de mauvaises herbes qu'il emprunta pour s'enfoncer dans le bois, les branches basses cognant contre le toit. Il atteignit ce qu'il prit pour un pré, mais il sentait encore l'asphalte sous la végétation : il avait dû jadis recouvrir toute cette zone. Kenny alla se garer sous les arbres et coupa le moteur.

Il ouvrit sa vitre et inspira à pleins poumons l'air frais de la campagne. La lune luisait à travers un nuage effiloché et il se sentit en sécurité, il passerait la nuit ici, et le lendemain matin, abandonnerait la voiture pour faire le reste du trajet à pied. Il connaissait le chemin, plus ou moins, et au pire pourrait faire du stop sur l'une des petites routes. Il partirait dès l'aube. Une rafale de vent le fit frissonner : il se rendit compte de la température qui régnait, remonta sa vitre pour tenter de conserver un maximum de chaleur à l'intérieur, espérant qu'il ne mourrait pas de froid. Il saisit son sac qui se trouvait sous le siège passager, tomba sur sa chemise et son caleçon

de rechange, inutiles en l'occurrence, son exemplaire de *Fiddle Me Free* et le paquet de Suzie. Il déballa ce dernier : c'était le roman de John Sommerfield, *May Day* . Il passa une main sur la couverture violette, l'ouvrit et huma le papier, pensa à Suzie et à Jan, pour finalement le remettre dans le paquet qu'il rangea dans son sac avec le reste de ses affaires. Puis il passa sur la banquette arrière.

Malgré la température qui ne cessait de chuter, il ne tarda pas à s'assoupir. Tout son corps était ankylosé mais il était trop exténué pour s'en soucier. La dernière chose qu'il entendit avant de sombrer complètement fut le hululement d'une chouette dans un arbre, et il s'imagina que ses battements d'ailes faisaient bruire les feuilles au-dessus du toit de la voiture, repensa à l'AirCav près de la South Circular, ces ordures de Hardcore perchés sur les patins de leur hélico, prêts à bondir pour faire leur boulot.

OceanofPDF.com

Un an jour pour jour après l'assassinat du Contrôleur Horace, téméraire opération du GB 45, Kenny Jackson levait une pinte de Kingdon en l'air et portait un toast silencieux à l'occasion de ce premier anniversaire. L'emplacement de l'attaque et le chaos qui avait frappé la Porte d'East Side, de même que la vague d'émeutes qui avaient par la suite secoué la banlieue et tout le pourtour de la M 25, avaient considérablement atteint l'USE. Selon leur source infiltrée, Walter Hope, les projets d'expansion dans les zones de l'Angleterre Libre du Wessex avaient été suspendus. Assis dans un coin de la petite salle du Wheatsheaf, sous la poutre décorée de médailles en laiton, Kenny éprouvait une satisfaction certaine, même s'il savait que ce passage à Londres l'avait profondément et définitivement transformé.

Des cristaux se formaient sur la vitre derrière lui, et à mesure que la température chuterait, ils dessineraient des motifs de plus en plus complexes qui pourraient passer pour des fêlures dans le verre. La cheminée crépitait, réchauffant la clientèle et une collection de plantes tropicales qui ne cessaient de grandir, et dans la chaleur et la sécurité du pub, sa pinte de Kingdon à portée de main, les meurtres de Starski et de l'agent du Cool lui semblaient distants, irréels, comme s'ils avaient été perpétrés par quelqu'un d'autre.

Tom, le patron, était en train de servir Fred, et les commentaires éméchés de Ronnie, son épouse, le faisaient rougir malgré lui. Kenny savait que son ami bibliophile avait quelque chose pour lui, mais il attendrait qu'il le rejoigne. Il but un quart de sa pinte et la reposa sur la table, s'adossant à son siège en se remémorant Londres et tout ce qu'il y avait vu, éprouvé et fait. Tubby Nowakowski avait été exécuté dans le cadre d'une opération du Cool à Uxbridge, au mois de mai dernier : lui et six autres patriotes, abattus d'une balle dans la nuque. On avait mis leurs morts sur le compte d'une rivalité entre gangs. Kenny releva les yeux et sourit en voyant Jan sortir des toilettes pour dames. Elle se rassit à côté de lui et lui prit la main.

— L'arbre que Ronnie a planté derrière bourgeonne déjà, dit-elle. Tu crois que le gel va tuer les bourgeons ? Les nôtres vont s'en sortir, pas vrai ? Ils n'ont pas encore bourgeonné.

— On aura une bonne récolte de pommes, ne t'inquiète pas. Tout va bien se passer.

Ils avaient repris en main un verger abandonné avec le projet de faire leur propre cidre. Ils en avaient convenu le jour même du retour de Kenny. Jan avait appris qu'une tour de Londres avait été ravagée par un incendie et s'était attendue au pire, s'imaginant Kenny mort, ou pire, en détention. Cette nuit-là, elle n'avait pu trouver le sommeil, et à trois heures du matin, s'était rendue à pied au temple d'All Souls. Les portes n'étant pas verrouillées, elle avait pu entrer et s'était endormie sur l'un des bancs, où elle avait rêvé qu'une congrégation d'esprits chantait des hymnes, murmurait des prières à ses oreilles, sans que cela éveille en elle la moindre peur. Au matin, les rayons du soleil filtré par les vitraux l'avaient réveillée. Le soir, chez elle, entendant de nouveau les mêmes murmures, elle s'était retournée vers la fenêtre de la cuisine et avait vu Kenny derrière les carreaux, en train de lui faire coucou de la main.

Il avait repris son chemin avant l'aurore, en s'aidant de la carte qu'on avait laissée à son attention dans la voiture, et qu'une fois chez lui, il sortit de sa poche pour la poser sur la table de la cuisine. Ce superbe support phy n'était ni traçable ni effaçable, et il ne fallait le jeter ou le brûler sous aucun prétexte (si elle n'y voyait pas d'inconvénient) : cela leur aurait porté malchance, peut-être cela leur aurait-il même valu une véritable malédiction. Recouvert de boue, éreinté, comme à moitié fou, Kenny avait raconté à Jan comment il avait traversé bois et champs, vu des haies sauvages et des routes désertées, des animaux en liberté dans les ruines de fermes que leurs occupants avaient abandonnées au profit des petites villes de campagne. Un véritable territoire oublié.

Il avait trouvé un verger, à tout juste dix miles de là, et malgré son extrême fatigue, il avait tenu à savoir si les arbres donnaient encore des fruits, avait fouillé les herbes hautes et avait découvert des centaines de pommes pourries. Il s'était alors juré que s'il rentrait chez lui sain et sauf, il retournerait un jour en ces lieux, remettrait tout en état, et produirait son propre cidre. C'était une promesse pour le moins inhabituelle, il le savait bien, mais qu'il était déterminé à tenir. Apposer un nom sur des bouteilles, c'était marquer le monde de son empreinte, et d'une façon bien plus

positive qu'il ne l'avait fait à Londres. Il finirait par trouver un nom pour son cidre. Rien ne pressait.

Jan s'était assise sur l'accoudoir du fauteuil où il s'était écroulé, et l'avait écouté. Il s'était mis à neiger quelques minutes à peine après qu'il fut entré, mais ils ne le remarquèrent que plus tard, lorsqu'une couche de minuscules flocons blancs recouvrait tout. Tous deux avaient convenu que c'était un spectacle merveilleux.

Flap ! tanguait et roulait. La piste de danse était envahie de bulleux, trempés, serrés les uns contre les autres, un régiment de deytes collées à leurs amants surexcités, les battements de cœurs et d'ailes amplifiés et mixés par Zed. Des plumes tombaient des cieux, les mouvements de la foule créaient des colonnes d'air qui les renvoyaient au firmament, où elles tourbillonnaient un moment avant de redescendre. Des faisceaux de lumière tranchaient dans la fosse, produisant un effet tempête de neige. De temps à autre, Zed brandissait une baguette et des éclairs crépitaient. Les cris des mouettes étaient savamment mêlés à sa base rythmique et les danseurs y répondaient en guinchant plus vite, les plumes brûlées qui retombaient se collant à leur peau recouverte de sueur. Des oiseaux morts ou agonisants s'écrasaient au sol, les clubbeurs s'écartaient pour leur faire de la place, puis trépignaient et battaient des pieds lorsque la musique revenait à un motif plus familier.

Vêtu d'un short en crocodile, Zed portait aussi le T-shirt du moment – *Just Do It* – qui exprimait la nécessité de vivre sa vie à fond. Flap !, c'était le lieu où les vrais rebelles se retrouvaient. Zed revendiquait l'amour et l'égalité pour tous ses semblables tout en surfant une toute nouvelle vague. Ses revenus ne cessaient de croître, il avait investi dans un appartement à Brixton, et l'adoration que lui vouait un grand nombre de Bureaus et de Technos était un petit plus très agréable. Il faisait partie intégrante du système et multipliait les deytes. L'une de ces jeunes suceuses était justement à genoux, en train de s'affairer avec le zob de Zed tandis qu'il mettait le feu au club. Putain, qu'est-ce qu'il adorait Flap ! Préparant un effet, il fit bégayer le son.

Nobles sauvages... salauds semi-humains... aider les opprimés... une bohème mondialisée... il adorait la peau noire des petites filles africaines...

la chair brune des garçons d'Asie du Sud-Est... ses beats sauvaient la planète... l'offre et la demande... brisaient toutes les barrières... luttaien contre le racisme... et ces putains d'oiseaux ne pouvaient pas voler comme bon leur chantait... non non non... la liberté, ça se méritait... on leur amputait le bec pour des raisons de sécurité... les serres aussi... et il regarda les écrans... flottant dans tous les recoins du club... des spectres et des retardés et des arriérés... les communs se tassaient dans le coin le plus sombre... ainsi que ses deytes à lui... prêtes à dispenser Zed et son team... et il dévisagea la sorcière du bord de mer... ses lèvres qui bougeaient sans un son comme si elle savait chanter... un skinhead se faisait mettre au tapis par un jeune Crate vigoureux... un âne pendu par les membres postérieurs sous une jetée... massacré... une tête énorme... presque décapitée... et tout ça dans le consentement mutuel... la liberté de choix... la liberté d'expression... la liberté de choix...

Jusqu'à la fin de ses jours, Zed serait reconnaissant envers son gourou, qui avait eu cette idée de génie et en avait fait une réalité. Un vrai Gars Sûr. Flap ! était le club londonien préf des Crates, et la marque était déjà en train de conquérir le Continent. Zed l'avait lancée à Paris. Bientôt il quitterait Londres pour aller vivre à Bruxelles. Un sacré rodéo en perspective. Tout était merveilleux.

Relevant la tête, il jaugea ses ouailles. Les mouettes prédominaient, mais des colombes, des rouges-gorges et des moineaux avaient été ajoutés pour plus de diversité. Il y avait quatre perchoirs sur lesquels ils pouvaient se reposer, et bientôt ils seraient fin prêts pour le climax, mais il devait attendre le bon moment pour leur injecter leur dose d'amour, et le crescendo de monter, de monter, jusqu'au pinacle, et l'électricité jaillit. De petites explosions enflammèrent les oiseaux, certains tombant, d'autres au contraire s'envolant, pris de panique, frappant de plein fouet les mailles fines du dôme, attirés vers un faux ciel par un faux soleil. Tout Flap ! était saturé d'air salé et Zed façonnait la souffrance des animaux pour nourrir son art, baissait le volume avant de le pousser à fond, ajoutant des effets Sorcière et Vieux Raciste, attendant qu'un nombre suffisant de ces saloperies se soient agrippées aux mailles du dôme dans l'espoir de s'échapper. Il sentit ses couilles exploser. Balança une incroyable décharge. Une nouvelle salve d'oiseaux tomba, soulevant les rugissements approbateurs de la foule. Les pieds pompèrent le sol de toute leur force. Les bras battant à une cadence sauvage. Un spectacle à couper le souffle.

Alors que Kenny et Jan buvaient un verre au Wheatsheaf et que Zed électrisait ses ouailles à Flap !, Rupert Ronsberger était lui aussi d'excellente humeur, attendant que l'un de ses meilleurs potes ait ouvert une bouteille de Champ'. La bravoure de l'ex-Crate durant l'attentat terroriste de Pearly Tower avait été récompensée par une promotion au statut de Techno (B-), et au fil des mois suivants il n'avait cessé de progresser, ses supérieurs veillant personnellement au rapide avancement de sa carrière. Au bout de neuf mois, il avait été nommé Contrôleur – basé cependant à Londres – et il y avait tout juste deux semaines, il avait été invité à Bruxelles. Cela avait été un véritable choc. Il n'aurait pu concevoir plus grande joie. C'était son premier jour dans le penthouse de la Tour Monnet, et Rupert était dans un état de transe quasi extatique.

Il resterait sous l'égide de son mentor pendant les deux années à venir, mais c'était là la procédure habituelle, et il ne se serait pas attendu à moins. Il avait déjà rencontré Michael Baker à deux reprises, et ils étaient d'ores et déjà grands amis. Il écouterait avec attention ce Contrôleur plus âgé et plus sage, et apprendrait de son expérience. Il avait un profond respect pour cet homme.

Il restait encore à payer le penthouse Monnet, mais le crédit n'était pas un problème, et la somme serait plus que couverte par ses frais. Les gestionnaires des affaires du Contrôleur Starski lui avaient assuré que dans cinq ou six ans il serait en mesure d'investir dans la tour elle-même, en bénéficiant là encore d'une généreuse aide financière. L'État tenait à ce que les meilleurs officient à Bruxelles, et ne lésinait pas sur les eurodollars pour s'en assurer. Plus on était proche du centre du pouvoir, plus les avantages étaient importants. Rien que de très logique en somme. Le système satisfaisait tout le monde. Rupert était un atout considérable.

Des examens avaient été menés à la suite du coup d'éclat terroriste. Sous l'influence d'une drogue secrète, profondément endormi, incapable de quelque contrôle sur son propre esprit, Rupert avait été de nouveau confronté aux idées d'Horace Starski, sans qu'aucune de ses réponses ne tombe dans l'incorrection. À titre non officiel, le spécialiste chargé de sonder son inconscient avait trouvé le cas de Rupert particulièrement effrayant, mais il faisait partie d'une nouvelle génération de Bons Euros, et

l'on attendait beaucoup de ce nouveau type de profils. Il était tout à fait naturel que Rupert vienne vivre dans l'appartement du Contrôleur Horace. InterZone adorait cette continuité dans les arcs narratifs.

L'histoire de la lutte de Rupert pour la liberté résonnait dans le cœur de tout Bon Euro. C'était un véritable héros. Ses homologues Crates pouvaient être fiers de la détermination inflexible qu'il avait opposée à un tortionnaire dément, et son ascension fulgurante ne pouvait que les remplir d'espoir quant à leur propre avenir. L'État avait traité ouvertement du meurtre d'Horace Starski, perpétré par le vilain méchant white-trash Bob Terks. Celui-ci avait été formé dans la banlieue de Londres par des voyous très proches d'une cellule raciste anti-USE, avant de bénéficier de la logistique d'une sinistre bande de cockneys dont la réputation n'était plus à faire. Leur attentat barbare était inexcusable. Seize autres innocents avaient péri ce jour-là.

Neuf terroristes avaient été éliminés par une unité Cool en infériorité numérique, mais l'un des hors-la-loi avait réussi à prendre la fuite dans un barrio de Basildon, à l'est de la M 25. Des traqueurs avaient été lancés sur sa piste et les autorités concentraient à présent leurs efforts sur deux ensembles urbains connus pour abriter un certain nombre d'éléments pro-anglais. L'USE n'aurait pas de repos tant que le dernier criminel n'aurait pas été appréhendé. Le Cool le traiterait avec la courtoisie qui le définissait, ça tombait sous le sens, mais justice devait être rendue. Même ainsi, café et muffins lui *seraient* servis. Un soulèvement populaire sur InterZone avait appelé à des mesures plus dures, en exigeant que l'en-cas lui soit refusé. Les Contrôleurs avaient fini par céder face à la volonté du peuple, mais avaient répété que l'État ne transigerait pas sur ses valeurs démocratiques et libérales. De nouveau, l'amour fut restauré, et Rupert en fut l'un des principaux bénéficiaires.

À la suite de l'attentat, plutôt que de le contraindre au secret ou de l'envoyer en congé, on l'avait invité à prendre part à la campagne de com qui fit office d'hommage à son protecteur, tombé pour l'USE. On ne pouvait tolérer que le sacrifice d'Horace Starski fût vain. Il s'avéra que Rupert endossa son rôle avec le plus grand naturel. Au chapitre de la mort lorsqu'on l'avait retrouvé, incapable de parler pendant les trois jours qui suivirent, sauvé par les premiers libérateurs qui avaient forcé les portes du penthouse, tous ces éléments ne pouvaient avoir qu'une seule explication : il était évident qu'il s'était battu pour protéger son aîné, prêt à faire don de

sa vie pour sauver celle de son Contrôleur préf. Avant même de reprendre connaissance, il bénéficiait d'une masse critique de followers sur InterZone. Ce Crate avait de l'avenir. Son ascension vers les étoiles avait été aussi mouvementée que fulgurante.

Grisé par l'émotion, il prit une flûte de mousseux et sortit sur la terrasse. Il se campa au bord et admira Bruxelles à ses pieds. Il adorait cette ville comme aucune autre, et espérait qu'il y resterait jusqu'à la fin de ses jours. Cela dit, le Contrôleur Michael avait évoqué Berlin, mais pour lors, Rupert n'avait d'yeux que pour cette métropole grandiose. Londres n'était qu'un tas de taudis en comparaison. Ce qui s'y était passé était horrible, c'était bien le signe que l'époque était plus que dangereuse.

Le Contrôleur Rupert leva son Champ' et vit les bulles remonter en petites colonnes, les étoiles d'or flottantes de l'USE visibles à travers sa flûte, avivant la couleur des minuscules sphères de gaz. Starski avait été un modèle durant toute sa jeunesse et demeurait pour lui une source d'inspiration : il dédiait sa réussite à ce grand homme. Se faire inviter à Câlines 1 puis dans son propre penthouse londonien avait été un honneur, mais se faire attacher à une chaise par son propre gourou pour un happening privé visant à mettre son intellect à l'épreuve, ç'avait été tout bonnement sensationnel.

Le Contrôleur Horace avait retourné l'histoire de l'Europe comme une chaussette, avait poussé son imagination jusqu'à ses derniers retranchements, corrompant la réalité par des procédés qui témoignaient superbement de la puissance politique de l'humour. Rupert n'avait pas flanché, pour rien au monde il n'aurait trahi l'USE, et à travers ces intenses tête-à-tête, les deux hommes n'en avaient plus fait qu'un.

Tout son corps était tendu d'excitation, et remarquant la présence d'Hank Malone sur sa droite, il s'assura de garder contenance face à l'agent de Boston à la mâchoire tirée au cordeau. Pivotant sur lui-même, il se retrouva face au plateau de muffins à la myrtille que lui tendait l'Américain. Il hochait poliment la tête et Hank se tourna afin de scruter la ville, partageant ce moment tout spécial avec son Contrôleur. Hank était un Numéro 2, fidèle et dévoué. Ce soir ils pourraient tous se détendre, mais demain, il faudrait se remettre à taffer dur. Il y avait encore tant à faire. La Nouvelle Démocratie devait être protégée et propagée. Rupert Ronsberger se réjouissait des défis qui l'attendaient. Il porta son regard vers l'intérieur du penthouse et appela son autre cop à venir rejoindre le reste du crew sur la terrasse.

Les trois copains devraient faire preuve de la plus grande vigilance dans les années à venir. Ils ne pourraient se permettre la moindre erreur. Le Contrôleur Rupert était prêt à affronter ouvertement les hordes anti-USE et politiquement incorrectes. Il était essentiel d'éduquer la pire frange des populations autochtones, les rednecks et les toubabs et les bouseux, tous ces communs qui vivaient dans le passé, un passé sans profit, gangréné par les services publics et l'attachement à ses racines, et puis il y avait aussi les veggies qui calomniaient l'industrie animale et les greens réfractaires avec leur amour saugrenu pour les arbres et les cours d'eau. C'était là les ennemis du progrès. L'œuvre serait accomplie avec lenteur et douceur, avec un sourire bienveillant et un bras amicalement posé sur les épaules.

Il repensa à Londres et ricana. La Grande-Bretagne était pourrie jusqu'à la moelle. Un hinterland répugnant, raciste et violent. Il détestait les Gallois et les Écossais et les Irlandais, mais pas autant que les Anglais. Ce n'était qu'un tas de singes, tous, jusqu'au dernier. À l'exception du Contrôleur Michael, de son frère Jeremy, de leurs épouses et de leurs amis. Tous ceux-là détestaient la plèbe anglaise comme personne. Rupert se souvint du trouble qu'il avait lu sur le visage de Starski lors de leur conversation à Pearly Tower, des jeux auxquels ils avaient joué, de Câlines 1 et de la vision de Blackpool, de ses souffrances qui n'avaient eu pour seule finalité que de le rendre plus fort. Pas un seul instant il n'avait faibli, et cette expérience l'avait poussé à aspirer plus que jamais à une conformité absolue. Les leçons avaient été bien retenues.

Le système évoluait et Horace Starski représentait le passé. L'État continuait à s'ajuster, en se débarrassant des maillons faibles et des sympathies obsolètes, et bientôt les garde-fous seraient assouplis. Il était temps d'oublier le Contrôleur mort et d'aller de l'avant. Ce pauvre vieux con avait rempli sa fonction. Le futur appartenait aux jeunes. Il remua les doigts et *Sugar Baby Love* retentit. Hank lui tendit sa casquette et il l'enfila.

La vie était belle. Sa première entreprise était un vrai succès et il allait faire venir Abattoir Annie, la légende d'Hollywood, pour la promotion de Flap ! à Bruxelles. Si tout se passait comme il l'espérait, elle remplacerait cet abruti de Zed. Il songea aux mouettes qui grillaient en plein club, aux colonies sauvages qui sillonnaient les cieux européens, et un bref instant, il fut tout colère. Les moineaux étaient trop vifs, il n'était pas facile de les tuer lorsqu'ils pénétraient sous les dômes. Ces bêtes immondes s'échappaient avec une facilité déconcertante. Ils faisaient caca sur la pierre

polie. Sales salisseurs. Les rouges-gorges se terraient le long des routes de campagne. Les mouettes polluaient les côtes. Mais leur heure sonnerait. Et un jour, il ajouterait un albatros à sa collection. Flap ! était en plein boum et rien ne pouvait l'arrêter. Il était invincible.

L'obéissance, c'était le pouvoir. Un Contrôleur pouvait faire tout ce qu'il voulait du moment qu'il restait correct et qu'il ne fâchait pas les autres Contrôleurs. Il était libre de repousser les limites. Son Numéro 1 sortit sur la terrasse avec le Champ', s'avança et remplit à nouveau sa flûte. Le Contrôleur Rupert ne se lassait jamais d'observer les bulles minuscules frétiler, pétiller et crever à la surface. Il remercia Baby de sa sollicitude.

OceanofPDF.com

Du même auteur au Diable vauvert

S KINHEADS , roman, 2012

W HITE T RASH , roman, 2012

E NGLAND A WAY , roman, 2016

P RISON H OUSE , roman, 2018

F OOTBALL F ACTORY , roman, 2020

OceanofPDF.com



La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com

contact@audiable.com

Titre original : THE LIBERAL POLITICS OF ADOLF HITLER

© John King, 2016
© Éditions Au diable vauvert, 2022, pour la traduction française

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre
Anarchy in the USE
de John King
a été réalisée le 11 juillet 2022
par les Éditions Au diable vauvert.
Dépôt légal : septembre 2022
ISBN : 9791030705539

Le format EPUB a été réalisé par
Isako www.isako.com
OceanofPDF.com